





58 con los dos
mapas

2 Hojas inter folios xxi-38 pg 70 de la y 2 mapa doble

RE

de la pag xxxiv por error en la numeración de la xlv

VOYAGE
PITTORESQUE ET HISTORIQUE
DE
L'ESPAGNE

TOME SECOND.
SECONDE PARTIE.

VOYAGE

PITTORESQUE ET HISTORIQUE

DE

L'ESPAGNE

TOME SECOND

DEUXIEME PARTIE



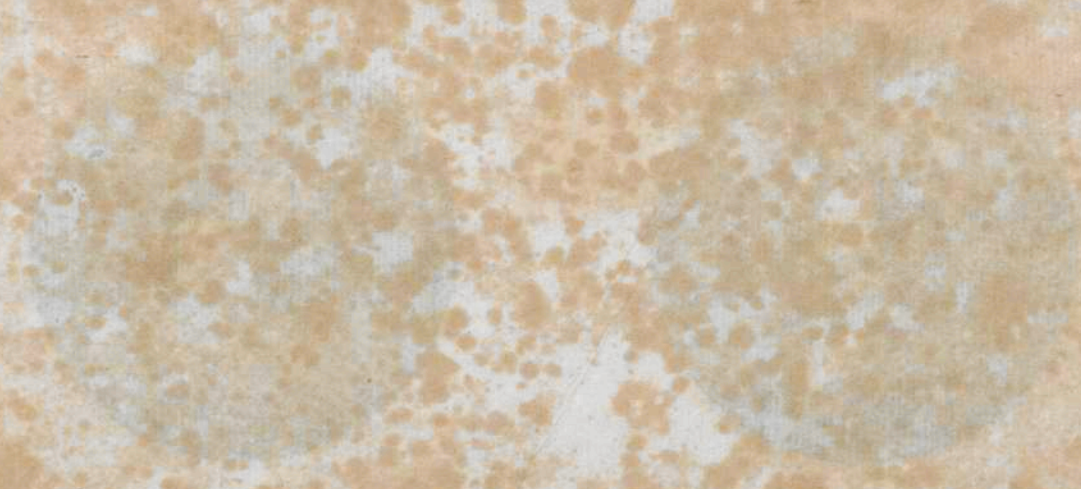
R. 120324

UNIVERSITÉ DE PARIS

L'ESPAGNE

PAR LES ÉCRIVAINS DE L'ÉPOQUE

DE LA RENAISSANCE



A PARIS

DE LA BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE PARIS

1793

VOYAGE
PITTORESQUE ET HISTORIQUE
DE
L'ESPAGNE

L-IV

PAR ALEXANDRE DE LABORDE

TOME SECOND.
SECONDE PARTIE.



A PARIS

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ
AVEC LES CARACTERES DE BODONI
M. DCCCXX.

PRÉCIS

DE L'HISTOIRE DES ROIS GOTHS D'ESPAGNE,

DEPUIS L'IRRUPTION DES SARRASINS

JUSQU'AU REGNE DE FERDINAND ET ISABELLE.

Nous avons vu, dans la première partie de cette histoire, les diverses causes de la révolution qui entraîna la chute de la monarchie espagnole. Nous avons vu tous les vices assis sur le trône avec Witiza; le mécontentement de la nation, suite naturelle du mépris qu'inspire le souverain; les trahisons des grands, la corruption du peuple, l'indiscipline de l'armée; enfin nous avons vu le fils de Witiza, Rodrigue, aussi brave, aussi malheureux que son père avoit été coupable, expier, sur les bords du Guadaleta, les crimes et les abus qui attirèrent les Africains au sein de sa patrie.

Tout ne périt pas avec lui à la journée de Xerès; et quoique, selon l'opinion commune, il ait été le dernier roi goth de la première monarchie, il est certain que les bandes échappées à ce désastre, n'ayant dû leur salut qu'à l'habileté courageuse d'un chef nommé Teudimes ou Théodomir, le reconnurent unanimement pour chef. Teudimes étoit déjà cher à la nation, par la valeur et le patriotisme dont il avoit donné des preuves dès le règne de Wamba, en combattant et rejetant sur leurs côtes ces mêmes Maures alors vainqueurs. Il s'enferma avec les débris de l'armée à Oreiliz, aujourd'hui Orihuela, dans le royaume de Valence, et, par une résistance courageuse, obtint un traité beaucoup plus honorable qu'il ne paroisoit permis à la nation de l'espérer dans de pareilles conjonctures. Muça, successeur de Tarif dans le commandement des troupes arabes, foula aux pieds ce traité. Teudimes, indigné et ne prévoyant aucun accommodement possible avec ce féroce capitaine, forma le dessein de passer en Asie pour faire ratifier, par le calife de Damas lui-même, un pacte nouveau. Il partit accompagné de quelques hommes dont le caractère et le rang pouvoient commander le respect même à des ennemis. Il reçut un accueil digne de sa magnanimité. Mais l'effet de cette démarche ne fut pas de longue durée, la rapacité et l'ambition de chaque nouveau lieutenant maure excitant continuellement de nouvelles rebellions. Teudimes d'ailleurs termina

bientôt son honorable carrière. Il mourut vers le milieu de l'an 743, ayant montré toutes les qualités d'un grand prince et d'un grand homme.

Pendant ce temps, un autre guerrier, non moins distingué par sa naissance et ses richesses que par son courage, se rendoit digne d'une semblable renommée. Vaincu par le nombre toujours croissant des ennemis de l'Espagne, et fuyant devant Abdérame, il se retira dans les montagnes des Asturies. Là, défendu par la nature même, il réunit tous ceux qui préféroient les dangers d'une guerre chaque jour renaissante à la honteuse sécurité de l'esclavage. Il est donc juste de reconnoître que l'Espagne doit beaucoup à ce dernier, ainsi qu'à Teudimes. Ils exercèrent tous deux l'autorité des rois, sans en usurper le titre, ni les prérogatives, et conserverent ce germe d'une puissance nouvelle que devoient bientôt féconder les efforts d'un homme non moins grand et plus heureux.

Pélage, prince du sang des rois goths, et victime échappée à la fureur de Witiza, avoit concouru, dans les Asturies, aux efforts d'Athanagilde. A la mort de ce dernier, il fut couronné par le vœu unanime de ceux que le patriotisme rassembloit autour de lui, et ne tarda pas à justifier leur confiance. Pressé dans ses sauvages retraites par les généraux d'Abdérame, son premier soin fut de se fortifier aux environs de la grotte si connue sous le nom de *Cueva de Lovadonga*, et d'embusquer dans les défilés plusieurs partis de gens déterminés. Les Maures, qui n'avoient pas calculé la possibilité d'une défaite, voulurent forcer ce dernier asile. Mais ils y furent reçus avec tant de fermeté, que, repoussés d'abord et bientôt poursuivis, ils laisserent, dans les vallons et dans les précipices, les deux tiers de cette armée si fière de tant de succès. Cette victoire, non moins étonnante qu'imprévue, sembla miraculeuse aux yeux d'un peuple naturellement superstitieux, et détruisit le prestige du cimeterre arabe. Animé par un si glorieux succès, Pélage sortit de ses retranchements, s'avança jusque sous les murs de Léon, et vainquit en bataille rangée un lieutenant du vice-roi Jucef, qui commandoit à Cordoue. Maître par cette seconde victoire de toutes les Asturies, de la Biscaye, et de presque tout le reste du pays des Cantabres, il forma un petit royaume indépendant, auquel il donna une organisation aussi bonne que pouvoient le permettre les difficultés dont il étoit entouré.

Les forces de ce nouvel état, s'appuyant sur ses bases, que chaque jour étendoit et consolidoit davantage, s'accrurent avec une rapidité peut-être sans exemple. Les villes détruites étoient incessamment rebâties et repeuplées; et les restes fugitifs d'un peuple échappé aux fers ressembloient, sous l'égide de Pélage, à une colonie victorieuse et puissante.

Ce prince termina sa glorieuse carrière dans le mois d'août de l'année 757. A peine avoit-il régné deux ans, qui lui suffirent pour mériter le titre de restaurateur de la liberté de l'Espagne et de fondateur de sa puissance.

Favila, fils de Pélage, dut le trône à la reconnoissance qui s'attachoit à la mémoire de son pere; car son incapacité et sa lâche insouciance sembloient devoir détruire l'ouvrage de ce

grand homme, si la faveur des circonstances ne l'avoit conservé. Abattu par le souvenir récent de leurs défaites; occupés, d'une part, de leurs divisions intestines; et, de l'autre, faisant dans les plaines de Tours, sous les coups de Charles-Martel, une nouvelle et terrible expérience de la valeur des armes chrétiennes, les Maures n'osèrent rien entreprendre pendant le court regne de Favila. Ce prince périt à la chasse, sa passion favorite, après dix-sept mois d'un vain exercice, ou plutôt d'un oubli honteux de la suprême autorité.

Le ciel sembloit veiller sur les destins de la nouvelle monarchie. Alphonse, descendant de Récarède, et mari d'Ermésinde, fille de Pélage, dédommagea, par ses grandes qualités, le nouveau royaume de l'incapacité de Favila. Il songea, en montant sur le trône, à étendre sa puissance, et réussit en peu d'années à agrandir les états de Pélage de plusieurs provinces environnantes. Dans la Galice, les villes de Lugo, d'Orense, et de Tuy, reconnurent sa domination; dans le Portugal, il conquit Oporto, Viseo, et Chaves; dans le royaume de Léon, la capitale de ce nom, avec Astorga, Zamora, Simancas, et Salamanque; enfin, en Castille, il soumit Avila, Sepulveda, Osma, et plusieurs autres villes d'une moindre importance. Toutes ces conquêtes, jointes à la Biscaye et à la Navarre, où les Maures n'avoient pas encore pénétré, formèrent le domaine de ce prince. Ainsi déjà à cette époque le royaume chrétien s'étendoit, d'une part, depuis l'Océan occidental jusqu'aux Pyrénées et à l'Aragon; et, de l'autre, depuis l'Océan cantabrique jusqu'aux limites des pays appelés pays de plaines; ce qui fait à-peu-près un quart de l'Espagne telle qu'elle est aujourd'hui.

Malgré les guerres qu'il avoit entreprises, Alphonse n'avoit point perdu de vue l'administration intérieure de ses états. Le soin particulier qu'il donna aux choses de la religion lui valut le surnom de Catholique. Il mourut en 770, laissant deux fils, Vimaron et Fruela, avec une fille, nommée Adasinde, qui depuis épousa le roi Silon.

Héritier de la valeur, du zèle et de l'habileté de son pere, Fruela I^{er} accrut également, par la sagesse et par les armes, la puissance de la nouvelle monarchie. Attaqué, presque en montant sur le trône, par le fameux Abdérame, une victoire complete signala son avènement; et, par une sévérité qu'on pourroit regarder comme un acte de barbarie, si l'on n'avoit égard à la nécessité où se trouvoient ces premiers souverains de réprimer l'audace de leurs anciens maîtres, il fit mettre à mort Haumar, général de l'armée ennemie, qui étoit tombé entre ses mains.

Jalouses, dès cette époque, de leur indépendance et de leurs privileges, la Navarre et la Biscaye attirèrent sur elles, par une rebellion, le bras redoutable de Fruela. Mais il ne tarda pas à les faire rentrer dans le devoir, et il s'assura de la soumission de ces provinces, en exerçant contre les vaincus des actes d'une excessive rigueur. La Galice, qui avoit fait les mêmes tentatives, éprouva le même sort et le même châtiment. En général, les grandes qualités de ce prince furent ternies par la férocité de cœur dont il fit preuve dans ces sanglantes exécutions, et son regne est déshonoré par le meurtre commis en la personne de son frere Vimaron, vaguement soupçonné d'aspirer au trône. Fruela fit le bien même avec dureté; et, plus

craint encore qu'admiré de ses peuples, il n'emporta au tombeau ni leur amour, ni leurs regrets.

En supposant que la couronne fût devenue alors héréditaire, le successeur légitime de Fruela eût été Alphonse, son fils. Mais ce prince, encore enfant, vit trois ambitieux s'emparer successivement du sceptre que ne pouvoient tenir ses jeunes mains : ce furent Aurélien, Silon, et Mauregat.

Deux événements de la plus haute importance signalent, suivant la plupart des historiens, l'époque à laquelle a régné le premier : un traité de paix avec les Maures, fondé sur la condition d'un tribut annuel de cent jeunes filles, et la fameuse bataille de Roncevaux. L'existence du traité est contestée : quant à la bataille, c'est un fait qu'il n'est pas possible de révoquer en doute, quoique singulièrement altéré dans les premières traditions, par le sentiment de jalousie nationale, et par les fables des romanciers. Charlemagne, venu avec une puissante armée au secours de Ben-al-Arabi, gouverneur maure de Saragosse, alors révoltée contre ce chef, fut attaqué à son retour, en traversant les Pyrénées, par les Navarrois, et perdit à Roncevaux toute son arrière-garde, avec le riche butin qu'elle emportait. L'expédition de Saragosse a toujours été, pour les écrivains espagnols, un sujet de sanglants reproches à la mémoire de Charlemagne : ils ne sauroient lui pardonner d'avoir protégé le croissant contre la croix. L'époque de cet événement est placée à l'année 778. Aurélien mourut trois ans après.

Silon, époux d'Adasinde, fille d'Alphonse I^{er}, ne régna que cinq ans, et ne fit autre chose que de comprimer des rebellions en Galice. C'est au règne de ce prince que se rapporte la prétendue prise de Gironne par Charlemagne ; conquête accompagnée, suivant les romanciers, de tant de prodiges, et dont le plus étonnant peut-être est qu'aucun écrivain françois contemporain n'ait parlé d'un événement si glorieux à sa nation. L'unique fondement de cette tradition est probablement la révolte du gouverneur de Gironne, qui, voulant secouer le joug des rois de Cordoue, passa dans le pays des Saxons, où se trouvoit alors Charlemagne, réclama l'assistance de ce prince ; et, pour prix du secours obtenu, se reconnut son vassal, un an avant la mort du roi Silon, en 785.

Les efforts d'Adasinde en faveur de son cousin Alphonse, fils de Fruela, alors en âge d'occuper le trône, ne purent empêcher Mauregat, fils d'Alphonse I^{er}, d'y parvenir. Ce prince mourut en 789, après trois ans de règne, sans avoir rien fait qui pût justifier son ambition.

La nouvelle monarchie, languissante sous la domination foible de ces trois derniers souverains, prête à chanceler, si le sort n'eût si prochainement borné leur carrière, tranquille et consolée sous le pieux Bermude, reçut d'Alphonse II, en faveur duquel ce prince pacifique avoit abdiqué, un vaste accroissement de force et de splendeur. Peu de souverains de l'Espagne ont été loués en termes plus magnifiques par les historiens de ce pays. Détrôné par un parti rebelle presque aussitôt que couronné, il dut la liberté et la suprême puissance à

la fidélité courageuse de quelques uns de ses sujets. Ramené triomphant dans la nouvelle capitale des Asturies, il l'habita constamment depuis sa réintégration, l'agrandit et l'embellit avec une prédilection particulière. C'est à lui que la ville d'Oviedo doit tous les monuments qui la décorent, et dont nous offrirons le détail dans la suite de cet ouvrage. Ces nobles édifices portent en général l'empreinte de la munificence d'Alphonse. Leur construction, commencée et achevée parmi les sollicitudes d'une administration naissante, parmi les dangers d'une guerre continuelle avec les Maures, prouvent qu'un génie vaste peut tout embrasser, et que tout est possible à un souverain chéri de ses sujets.

Alphonse II régna un demi-siècle ; et, pendant cet espace de temps, Cordoue, alors florissante sous la domination des Arabes, vit trois souverains siéger successivement dans ses murs avec une gloire presque égale à celle du monarque chrétien. Aussi leur longue rivalité avec lui s'environne d'un éclat et porte avec elle un intérêt que n'ont peut-être pas au même degré les époques postérieures de l'histoire d'Espagne. Elle a fourni aux écrivains des deux nations les pages les plus attachantes de leurs chroniques.

Le premier de ces rivaux célèbres fut Heschem, surnommé le Juste ; le second, Alhakim ; et le troisième, Abdal-Rahman ou Abdérame-Abul-Motref, fils de celui dont nous avons parlé dans ce précis. Le premier et le dernier de ces princes ont sur-tout recommandé leur nom, en l'attachant à ces monuments d'une magnificence si rare, d'un caractère si original, d'un genre qui, s'adaptant facilement aux écarts ingénieux d'une imagination vive et féconde, peut allier la grace à l'austérité, la force imposante et majestueuse à une légèreté presque aérienne. Les historiens espagnols conviennent des grandes qualités qui distinguèrent ces princes, avec une sincérité qui les honore. Ils trouvent le troisième digne d'entrer en parallèle avec Alphonse II. Peut-être la justice exige-t-elle que nous convenions à notre tour que la comparaison demeure à l'avantage d'Alphonse, si l'on considère les obstacles qu'eut à vaincre celui-ci, dans la pauvreté du pays et dans l'inexpérience de ses sujets, dont les mains n'avoient manié jusque-là que la lance ou la charrue ; tandis qu'Abdérame, ayant à sa disposition des trésors immenses et des hommes versés dans les arts, bâtissant sur un sol où la nature prodiguoit le marbre, le granit, et les bois précieux, n'eut pour ainsi dire qu'à vouloir pour créer.

Sous un autre aspect, le plus important sans doute, Alphonse paroît encore l'emporter sur ses rivaux. Il fit la guerre à chacun d'eux ; et, dans cette successive et triple lutte, il tint la fortune constamment assujettie à ses drapeaux. On le voit, dans les premières années de son règne, en 794, marcher au-devant des Maures, qui inondoient les frontières des Asturies, les attirer habilement dans un pays marécageux, où leur cavalerie devenoit impuissante, et jeter sur le champ de bataille plus de soixante mille des leurs. Quatre ans après, Alphonse sort de nouveau de son territoire pour marcher contre Alhakim, successeur d'Heschem, qui, depuis le terrible échec dont nous venons de parler, n'avoit plus osé se mesurer contre lui. Les historiens espagnols avancent, assez légèrement, que le monarque maure fut l'agresseur

dans cette seconde guerre : quoi qu'il en soit, Alphonse, s'étant avancé jusque sous les murs de Lisbonne, s'empara de cette ville après une action sanglante et mémorable, dont le bruit retentit jusqu'en France.

En 820, Alabez et Melik, deux capitaines d'Alhakim, passent le Duero chacun à la tête d'une puissante armée, et pénètrent, par des chemins différents, dans le royaume de Galice. Alphonse tombe tour-à-tour sur les deux armées, qui sont défaites dans un même jour, et dont les généraux restent morts sur le champ de bataille.

Conquérant, législateur, fondateur de villes, soutien de l'honneur des armes chrétiennes, il ajoute à tant de titres ceux de clément et de libéral. Une si brillante renommée ne pouvoit demeurer renfermée dans les limites de l'Espagne. Alphonse jouit de la plus haute considération dans toutes les cours de l'Europe, mais sur-tout de l'estime particulière de Charlemagne. L'historien Éginart a conservé le souvenir des relations que ces deux grands hommes entretenirent ensemble. Il paroît que cette bonne harmonie entre la France et l'Espagne fut troublée vers la fin du regne de Louis-le-Pieux. Quelques historiens parlent, mais sans détails, d'une expédition dirigée contre Pampelune, seule circonstance, pendant le long regne d'Alphonse II, où l'on voit les deux puissances aux prises l'une avec l'autre.

Après avoir travaillé avec une héroïque constance pendant cinquante-un ans à maintenir au-dehors la gloire de ses états, et à consolider au-dedans leur prospérité, ce prince mourut, en 842, laissant le souvenir d'un des monarques les plus distingués dont l'histoire puisse s'honorer. Sa rare continence lui avoit mérité le surnom de *Chaste*. Indépendamment des édifices qui lui doivent leur construction, une foule de ces monuments qui servent d'auxiliaires fideles aux annales historiques, des médailles, des inscriptions, ont consacré sa mémoire et porté à la postérité le témoignage de plusieurs des faits par lesquels sa longue carrière a été illustrée.

A ce regne se rapporte l'érection du comté de Barcelone, puissance qui fut long-temps rivale du royaume des Asturies. Bera, premier titulaire de ce comté, en reçut l'investiture des mains de Louis-le-Pieux, roi de France, et eut pour successeur Bernard, comte de Narbonne. Ces princes et leurs successeurs, devenus en peu de temps maîtres de toute la Catalogne, reculèrent encore par la force des armes les limites de leur domaine, soit du côté de la France, soit du côté de l'Espagne.

Bermude avoit abdicqué en faveur d'Alphonse II; Alphonse reconnoissant transmit le sceptre aux mains de Ramire I^{er}, fils aîné de Bermude, moins jaloux de l'élévation des siens, que touché des grandes qualités de Ramire, et de l'attachement naturel de la nation pour le sang de ses premiers souverains. Ramire, absent lorsqu'il fut appelé au trône des Asturies par le testament d'Alphonse II, trouva ce trône, en arrivant, environné d'orages et de compétiteurs. Un comte Népocian, que l'histoire représente comme un homme distingué, étoit à la tête d'un parti puissant. Ayant néanmoins été vaincu, il eut les yeux crevés, et fut renfermé dans une étroite prison pour le reste de sa vie. Deux autres ambitieux se placèrent succes-

sivement sur les rangs, et subirent la même destinée. Quoique la politique commandât des mesures sévères, Ramire n'en a pas moins été blâmé d'avoir porté, dans ces circonstances, la rigueur jusqu'à la cruauté.

C'est pendant le regne de Ramire que les Normands, après avoir ravagé impunément le nord de la France, descendirent pour la première fois sur les côtes de Galice. Ils y furent moins heureux. Repoussés sur tous les points avec une perte considérable, ils allèrent se jeter sur les côtes du Portugal et de l'Andalousie, où, trop enivrés de quelques succès obtenus d'abord, ils lasserent la fortune, et tombèrent enfin sous les coups vengeurs du roi de Cordoue.

Ramire, prince actif et guerrier, signala son regne par deux expéditions contre les ennemis éternels du nom chrétien. Ses historiens parlent de deux batailles avec les Maures, dans lesquelles ils le font demeurer vainqueur, sans donner d'ailleurs aucun détail précis. Pour suppléer aux traditions contemporaines, l'historien Rodrigue Ximenez a découvert, ou plutôt inventé, quatre cents ans après la mort de Ramire, la fameuse journée de Clavijo, dans laquelle on vit saint Jacques, monté sur un cheval blanc, combattre à la tête des chrétiens. Ramire ne régna que six ans, et mourut en 850. L'histoire le place au nombre des princes recommandables par leurs vertus politiques, et plus encore par leur zèle pour le maintien de la foi et la gloire de la religion.

Ordono, fils et successeur de Ramire, fut grand par ses vertus et par ses exploits. Brave, éclairé, grave dans ses manières, pur dans ses mœurs, et, par-dessus tout, d'une bonté et d'une affabilité qui lui gagnoient tous les cœurs, il mérita le beau nom de père de ses sujets.

Une expédition en Navarre commença sa célébrité. Après avoir réduit le gouverneur de cette province, qui s'étoit révolté à la faveur de l'appui de la cour de France, il battit une armée de Maures venue à l'appel des Navarrois, et prête à lui couper la retraite. D'autres combats et d'autres victoires suivirent ces premiers avantages, et le mirent en possession des villes de Coria et de Salamanque. Mais son plus beau titre de gloire est la défaite de cette autre armée qui, sous la conduite d'un usurpateur de la puissance du roi de Cordoue, Goth de nation et renégat chrétien, avoit pénétré jusqu'en France et dicté à Charles-le-Chauve les plus humiliantes conditions. Enflé de sa rapide prospérité, cet aventurier voulut, à son retour, ajouter à ses conquêtes le royaume de Cordoue. En effet, il avoit déjà pénétré dans le pays de Rioxa et s'y étoit fortifié, quand Ordono rassembla en diligence une troupe d'élite, et, tombant à l'improviste sur les infidèles, les battit complètement. Ils laisserent, en fuyant, le champ de bataille couvert de ces riches dépouilles et de ces trésors dont le foible roi de France avoit payé la délivrance de ses provinces.

Ordono ne fut pas moins heureux contre les successeurs légitimes des rois de Cordoue, le dernier des Abdéramès, vulgairement connu sous le nom de Miramolin, et son fils Mohamed, non moins grand homme dans la guerre que dans la paix: princes auxquels il ne manqua,

de l'aveu même de leurs ennemis, que d'avoir su modérer la haine furieuse dont ils étoient possédés contre le nom chrétien.

Au nombre des succès obtenus par Ordonno sur les Maures on compte une victoire navale; genre de succès d'autant plus remarquable qu'il n'avoit pas d'exemple depuis le commencement de cette nouvelle monarchie. Ordonno dispersa également une flotte de Normands qui tentoient une seconde expédition contre les côtes des Asturies. Il mourut peu de temps après, son royaume augmenté des quatre villes qu'il avoit bâties; savoir, Tuy, Astorga, Léon, et Auraya.

Alphonse III, fils unique d'Ordonno, à peine âgé de quatorze ans lorsque son pere mourut, éprouva, dès son avènement à la couronne, de grands revers. Écarté du trône par l'audace de Fruela, comte et gouverneur de Galice, qui venoit d'entrer à main armée dans Oviedo, il se vit forcé de sauver ses jours par la fuite. Mais les grands de l'état, bientôt lassés d'un maître qui les avoit indignés par son orgueil, enleverent sa couronne pour la rendre à l'héritier d'un sang qu'ils chérissoient.

D'amers dégoûts vinrent bientôt troubler la joie d'un si beau triomphe. Au-dehors, la guerre; au-dedans, des conspirations sembloient se réunir contre ce prince. Deux fois les Navarrois tentèrent de se soustraire à son obéissance. Les habitants de la province d'Alava suivirent cet exemple, et furent plus aisés à réduire; enfin, trois fois de suite, des assassins attenterent à sa vie jusque dans son propre palais.

Inquiété par les Maures et par ses sujets, mais obligé de diriger contre les premiers tous ses efforts, Alphonse se tira d'embarras par un acte de politique non moins sage que profond. Tous les mouvements séditieux de la Navarre avoient leur principe en France. Pour les étouffer sans retour, il résolut de donner cette province, à titre de fief, au comte de Bigorre, qui étoit l'allié du roi de France; et, de plus, il stipula qu'on lui donneroit en mariage une princesse françoise, parente de Charles et de ce comte. Une harmonie parfaite entre la France, l'Espagne, et la Navarre, fut le fruit de cette heureuse combinaison. Démembrée par Alphonse, et jouissant d'après cet événement d'une sorte d'indépendance, la Navarre se donna des rois particuliers. Sancho-Garcias, l'un de ses premiers souverains, étendit ses domaines dans la Castille et l'Aragon. Il osa même essayer d'y joindre la partie de la Gascogne connue sous le nom de Navarre françoise. Puis, provoqué par les Maures, il leur prouva que le roi des Asturies n'étoit pas le seul héros et le seul défenseur que comptât en Espagne la puissance chrétienne.

Cependant Alphonse, dont le but principal et le vœu le plus ardent étoient l'expulsion des Maures, faisoit de puissants préparatifs, et fortifioit de tous côtés ses frontieres. Alarmé de ces opérations, Mohamed prit l'initiative, et fit marcher successivement contre les Asturies deux corps d'armée redoutables. Alphonse les battit complètement tous les deux; et, habile à profiter de ses succès, il parcourut en vainqueur la Castille, le pays de Léon, l'Estramadure, et le Portugal. Ces rapides conquêtes doublerent ses domaines, et il se vit maître

de tous les pays compris entre le Duero et la Guadiana. L'intégrité de cette nouvelle limite, conservée par ses successeurs, subsista jusqu'au temps d'Almansor. Frémissant des pertes qu'il éprouvoit, Mohamad rassembla ses dernières ressources, et mit sur pied une nouvelle armée; elle eut le même sort que les deux autres, et les chefs périrent, ou furent faits prisonniers. L'inflexible musulman ne veut point encore s'avouer vaincu dans cette lutte désastreuse; il épuise ses provinces, il arme une quatrième fois; et, comme pour conjurer la fortune, il lui dévoue ce qu'il a de plus cher: il place son fils aîné, l'héritier futur de sa puissance, à la tête de cette quatrième armée. Le jeune prince, arrivé en présence des chrétiens, s'étonne de leur fière contenance. Il calcule l'importance des intérêts qui lui sont confiés; et, plus effrayé qu'enorgueilli de voir les destinées de la patrie commises à son inexpérience, il n'ose risquer une bataille, et se hâte de rétrograder. Alphonse le poursuit, le met dans une déroute complète, et réduit le monarque humilié à demander enfin une trêve. Elle fut convenue pour trois ans. Cependant, au moment même de la conclusion de cet armistice, le perfide Mohamad ose tenter une descente sur les côtes de la Galice. Pour cette fois, le ciel, vengeur du parjure, se charge de le punir. Sa flotte fut détruite par une affreuse tempête. Indigné de cette violation de la foi jurée, mais incapable d'en suivre l'exemple, Alphonse laisse s'écouler les trois ans de trêve; et, le terme expiré, s'avance vers le territoire du roi de Cordoue. Il ravage toute la Lusitanie depuis le Duero jusqu'au Tage, et depuis Alcantara jusqu'à Mérida. Descendant ensuite des hauteurs de la Sierra-Moréna, il menace l'Andalousie, et livre, sur les frontières de cette province, une bataille où plus de quinze mille Maures succombent.

Depuis ce moment, toutes les tentatives des Maures n'eurent plus d'autre effet que de mettre en évidence leur affoiblissement progressif, et l'accroissement des forces des chrétiens. Au milieu de ces triomphes, Alphonse ne repoussa point des propositions de paix; il se rendit aux sollicitations du roi Maure, et conclut avec lui un traité en l'an 883.

Plus respecté que le premier par Mohamad et ses deux fils, Almonder et Abdallah, qui régnerent successivement après lui, ce nouveau traité sembloit devoir assurer la paix à Alphonse pour le Midi de ses états; mais la fortune lui suscita un ennemi imprévu dans la personne d'un nouveau compétiteur des rois de Cordoue. Ni l'audace du musulman rebelle, ni le nombre de ses troupes, ne purent résister à l'ascendant vainqueur d'Alphonse. Vengeur de ses propres rivaux, il vainquit à Zamora ce nouvel ennemi.

Cette journée célèbre et si vantée par les Arabes eux-mêmes devoit être le terme de la carrière militaire du monarque chrétien, mais non celui de ses fatigues et de ses peines. Les plus noirs chagrins remplirent d'amertume ses derniers jours; on voit ses enfants et son épouse conspirer contre lui. C'est en vain que, voulant les intimider par un exemple de sévérité, il fait arrêter le principal de leurs complices, beau-père de son fils aîné. Cette modération, loin de toucher les rebelles, ne fait qu'augmenter leur audace. Alphonse croit voir dans cette révolte obstinée un arrêt de la providence; et, profondément soumis à ses

décrets, il résigne la couronne à l'ingrat Garcias, son fils aîné; puis il se retire dans un petit village pour y vivre en simple particulier.

Cet événement inattendu releva le courage des Maures: ils s'avançoient, et sans doute le prince coupable alloit être puni, quand, plus grand que jamais, et déposant tout ressentiment, Alphonse demande qu'il lui soit permis de ramener les chrétiens à la victoire. Il marche en effet à leur tête, bat les Maures, ravage leur territoire, prend ses quartiers à Zamora, où il vient de cueillir de nouveaux lauriers; et, après avoir consolidé le succès de cette expédition, il rentre dans l'humble retraite où il s'étoit naguere confiné.

Cet acte, unique dans l'histoire, suppose un assemblage de vertus d'autant plus admirable, que leur éclat ne fut terni par aucun vice, et que le charme des mœurs privées se joignit dans ce grand homme à l'énergie qui signala son caractère public.

C'est ce roi que les écrivains espagnols se plaisent à désigner par le nom *Cronista Rey*, parcequ'il rassembla les annales de la monarchie gothique espagnole depuis Wamba jusqu'à Ordono, son pere.

Ce prince mourut, le 19 décembre 910, après un regne de 44 ans, dans le village qu'il avoit habité depuis son abdication.

Deux princes occuperent successivement le trône après ce souverain, savoir: don Garcias et Ordono II. Ce dernier est le seul dont le regne ait été signalé par des actions d'éclat. N'étant encore que gouverneur de la Galice, il s'étoit déjà acquis de la réputation par son courage et sa sagesse; ses succès contre les Maures porterent cette nation tout entière à se lever contre lui et à lui préparer d'éclatants triomphes. Rien de leur part ne fut épargné; le choix de leurs chefs, la force du nombre, et l'animosité des soldats, sembloient assurer leurs succès. Néanmoins tout échoua devant les bonnes dispositions, l'audace, et le bonheur d'Ordono. Dans une mémorable journée, que les historiens représentent comme la plus désastreuse qui eût encore eu lieu pour les Maures depuis leur irruption dans la péninsule, la majeure partie de l'armée musulmane périt avec tous ses capitaines et son général en chef, Ulez Absapaz, dont la tête, par un raffinement de cruauté digne de ces temps grossiers, fut accolée à celle d'un sanglier, et exposée dans cet état sur les murs de Saint-Estevan de Gormas, près desquels s'étoit donnée la bataille.

Cette défaite, loin d'abattre les Musulmans, ne fit que les exaspérer davantage. Le patriotisme et l'exaltation religieuse leur composerent bientôt une nouvelle armée, avec laquelle ils vinrent attaquer Ordono. Cette fois la fortune leur fut moins défavorable, et ils regarderent comme une victoire d'avoir pu rendre douteux le succès d'une bataille. Encouragés par ce premier pas, ils en tenterent un second, et réussirent complètement. Ordono fut battu près de la Junquere, où il étoit venu secourir le roi de Navarre. Ne pouvant attribuer cet échec qu'au peu d'appui qu'il avoit trouvé dans les comtes de Castille, il les envoya saisir à Burgos, où étoit le siège de leur gouvernement, et leur fit trancher la tête. Bientôt il sut par sa fermeté arrêter les suites des malheurs qu'il avoit éprouvés; et, quoiqu'il survécût peu

à ce triste événement, son regne peut passer pour glorieux, et il peut être compté au nombre des princes qui portèrent avec honneur la couronne de Pélage.

Fruela II, son successeur, n'a point laissé de trace dans l'histoire. Alphonse IV, qui vint après, n'est connu que par une de ces catastrophes qui sont presque toujours, chez les rois, les suites de la faiblesse. Entièrement adonné à des exercices de piété, et ne pouvant s'habituer aux soins du gouvernement, il avoit abdiqué formellement, la cinquième année de son regne, en faveur de son frère don Ramire. Mais il ne tarda pas à se repentir de ce sacrifice, et il choisit le moment où le successeur qu'il s'étoit donné étoit occupé au loin d'un armement contre les Maures pour reparoître dans la capitale avec toutes les marques de la royauté. Ramire, qui ne vit dans cet acte d'inconséquence qu'un acte d'usurpation, revint assiéger son frère dans Léon, et s'empara facilement de l'un et de l'autre. Trois de leurs cousins ayant voulu prendre la défense d'Alphonse, il parvint également à se rendre maître d'eux, et, après les avoir réunis dans la même prison, il leur fit crever les yeux à tous les quatre.

C'étoit comme un devoir de la royauté de faire une guerre continuelle aux infidèles; devoir dont Ramire songea à s'acquitter dès qu'il se vit affermi sur le trône. Sa première expédition fut la prise de Madrid, qu'il emporta d'assaut, et dont tous les habitants furent passés au fil de l'épée. Ce succès fut suivi d'une victoire contre l'armée des Arabes, qu'il défit complètement près d'Osma, et après laquelle il alla asseoir ses quartiers sous les murs de Saragosse. Cette démonstration y causa un tel effroi, que le vice-roi maure, Abu-Saya, qui commandoit la ville, ne trouva d'autre expédient pour la soustraire au sort dont elle étoit menacée que de se reconnoître vassal et feudataire du roi de Léon. Malheureusement cette soumission n'étoit qu'un piège tendu à la bonne foi du monarque; Abu-Saya s'empressa de profiter de la tranquillité qu'elle lui procuroit pour négocier sa réconciliation avec Abdérame III, roi de Cordoue, et lui faciliter les moyens de se venger de Ramire. En effet, une armée formidable, commandée par Obaïd-Allah, l'un des meilleurs généraux du temps, entra à l'improviste sur le territoire chrétien, et s'avança en ravageant le pays jusque sous les murs de Léon. Surprise et déconcertée d'une attaque aussi rapide, l'armée de Ramire ne put résister, et l'existence de la monarchie de Léon fut un moment compromise par une bataille où l'armée chrétienne fut entièrement dispersée. Une circonstance particulière contribue encore à relever pour les Maures l'éclat de ce succès : c'est que la tradition en a été conservée dans un poème composé par Obaïd-Allah même, qui les avoit conduits à la victoire.

Une autre bataille, plus sanglante encore, mais dont l'issue fut bien différente, prouve que les Espagnols avoient toute la force d'ame qui répare les revers. Elle se donna près de Simancas, sur la rive droite du Duero, non loin du lieu où ce fleuve reçoit la Pisuerga. Plus de quatre-vingt mille Maures y périrent; le perfide Abu-Saya y fut pris, et quarante-cinq hommes seulement, suivant les historiens, se sauverent avec leur souverain grièvement

blessé. Le plus heureux résultat de cette victoire fut de réduire pour long-temps les Maures à l'impossibilité de troubler le repos de Ramire, repos dont il profita pour fortifier ses frontières et réparer dans l'intérieur les malheurs que des guerres sans relâche y avoient occasionnés. Vers l'an 950, il abdiqua en faveur de son fils aîné Ordono, marié depuis long-temps à dona Urraca, fille de Fernand Gonzales, comte de Castille, qui avoit eu le bonheur de terminer par cet arrangement une guerre mal-à-propos entreprise contre le roi de Léon.

C'est pendant le regne de Ramire que l'Espagne échappa, sans s'en douter, à un autre danger dont l'existence nous est révélée par le diacre Luitprand. Il rapporte qu'à cette époque Hugues d'Arles, roi d'Italie, cherchant à se défaire des Huns, qui avoient envahi ses états, leur donna le conseil d'aller chercher une fortune plus brillante encore au-delà des Pyrénées; qu'il leur fournit même de l'argent, et leur donna des guides pour les y conduire; mais que, rebutés par la difficulté des chemins et l'ardeur du climat, ils tuèrent leurs conducteurs, et abandonnerent l'expédition.

Ordono III eut à défendre ses états non seulement contre les Maures, mais encore contre les entreprises des princes ses voisins, dont l'un, le roi de Navarre, étoit son oncle maternel, l'autre, le comte de Castille, son beau-pere. Les Galiciens profitèrent aussi de cette circonstance pour se soulever; mais, par les bonnes dispositions qu'il avoit faites, Ordono empêcha constamment les premiers de dépasser sa frontière, et força les autres à rentrer dans le devoir. Plusieurs expéditions contre les Maures eurent un succès encore plus glorieux.

Don Sanche I^{er}, son successeur, trouva le moyen de suspendre l'animosité entre les deux nations, et une circonstance assez singulière amena ce changement. Pourvu de la couronne pendant la minorité de Veremund ou Bermude, fils unique de son frere Ordono, il jouissoit tranquillement de son élévation, qui avoit été *approuvée* par tous les grands de l'état¹, quand un autre Ordono, fils d'Alphonse IV, soutenu par le comte de Castille, parvint à exciter une révolte générale dans l'armée, et à chasser momentanément le roi de ses états. Trahi d'un côté, repoussé de l'autre par le roi de Navarre, son oncle maternel, chez qui il s'étoit réfugié, il résolut d'aller chercher un asile à Cordoue, sous le prétexte d'aller consulter les médecins arabes sur sa prodigieuse obésité, qui lui avoit fait donner le surnom de *Gras*. L'accueil qu'il reçut à la cour justifia complètement la démarche qu'il avoit faite, et bientôt après les secours qu'il trouva dans la médecine arabe justifient ses espérances. Ce ne fut pas le seul avantage qu'il retira de ce voyage : ayant réussi à gagner l'affection du roi maure, il fit avec lui un traité, par lequel ce dernier lui fournit une puissante armée pour aller reconquérir ses états². Mais l'usurpateur, saisi d'une terreur subite, rendit ces préparatifs inutiles, en abandonnant le trône sans l'avoir défendu. Don Sanche, rétabli dans la

(1) Cet exemple, pris parmi plusieurs autres, prouve que la succession héréditaire au trône des rois goths n'avoit point été, depuis Pélage, un droit absolu.

(2) Ces divers résultats du voyage de don Sanche à Cordoue

prouvent à-la-fois la haute estime dont jouissoit, à cette époque, la médecine arabe, et les progrès que les Maures avoient faits dans la civilisation comme dans la politique, qui démontre qu'il y a plus d'avantages à ménager un voisin puissant, qu'à l'irriter.

jouissance de ses droits, conclut avec le pacifique Alhakim II, souverain de Cordoue, un traité d'amitié, auquel eut beaucoup de part sa sœur dona Elvira, religieuse célèbre, qui eut de l'influence dans toutes les opérations de ce regne. Devenu par là plus assuré sur son trône, il songeoit à faire rentrer dans le devoir le gouverneur de Galice, qui vouloit se rendre indépendant, quand celui-ci dépêcha vers lui un envoyé, chargé en apparence de traiter de sa soumission, mais en effet de faire périr le roi; en quoi il réussit par le moyen du poison.

Son fils, don Ramire III, fut reconnu pour souverain; mais, comme il étoit trop jeune pour en exercer les droits, les électeurs confièrent la régence à sa tante la religieuse, dona Elvira, en considération de la prudence et du jugement dont elle avoit fait preuve sous le dernier regne à l'occasion du traité conclu avec les Maures. Elle sut en maintenir les avantages, et les deux nations vécurent en paix pendant tout le temps où elle tint les rênes du gouvernement. Cette époque fut signalée par une irruption des Normands, qui débarquèrent en Galice, saccagèrent le pays, et parvinrent à s'y établir pendant toute l'année 968. Le séjour de ces hôtes barbares et leur persévérance à rester en possession de leur conquête démontra à la nation la nécessité d'un effort extraordinaire pour les chasser. Toute la fleur de la Galice s'enrôla sous les bannières du gouverneur général Sanchez; et cette armée, ayant assailli les Normands avec toute l'ardeur du patriotisme, ils furent mis dans une déroute complète: tout ce qui fut pris, et le chef de l'expédition, Gunderede, étoit du nombre, fut passé au fil de l'épée; le peu qui échappa au carnage périt sur la flotte, à laquelle les Galiciens parvinrent à mettre le feu.

Cet état brillant, de paix d'un côté, de gloire de l'autre, finit à l'époque où Ramire, prince non moins ignorant que présomptueux, se crut capable de gouverner par lui-même. Il dédaigna les sages conseils de sa tante, et le premier fruit de cette imprudence fut un soulèvement de trois principales provinces du royaume, Léon, Castille, et Galice, qui se liguerent pour lui refuser l'obéissance, et reconnurent pour roi don Bermude, non point fils d'Ordono III, comme l'ont prétendu les historiens modernes, sur l'autorité de Rodrigue Ximenez, mais fils de Fruela II.

Le fameux Almanzor, régent de Cordoue pendant la minorité d'Hescham II, successeur d'Alhakim, voyant la division qui régnoit entre les princes chrétiens, profita habilement de cette circonstance pour agrandir ses états à leurs dépens. Il s'avança à la tête d'une armée nombreuse, en saccageant le pays, jusque sous les murs de Léon; là il trouva, dans les Léonois, conduits par le jeune Ramire, un obstacle auquel il ne s'étoit pas attendu. Il se livra un combat opiniâtre, dont le succès demeura douteux jusqu'au moment où une tempête, accompagnée de neige, s'étant élevée, les Maures, effrayés d'un phénomène tout nouveau pour les habitants de la belle Andalousie, prirent la fuite, sans que toute la valeur d'Almanzor et l'ascendant qu'il avoit sur leurs esprits pût parvenir à les rallier. Au printemps de l'année suivante il se remit en campagne, et se dédommagea cruellement

de ce premier échec par la prise de Zamora, qu'il ruina et détruisit de fond en comble. Ramire survécut peu à cette perte, funeste effet de la discorde que son imprudence et sa présomption avoient fait naître entre ses sujets. A cette époque un prince voisin, plus sage et plus heureux, agrandissoit et faisoit fleurir le royaume de Navarre : c'est le fameux don Sanche II, à qui ses grandes actions, soutenues pendant un regne de soixante-quatre ans, méritèrent le surnom de *Grand*, et même, selon quelques historiens, le titre d'*Empereur*, qui, jusqu'alors, n'avoit été porté par aucun roi chrétien au-delà des Pyrénées.

La mort de Ramire laissa Bermude sans compétiteur, et ce dernier fut soutenu sur le trône par le parti qui l'y avoit élevé. Tous les historiens s'accordent à le représenter comme un prince juste et sage, qui remit en vigueur le code de Wamba, introduisit l'étude du droit canon, et montra autant de zèle à protéger la religion qu'à poursuivre le vice. Néanmoins son regne fut un des plus désastreux de la monarchie. Les dissensions intérieures seconderent les efforts de l'étranger; et ce n'est pas sans une profonde tristesse que l'on voit un comte de Galice, Rodrigue Velasquez, s'unir à Almanzor pour déchirer le sein de sa patrie, et employer tout l'ascendant de sa naissance et de sa popularité à entraîner dans sa rebellion les grands de l'état. Il est aisé de prévoir les succès qu'obtint Almanzor, dont les forces, déjà considérables, recevoient un nouvel accroissement par la discorde des chrétiens. Dans un espace de douze ans, depuis l'an 983 jusqu'en 995, Gormas, Sepulveda, Simancas, Coimbre, Osma, Atienza, Alcoba, Montemayor, et la Corogne, tombèrent en sa puissance. Bientôt après, la capitale du royaume, Léon, eut le même sort, après avoir soutenu un siège des plus glorieux, pendant lequel on avoit vu son brave gouverneur, don Guillaume Gonzalez, privé par la goutte de l'usage de ses membres, se faire porter sur les épaules des soldats par-tout où le danger appeloit sa présence. Plus irrités de sa longue résistance que sensibles à sa belle conduite, les Arabes souillèrent, en le mettant à mort, le caractère de générosité qu'ils sembloient avoir acquis depuis quelque temps. Après cette conquête, ils se répandirent dans tout le reste de la Galice, et jusqu'à Santiago, où ils trouverent une seconde proie non moins digne de leur avarice que le pillage de Léon. Tous les désordres, tous les outrages que peut inspirer l'acharnement national joint au fanatisme religieux, signalerent les expéditions des Maures; et peut-être c'en étoit fait de la monarchie de Pélage, si le rempart des Asturies ne l'avoit sauvée une seconde fois. Les efforts des Arabes vinrent échouer contre cette illustre barrière; et ces féroces ennemis n'eurent pas la satisfaction d'aller jouir dans leur pays des richesses qu'ils avoient acquises. Une dysenterie assaillit à son retour l'armée d'Almanzor, et la fit périr presque tout entière. Bermude n'avoit point survécu aux désastres de sa couronne. Des forteresses détruites, des villes en ruine, le trésor des monasteres, dernière ressource de l'état, dissipé, le culte sans ministres, l'industrie sans soutien, la gloire des chrétiens obscurcie, la valeur des Espagnols humiliée, tel fut le pesant fardeau qu'il laissa à son fils et successeur, don Alphonse V.

Alphonse V monta sur le trône de Léon après la mort de Bermude II, son pere. Sanche l'ainé étoit alors roi de Navarre, don Sanche Garcias, comte de Castille, et Almanzor gouvernoit l'empire des Arabes. L'an 1002, les forces de tous les princes chrétiens s'étant réunies contre le victorieux Almanzor, elles parvinrent enfin à humilier son orgueil. Obligé de lever le siège de Toledé, et vaincu dans une bataille sanglante, il ne voulut point survivre à sa défaite, et mourut à Médina-Cœli.

Ses deux fils, qui lui succéderent, ne purent rétablir l'honneur de ses armes, et prirent le parti de se retirer à Cordoue, que le roi Hakem avoit mis entre leurs mains. Leur mauvaise administration ayant produit un mécontentement général, Zuléma, autrement dit Soliman, s'empara du trône de Cordoue, pendant qu'un autre chef arabe, nommé Abdala, se faisoit reconnoître souverain de Toledé. Les princes chrétiens, guidés par une fausse politique, soutinrent séparément ces deux rivaux. Alphonse, roi de Léon, alla jusqu'à offrir la main de sa sœur à l'un d'eux. Le comte de Castille fut le seul qui tira quelque parti de ses alliances impolitiques : on lui céda toutes les places que les Arabes avoient conquises dans la Castille. Alphonse, profitant de la paix qui suivit ces dissensions, embellit la ville de Léon, où il fit assembler un concile national. Peu de temps après, la guerre s'étant rallumée, il se mit à la tête d'une armée, et s'avança jusqu'à la ville de Viseo, que les Maures avoient repris, et périt malheureusement en en faisant le siège.

Bermude III lui succéda à la couronne de Léon. Mais, soit à cause de son bas âge, soit faute de capacité, il ne put contenir l'ambition de son beau-frere, le roi de Navarre, qui entra dans ses états, et se seroit emparé de tout son royaume, sans l'influence des évêques et des prélats, qui s'établirent médiateurs entre les deux souverains. Il fut stipulé que don Fernand, fils du roi de Navarre, épouserait dona Sancha, sœur du roi Bermude, que don Sanche céderait aux nouveaux époux toutes les terres qu'il avoit conquises, et que, si le roi Bermude venoit à mourir sans enfants, ils hériteraient sans partage de la couronne de Léon.

C'est à cette époque que Bérenger I^{er} parvint au gouvernement de la Catalogne, où il se distingua par ses talents et ses vertus. C'est à lui que cette province doit le code de lois intitulé *Usages*, la fondation d'un hôpital pour les pauvres, et la restauration de plusieurs principautés, telles que celles de Panadès, Girone, Vique, et Manresa.

Après la mort de don Sanche l'ainé, le royaume de Navarre fut partagé entre ses trois fils, et les provinces d'Aragon passerent à son fils naturel don Ramire. Celui-ci, profitant de l'absence de son frere don Garcias, chercha à s'emparer de ses états; mais il fut obligé bientôt de les lui restituer. Bermude, roi de Léon, après la mort de don Sanche, roi de Navarre, rompit le traité conclu avec lui; et, sous le prétexte que le mariage de sa sœur avoit été l'effet de la force, il entra dans les états de don Fernand, qui lui livra une bataille, où Bermude perdit la vie. Après sa mort, la couronne de Castille fut incorporée à celle de Léon. Dona Sancha, se trouvant héritière légitime de ces deux couronnes,

son époux, don Fernand, prit le titre de roi de Castille et de Léon, et confirma à son avènement au trône les privilèges accordés par Alphonse V. Sa sagesse, sa bonté, lui gagnèrent bientôt le cœur de ses nouveaux sujets. Il sut joindre la fermeté à la douceur, et intimider les grands du royaume en punissant sévèrement l'un d'eux, nommé Lair, qui avoit essayé de se révolter contre lui. Le roi de Navarre, don Garcias, ne put voir avec indifférence la prospérité toujours croissante de son frere don Fernand, et, poussé par l'ambition et la jalousie, lui tendit un piège afin de s'emparer de sa personne lorsqu'il viendrait le visiter. Don Fernand, ayant reçu un avis de ce complot, l'exécuta lui-même pour se venger, et fit enfermer son frere dans une forteresse, d'où il parvint à s'échapper. La guerre fut alors déclarée entre les deux souverains. Les deux armées se rencontrèrent auprès de Burgos. Garcias perdit la bataille et la vie; mais don Fernand, ne voulant point abuser de la victoire, consentit que l'ainé des fils de son ennemi fût couronné roi de Navarre. Débarrassé des troubles intérieurs, ce prince distingué entreprit alors d'étendre les conquêtes commencées par le roi Alphonse, son beau-pere. Il réunit ses meilleures troupes, entre en Portugal occupé par le roi maure de Séville, s'empare des villes de Sea, Lamégo, Viseo, et Coïmbre, et, laissant pour gouverner le pays qu'il avoit conquis un de ses meilleurs généraux, nommé Sisessande, il retourne en Castille, chasse les Mahométans de ses frontieres, pénètre par Madrid dans le royaume de Toledé, et jette un tel effroi parmi les Maures, qu'Almanzor, roi de Toledé, ainsi que les rois de Saragosse, de Séville, de Valence, et de Murcie, se déclarent ses tributaires: tant la désunion avoit plongé dans l'avilissement les descendants des fameux *Abderhamanes*. Le roi don Fernand, intrépide dans les combats, politique consommé, et défenseur zélé de la foi, vit arriver, comme saint Louis, son dernier jour avec humilité et résignation. Il se dépouilla de ses habits royaux, se fit couvrir de cendre, et, à genoux par terre, en habit de pénitent, il expira entre les bras de ses fils et des évêques de son royaume. Les historiens espagnols lui ont donné le surnom de Grand.

Les malheurs attachés au partage de la souveraineté n'empêcherent point le roi Ferdinand de diviser son royaume entre tous ses enfants. Il laissa les Asturies et le royaume de Léon à son fils don Alonzo; la Galice à Garcias; à sa fille dona Urraca la province de Zamora avec le titre de reine; à sa fille dona Elvira la province de Toro, avec le même titre; enfin à son fils aîné le seul royaume de Castille.

Après la mort de don Fernand, tous ses fils se firent proclamer souverains, et vécurent en bonne intelligence entre eux jusqu'à la mort de la reine mere. A cette époque, le roi don Sanche, fondant ses motifs sur son droit d'aînesse, chercha à dépouiller son frere don Alonzo des états qu'il avoit hérités. Celui-ci leve une armée pour l'opposer à celle de son frere. Il se livre une bataille, dont Alonzo sort victorieux; mais son armée, confiante dans ses succès, est bientôt mise en déroute par le fameux Rodrigue de Bivar, surnommé le Cid. Le roi Alphonse, prisonnier à Burgos, trouve le moyen de s'évader et de se mettre

sous la protection du roi maure de Toledé. Don Sanche tourne alors ses armes contre son frere don Garcias, lui enleve ses états, et l'oblige à se retirer à Séville. Voulant réunir ainsi toutes les provinces qui composoient le royaume de son pere, il marche contre Zamora. Dona Urraca, aussi courageuse que belle, lui oppose une vive résistance, et trouve parmi ses vassaux un guerrier, qui parvient à faire périr don Sanche d'un coup de lance. Sa mort étant connue des troupes, elles levent le siège. Dona Urraca en fait prévenir son frere Alonzo qui, avec le secours du roi de Toledé, se fait donner la couronne de Castille, de Léon, et des Asturies, et bientôt après de la Galice, en s'assurant de la personne de son frere Garcias. Pour témoigner sa reconnaissance au roi de Toledé, don Alphonse conclut une alliance avec lui, et l'aida à repousser les attaques du roi de Séville. Mais, après la mort de ce prince, Alonzo, se croyant dégagé de ses obligations envers lui, marche avec une armée nombreuse contre les Arabes de Toledé, et parvient, après cinq ans de siège, à s'emparer de cette ancienne capitale du royaume des Goths, que les Arabes avoient possédée pendant 374 ans. Cette conquête apprit aux rois maures qu'il étoit de leur intérêt de se réunir, et ils attaquèrent tous à-la-fois le roi de Castille, sur-tout Mahomed, roi de Séville, dont Alphonse épousa bientôt la fille.

Ces deux souverains, unis par cette alliance, tenterent de s'emparer de toute l'Espagne. Mais, n'ayant point les forces suffisantes pour une aussi grande entreprise, ils demanderent le secours de Joseph II, roi des Almoravides, qui occupoit alors la partie occidentale de l'Afrique. Ce conquérant passa en Espagne, détruisit ses amis et ses ennemis, s'empara de Séville, fit prisonnier le roi Mahomed, et arrêta les progrès d'Alphonse, qui mourut peu d'années après.

L'histoire se plaît à placer parmi les souverains de cette époque le fameux Rodrigue, surnommé le *Cid*, dont les exploits paroïtroient fabuleux, si l'histoire ne les avoit soigneusement consacrés. Esclave de son devoir et de l'honneur, modele de loyauté et de chevalerie, le Cid fut toujours fidele à son souverain, quoiqu'il eût été mal récompensé de ses services. Les Maures, auxquels il enleva le royaume de Valence, proclamerent ses louanges longtemps après sa mort, tout en se félicitant de sa perte.

L'Espagne fut de nouveau victime de troubles intérieurs occasionnés par l'union malheureuse d'Alphonse-le-Batailleur, roi d'Aragon, et de sa cousine, dona Urraca, reine de Léon. Cependant ce souverain fit une guerre heureuse contre les Mahométans, gagna sur eux vingt-neuf batailles, prit la ville de Saragosse, où il établit sa cour, et fut un des guerriers les plus courageux qu'ait produits l'Espagne.

Les maux qui désoloient les royaumes de Castille et de Léon cesserent par la mort de dona Urraca. Alphonse VII rendit à ses états leur ancienne grandeur, après avoir réprimé l'orgueil des rois de Navarre et de Léon, avoir remporté plusieurs victoires sur les Almoravides, il se fit couronner, dans la ville de Léon, avec le titre d'Empereur, que lui donnerent les grands et les prélats de son royaume dans les cortès de 1155.

C'est à cette époque qu'il faut rapporter le commencement du royaume de Portugal. Dona Theresa, fille naturelle de don Alonzo VI, porta en dot à don Enrique de Bourgogne, son mari, le comté de Portugal. Ce souverain, qui se distingua par son courage autant à la guerre de Jérusalem que dans l'Andalousie, mourut, laissant son comté, érigé en royaume, à son fils don Alonzo.

L'agrandissement des états de l'empereur don Alonzo fit tomber ce prince dans la même erreur politique, si funeste à ses prédécesseurs; il divisa son héritage, laissant à son fils aîné, don Sanche III, le royaume de Castille, et celui de Galice avec les états d'Aragon à l'infant don Fernand. Après sa mort, ce partage eut les mêmes résultats que les précédents, c'est-à-dire de créer la discorde entre les frères et la guerre entre les vassaux.

Le roi de Navarre, profitant de cette division, entra à main armée dans la Castille, et les princes chrétiens alloient s'entre-détruire, lorsqu'ils furent forcés de se réunir pour s'opposer aux progrès que faisoit en Espagne l'armée des Almohades. C'est à cette époque que la ville de Calatrava fit la belle défense qui motiva la création de l'ordre militaire de ce nom. A son exemple furent créés, peu de temps après, celui de Saint-Jacques et d'Alcantara. Don Sanche III, dont le regne fut de courte durée, laissa la couronne à son fils don Alphonse. La minorité de ce prince fut troublée par les dissensions de plusieurs grandes familles et les prétentions des princes ses voisins. Mais, sitôt qu'il eut pris en main les rênes du gouvernement, il rétablit la tranquillité, reprit les états dont on l'avoit dépouillé, contracta une alliance avec le roi d'Aragon, et se distingua dans la guerre contre les Maures.

Nous avons vu, dans la notice historique sur les Arabes, le sort qu'eurent les foibles rois qui se partagerent l'empire des califes. Détruits par Jusef, roi des Almoravides, ils furent bientôt remplacés par les Almohades, qui s'emparèrent de la plus grande partie de l'Espagne.

Raymond, comte de Barcelone et roi d'Aragon, chassa tous les Mahométans de la Catalogne, et rendit le roi de Murcie tributaire. Les alliances qu'il fit en mariant son fils don Alphonse avec l'infante de Castille, et sa fille Bérangere avec un roi d'Angleterre, lui donnerent en Europe un rang que n'avoient point eu ses prédécesseurs, et c'est lui que le royaume d'Aragon regarde comme son fondateur. Son fils aîné, Alphonse II, hérita du royaume de son pere et de ses grandes qualités. Il réunit à ses états le comté de Provence, qu'il hérita de Bérangere, et plusieurs provinces qu'il conquit sur les Maures.

Le royaume de Portugal continuoit de s'agrandir à cette époque par des conquêtes et des alliances.

Il semble que le sort avoit choisi les infantes de Castille pour donner au monde des souverains qui, par leur valeur et leur piété, devoient occuper un rang distingué dans l'histoire et dans les annales de la religion. Blanche, épouse de Louis VIII, fut mere de saint Louis en France, et Bérangere donna le jour au saint roi Ferdinand. Les princes chrétiens, unis enfin par des alliances et par la connoissance de leurs propres intérêts, agirent de concert contre les Maures, qui rassemblerent contre eux une armée plus nombreuse qu'ils

n'en avoient jamais formées. Les rois de Castille, d'Aragon, et de Navarre, à la tête des vaillants défenseurs de la foi, traversent la Sierra-Morena, forcent le passage de l'Oxa, et descendent dans la plaine de Toloza, où ils rencontrent l'armée mahométane. La bataille fut une des plus sanglantes qui aient été livrées en Espagne. Le roi de Navarre força avec ses troupes les retranchements que Mahomet avoit garnis de chaînes; le roi de Castille fondit avec sa cavalerie sur les flancs des Maures, et l'infanterie du roi d'Aragon mit l'armée ennemie dans une telle déroute, qu'elle ne put ni combattre, ni se retirer. Le roi mahométan, vaincu et désespéré, s'enfuit à Séville, d'où il passa en Afrique. On célèbre tous les ans une fête en mémoire de cette victoire signalée, que plusieurs historiens attribuent à un miracle.

Les armées victorieuses ne pouvant rester réunies, à cause de la disette des vivres, chaque souverain se retira dans ses états, et les Maures d'Espagne, profitant à-la-fois de l'absence de leurs ennemis et de celle de leurs protecteurs étrangers, se constituerent en petites souverainetés séparées, ainsi que nous l'avons indiqué dans la Notice historique de l'Espagne arabe.

Peu de temps après cette mémorable bataille, le roi don Alphonse termina une vie et un regne plein de gloire. Son fils, don Henri I^{er}, lui succéda.

Le roi d'Aragon, don Pedre II, successeur d'Alphonse II, qui s'étoit rendu célèbre par la défense de la religion catholique à la bataille de Toloza, alla perdre la vie en France au soutien de la secte des Albigeois. Ce souverain, qui commença son regne par fulminer contre les hérétiques, par élever des bûchers contre eux, qui approuva la croisade qui se forma en Languedoc, et confia l'éducation de son fils aîné à celui qui la commandoit, finit par se déclarer contre les principes qu'il avoit professés, et fut la victime de sa défection à la bataille de Murai, que gagna Simon de Monfort. L'héritier de la couronne d'Aragon resta entre les mains du vainqueur, qui, n'abusant pas de sa victoire, le remit au légat du pape, et il fut reconnu roi à Saragosse.

La mort prompte et malheureuse d'Henri I^{er} laissa l'héritage de la Castille à la reine Bérangère. Cette princesse, d'accord avec les grands de Castille, transmit la couronne à son fils. Pendant ce temps, le roi saint Ferdinand s'emparoit des villes d'Andujar et de Bareza, dans l'Andalousie, et s'ouvroit le chemin à des conquêtes plus importantes, lorsqu'il fut appelé à prendre possession du royaume de Léon, dont il venoit d'hériter par la mort d'Alphonse IX.

Deux grands hommes se disputoient dans ce moment l'honneur de délivrer l'Espagne du joug des Mahométans. Jacques I^{er}, roi d'Aragon, qui conquit les isles Baléares et le royaume de Valence, et le saint roi Ferdinand, qui, après six mois d'un siège difficile, entra triomphant dans la ville de Cordoue, si long-temps la cour des califes d'occident. Ces deux villes furent enfin affranchies pour toujours de la domination des Arabes. La terreur qu'inspira cet événement rendit les rois de Murcie et de Grenade tributaires, et encouragea

les chrétiens à suivre leurs conquêtes. Ferdinand, après avoir occupé l'importante place de Jaen, osa attaquer l'orgueilleuse Séville, qui sembloit devoir braver tous ses efforts. Les chrétiens, réunis de tous les côtés, et ayant pour auxiliaire le roi de Toledé, mirent le siège devant cette ville. En vain le roi de Niebla accourut-il à son secours : sa flotte, battue par celle de Raymond Boniface, et dispersée, laissa sans défense le château de Triana et la tour de l'Or. Enfin, Séville, après seize mois du siège le plus obstiné, fut obligée de se rendre aux armes victorieuses de Ferdinand; et, d'après la capitulation, plus de cent mille Mahométans quitterent la ville, emportant leurs armes, leurs richesses, et malheureusement aussi les connoissances approfondies qu'ils avoient dans les arts et dans l'agriculture.

La conquête de Séville entraîna celle de plusieurs autres villes, telles que Xerès, Medina-sidonia, et Cadix. Le roi de Niebla se rendit tributaire de la Castille. Saint Ferdinand alloit poursuivre ses conquêtes, et porter même la guerre jusqu'en Afrique, lorsque la mort vint l'enlever à l'amour de ses sujets et à la vénération des fideles. Il laissa six enfants, parmi lesquels don Sanche lui succéda à la couronne.

Jacques le Conquérant, à qui l'histoire accorda ce titre, à cause de ses exploits guerriers, après s'être rendu maître, comme nous l'avons dit, des royaumes de Valence et de Murcie, mourut de chagrin de la perte d'une bataille que ses généraux livrerent inconsidérément au roi de Grenade. Son fils, don Pedre, lui succéda au trône.

Alphonse X, surnommé le Sage, régnoit alors en Aragon. Ce prince, distingué par tant de grandes qualités, fut constamment malheureux par les troubles que ses propres enfants excitoient dans ses états. Son fils, don Sanche, lui fit une guerre cruelle, et l'obligea à quitter la couronne. Il adoucit ses chagrins par l'amour des sciences et des lettres, qui lui valurent le surnom de Sage, ou plutôt de savant, *sabio*. L'astronomie lui doit les Tables alphonsines; la jurisprudence, le code des *Siete partidas*, et l'histoire, plusieurs ouvrages estimés : c'est ce souverain qui abolit la coutume d'écrire les actes publics en latin, et qui créa le conseil de Castille.

A cette époque la couronne de Navarre fut incorporée à celle de France par le mariage de Jeanne, héritière de ce royaume, avec Philippe-le-Bel.

Don Sanche, surnommé le Brave, sans avoir égard aux dispositions testamentaires de son pere Alphonse-le-Sage, se fit couronner roi à Toledé, et monta sur le trône, dont il avoit déjà voulu s'emparer du vivant de son pere. Les victoires répétées qu'il remporta sur les Maures, la prise de Tarife; l'alliance avantageuse à la Castille qu'il conclut avec Philippe-le-Bel, et sur-tout la sage administration de ses états, firent oublier les moyens violents qu'il avoit employés pour parvenir au trône.

Nous voici arrivés au regne de ce prince romain, don Pedre, fils et successeur de Jacques, roi d'Aragon, qui débuta par la mort de son frere, don Ferdinand, et se servit des vèpres siciliennes pour joindre la Sicile à ses autres états. Victorieux sur terre et sur mer, il déjoua les excommunications de la cour de Rome et les attaques de Philippe-le-

Hardi, qui vint périr de misere et de faim avec une armée de plus de cent mille hommes dans le golfe de Rosas et les Pyrénées. Peu de temps après, don Pedre le suivit au tombeau, laissant le royaume d'Aragon à Alphonse III, et celui de Sicile à Jacques II, qui bientôt, par la mort de son frere, réunit sur sa tête les deux couronnes, prenant, avec le consentement du Saint-Siege, les titres de roi d'Aragon, de Naples, et de Sicile.

La mort de don Sanche-le-Brave fut comme le coup d'alarme qui mit en mouvement toutes les factions. L'infant de la Serda, avec le secours du roi d'Aragon, et don Juan, soutenu par le roi de Portugal, se disputoient la couronne, qui appartenoit au fils de don Sanche, alors en bas âge. Pendant ce temps, l'oncle du dernier enfant, don Henri, voulut s'approprier la régence, confiée à sa mere, et le roi de Grenade mit en mouvement son armée pour reprendre tout ou partie des provinces qu'il avoit perdues. Tel étoit l'état d'anarchie et de confusion qui régnoit dans les royaumes de Léon et de Castille, lorsque la reine mere rétablit l'ordre par sa générosité; elle céda la régence à son beau-frere, offrit la main de son fils à l'infante de Portugal; et, satisfaisant aux infants de la Serda, laissa son fils, Ferdinand IV, régner librement et sans opposition. Mais ce prince, foible et sans caractere, profita peu de ce concours heureux de circonstances. Ayant condamné à mort et fait exécuter sans jugement les freres Carbajales, ils le citerent à comparoître devant le tribunal de Dieu, et ce prince timide mourut de la frayeur que lui causa cet événement.

Son fils, Alphonse XI, encore au berceau quand son pere mourut, servit long-temps de jouet à tous les partis qui se disputoient la régence, jusqu'au moment où, parvenu à l'âge de quinze ans, il prit en main les rênes du gouvernement, et fit rentrer tous les factieux dans leur devoir. Bientôt après il se couronna lui-même à Burgos, s'arma chevalier, et institua l'ordre de la *Banda*, dont il se déclara grand-maitre. Dédaignant les joutes et les tournois, qui étoient les passe-temps favoris des cours à cette époque, il se mit à la tête de ses armées, et s'immortalisa par ses victoires, et principalement par celle qu'il gagna sur les rois de Maroc et de Grenade, près du fleuve Salado.

C'est là cette fameuse bataille, dans laquelle, suivant l'opinion des historiens, soixante mille chrétiens battirent quatre cent soixante mille mahométans, et firent un butin si considérable, que l'or éprouva une très forte baisse. Après cette victoire, Alphonse vint mettre le siege devant Algésiras, expédition mémorable pour avoir été la premiere dans laquelle on se soit servi de canons. Maître de cette place, il vint assiéger Gibraltar, lorsque la peste s'introduisit dans son camp. Ce prince, généreux, préféra mourir au pied de ses murailles que de les abandonner par une retraite honteuse. L'histoire ne fait pas moins son éloge, sous le rapport des talents administratifs, que des vertus guerrieres.

Pendant que les minorités des souverains et l'ambition des prétendants à la régence mettoient le trouble dans les royaumes de Léon et de Castille, Jacques II, roi d'Aragon, s'emparoit du royaume de Murcie, de l'isle de Sardaigne, et forçoit les rois des côtes de l'Afrique à lui payer un tribut. La bonté et la clémence que ce souverain montra pour les

Templiers, en les protégeant contre la fureur d'un peuple fanatique, forment un contraste singulier avec l'inhumanité de Philippe-le-Bel envers eux; et qu'on n'attribue pas cet acte de justice à une foiblesse de caractère, Jacques II prouva dans tout le cours de son regne qu'il savoit allier la fermeté à la clémence, en laissant à son fils aîné les couronnes d'Aragon, de Catalogne, et de Valence; il établit, comme loi fondamentale de l'état, que ces trois couronnes ne pourroient plus jamais être séparées, sous quelque prétexte que ce fût. Son fils, Alphonse IV, jura solennellement l'exécution de cette loi lorsqu'il monta sur le trône de son pere, et, quoiqu'il n'y fût point toujours fidele, la regle s'en trouva établie, de maniere à ce que les provinces qu'il démembra revinrent à la couronne sous le regne de son successeur don Pedre IV. Ce prince, d'un caractère cruel, rendit son regne odieux, quoique par sa politique il fût utile à ses états: c'est lui qui détruisit les privileges des Aragonnois. Inhumain avec ses meilleurs amis, comme le prouve la mort du brave général Cabrera, le meilleur de ses ministres, il réduisit le peuple à un horrible esclavage, en déclarant, dans les états tenus à Saragosse, qu'il n'y avoit d'appel contre les mauvais traitements des seigneurs sur leurs vassaux qu'au tribunal de Dieu seul. Ce nouveau Tibere d'Aragon savoit cacher son odieux caractère sous l'apparence des vertus. Il témoigna de grands égards pour le Saint-Siege, institua la fameuse université de Huesca; et il sut employer tant d'art et d'apparence de circonspection dans tous les actes de son regne, qu'on se borna à lui donner le surnom de Cérémonieux, au lieu de celui de Cruel, qu'il méritoit autant que Pierre de Castille, son contemporain. Ce dernier prince, à juste titre, nommé le Néron des rois d'Espagne, commença ses actes sanguinaires par la mort d'Éléonore de Gusman, que son pere avoit aimée. A peine peut-on compter une page de son histoire qui ne soit teinte du sang de quelques illustres victimes: dans l'une, on le voit assassiner à coups de poignard Garcilaso de la Vega; dans l'autre, renfermant dans une affreuse prison sa propre épouse, la reine Blanche de Bourbon; ici on voit la tombe du duc d'Albuquerque mort empoisonné; plus loin on découvre le bûcher où il fait brûler vif un religieux, et la potence de Mahomet, qu'il fit exécuter publiquement à Séville, malgré le sauf-conduit qu'il lui avoit donné. Tous ceux qui l'entouroient, ses plus proches parents, sa mere même, épouvantés, cherchoient un asile dans les pays étrangers. Enfin ses freres naturels s'arment contre lui; leur parti, augmenté de tous les mécontents, entre en campagne, soutenu par le roi d'Aragon et le fameux Bertrand du Guesclin. Don Pedre, vaincu dans la premiere bataille, s'enferme dans Montciel; et, voyant que personne ne le secouroit, il cherche à s'échapper seul, et est fait prisonnier. Henri, voyant dans son frere le meurtrier de toute sa famille, lui passe son épée au travers du corps, et, à son exemple, ceux qui l'entourent achevent de lui ôter la vie. Parvenu au trône par l'usurpation et le fratricide, Henri II fit oublier ces funestes circonstances en rendant heureux ses sujets. Son digne fils et successeur, Jean de Castille, fut pendant quelque temps abandonné par la victoire, qui avoit été si favorable à son pere: la guerre qu'il fit contre le roi de Portugal fut très malheureuse, et il fallut toute la bonté

de son administration pour en réparer promptement les pertes. On peut se former une idée de la sagesse de ce prince en lisant les actes des cortès célébrés à Guadalajara; on y voit, entre autres dispositions, une ordonnance par laquelle le roi lui-même abandonne aux cortès le droit de fixer les dépenses de sa maison. Pendant ce temps régnoit aussi en Aragon un don Juan I^{er}, qui monta sur le trône à la mort de Pierre IV, et commença son regne par des cruautés semblables contré sa belle-mere, qu'il fit mettre en prison, et dont il confisqua les biens au profit de sa femme, fille de Robert, duc de Bar. La cour de cette princesse fut une des plus brillantes de ce temps et celle où fleurissoit les écoles de la gaie science, composées de poètes et de troubadours qu'elle avoit envoyé chercher en France par une ambassade. Ce fut à cette époque, et sous le regne de son frere don Martin, que la couronne de Castille fut réunie à celle d'Aragon.

De toutes les régences qui causerent tant de mal aux royaumes de Léon et de Castille, la plus désastreuse fut celle qui eut lieu à la minorité de Henri III, qui hérita du trône à la mort de son pere don Jean I^{er}. Les grands de l'état s'étoient enrichis aux dépens du trésor public, et avoient presque usurpé l'autorité souveraine, lorsque le jeune roi, âgé seulement de quatorze ans, prit en main les rênes du gouvernement, et montra tant de fermeté, que les seigneurs les plus puissants, tels que le duc de Benavente, le comte de Gijon, et jusqu'à l'archevêque de Toledé, se trouverent heureux d'obtenir leur pardon. Ce jeune souverain, qui donnoit de si grandes espérances, mourut à l'âge de vingt-cinq ans, laissant à son fils, âgé seulement de quinze mois, un sceptre difficile à porter, et à l'Espagne les troubles inséparables d'une longue régence.

L'Aragon ne jouissoit pas de plus de tranquillité. Le roi Martin I^{er} étant mort sans enfants, ses prétendants se disputoient la couronne, et parmi eux l'infant de Castille, don Fernand, en qualité de fils d'Éléonore, sœur des deux derniers rois. Pour décider cette grande question, les prétendants se soumirent à la décision des états, qui choisirent neuf juges, députés des provinces. Ce tribunal suprême, réuni à Caspe et influencé par saint Vincent Ferier, qui jouissoit alors en Espagne d'une grande considération, décida la question en faveur de l'infant don Fernand de Castille, qui fut couronné roi à Saragosse, et bientôt reconnu également en Navarre, en Sardaigne, et en Sicile. Jean II, ayant atteint sa majorité, prit le gouvernement des royaumes de Léon et de Castille. Mais sa foible complexion le tint dans une tutelle continuelle, et sous l'ascendant absolu de don Alvar de Luna qui, du rang le plus bas, s'étoit élevé au grade de connétable. Cet ambitieux cependant ne jouit pas long-temps de sa fortune; son caractere orgueilleux le fit tomber dans le précipice qu'il avoit lui-même creusé; il mourut sur un échafaud, en perdant les richesses qu'il avoit si promptement acquises. Le seul titre que son foible souverain eut à la reconnaissance des Espagnols fut d'avoir donné le jour à la fameuse Isabelle, qui naquit en 1451.

Don Henri IV succéda à Jean de Castille, et joignit au gouvernement foible de son pere

les vices particuliers de son caractère. Des favoris encourageoient ce désordre, et la nation, révoltée d'une pareille administration, se rassembla dans les champs d'Avilla, et proclama roi d'Espagne Alonzo, fils de Henri, qui ne régna que deux ans. A sa mort prématurée, les états offrirent la couronne à l'infante dona Isabelle; mais cette souveraine, digne de porter bientôt la couronne des deux mondes, refusa cette espèce d'usurpation, et engagea ces peuples à rester fideles à leurs légitimes souverains. Henri, touché de cet acte de générosité, institua sa sœur pour lui succéder à la couronne au détriment de sa fille Jeanne. Mais bientôt, apprenant le mariage de l'infante Isabelle avec l'infant d'Aragon, il révoqua cette résolution, et nomma en mourant Jeanne son héritière. Le royaume se trouva par là divisé en deux partis : celui qui soutenoit Jeanne et le roi de Portugal qu'elle venoit d'épouser, et celui qui restoit fidele à Isabelle. Après deux batailles sanglantes, où la victoire se déclara pour cette dernière, Jeanne se vit dans la dure nécessité de faire une cession solennelle de ses droits à la couronne, et de s'enfermer dans un couvent de Portugal, où elle finit ses jours. Sur ces entrefaites, le roi Jean II mourut, et son fils Ferdinand fut proclamé roi à Saragosse, et, par son mariage avec Isabelle, réunit pour toujours les couronnes d'Aragon, de Léon, et de Castille. La reine Isabelle, se voyant sans contestations maîtresse absolue de ces royaumes, sut aplanir avec un grand talent tous les embarras du commencement d'un tel regne. Elle obtint de son époux Ferdinand l'autorisation de faire précéder dans tous les actes publics les titres de Léon et de Castille à ceux d'Aragon, comme c'est encore l'usage aujourd'hui. Ces deux souverains se proposerent de commun accord de profiter, par la réunion de leurs armées, du pouvoir qu'ils avoient entre les mains pour expulser totalement les Maures. A cet effet, ils organiserent un corps de gendarmerie, sous le nom de Sainte-Hermandad, pour maintenir la tranquillité dans leurs états, et pouvoir disposer librement de toutes leurs troupes; alors, à la tête d'une armée formidable, ils pénétrèrent dans le royaume de Grenade. Les descendants de ces Arabes si long-temps victorieux étoient alors plongés dans la mollesse et plus occupés de factions intérieures que du danger qui les menaçoit; au lieu de se réunir tous contre l'ennemi puissant qui les attaquoit, et que même alors ils auroient eu de la peine à vaincre, ils se divisèrent en plusieurs partis; les Abencérages se déclarerent ennemis des Zigris; ceux-ci des Gazules; les uns soutenoient l'usurpateur Mohamed el Zagal, les autres le cruel Alboasin, et Grenade étoit en proie à-la-fois à l'usurpation, à la vengeance, et à l'anarchie.

Pendant ce temps Ferdinand et Isabelle faisoient tous leurs préparatifs pour réduire cette ville; rien ne les décourageoit; ni les pertes qu'ils épouvoient dans les combats, ni les ravages causés par l'incendie survenue dans leur camp, jusqu'au moment où, fatiguée d'une lutte inutile et désespérée, la superbe Grenade se rendit à leurs armes, et le trône des Mohamed, des Abddérames, des Alamars, qui avoient brillé pendant près de huit cents ans sur les terres d'Espagne, se vit pour toujours réuni aux couronnes de Castille et d'Aragon.

C'est de cette époque que date la gloire de la monarchie espagnole, non seulement par la prise de Grenade et l'expulsion des Maures, mais par d'autres faits d'armes non moins brillants. Le grand capitaine Gonzalve de Cordoue obtint par ses victoires la possession du royaume de Naples, qui fut suivie bientôt du mariage de Jeanne, fille de Ferdinand et d'Isabelle, avec l'archiduc Philippe; l'incorporation de la Navarre à la couronne d'Espagne, ainsi que les trois grandes maîtrises des ordres militaires; mais, plus que tous ces avantages, la découverte de l'Amérique, qui servit de complément à la gloire de ce regne brillant.

NOTICE SUR LA RELIGION, LE GOUVERNEMENT, LES ARTS,
ET LES LETTRES EN ESPAGNE, DEPUIS LA RENAISSANCE DE LA MONARCHIE
JUSQU'AU REGNE DE FERDINAND ET D'ISABELLE.

RELIGION.

Les Goths espagnols, repoussés dans les montagnes des Asturies par les armées mahométanes, conservèrent dans leur malheur la croyance de leurs pères, et ne souffrirent point qu'elle éprouvât la moindre altération. La vue et les attaques continuelles des Mahométans, la conservation presque miraculeuse de l'empire des Goths qu'ils devoient à la Providence, faisoient passer dans leur cœur la même ferveur que la persécution des tyrans avoit inspirée aux premiers chrétiens. Les souverains qui se succédèrent pendant huit siècles eurent toujours présent à la pensée le maintien de la foi, dépôt sacré qu'ils avoient reçu de saint Hermenegilde et de Recarede, fils du grand Leovigilde. En effet chez aucune autre nation on ne vit la religion chrétienne se conserver plus brillante et plus pure, et, à l'exception de peu d'intervalle, plus généralement vénérée. Les fréquents conciles nationaux contribuèrent beaucoup, par leur utile règlement, à cette louable persévérance. Malgré les guerres continuelles avec les Maures et les troubles intérieurs auxquels l'Espagne se trouva livrée, les études sacrées ne cessèrent d'être cultivées, et produisirent des hommes d'une haute capacité. Ces mêmes succès ne se ralentirent point jusqu'à la fin du quatorzième siècle, et préparèrent le regne brillant des rois catholiques, première époque de la grandeur de l'Espagne, où la réunion des couronnes d'Aragon, de Navarre, de Portugal, et de Castille, fut suivie bientôt de la conquête de Grenade, de l'expulsion totale des Maures, et de la découverte d'un nouveau monde. Cette époque, si illustre pour la puissance de l'Espagne, ne le fut pas moins pour la gloire de la religion. C'est alors que parurent les hommes illustres, tels que le cardinal de Ximenès, aussi distingué par ses talents politiques et militaires que par la protection qu'il accorda aux sciences et aux lettres; la religion catholique lui dut l'édition de la fameuse bible polyglote la première, qui parut dans la chrétienté, et qui servit de modèle à une autre plus magnifique encore, publiée aux frais de Philippe II, et sous la direction du célèbre Arias Montanus.

Les théologiens espagnols se distinguèrent par leurs talents et leurs lumières au concile de Trente. Qui pourroit-on comparer à Melchior Cano et Jean Gines de Sepulveda? l'un surnommé le Cicéron chrétien, et l'autre auteur d'une histoire de Charles-Quint, écrite dans le latin le plus pur et le style le plus brillant. Ces sa-

vants méritèrent d'être mis en parallèle avec Érasme, le prince de la littérature de son siècle, et qui forma avec l'Espagnol Louis Vives et le profond Bude, de Paris, le premier triumvirat de la république littéraire. Des prélats moins célèbres sont cependant dignes d'être mentionnés à cette époque, tels que Frédoario, évêque de Guadix, Urbain, chantre de la cathédrale de Tolède, et son successeur le diacre Pedro, auteur d'un ouvrage savant de théologie. Le neuvième siècle ne fut pas moins fécond en auteurs célèbres dans l'histoire sacrée, tels que l'Espagnol Claudius, évêque de Turin, Rodolphe, évêque d'Orléans, S.-Euloge, évêque de Tolède, et Paul Alvaro, tous deux nés à Cordoue, et enfin Galinde Prudence, cité avec éloge par tous les auteurs de ce temps pour son immense érudition et son goût distingué dans les lettres.

Quant aux hérésies qui se répandirent en différents temps dans la plus grande partie de l'Europe, l'Espagne eut le bonheur de s'en préserver; elle sut prévenir les fautes pour n'être point obligée de les punir, et éloigner les malveillants avant qu'ils ne devinssent des coupables. Cette attention constante à maintenir la pureté de la foi fut cause de la tranquillité qui régna toujours dans le pays. La France avoit observé la même discipline jusqu'au commencement du onzième siècle, qui vit s'introduire la coutume barbare de brûler les hérétiques. Le roi Robert éleva les premiers bûchers à Orléans et à Toulouse contre la secte des manichéens. Cet exemple fatal entraîna les autres peuples à le suivre.

Les formes du gouvernement civil s'observoient dans la discipline ecclésiastique. L'Espagne étoit divisée en cinq, et plus tard en six juridictions, comprenant autant d'églises ou métropoles. Tous les chrétiens répandus dans les états mahométans formoient une église; les Galiciens, Léonois, Castellans, et Biscayens, une autre; les Navarrois et les Aragonois une troisième; enfin les Catalans et les François de la Narbonnoise. Ces églises ne communiquoient point entre elles; chacune avoit ses évêques et ses conciles particuliers, se considérant comme des nations différentes. L'ordre des assemblées générales fut le même qui avoit été observé avant l'invasion des Maures; la liturgie d'Espagne a toujours été considérée comme la plus pure et la plus ancienne d'Europe.

Le seul primat et patriarcat de l'église d'Espagne étoit le saint pontife, à qui cette nation offroit toujours l'hommage du zèle le plus ardent et de la déférence la plus respectueuse. Ses droits consistoient 1^o à donner le manteau; 2^o à décider des voies d'appel et de recours; 3^o à envoyer en Espagne des nonces ou vicaires; les

autres droits que l'on accordeait au pape généralement n'étoient point connus en Espagne, tels que ceux de l'infailibilité hors du concile; de canoniser les saints, de nommer les évêques ou d'approuver leur nomination; enfin d'étendre son autorité sur les églises, monastères, et les biens qui en dépendoient. On ne s'adressoit point à Rome pour les dispenses, et la juridiction des évêques passoit pour un droit divin.

Les peines que les tribunaux ecclésiastiques imposoient aux coupables consistoient dans l'interdiction, la suspension, et l'excommunication. Ils ne pouvoient condamner à mort, ni même infliger d'autres punitions corporelles que certaines corrections qui s'exerçoient dans l'intérieur des couvents, mais ils pouvoient emprisonner et priver des bénéfices et confisquer les biens.

On ne connoissoit point en Espagne les exemptions pontificales accordées aux monastères et aux couvents pour les soustraire à l'autorité spirituelle et temporelle; cette infinité de bulles qui relevoient de l'obéissance aux évêques, au gouvernement, au roi, qui exemptoient de payer l'impôt et ne soumettoient qu'au souverain pontife, ne furent introduites en Espagne que vers le temps d'Alexandre II et de Grégoire VII. Les Espagnols regardoient le roi comme l'unique seigneur et maître dans toute l'étendue de ses royaumes, et l'évêque comme seul pasteur de son troupeau, en conséquence de ces deux principes, ils ne reconnoissent jamais au pape le droit d'ôter aux rois leurs sujets temporels et aux évêques leurs élèves spirituels.

LÉGISLATION DE L'ESPAGNE GOTHIQUE.

Le gouvernement des Goths ne fut jamais une monarchie absolue dans le sens qu'on attache à ce mot, mais encore moins depuis l'irruption des Arabes; il fut constamment modéré et tempéré par des institutions. Celles qui établirent le plus de balance à l'autorité furent les nombreux privilèges, concessions, et prérogatives accordés aux grands et seigneurs du pays pour les services qu'ils rendirent à l'état et les victoires signalées qu'ils remportèrent sur les Maures. La puissance que ces privilèges mirent entre les mains de la noblesse eut souvent d'heureux effets, en leur procurant les moyens de lever des troupes considérables; mais elle eut souvent l'inconvénient de les rendre formidables aux souverains eux-mêmes qui l'avoient établie. Cette circonstance, jointe au danger que couroit la monarchie par ses ennemis formidables, fit nécessairement entrer le Grand-Seigneur dans le conseil du souverain, tantôt avec voie délibérative seulement, quelquefois avec une autorité décisive. Cette prépondérance augmenta encore par la création des ordres militaires, qui les rendit formidables jusqu'au règne de Ferdinand-le-Catholique, qui les incorpora pour toujours à la couronne. Le clergé avoit aussi une grande influence sur les délibérations politiques et même militaires, étant accoutumé à accompagner les rois dans leurs expéditions les plus hasardeuses; et comme la guerre se faisoit contre les infidèles, ils se croyoient obligés à la défense d'une cause qui intéressoit également la religion et l'état. Ainsi il ne se faisoit aucune délibération importante dans le conseil du roi qu'on n'y admît les prélats et les évêques, de même que les grands du royaume. Cette influence des deux premiers corps de l'état, qui a pu dégénérer en abus, n'eut dans le principe que des résultats avantageux à l'état; ils servirent souvent de médiateurs entre les princes chrétiens dans les démêlés si fréquents qui auroient pu tourner à l'avantage des ennemis. Par leur puissante intervention ils déterminèrent la conclusion de plusieurs traités de paix utiles, ou l'entreprise de guerres heureuses; plus souvent ils furent les protecteurs de la liberté des peuples et de l'exécution des lois.

Les reines assistoient presque toujours aux délibérations de l'état, et y rendirent quelquefois d'importants services. Lorsque la

régence n'étoit point déterminée par la volonté du roi régnant, les reines étoient déclarées régentes de plein droit pendant toute la minorité du prince légitime. Les conciles nationaux, si fréquents pendant les quatre premiers siècles, étoient honorés de la présence du souverain et de son épouse, afin de donner plus de force aux mesures qui s'y prenoient, et que les princes, comme rois catholiques et protecteurs de la foi, étoient chargés de faire exécuter.

La création du titre de comte, considéré comme signe de souveraineté, fut postérieure à l'invasion des Maures en Espagne. Les plus illustres des seigneurs qui le portèrent furent les comtes de Catalogne, qui ne reconnoissoient pour suzerains que les rois de France, et qui, peu de temps après, se déclarèrent indépendants.

Les comtes de Castille tenoient le second rang, et datoient de l'année 760. Lorsque le roi des Asturies, Alphonse I^{er}, conquist la Castille et y établit des gouverneurs, sous le titre de comte, les huit premiers ne prirent aucun titre de souverains jusqu'à la mort de don Garcias Sanche, qui laissa ses domaines au roi Sanche. C'est sous ce prince que commença cette autorité secondaire dont parle l'histoire et qui dura jusqu'à nos jours. Avant cette époque, la Castille fut gouvernée par les deux juges fameux, Léon Calso et Nuno Rasura.

La couronne qui avoit été élective jusqu'à l'invasion des Maures le fut encore long-temps, quoique l'opinion de quelques critiques soit opposée à cette idée, même après don Pélage et jusqu'à Ramire I^{er}, qui fit couronner son fils don Ordone : circonstance qui fut imitée par plusieurs de ses successeurs, et rendit de fait la couronne héréditaire. Telle est l'opinion du marquis de Mondejar, qui paroît bien fondée et sur-tout admissible, avec la modification qu'y apporte le pere Isla, dans une de ses notes à Duchesne. Ce qu'il y a de plus vraisemblable, dit ce savant critique, c'est que la couronne fut quelquefois héréditaire et plus souvent élective jusqu'au règne de don Ramire, puisque, dans les règnes intermédiaires, on voit souvent les frères hériter au lieu des enfants. Si la couronne avoit été élective, il n'est point vraisemblable que l'on eût mis sur le trône un prince aussi incapable de régner que Favila, dans un temps sur-tout où les mérites de ses ancêtres devoient moins entrer en considération que les services qu'on pouvoit attendre du souverain régnant.

Les anciens Goths ainsi que les autres peuples du Nord se servoient rarement ou jamais d'avocats auprès des tribunaux; leur jurisprudence étoit si simple et leurs démêlés si peu fréquents, qu'ils n'avoient pas besoin d'intermédiaires dans leurs défenses. Chacun paroisoit soi-même devant les juges, et les femmes venoient elles-mêmes plaider leurs causes; coutume qui s'observa pendant tout le temps de l'ancienne monarchie des Goths et plusieurs siècles après sa renaissance. Cette circonstance feroit présumer que la langue latine continua d'être en usage comme du temps de la domination romaine; car comment auroient-ils pu autrement s'expliquer et plaider leurs causes sans le secours des avocats, si la langue latine, dans laquelle étoient écrites toutes les lois, n'avoit point été le langage commun? Aussi est-ce une erreur de croire que la langue castillane actuelle ait été déjà formée de la corruption du latin avant l'irruption des Maures; cette innovation n'eut lieu que long-temps après, et ne peut guère se fixer que vers le douzième siècle, époque à laquelle les guerres, la politique se réunirent pour consolider le nouvel idiome et légitimer cette altération de la langue primitive. De sorte que déjà, dans le temps de Ferdinand III, qui ordonna de traduire en castillan la collection de toutes les lois publiées jusque-là, on peut supposer la langue espagnole parvenue à un assez haut degré de perfection. Elle devint d'un usage général sous Alphonse-le-Sage, dont le règne fait une époque mémorable dans l'histoire d'Espagne, principalement par le code de lois nommé les *sietes partidas*, écrit en castillan, commencé en 1256 et fini 1260,

ouvrage suffisant pour immortaliser le souverain à qui il étoit dû, et qui a servi toujours depuis de règle à tous les tribunaux.

Cet ouvrage ne fut pas le seul qui mérita au roi Alphonse le nom de Sage; les Tables, appelées à cause de lui Alphonsines, pour la composition desquelles il fit venir à sa cour les hommes les plus habiles de son temps, sont une preuve de ses connoissances profondes en astronomie et son zèle pour le progrès des sciences; enfin on peut assurer que la nation espagnole a été la

première qui, sachant conformer sa législation aux progrès de la civilisation, ajouta à son code national de nouvelles lois provinciales et municipales, qui servirent d'exemple aux autres nations pour étendre les libertés des peuples, rendre les tribunaux plus circonspects, les procès plus courts, et dégager la justice de ses preuves équivoques et barbares, inventées par la superstition étrangère.

ÉTAT DE L'INDUSTRIE, DES LETTRES, ET DES ARTS, EN ESPAGNE.

Les rois de Léon encourageoient particulièrement l'agriculture, ceux de Cordoue les manufactures, et les princes catalans le commerce. Les habits des Espagnols, leurs équipages, leurs meubles, étoient les plus magnifiques que l'on connût alors. On recherchoit par-tout les ouvrages qui s'y fabriquoient en or et en argent, en cristal et en ivoire, les tissus de coton, de soie, et de laine; on ne pouvoit s'empêcher d'admirer la multitude d'édifices de tous genres, les uns consacrés aux manufactures, d'autres à la religion; les églises, monastères, palais, hôpitaux, arcs de triomphe. L'Espagne fut la première en Europe qui fabriqua le papier, et qui conserve les manuscrits les plus anciens de ce genre. Les Espagnols étoient les plus habiles grammairiens, ceux qui parloient le latin avec le plus de pureté et qui écrivoient dans le meilleur style, ceux qui résistèrent le plus long-temps à la corruption du langage, et qui conservèrent intactes les anciennes doctrines.

C'est en Espagne que se forma l'Italien *Qualtero*, avant d'ouvrir des écoles dans sa patrie, et le célèbre auteur françois Gerber, dont les découvertes en mathématiques se répandoient dans toute l'Europe, et lui donnerent la réputation de sorcier. Deux fameux théologiens espagnols, Claude et Téodilyée, furent appelés à la cour de Charlemagne pour y faire briller leur savoir. Les Espagnols s'appliquoient à l'étude des langues savantes, et plusieurs écrivains parloient et écrivoient avec grace les langues hébraïque et arabe; ils cultivoient également avec succès, dès le règne d'Alphonse IX, les belles lettres, la poésie, l'histoire, la physique, et la médecine, pendant que le reste de l'Europe étoit encore plongé dans l'ignorance et la barbarie. Plusieurs auteurs attribuent ces progrès des Espagnols dans les sciences à leurs relations avec les Arabes. Il est impossible de mettre en doute ce fait, mais il est singulier d'observer que les Arabes qui s'emparèrent de l'Espagne y arrivèrent dénués des connoissances les plus élémentaires, et c'est sur cette terre heureuse qu'ils firent de si grands progrès. Les deux premiers siècles de leur séjour en Espagne ne furent marqués par aucune découverte, mais en revanche les autres brillèrent de toutes les lumières du génie. Lorsqu'ils composoient des morceaux de poésie si parfaits, lorsqu'ils portoient l'agriculture et l'industrie au plus haut point de perfection, lorsqu'ils faisoient des progrès si rapides dans l'astronomie, la chimie, la médecine, et les mathématiques, lorsqu'ils professoient dans tant d'écoles et académies, lorsqu'ils réunissoient, dans la seule Bétique, soixante bibliothèques publiques, et une, entre autres, composée de cinq cent mille volumes, alors ils n'étoient déjà plus ni Arabes, ni Africains, mais Espagnols de naissance, d'affection, de patrie; ainsi cette nation étoit, sous tous les points

de vue, la plus brillante de l'Europe et celle qui ne cessa d'y répandre des lumières, depuis le dixième jusqu'au treizième siècle. L'Italie, qui se glorifie de cet avantage, doit avouer qu'elle le dut en grande partie à l'Espagne ainsi qu'aux Grecs à la chute de l'empire d'Orient.

La première université fondée en Espagne fut celle de Palencia, par les soins de don Sanche-le-Grand, roi de Léon, dans laquelle on enseignoit toutes les sciences connues à cette époque. La seconde, fondée immédiatement après, est la célèbre université de Salamanque, qui dut son importance à Alphonse IX, père de saint Ferdinand, roi de Castille et de Léon, dans le treizième siècle. On y trouvoit des chaires de belles lettres, de philosophie, de théologie, et de discipline ecclésiastique. Cette université fut bien fondée à cette époque et non point transportée de Palencia à Salamanque, comme l'ont prétendu, sans fondement, plusieurs historiens. Lorsque le roi Alphonse-le-Sage s'occupoit à Tolède de la rédaction de ses tables astronomiques il n'oublia point l'université de Salamanque, dont l'organisation intéressoit tant le progrès des sciences; aussi chercha-t-il à perfectionner l'ouvrage de son aïeul, en fondant de nouvelles chaires, telles qu'une de jurisprudence, de droit canon, deux de physique, deux de logique, une de musique, et en nommant pour recteur de l'université le doyen de l'église de S.-Jacques. Cette université, qui étoit la seule célèbre en Europe, dans son temps, a servi depuis de modèle à toutes les autres, et a fourni les hommes les plus distingués dans les différentes sciences.

L'université qui suivit les précédentes fut celle de Valladolid, fondée en 1346 par Clément VI, digne émule des autres et supérieure à elles en plusieurs points. Enfin l'université d'Alcala, fondée par le cardinal Ximenez vers la fin du quatorzième siècle, renfermoit, outre les sciences sacrées et profanes, des écoles de belles lettres, de langue latine, grecque, arabe et hébraïque, d'éloquence et de poésie, et à son exemple les autres universités adoptèrent cette augmentation d'études. La perfection qu'avoit déjà acquise la langue espagnole inspira au savant Antonius de Lébrica, restaurateur des belles lettres en Espagne, l'idée de composer la première grammaire et le premier dictionnaire espagnol. En effet, c'est de ce moment que cette langue, noble et majestueuse, si riche dans ses expressions, si douce dans son accent, mérita d'être pendant long-temps la langue universelle, et ajouta encore à l'éclat dont brilloit l'Espagne à cette époque. Cette réunion de gloire militaire et de talents montre assez l'injustice des étrangers, qui, sans distinguer les temps ni les lieux, ont accusé d'ignorance une nation à qui l'Europe doit la conservation de la pureté de la foi et le progrès des lumières.

Le premier de ces ouvrages est le *Recueil des Loix, Ordonnances, et Statuts de la Ville de Paris*, par M. de Selve, qui a été imprimé en 1674. C'est le premier ouvrage de ce genre qui ait paru en France.

Le second est le *Recueil des Loix, Ordonnances, et Statuts de la Ville de Paris*, par M. de Selve, qui a été imprimé en 1674. C'est le premier ouvrage de ce genre qui ait paru en France.

ETAT DE LA VILLE DE PARIS EN 1789

La ville de Paris, qui est la capitale de la France, est une ville très grande et très peuplée. Elle est située sur la Seine, et est entourée de murailles. Elle est divisée en quatre quartiers, et en quatre arrondissements. Elle a une population de plus de 600,000 âmes.

La ville de Paris est une ville très ancienne, et elle a une histoire très intéressante. Elle a été fondée par les Parisiens, et elle a été gouvernée par des rois de France. Elle a été la capitale de la France pendant plus de 1000 ans.

La ville de Paris est une ville très riche, et elle a une économie très développée. Elle a beaucoup de manufactures, et elle a beaucoup de commerce. Elle est une ville très importante pour la France.

La ville de Paris est une ville très belle, et elle a beaucoup de monuments et de statues. Elle est une ville très intéressante à visiter, et elle est une ville très importante pour la France.

NOTICE HISTORIQUE

DU REGNE DE LA MAISON D'AUTRICHE

EN ESPAGNE.

LA mort de la reine Isabelle fit passer dans la maison d'Autriche les couronnes de Castille et de Léon; sa fille Jeanne, mariée à l'archiduc Philippe, fils de l'empereur Maximilien, étant l'unique héritière de tous les états que possédoit cette reine.

Dans la vue de gagner l'Autriche et de l'engager à ne pas porter d'obstacle à la conquête de Naples qu'il projetait, le roi Ferdinand avoit obtenu déjà du vivant de sa femme que les cortès de Castille et les états d'Aragon reconnussent sa fille et son gendre comme ses successeurs.

L'archiduc Philippe qu'on nommoit avec raison le *Beau*, et qui avoit plus d'ambition que d'amour, ne se vit pas plutôt au but de ses vœux, qu'il abandonna une épouse à laquelle il avoit réussi à inspirer un violent amour. Cette passion exaspérée par l'indifférence de son mari et par sa jalousie, porta atteinte à sa raison, dès que l'archiduc fut parti; le roi et la reine se voyant trompés dans l'espoir qu'ils avoient formé des heureux effets de ce lien, manifestèrent tous deux leur ressentiment contre l'archiduc leur gendre. La reine, dans le testament qu'elle fit peu de temps avant sa mort, laissa la régence à son mari de préférence à l'héritier présomptif, et Ferdinand employa tous les moyens que lui fournissoit sa politique pour rester à la tête des affaires publiques, et pour empêcher que Philippe ne s'en emparât. Cependant les grands d'Espagne irrités des restrictions que le roi avoit apportées à leurs droits et privilèges, voulant se venger, se déclarèrent pour l'archiduc, allèrent le recevoir en triomphe, à son entrée en Espagne, et remirent entre ses mains la souveraineté de la Castille. Ferdinand se vit obligé d'y renoncer par un traité, et l'archiduc Philippe parvint à force d'intrigues à engager les cortès de Castille, alors réunis à Valladolid, à déclarer la reine incapable de régner pour cause d'aliénation, et à conférer à lui seul le gouvernement suprême jusqu'à ce que son fils fût en âge de prendre la couronne.

L'Espagne, qui en tout temps a donné des preuves du respect qu'elle porte à ses souverains et de l'intérêt qu'elle met à maintenir leur autorité, ne consentit point à déclarer folle la reine Jeanne quoiqu'elle le fût réellement; les cortès déclarèrent au contraire qu'elle régneroit conjointement avec son mari, et proclamèrent leur fils don Carlos, prince des Asturies.

Contrarié dans ses projets, l'archiduc voulut se venger, et se promit de traiter l'Espagne en pays conquis.

Dès qu'il fut revêtu de la régence, il donna les premiers emplois à des Allemands et à des Flamands, qui les exploiterent à leur profit; l'administration des affaires de l'état passa entre les mains de favoris et d'intrigants dont se composoit la cour, et l'archiduc se livra sans frein à la débauche et aux plaisirs qui finirent par altérer son tempérament et le conduire au tombeau.

Sa mort acheva de faire perdre la raison à la reine Jeanne, et elle ne sortit plus de l'espece de mélancolie où l'avoit jetée la conduite de son mari. En conséquence de ce triste état la nation se divisa; il se forma deux partis, dont l'un voulut charger de la régence l'empereur Maximilien, déjà tuteur de son neveu don Carlos, tandis que l'autre parti demanda que, conformément aux dispositions testamentaires de la reine Isabelle, la régence fût confiée au roi Ferdinand encore vivant. Cette dernière volonté, qui fut appuyée par le célèbre Ximenès, fut celle qui prévalut. Ainsi Ferdinand, surnommé le Catholique (titre que lui avoit donné le pape pour avoir expulsé les Mahométans de l'Espagne), prit de nouveau en mains les rênes du gouvernement de Castille; et par la fermeté de son caractère, uni à la sagesse de Ximenès, parvint à réparer les maux causés par l'indolence de son gendre.

Depuis cette époque l'autorité royale tendit à l'emporter sur celle des cortès; Charles-Quint brisa les dernières entraves qui la retenoient, et Philippe II la laissa à ses successeurs aussi forte que nous la voyons de nos jours.

Ferdinand étoit absent de l'Espagne, quand la régence lui fut rendue. Craignant que le célèbre Gonsalve de Cordoue, surnommé le grand Capitaine, qui avoit conquis l'Italie, ne se déclarât souverain des états qu'il avoit soumis par sa valeur, passa secrètement à Naples, où trouvant bientôt dans celui qu'il avoit soupçonné de trahison, l'exécuteur le plus fidele de ses ordres, il lui laissa le commandement absolu et revint en Espagne, remettre le chapeau de cardinal à Ximenès, dont il avoit reçu tant de preuves de zele et d'attachement.

Le cardinal mérita cette faveur de son maître, par la sagesse de son ministere, en diminuant la prépondérance des grands, en réduisant leurs droits féodaux, et en mettant la dernière main aux lois civiles que Ferdinand présenta ensuite aux cortès de Toro; c'est de là que ces lois ont pris le nom de *Leyes de Toro*; elles sont encore en vigueur aujourd'hui dans les successions et les héritages.

Pendant que ce souverain faisoit des préparatifs pour se rendre maître de toutes les places que la république de Venise possédoit sur les côtes de la Calabre; le loyal Ximenès arma à ses propres dépens une expédition contre l'Afrique, et conquit Oran, ajoutant ainsi un nouveau fleuron à la couronne d'Espagne.

En général, c'est à la politique de Ximenès que Ferdinand le Catholique dut en grande

partie son agrandissement; elle tendoit sur-tout à reculer les frontieres du royaume jusqu'aux Pyrénées, et ce fut dans le temps même où fournissant au pape Jules II les secours qu'il devoit à la sainte ligue dont il faisoit partie, et qu'il opposoit en Italie Raimond de Cordoue à Gaston de Foix, que le duc d'Albe, à la tête d'un brillant corps d'armée, s'empara, au nom du roi, de la Navarre, qu'Albret, souverain de ce pays, ne sut ni défendre ni recouvrer.

Déjà l'on commençoit en Espagne à jouir des fruits de l'étonnante entreprise de Christophe Colomb, sans que Ferdinand parût s'intéresser à d'aussi grandes découvertes. Son insouciance à cet égard ne peut s'expliquer que par le plan qu'il s'étoit formé d'une monarchie universelle, et l'opinion qu'il eut sans doute que la découverte de l'Amérique alloit diviser ses forces et nuire à ses projets d'agrandissement.

La tête ceinte de lauriers, voyant à ses pieds comme des vassaux les rois de Fez et de Tremezan, respecté en Allemagne, arbitre en Italie, souverain de plusieurs contrées en Afrique, et maître d'un Nouveau-Monde, Ferdinand le Catholique éprouvoit un sentiment pénible quand il songeoit que tant de grandeur alloit devenir l'héritage d'un petit-fils qu'il avoit pris en déplaisance; pour l'en priver, il épousa en secondes noces Germaine de Foix; mais ce mariage ne fit que hâter sa fin, et il laissa en mourant sa couronne jointe à celle de la reine Isabelle, à l'infant don Carlos. Il avoit désigné pour régents le cardinal Ximenès et l'archevêque de Sarragosse.

L'histoire se plairoit à faire l'éloge de ce monarque, si l'établissement de la nouvelle inquisition, la persécution des Juifs, l'expulsion des Maures, son ingratitude envers le grand Capitaine, qui affermit sur sa tête la couronne de Naples, enfin son aversion pour Christophe-Colomb qui mit à ses pieds un Nouveau-Monde, n'avoient pas terni l'éclat de son regne.

REGNE DE CHARLES V, CHARLES I^{er} EN ESPAGNE.

A la mort de Ferdinand le Catholique, sa fille Jeanne vivoit encore; n'ayant point été déclarée par les cortès incapable d'exercer la souveraineté, c'étoit à elle comme reine à gouverner les états laissés par son père. Cependant son fils Charles qui avoit été élevé en Allemagne sous la tutelle de son grand père Maximilien, par des instituteurs qui ne lui avoient point fait connoître les lois, les coutumes, et le caractere de la nation sur laquelle il étoit destiné à régner, prit le titre de roi dès qu'il eut appris la mort de Ferdinand, et exerça la royauté, en mandant de Bruxelles au cardinal Ximenès, qu'il lui avoit donné pour successeur Adrien d'Utrecht, un de ses gouverneurs.

Ximenès, malgré cette espece de disgrâce, n'en fut pas moins fidele sujet. Il déposa la régence entre les mains d'Adrien, et continua d'employer ses talents et son autorité au service de son nouveau souverain. Ce fut lui qui, pour ne pas laisser à la noblesse le temps de

s'opposer à l'avènement du roi, le fit proclamer à Madrid, et organisa la force armée; et si Charles V conserva la couronne de Navarre, il en fut redevable encore à la prévoyance de Ximenès, qui avoit fait raser toutes les forteresses de ce royaume. Adrien fut régent de nom, mais Ximenès continua de l'être de fait; l'un tira son autorité de son pouvoir, l'autre devoit la sienne à ses talents.

La nation espagnole, déjà mécontente du nouveau souverain qui, au préjudice des droits de sa mère, avoit pris, sans l'assentiment du royaume, le titre de roi, fut indignée de voir Guillaume de Croy, seigneur de Chièvres, passé d'un service domestique au poste de premier ministre, vendre publiquement la faveur que lui accordoit son souverain, et donner l'exemple aux autres Flamands d'accaparer tous les grands emplois. Elle se plaignit d'abord respectueusement, et demanda que ces abus fussent corrigés; mais, comme la demande fut rejetée, les plaintes se changèrent en menaces. Charles V jugeant nécessaire de hâter son voyage, débarqua à Villaviciosa, un des ports des Asturies.

Le cardinal Ximenès, malgré son âge avancé, s'apprêta à donner ses avis au nouveau souverain; mais l'intrigue et la jalousie, non seulement l'empêchèrent de voir le roi, mais abrégèrent encore ses jours; il mourut de chagrin, peu de temps après avoir reçu un ordre royal qui le reléguoit dans son diocèse.

Charles eut bientôt lieu de regretter la perte d'un aussi habile conseiller, lorsqu'arrivé à Valladolid il y trouva les cortès assemblés, et que pour régner il lui fallut subir la nécessité de consentir à ce que, dans tous les actes de la souveraineté, le nom de sa mère précédât le sien, et de promettre de lui céder le gouvernement dans le cas où elle recouvreroit la raison.

Attribuant cette fermeté des cortès à l'influence de son frère Ferdinand, le roi l'envoya en Allemagne, en prétextant le désir qu'avoit son grand-père de le voir; et débarrassé de cet obstacle, il passa aux états d'Arragon, mais ceux-ci manifestèrent les mêmes dispositions que les cortès de Castille. Il sembloit que sa présence ne fit qu'accroître le mécontentement des grands causé par la restriction de leurs privilèges; le clergé avoit aussi à se plaindre d'une infraction à ses prérogatives, puisqu'on avoit nommé un étranger archevêque de Tolède, enfin le peuple crioit contre le vil trafic que les Flamands faisoient des charges de l'état. Ce mécontentement général produisit une confédération entre plusieurs villes qui avoient le droit de vote dans les cortès; elles demandèrent avec énergie le redressement de leurs griefs.

Dans ces circonstances la diète de l'empire élut Charles-Quint (Charles I^{er} d'Espagne) empereur d'Allemagne. La nation se souvenant des maux qu'Alphonse-le-Sage avoit attirés sur elle pour obtenir ce titre, insista pour que Charles V le refusât; la noblesse du royaume de Valence alla même plus loin; elle déclara qu'elle ne paieroit point de subsides si le roi s'absentoit de l'Espagne. Pour punir cette résistance, Charles V voulut opposer à la noblesse la populace, qui excita beaucoup de troubles dans le royaume, et produisit de tels

désordres dans la péninsule, que le roi n'osa pas tenir les cortès dans la Castille. Il les assembla en Gallice; et là, s'étant fait décréter un don gratuit, il se rendit à Aix-la-Chapelle, et plaça sur sa tête la couronne de Charlemagne avec une pompe jusqu'alors inconnue en Allemagne.

Revêtu de la dignité impériale sous le nom de Charles V, il eut avec ce nouveau titre de nouveaux sujets d'inquiétude, la rivalité de François I^{er} l'alarmoit; il étoit contrarié par les progrès que faisoit la doctrine de Luther chez les princes d'Allemagne; il redoutoit les préparatifs de guerre de la Turquie; enfin la guerre civile, qui déjà s'étoit déclarée en Espagne, le tourmentoit sans cesse.

Les principales villes du royaume, indignées de ce que leurs députés avoient consenti au don gratuit dans les cortès de Gallice, sans obtenir le redressement des griefs, et regardant d'un autre côté comme insupportable la honte d'obéir à un souverain étranger, se coalisèrent; elles formerent à Avila une junte centrale, et invoquerent l'appui de la reine. Par un hasard singulier cette princesse eut alors un moment de lucidité; elle approuva la résolution des villes qui, dégagées ainsi de leurs sermens prirent les armes; le peuple plein d'exaltation courut grossir l'armée qui se leva contre la régence; l'enthousiasme fut à son comble: Padilla, commandant les bandes populaires, s'empara dans Valladolid des sceaux royaux, et déposa le régent Adrien; les esprits s'enhardirent en voyant réussir les premiers pas, et l'on fit une espece de manifeste qui ressembloit plus à une constitution qu'à des remontrances; on y imposoit au roi l'obligation de se rendre en Espagne; on y mettoit en principe la convocation périodique des cortès, qui devoit avoir lieu au moins tous les trois ans, la libre élection des députés, l'abolition des privileges de la noblesse, obtenus au préjudice des communes, l'égalité dans la répartition des charges publiques, et autres articles de ce genre, que le roi devoit jurer de maintenir, sans pouvoir rien en retrancher.

Cependant quand la noblesse vit que ses privileges alloient être anéantis, elle abandonna le parti qui s'étoit formé par son influence, et, profitant des offres du roi, elle alla se ranger sous les drapeaux du comte de Haro, général de l'armée de la régence. Avec les renforts et avec les secours que lui fournit le Portugal, ce général se mit en marche pour mesurer ses forces avec celles de don Pedro Giron, qui s'étoit avancé jusqu'à Rio-Seco, à la tête de 20 mille hommes de la junte dont il avoit toute la confiance.

Mais soit intelligence avec la régence, soit incapacité militaire, don Pedro Giron laissa passer librement le comte de Haro par Moraleso de Toro, prendre possession de Tordesillas, et se rendre maître de la personne de la reine. Consternée de ce coup imprévu, la junte ôta le commandement à Giron, et le confia à Padilla; ce choix ranima l'ardeur des troupes; Padilla profitant de leur premier enthousiasme prit d'assaut la place de Torrelobaton; mais, au lieu de tirer parti de ce succès, il prêta l'oreille à de fausses propositions de l'ennemi; pendant l'inaction, le courage de ses soldats se refroidit, et lorsqu'il s'agit de combattre les

troupes aguerries avec lesquelles Haro marcha à leur rencontre, après avoir repris Torrelabaton, elles tournèrent le dos, et quitterent le champ de bataille; leurs chefs Padilla et don Juan Bravo, obligés de faire face à la cavalerie qui fondoit sur eux à leur retraite sur Toro, tombèrent après avoir été couverts de blessures, et furent faits prisonniers. Quelque temps après ils furent mis à mort. Cette rigueur anéantit la junte; la plupart des villes confédérées firent leur soumission; les royaumes de Tolède et de Valence résistèrent plus long-temps; mais ils finirent par implorer la clémence du roi comme les autres provinces.

François I^{er} avoit cru pouvoir profiter de la situation critique de son rival, mais ses espérances furent déçues. André de Foix qui, à la faveur de la guerre civile avoit pénétré dans la Navarre et envahi l'Alcarrie, fut fait prisonnier au siège de Logrono, et son corps d'armée, mis en déroute, eut beaucoup de peine à faire sa retraite sur la France. Robert de La Marche, après être entré fierement dans le Luxembourg, en ravageant le pays, fut obligé de solliciter le pardon de l'empereur; enfin le maréchal de Lautrec, qui s'étoit vu maître de presque toute l'Italie, s'estima heureux de pouvoir conserver les forteresses de Milan et de Crémone, où il concentra ses forces.

Charles V auroit pu pousser ses succès encore plus loin, si l'Espagne n'eût pas réclamé sa présence. Le feu de la rebellion y couvoit encore sous les cendres; l'arrogance du parti vainqueur inspiroit aux communes soumises une haine implacable contre leurs oppresseurs. Le cardinal Adrien, le seul chef qui pouvoit calmer les passions, fut obligé de quitter la régence pour se rendre à Rome et y prendre la tiare, qui lui avoit été conférée après la mort de Léon X. Dans cet état de choses, Charles V retourna en Espagne, non pour punir ses vassaux, mais pour leur pardonner. Après une révolution à laquelle avoient pris part des milliers de personnes, à peine y eut-il une vingtaine d'exécutions; le nombre des exilés ne s'éleva pas à quatre-vingt; une amnistie générale signala l'arrivée de l'empereur; sa présence fit disparaître les craintes, et sa bonté calma les inquiétudes. Il proclama l'oubli absolu de tout le passé, et mit un frein à la dénonciation qui cause tant de maux après les troubles civils; magnanimité digne d'un cœur tel que le sien; par cette vertu il a fondé plus solidement sa gloire que par ses conquêtes. Ayant été respecté par la nation dans un temps où il ne la connoissoit pas encore, il en fut adoré quand il eut appris à se conformer à ses usages et coutumes. Jamais monarque n'avoit encore eu autant d'ascendant sur ses sujets. Pleins d'enthousiasme pour sa gloire, les Espagnols s'enrôlèrent en foule sous ses bannières, pour le servir à la guerre. Les cortès fournirent avec prodigalité les subsides dont il avoit besoin, et Fernand Cortès dépouilla le Nouveau-Monde, pour mettre d'immenses richesses au pied du trône.

Charles V éprouva le désir d'humilier son rival et de cueillir de nouveaux lauriers; à cet effet, ayant joint ses armes à celles de l'Angleterre, il envahit avec elle la France sur trois points différents, et si l'armée alliée ne poussa pas sa marche triomphante jusqu'à Paris, c'est

qu'elle trouva un obstacle invincible dans la résistance que lui opposèrent les ducs de Guise et de Vendôme.

Pendant que ces deux grands capitaines défendoient pied à pied le terrain en France, le général Bonnivet perdoit toutes les places qu'il occupoit en Italie, étant obligé de lutter contre les talents du marquis de Pescaire, et le ressentiment du connétable duc de Bourbon, qui étoit passé dans le parti de l'empereur. Les échecs de Bonnivet furent la cause de la mort du chevalier Bayard au passage de la Doire, et de la captivité de François I^{er} après la bataille de Pavie.

Arbitre en Europe et maître d'un nouveau monde, tenant prisonniers le roi de France à Madrid, et l'empereur Montézume à Mexico, Charles-Quint atteignit un degré de gloire auquel aucun souverain n'avoit pu parvenir, et pour comble de prospérité, le sort voulut l'unir avec la princesse Isabelle, sœur de Jean III, roi de Portugal, laquelle lui apporta en dot une beauté éclatante et des richesses considérables.

François I^{er} retourna en France, laissant en Espagne ses deux fils pour otages du traité qu'il venoit de conclure avec Charles-Quint; mais son amour-propre étoit trop humilié pour lui laisser ratifier librement, ce qu'il avoit promis dans sa captivité; ainsi au lieu de tenir sa parole, il forma une nouvelle coalition par le secours et l'intrigue de Clément VII, successeur d'Adrien; l'Angleterre et Venise y accédèrent, la première par le ressentiment du cardinal de Wolsey, et la seconde par l'effet de sa politique. Cette coalition qui prit le nom de la *ligue Clémentine*, eût été fatale à l'ambition de Charles V, si la fortune, constante pour lui dans ses faveurs, ne lui avoit facilité les moyens de triompher de tous ses ennemis. Il arriva donc que lorsqu'on le croyoit perdu en Italie, lorsqu'il n'avoit plus le moyen de payer ses troupes, le duc de Bourbon, par un coup de génie et de désespoir, vint mettre le siège devant Rome, et laissa en mourant sous les murs de la ville, au prince d'Orange, Philibert, qui lui succéda dans le commandement, la gloire de prendre d'assaut la reine des cités, et de faire prisonnier le pape qui, pour sa rançon fut obligé de se séparer de la ligue. La mort de Louis II, roi de Bohême et de Hongrie, qui arriva à une époque où elle auroit pu être très préjudiciable à l'empereur, lui fut au contraire très favorable, puisqu'elle fit passer la couronne à son frère Ferdinand, dans la personne de qui Charles V trouva un puissant allié. Enfin le célèbre amiral André Doria, pour se venger de l'insulte que la France avoit faite à Gênes, sa patrie, vint grossir le parti de l'empereur, et alla avec ses galères au secours des troupes allemandes et espagnoles qui, enfermées dans Naples, y mouroient de faim. Dès qu'elles eurent été pourvues de tout ce qui leur étoit nécessaire, ces troupes reprirent l'offensive, et le marquis de Saluces qui commandoit l'armée française, jugea à propos de profiter d'une nuit orageuse pour lever le siège, et faire sa retraite, en abandonnant toute son artillerie.

Ainsi les effets de la ligue Clémentine furent tels, qu'au lieu de diminuer la prépondérance de l'empereur, elle ne fit que l'augmenter. François I^{er} ne pouvant plus com-

primer son indignation, jura d'exterminer de ses propres mains celui dont la fortune l'avoit tant humilié, et le provoqua par un roi d'armes à un combat singulier. Charles V accepta le défi, et déjà le champ clos étoit tracé, quand les difficultés qui s'élevèrent au sujet des formalités firent ajourner le combat ¹.

Au milieu de cette guerre de deux ennemis qui paroisoient irréconciliables, deux femmes, Marguerite d'Autriche et Madame Louise, mere de François I^{er}, donnerent la paix à l'Europe. Quand elle fut signée, Charles V visita ses états d'Italie, laissant par-tout sur son passage des témoignages de sa magnanimité; il pardonna aux ducs de Ferrare et de Sforce en leur rendant leurs états; il se réconcilia avec le pape à Boulogne, et lui donna les preuves les moins équivoques de sa générosité et de son obéissance.

Il crut que sa présence en Allemagne feroit disparaître l'influence qu'avoit exercée la doctrine de Luther, mais le résultat de la diète d'Augsbourg l'obligea à se conduire contre ses premières intentions, et il parvint si bien à se concilier les esprits, que les princes protestants lui fournirent des troupes et des subsides, pour marcher contre le sultan Soliman, et le forcer à se retirer des frontieres de la Hongrie.

Charles V commençoit alors à sentir ce prestige de la gloire militaire qui enivre les souverains, et qu'ils affectionnent davantage à mesure qu'ils en jouissent. Ce fut en effet l'ivresse de cette gloire qui le conduisit de l'intérieur de l'Allemagne sur les côtes de l'Afrique. Il se rendit maître de Tunis, et remit sur le trône le dey Muley-Hazem, que le fameux corsaire Heyradin, plus connu sous le nom de Barberousse, en avoit fait descendre. Dans cette expédition, Charles V commanda en personne la bataille dans laquelle il mit en déroute, avec dix bataillons, une armée de plus de 50 mille Maures; ce fut encore lui qui dirigea l'attaque du Goulet, fort qui passoit pour imprenable. Plus de 20 mille captifs de diverses nations furent redevables de leur liberté à sa valeur, et sa munificence leur fournit les moyens de retourner dans leurs foyers. Cependant de pareils actes de générosité, joints aux dépenses énormes qu'il falloit faire pour maintenir la prépondérance en Europe, épuisèrent son trésor, malgré l'affluence des richesses du Mexique et du Pérou, à l'époque où Pizarre jeta les fondements de la ville de Lima. Pendant que l'humanité et la victoire présentoient en Afrique des palmes immortelles à Charles V, François I^{er} essaya de regagner son influence en Italie, et sous prétexte de venger un affront fait à un de ses agents, il envahit les états du duc de Savoie. L'empereur vola au secours de son allié, et trouvant le passage du Piémont libre, grace à la foiblesse du marquis de Saluces, qui commandoit l'armée françoise, il suivit sa bonne fortune, entra dans la Provence et arriva sous les murs d'Avignon; mais la bravoure constante de Montmorency le fit repentir de sa marche téméraire; il fut repoussé, et s'estima heureux d'obtenir une treve

(1) Il n'y a pas long-temps qu'un habitant du Guipuzcoa, nommé Arriola, descendant d'un des ministres de Charles, a fait présent au roi Charles IV de la correspondance originale entre les deux

souverains au sujet de ce défi. Ce présent a été si agréable à Sa Majesté, qu'elle a décoré ledit Arriola de la croix de l'ordre de Charles III.

à Nice. Il en profita pour s'embarquer afin de retourner en Espagne, mais une tempête l'ayant assailli sur mer, le rejeta sur la côte de France et le laissa à la générosité de son éternel rival. Celui-ci, loin de profiter de ses avantages, vint l'accueillir à Aigues-Mortes; et les deux souverains s'y jurèrent une paix éternelle; cependant ce pacte ne fut pas plus durable que les précédents.

L'empereur revint en Espagne avec de nouveaux projets d'entreprises militaires; faute de moyen de les exécuter, il fit, selon sa coutume, un appel à la libéralité des cortès, qui se réunirent à cet effet à Tolède. Cependant la nation ayant appris à préférer la tranquillité de l'intérieur au faux éclat de la gloire militaire, et lasse de prodiguer son argent à un conquérant ambitieux, refusa son consentement à ce qu'il fût imposé une taxe nouvelle. Irrité de ce refus, Charles V qui dictoit des lois à l'Europe, ordonna aux cortès de se dissoudre; il punit le clergé et la noblesse de leur opposition, en retranchant une partie de leurs privilèges, et il réorganisa les cortès, en dénaturant cette antique institution, et en la dépouillant du pouvoir qui rendoit ce corps si respectable. Malgré tout son ressentiment Charles V conserva trop d'égards envers les nobles espagnols, pour les priver personnellement de leurs privilèges; il en donna une preuve dans la satisfaction qu'il accorda au duc de l'Infantado pour l'avoir frappé, au moment où le duc venoit de s'acquitter de ses fonctions publiques.

Les habitans des Pays-Bas voulurent imiter les Espagnols; mais Charles V qui connoissoit la différence des caracteres des deux nations, et qui en Espagne avoit opposé l'indulgence à la résistance, employa dans les Pays-Bas la plus grande rigueur contre les récalcitrans, et tout en pardonnant à Valladolid l'insurrection des communes, et en tolérant l'arrogance de la noblesse d'Espagne, il châtia la rébellion des Brabançons, à Gand, de la manière la plus exemplaire, et réduisit l'orgueil des états du pays au point qu'ils n'élevèrent plus la voix que pour implorer sa clémence.

Voyant alors les Pays-Bas effrayés et soumis, l'Allemagne paisible, et l'Espagne remise en repos, l'empereur songea à cueillir de nouveaux lauriers en Afrique; avec l'élite de son armée il partit pour la conquête d'Alger; il débarqua sans obstacle sur la côte, et vint camper en face de l'ennemi, ne doutant pas que Hazen-Aga ne lui livrât la place le lendemain; mais dans la nuit tous les éléments parurent se conjurer contre sa gloire. Les bourrasques de la mer jeterent sur la plage la plus grande partie de sa flotte, un ouragan épouvantable accompagné de torrents de pluie ravagea la côte, et l'armée se trouva comme au milieu d'une inondation: pour comble d'infortune, les Maures, forts du secours des éléments, attaquèrent avec audace le camp espagnol, et firent un massacre général des soldats qui n'avoient plus assez de cœur pour se rallier. Charles V conserva néanmoins dans ces conjonctures malheureuses une grandeur d'ame qui a rendu son nom justement immortel. Il ranima par son courage l'ardeur des plus abattus, et rallia son armée autour de lui: il parvint à gagner avec elle le port de Matafuz, à trois journées d'Alger, quoiqu'elle fût

exténuée de besoins, poursuivie par une nuée d'ennemis, et en butte à des calamités de toute espece. Il y fit embarquer ses troupes sur les galeres que l'amiral Doria avoit pu réunir, et il fut le dernier qui quitta la terre.

François I^{er} apprenant que la fortune, si habituée à protéger son rival, l'avoit abandonnée, saisit promptement cette occasion favorable pour envahir l'Espagne et la Flandre, pendant que le général Annebaut rallumoit la guerre en Italie. Le dauphin assiégeoit Perpignan, et le duc d'Orléans ravageoit le Luxembourg, lorsque l'empereur sollicitoit les secours de ses alliés et de ses vassaux. Les cortès de Castille, les états d'Aragon et de Flandre, et le roi de Portugal, firent en cette occasion preuve de générosité; l'Angleterre contracta une alliance avec lui, et par ces moyens réunis il fut à même, non seulement de repousser l'ennemi de son territoire, mais de prendre même l'offensive et de pénétrer en Allemagne. Après y avoir enrôlé le plus de troupes qu'il put, il avança jusqu'au cœur de la France, et vraisemblablement il auroit planté son drapeau victorieux sur le Louvre, sans le traité de paix, que François I^{er} obtint au château de Crespi, auprès de Meaux.

Si l'on veut rechercher le motif qui empêcha Charles V de tirer parti du succès de ses armes en France, on le trouvera dans son desir constant de détruire la ligue de Smalkalde. A cet effet les deux souverains s'obligerent par un article secret du traité de Crespi, à employer toutes leurs forces à l'extirpation de l'hérésie de Luther, qui avoit fait de si grands progrès en Allemagne. S'étant assuré de l'amitié de la France, et ayant fait une treve avec la Porte-Ottomane, l'empereur mit en mouvement l'armée levée dans les Pays-Bas, pour appuyer les délibérations de la diete de Ratisbonne. Les princes protestants, voyant qu'il s'agissoit de combattre leur opinion par les armes, opposerent la force à la force; mais la lenteur que mirent dans leurs armements l'électeur de Saxe et le landgrave de Hesse, chefs de la ligue, facilita à l'empereur le moyen de déjouer leurs projets; la politique machiavélique de Maurice y contribua également, et c'est ainsi que dans la seule campagne de 1546, les principales villes de la Souabe furent soumises, la ligue se trouva rompue, et chaque prince retourna avec ses troupes dans ses états; les uns implorant leur pardon, les autres, attendant une occasion favorable pour se venger. Du nombre des derniers fut l'électeur de Saxe, qui profitant du licenciement des troupes impériales, et comptant sur les secours de la France, osa seul se présenter en campagne contre Charles V, mais il paya cher sa témérité. L'empereur après avoir réuni le peu de troupes qui lui restoient, traversa le Rhin à la nage, pour châtier l'électeur; sa cavalerie le suivit, et il assaillit soudain l'armée saxonne. Surprise et effrayée elle prit la fuite, laissant son souverain couvert de blessures sur le champ de bataille. Charles V voyant alors la ligue abattue et les chefs à ses pieds, promulgua des lois sur la religion, conformes à l'esprit de l'église romaine, mais sans l'approbation du pape.

Après d'aussi éclatants succès, ne redoutant plus rien des princes protestants, et se regardant comme maître absolu à la diete d'Allemagne, il résolut de transmettre à son fils don Philippe la couronne de Charlemagne, et à cet effet il le fit venir de l'Espagne. Mais

l'opposition de son frere Ferdinand qui déjà étoit revêtu du titre de roi des Romains, et l'indifférence que témoignèrent les Allemands envers Philippe, quoique présenté par Charles V dans un discours pompeux, le firent changer de résolution, et il revint à son idée favorite, celle de déraciner la religion réformée.

Cependant Maurice, électeur de Saxe, dont l'ambition jeta enfin le masque, arbora l'étendard de la guerre civile et religieuse; et prenant le titre de défenseur de la liberté d'Allemagne, il se mit à la tête de 20 mille hommes, et entra en campagne. Augsbourg se rendit à ses troupes, Toul, Verdun et Metz lui ouvrirent leurs portes; par-tout il rétablit le libre exercice de la religion protestante. A Inspruck il se seroit emparé de la personne même de son adversaire, si par le malentendu d'un corps de troupes, l'empereur n'eût trouvé le moyen de s'échapper à pied par les Alpes, malgré le mal de goutte qui lui permettoit à peine de marcher.

Cette évasion fit craindre à Maurice que Charles V ne formât une nouvelle armée dans la Carinthie où il s'étoit réfugié, et ne vengeât cruellement sa fuite, et il se hâta de conclure le traité dont les conditions avoient déjà été stipulées. Ce traité fut signé à Passau, et il devoit extirper le protestantisme en Allemagne. Nous avons vu que Charles V avoit consenti au traité de Crespi, dans l'opinion que François I^{er} marcheroit avec lui contre les princes protestants; mais lorsqu'il conclut avec eux le traité de Passau, il avoit le projet de faire de nouveau la guerre à la France, afin de recouvrer la possession de Metz, dont la perte lui étoit plus sensible que toute autre cession. Que ne fit-il pas pour rentrer dans cette possession, et quels moyens n'employa-t-il pas pour arriver à son but! Mais le duc de Guise, chargé de la défense de la place, déjoua tous ses efforts, et Charles V eut lieu de s'apercevoir que la fortune ne lui étoit plus favorable. Ses armes ne furent pas plus heureuses en Italie; toutefois il ne perdit pas encore courage, et s'imaginant que par le mariage de son fils don Philippe avec la princesse Marie d'Angleterre, il pourroit retrouver sa prépondérance, il conclut cette alliance, et de concert avec les Anglois continua la guerre contre la France; cependant en pesant les succès et les revers, il trouva qu'il n'avoit pas lieu de se féliciter, et il se persuada enfin que de quitter les affaires étoit pour lui le meilleur parti à prendre.

Son fils Philippe qui, depuis la mort de sa grand' mère la reine Jeanne, dite la Folle, tenoit la régence de l'Espagne, avoit déjà manifesté plusieurs fois, mais par des voies indirectes, son vif desir d'avoir le gouvernement absolu. Cette intention trop marquée ajouta encore à la profonde mélancolie de l'empereur. Le mal de la goutte qui croissoit à mesure qu'il avançoit en âge, acheva d'abattre cette grande ame; il soupiroit après le repos, et sa raison lui disoit qu'il ne le trouveroit que dans une solitude absolue.

Pénétré de cette idée, il s'arrêta à la résolution de renoncer aux grandeurs de ce monde, et en 1555 il céda dans deux cérémonies différentes, à son fils don Philippe, d'abord la couronne des Pays-Bas, accompagnant ce présent d'instructions touchantes, et puis celle

de l'Espagne et des Indes. N'ayant trouvé aucune opposition de la part des cortès, il résolut d'abdiquer également la couronne impériale; il la céda à son frere Ferdinand.

Dépouillé de toutes les dignités et grandeurs, Charles V profitant de la treve qui venoit d'être faite avec la France, passa en Espagne, et alla s'ensevelir dans le monastere de Saint-Juste, auprès de Placencia, en Estramadure; il y donna l'exemple d'une vie de pénitent, et y mourut peu de jours après avoir fait célébrer en sa présence ses propres obsèques, et avoir chanté l'office des trépassés pour le bien de son ame, donnant ainsi jusqu'au dernier acte de sa vie des preuves de cette imagination exaltée, qui avoit toujours dirigé ses actions, et qui avoit causé à la fois sa fortune et ses revers. Nous le voyons en effet tantôt politique habile dans les moments critiques, plein de sagacité et d'astuce dans les négociations, faisant prévaloir son avantage particulier sur la foi des traités; quelquefois despote dans les succès, plus souvent magnanime quand il s'abandonnoit aux mouvements de son ame, prudent par la crainte de se compromettre, et sévere par la nécessité de réprimer. Si on le considere sous le rapport militaire, on le trouve alternativement orgueilleux et humain, dans la victoire: intrépide dans le revers: infatigable lorsque la fortune le seconde, et prudent quand elle lui est contraire; protecteur éclairé des sciences et des beaux-arts, il encouragea tous les grands talents qui fleurissoient sous son regne, et ne dédaigna pas de ramasser les pinceaux du Titien. Si on contemple enfin sa grandeur, on trouve dans sa personne le plus puissant souverain qu'ait produit l'histoire, et un monarque dont l'empire fut véritablement si étendu, qu'en effet le soleil ne cessoit jamais d'éclairer ses états.

REGNE DE PHILIPPE II.

A la mort de l'empereur Charles V, son fils don Philippe régnoit sur l'Espagne, sur Naples, la Sicile, Milan, les Pays-Bas, sur Oran, et Tunis, sur le Mexique et sur le Pérou; il avoit pour allié son oncle l'empereur d'Allemagne, et il disposoit des forces de l'Angleterre par l'influence de son épouse, la reine Marie. A l'aide de ses nombreuses escadres il maintenoit son autorité en Amérique, tandis que la valeur de ses troupes aguerries, et la sagesse de son conseil, soutenoient sa prépondérance en Europe. Avec cette immensité de pouvoir et de territoire, il avoit hérité de quelques unes des qualités de son pere, entre autres sa ferveur et son zele pour la religion catholique, mais sans cette prudence qui avoit servi de frein à l'impétuosité des passions. Il en donna une preuve dès son avènement au trône.

Philippe II savoit bien que la rupture de la treve avec la France étoit l'effet de l'ambition démesurée de Paul IV, et que ce pape l'avoit déclaré rebelle afin de le dépouiller du royaume de Naples; pour s'en venger, il avoit donné ordre au duc d'Albe d'envahir les états de l'église. Cependant lorsque la victoire conduisit ce général aux portes de Rome,

Philippe lui enjoignit de demander publiquement pardon au pape, qui, se voyant réduit à l'extrémité, sollicitoit déjà humblement la paix. Tel étoit le respect que ce souverain avoit conçu dès son enfance pour la cour de Rome.

L'auteur de la rupture de la treve resta donc impuni, mais la France, qui s'étoit laissée entraîner par ses offres vaines, supporta tous les maux de la guerre. Elle perdit dans la déplorable bataille de Saint-Quentin, 10 à 12 mille hommes, parmi lesquels se trouvoit la fleur de sa noblesse; et dans la déroute de Gravelines, un de ses capitaines les plus distingués, le maréchal de Termes, fut obligé de se rendre, après avoir vu tomber sur le champ de bataille deux mille hommes de ses meilleures troupes.

Henri II se repentant trop tard de s'être laissé conduire par deux femmes qui le dominoient, demanda la paix à Philippe, et celui-ci ne la lui accorda que sous la condition que d'un commun accord ils emploieroient tous leurs efforts pour extirper l'hérésie. Le traité conclu à Cateau-Cambresis fut affermi par le mariage de Philippe avec Isabelle, fille de Henri, et le roi retourna en Espagne, laissant en Flandre sa sœur Marguerite, duchesse de Parme, en qualité de gouvernante.

A peine eut-il débarqué sur le sol de sa patrie, qu'une bourrasque violente s'éleva tout à coup et fit périr la plupart des vaisseaux qui l'avoient amené en Espagne¹. Philippe s'imagina que cet accident étoit un avis par lequel le ciel l'engageoit à rester désormais en Espagne, et s'y adonner à la propagation de la foi et à l'extirpation de l'hérésie. Abandonnant alors la gloire militaire à ses généraux, il résolut de se faire respecter de l'Europe, sans sortir de son palais, et de faire la guerre, tantôt ouvertement avec ses armées, tantôt par la politique secrète de son cabinet.

Il continua de faire combattre les Maures par ses généraux, et d'obtenir divers succès sur ce peuple. La prise de Penon de Velez de Gomera, par le brave don Garcia de Toledé, la grande victoire que remporta, à Malte, don Alvare de Sando contre l'armée turque, qui déjà s'étoit emparé de cette île, enfin la bataille navale gagnée dans le golfe de Lépante contre toute l'escadre ottomane par l'illustre don Juan d'Autriche; voilà les hauts faits qui signalèrent les efforts de Philippe II contre les progrès de l'islamisme, et qui compensèrent suffisamment la perte qu'essuya le duc de Medina-Celi, en se laissant vaincre par l'audacieux corsaire Dragut.

La découverte des îles que Velasco nomma *Philippines* en l'honneur de son souverain, et la conquête du Portugal, sur lequel il fit valoir ses droits après la mort du roi Sébastien, le rendirent maître absolu de toutes les terres que l'Europe avoit découvertes en Afrique, en Amérique et dans l'Inde.

Que de richesses, que de trésors furent versés alors à ses pieds! Malheureusement la plus

(1) Il y a des historiens qui disent que Philippe II, en recevant la nouvelle de cet événement, fut tellement pénétré de reconnaissance d'avoir échappé au naufrage, qu'il jura devant une image de

Jésus-Christ, d'exterminer tous les ennemis de la religion. Quoique vraisemblable, ce fait n'est point prouvé.

grande partie en fut consumée dans des guerres entreprises soit pour élever la religion, soit pour satisfaire l'ambition de ce monarque.

Les plaines de Grenade, les montagnes de Ronda, et même les sommets les plus élevés des Alpujares furent le théâtre des cruautés qu'un zèle trop ardent exerça contre les infortunés Maures; on les accusoit de n'être chrétiens que de nom, parcequ'ils conservoient quelques-uns de leurs anciens usages; on les opprimoit de diverses manières, et on les persécuta à feu et à sang tant qu'ils ne voulurent pas se condamner eux-mêmes à mener une vie ignominieuse.

Cependant la Flandre, la Hollande et les Pays-Bas n'ont pu oublier les horreurs que le duc d'Albe commit au nom d'un Dieu de paix, pour opérer la conversion des protestans; que de flots de sang versés dans la longue guerre, entreprise inutilement pour cet effet! Elle dévora la plus grande partie des trésors du Nouveau-Monde, et fit périr ces vieilles troupes qui avoient fait trembler l'Europe, elle coûta également la vie au vainqueur de Lépante, don Juan d'Autriche, et à l'invincible Alexandre Farnese, duc de Parme, ce général, que son adversaire Henri IV même reconnut pour son maître, lorsque dans la retraite de Rouen il s'empara d'Épernay, et revint sain et sauf avec son armée dans les Pays-Bas. Cependant aucune de ces pertes ne fut capable de déterminer Philippe à abandonner ses desseins. Que pouvoient-elles sur l'âme d'un souverain qui avoit déclaré qu'il aimeroit mieux perdre sa couronne que d'accorder la liberté de conscience! Certes, la maison d'Orange ne seroit pas élevée à la hauteur où elle est placée dans l'histoire, et l'Espagne posséderoit peut-être encore les Pays-Bas, si Philippe avoit eu une politique plus sage, et s'il avoit su tolérer ce qu'il ne pouvoit détruire.

Mais ce fut moins encore le fanatisme que l'ambition qui le poussa à se déclarer le protecteur de la ligue qui se forma en France; ce fut l'appât de la couronne de ce royaume, offerte par le duc de Mayenne, qui l'engagea à envoyer au secours des Parisiens assiégés ses troupes, sous le commandement du duc de Parme, dans l'espoir d'empêcher Henri IV d'occuper un trône qu'il destinoit à sa fille, l'infante Isabelle. Ce projet échoua complètement. Henri IV, en embrassant la religion catholique, fut reconnu comme souverain légitime de la France; Paris lui ouvrit ses portes; ses sujets volèrent au-devant de lui, et la noblesse vint grossir son armée, avec laquelle il sut maintenir la campagne jusqu'à la conclusion de la paix de Vervins.

Le trône de l'Écosse dont le pape l'avoit déclaré héritier après la mort de l'infortunée Marie-Stuart, le tenta également. Pour en prendre possession, il équipa une escadre si considérable, qu'elle en prit le nom de *l'invincible Armada*. Avec cette escadre le duc de Medina Sidonia espéroit subjuguier l'Angleterre, et Philippe ne doutoit pas de son triomphe; mais tout à coup il apprend que *l'Armada* a été détruite, en partie par une tempête qui a dispersé les vaisseaux auprès du cap de Finistère, et en partie par les habiles manœuvres navales de Drake, qui, sans engager un combat général, avoit coulé bas

plusieurs bâtimens, et s'étoit emparé de quelques autres, particulièrement de celui qui avoit à bord le trésor royal. Ce contre-temps qui fit à peine impression sur le cœur de Philippe, coûta à l'Espagne cent vaisseaux; le roi y perdit environ 30 mille hommes, plus de 40 millions en especes, et ce qui étoit plus important, la suprématie que l'Espagne avoit eue jusqu'alors sur mer. De ce moment les Anglois osèrent lui disputer la prééminence dans la marine; ils débarquèrent à Cadix et pillèrent ce port si riche, pendant trois jours entiers. Cette audace ne fut point punie, parceque don Martin Padilla échoua dans son projet de faire une descente en Irlande.

A l'époque même où Philippe II entretenoit des guerres dispendieuses contre la Hollande, la France et l'Angleterre, dans l'intérieur de l'Espagne on fortifioit des places, on faisoit des ports, on élevoit des villes, et on construisoit des couvents, des universités et des palais; on acheva de bâtir celui de Madrid, ville où la cour d'Espagne vint s'établir pour toujours, et on éleva depuis les fondemens du somptueux monastere de l'Escorial, dont les merveilles seront décrites en détail dans cet ouvrage. La magnificence de ce monument nous donne une idée parfaite de la grandeur de Philippe II, ainsi que de son goût pour les beaux-arts. Il s'en étoit déclaré le protecteur; il favorisoit les sciences, mais selon ses idées, c'est-à-dire, ne croyant pas que pour leur faire faire de grands progrès, il falloit leur accorder la liberté. Sous son regne fleurirent en Espagne des hommes marquans dans tous les genres, Herrera dans l'architecture, Velasquez dans la peinture, Lope de Vega dans la poésie, Molina dans la jurisprudence, Moralès dans l'histoire, don Antonio Augustin dans les antiquités, enfin c'est à la même époque qu'écrivit l'immortel Cervantès. On peut dire que le siècle de Philippe II auroit égalé et peut-être même surpassé celui de Louis XIV, si l'intolérance appuyée sur la force n'eût pas comprimé le génie, et si l'on eût fait tourner *au profit de la terre*, comme disoit le célèbre cardinal Ximenès, les grands trésors que l'on perdit à verser le sang humain pour l'exaltation de la foi. Philippe s'imaginait que le monde ne pouvoit subsister avec la liberté de conscience, et dans cette persuasion, il fit, à son retour de l'Allemagne, célébrer à Valladolid en sa présence un auto-da-fé, dont nous donnerons une représentation exacte; c'est encore dans la même conviction, qu'il fit chanter un *Te Deum*, à la nouvelle des massacres de la Saint-Barthélemy, qu'il se réjouit de l'assassinat du prince d'Orange et de celui du secrétaire Escobar; on pense même qu'il n'éprouva pas un grand chagrin en apprenant la mort de son frère naturel don Juan d'Autriche, parceque ce prince avoit eu le dessein d'épouser la reine d'Angleterre Elisabeth, qui étoit protestante. Faut-il ajouter que l'histoire lui attribue la mort de son propre fils don Carlos?

Philippe croyoit que sa souveraineté même ne pouvoit subsister sans l'appui de l'inquisition. Aussi eut-il soin de lui donner des marques de sa protection, et de fortifier l'autorité de ce tribunal. Cependant cette institution causa le soulèvement de Naples, et la guerre des Pays-Bas; à Saragosse il éclata une sédition par le conflit de juridiction entre le

saint-office et le justicier d'Aragon, dans le procès d'Antoine Perez; ce fut à l'inquisiteur que Philippe donna gain de cause; le justicier Lanuza fut mis en prison, et les Aragonais, pour punition de leur conduite, perdirent la plupart de leurs *fueros* ou privilèges dans les cortès de Taragone.

C'est à la fin du regne de ce monarque qu'on peut fixer le commencement de la décadence de l'Espagne; la puissance de l'Angleterre portoit déjà des coups sensibles aux possessions espagnoles dans l'Amérique; la France sous un gouvernement plein de douceur recouvroit son ancienne vigueur, et menaçoit de se venger des outrages qu'elle avoit essuyés; les Pays-Bas consolidoient leur liberté; la Hollande se préparoit à s'élever au rang des puissances; les Portugais cherchoient à se délivrer du joug qui les opprimoit; enfin l'Espagne dont les dettes surpassoient les revenus, se voyoit contrainte à s'imposer la contribution de *millions* qui se paie encore.

Dans cet état de choses, Philippe II mourut, après un regne qui lui attire peu l'amour de ses sujets, mais le fait connoître comme un des souverains les plus habiles et les plus entreprenants.

REGNE DE PHILIPPE III.

Ce fut son fils qui lui succéda sous le nom de Philippe III. Le foible caractère de ce prince fut encore plus funeste à l'Espagne que ne l'avoit été l'inflexibilité du caractère de son pere. Intolérant par habitude, et indolent par tempérament, ce monarque souffrit que l'inquisition s'arrogeât une sorte de souveraineté indépendante de l'autorité royale, et que le duc de Lerme, son favori, s'emparât du gouvernement de l'état. Il en résulta que le saint-office profita de son ascendant pour faire sanctionner ses arrêts par le roi même, et que son premier ministre, dirigé par les conseils de son confident Calderon, accéléra la décadence de l'Espagne. Après avoir créé une foule de charges et des titres pour satisfaire la vanité, ce prince aspira à la gloire militaire, et entreprit deux expéditions, pour les dépenses desquelles on dépouilla les églises de leur or, après y avoir employé les richesses de l'Amérique. L'une de ces expéditions fut dirigée contre Alger, et l'autre contre l'Irlande. La première, commandée par André Doria, manqua à cause d'une tempête qui dispersa l'escadre sur la côte d'Afrique. Doria, forcé de se retirer en Sicile, n'eut plus de moyen alors d'attaquer Alger. Don Juan de Aguilar qui avoit été chargé de diriger la seconde expédition, réussit à la vérité à débarquer en Irlande avec 6 mille hommes de vieilles troupes; mais n'étant pas soutenu par les habitants de l'île, il dut se féliciter de pouvoir se rembarquer avec son corps d'armée, en vertu d'une capitulation honorable pour les armes espagnoles. La paix qui fut conclue peu de temps après avec le roi Jacques I^{er}, couvrit comme d'un voile les désastres et les maux qu'avoient attirés à l'Espagne des expéditions dont le plan étoit si mal combiné.

Cependant les embarras de l'état alloient en augmentant, et au-dehors les troupes perdoient cette discipline qui constitue le nerf de la force, et elles avoient recours à l'insubordination pour se faire payer leur solde, exigeant des places fortes et d'autres garanties pour ce qui leur étoit dû.

L'infante Isabelle qui reçut en dot les Pays-Bas, en épousant l'archiduc Albert, réclamoit la protection et le secours de l'Espagne pour se défendre contre l'intrépide Maurice qui fonde, en combattant, la liberté de sa patrie. Philippe envoya des secours, mais avec tant de lenteur et de parcimonie, qu'ils ne purent que retarder pour peu de temps le développement des forces colossales des Provinces-Unies. Dès que Cornélius Houtman eut ouvert à la Hollande le chemin des Indes orientales et occidentales, ainsi que des côtes d'Afrique, l'industrie, fomentée par la liberté, prépara des expéditions, traversa des mers inconnues, établit des factoreries, se créa un riche commerce, et se forma une marine, avec laquelle la nouvelle république se fit respecter et craindre, sur-tout depuis que l'intrépide amiral Hemskek eut remporté une victoire sur l'escadre espagnole dans la baie de Gibraltar. En vain le généreux et vaillant Ambroise Spinola, le vainqueur d'Ostende, défendit en personne, et aux dépens de sa fortune, la cause de l'archiduc Albert; le sort étoit jeté, déjà les Provinces-Unies avoient acquis une consistance et un état d'indépendance qui fut reconnu par la France et l'Angleterre, et qu'à la fin l'Espagne même se vit obligée de reconnoître, en éprouvant l'humiliation de donner le titre d'*illustres seigneurs* à ceux qu'elle avoit proscrits comme insurgés, et qui, grace à leur constance et à leur patriotisme, avoient su conquérir la souveraineté de leur patrie et la liberté de leur conscience.

Ce sacrifice même ne suffit pas pour rendre à l'Espagne l'autorité à laquelle elle avoit droit de prétendre. La foiblesse de son ministère avoit appris aux Hollandois la manière de s'enrichir par les voyages maritimes; le luxe extraordinaire de la cour d'Espagne exigeoit les produits des fabriques étrangères comme objets de première nécessité, et le fanatisme dans son exaltation s'étoit tellement prononcé contre l'agriculture, que l'état florissant même où l'avoient porté les Maures dans le royaume de Valence, fut un des motifs sur lesquels se fonda le patriarche Jean de Ribera, pour solliciter et obtenir leur expulsion, sans que l'opposition déclarée du duc d'Osuna, ni les réclamations réitérées des barons de Valence fussent capables d'empêcher l'expatriation d'un nombre très considérable de familles utiles et laborieuses. Pour des motifs particuliers le duc de Lerme cherchoit à conserver les bonnes grâces de la cour de Rome et la bienveillance du grand inquisiteur qui insistoit sur l'expulsion, et Philippe ne crut pas devoir s'opposer à une disposition à laquelle il voyoit attaché le triomphe de la foi.

Les maisons d'Espagne et de France contractèrent des alliances par le mariage de l'infante Anne et de Louis XIII, et par celui de madame Elisabeth, sœur de ce roi, et du prince des Asturies. On se flatta de l'espoir que ces liens entretiendroient la tranquillité et la paix. Cependant aux coups de canon qui furent tirés en Espagne pour la célébration des noces

royales, succéderent ceux qui retentirent en Allemagne et en Italie, pour le siege d'Aix-la-Chapelle qui avoit embrassé le parti de l'empire, et pour la possession du Montferrat au duc de Savoie en représailles des torts que lui avoit faits la cour d'Espagne. Celle-ci ayant intérêt à terminer les différends qui existoient entre elle et ce duc, avant que la guerre pût se développer, chargea le marquis d'Inojosa de faire la paix avec lui à Asti. Mais quand elle fut conclue, Philippe refusa de la ratifier, prétendant que son ministre l'avoit trahi; et il envoya Pierre de Toledé pour continuer la guerre. Le maréchal de Lesdiguieres vola au secours du duc de Savoie, les armées se battirent avec acharnement, et l'Espagne finit par souscrire aux conditions du traité, qu'elle avoit hautement rejetées quelque temps auparavant.

Cette inconséquence, le souvenir de la paix honteuse avec les Provinces-Unies, et l'indignation qu'excita la nouvelle de la conspiration du marquis de Bellamar et du duc d'Osuna contre Venise, irritèrent l'orgueil national des Espagnols, au point que le duc de Lerme prévint sa chute, et sollicita le chapeau de cardinal. Quand il fut élevé à la pourpre, le roi voyant en lui non pas un ministre, mais un supérieur, lui retira sa confiance; cependant le duc, pour ne pas la perdre entièrement, substitua à sa place son fils le duc d'Uzede, qui en peu de temps gagna le même ascendant que son pere.

Les rênes du gouvernement changerent de mains, mais l'administration conserva ses vices; pendant que l'on disputoit des places de réforme, et des projets d'économie, on prodiguoit les fonds du trésor en fêtes religieuses et profanes; on distribuoit des privileges et des franchises à ceux qui se livroient à l'agriculture, dans l'espoir de réparer le départ des Maures, et en attendant on sacrifioit les meilleures troupes espagnoles pour soutenir Ferdinand de Gratz, élu empereur d'Allemagne, et pour conserver la Valteline dont le duc de Féria s'étoit emparé sous prétexte de propager la religion catholique. Il est vrai que grace à ces efforts l'Espagne se fit respecter en Allemagne et reprit une attitude militaire. Cependant le duc d'Osuna n'en prouva pas moins la foiblesse de ce gouvernement, en aspirant impunément à la souveraineté de Naples. S'il ne l'obtint pas, c'est que le cardinal François de Borgia qui le remplaça dans la vice-royauté, sut prévenir par ses vertus et sa prudence les commotions populaires.

REGNE DE PHILIPPE IV.

Ce fut à l'âge de seize ans que Philippe IV succéda à son pere; il confia les rênes du gouvernement à son favori Olivarès, dont le premier soin fut d'abattre tous ceux qui avoient brillé dans ce poste sous le dernier regne. Calderon perdit la tête sur l'échafaud; le duc de Lerme, grace à sa dignité de cardinal, et à sa fortune, en fut quitte pour un exil, et les ducs d'Uzede et d'Osune payerent bien cher, l'un son élévation, et l'autre son audace.

Le nouveau ministère désapprouva, comme il falloit s'y attendre, le système du ministère précédent, et adopta pour base principale de sa politique, qu'il falloit élever la maison d'Autriche au-dessus de toutes les puissances de l'Europe.

Un semblable projet étoit fait pour renouveler la guerre; aussi ne tarda-t-elle pas à éclater de nouveau. Les premiers succès favorisèrent le système; les aigles impériales volèrent victorieusement depuis la Haute-Saxe jusqu'aux montagnes de la Savoie; elles rétablirent dans Nordlingen les pertes essuyées à Leipzick et à Lutzen, et elles déployèrent en triomphe leurs ailes sur les murs de Mayence.

L'orgueil de l'Angleterre fut humilié de la défaite de son escadre qui avoit voulu attaquer Cadix; cette puissance venoit de déclarer la guerre à l'Espagne pour avoir rompu le mariage projeté de l'infante avec le prince de Galles.

La Hollande fut intimidée par la prise de Breda dont s'empara le fameux Spinola, et par la déroute qu'essuyèrent le prince d'Orange, sur terre, et le comte Guillaume de Nassau, sur mer.

Ce fut encore sous le même ministère que la France éprouva l'humiliation de voir envahir le Languedoc et que le prince de Condé fut repoussé des murs de Fontarabie.

Les Grisons implorèrent la protection de l'Espagne, et le duc de Parme se rangea dans le nombre de ses alliés.

En Afrique les gouverneurs espagnols Cardena et Menesès détruisirent deux armées de Maures, l'une qui cherchoit à s'emparer d'Oran, et l'autre de Magazan.

Enfin en Amérique l'escadre espagnole, après avoir repris le Brésil sur les Hollandois, conquît Guyaquil et Porto-Rico.

Enivré par tant de succès, Olivares décernoit déjà à son élève royal le titre de grand, lorsque la fortune changea tout-à-coup. Le général suédois Bannier et le duc de Saxe-Weimar arrêterent par leurs victoires, à Wistock et Rhinfeld, le succès des armes impériales; les maréchaux de la Meilleraie et de Châtillon mirent fin aux progrès de l'infant cardinal qui commandoit l'armée des Pays-Bas; Dunkerque, le Mexique et le Pérou furent témoins des avantages qu'eurent les escadres des Provinces-Unies contre la marine espagnole.

Déjà l'Espagne appauvrie ne soutenoit plus le faux éclat de sa prépondérance que par les dons gratuits que les cortès accorderoient au gouvernement. Les autres ressources de l'état n'alimentoient que foiblement le trésor-royal; et le ministère, en contradiction avec lui-même, prodiguoit d'une main ce qu'il économisoit de l'autre; il défendoit l'usage de l'or, de l'argent et de la soie pour réprimer le luxe, tandis que les pierres précieuses et les brocarts ornoient les chevaux du fils naturel d'Olivares, lorsque le jour où il fut présenté à la cour, on publia d'autres lois somptuaires pour empêcher la sortie du numéraire, dans le temps même où l'Espagne empruntoit à Geneve, à de gros intérêts, pour entretenir ses troupes à l'étranger; on supprima des emplois dans l'état judiciaire et dans l'administration, pendant qu'on augmentoit le nombre des officiers dans les armées; on défendoit

aux Espagnols de voyager, même dans les pays éloignés appartenans à l'Espagne, pour empêcher que l'argent ne se répandît au-dehors, tandis que le souverain des mines du Mexique et du Pérou altéroit la valeur des monnoies de cuivre, en leur donnant un titre égal à celui de l'argent; enfin dans le temps même où le roi montrait le plus de ferveur pour la religion, il légittima, du vivant du prince des Asturies, don Juan d'Autriche, fils qu'il avoit eu d'une comédienne nommée *la Calderona*.

La nation ne tarda pas à se lasser de payer tribut à la vanité et à l'orgueil, et les provinces privilégiées refusèrent de fournir les contributions qu'on leur demandoit. Olivarès voulut faire supprimer leurs *fueros*; elles n'en réclamèrent qu'avec plus d'énergie. La Catalogne outragée des procédés de son vice-roi, le comte de Santa-Coloma, résolut de se venger par sa mort, et l'étendard de l'insurrection fut planté sur les murs de Barcelone.

Le feu de la rebellion se communiqua au Portugal, qui n'attendoit depuis long-temps que le moment favorable pour éclater. Lisbonne se révolta; le peuple y mit en pièces son oppresseur Vasconcellos; la noblesse ôta la vice-royauté à la duchesse de Mantoue; la garnison espagnole capitula; une nouvelle héroïne, Louise de Gusman, posa sur la tête de son mari la couronne de Portugal, et le duc de Bragance reconnu et proclamé comme roi légitime, sous le nom de Jean IV, recouvra presque sans effusion de sang le trône de ses ancêtres.

En Andalousie et à Naples la rébellion auroit également éclaté, si le gouvernement n'eût découvert à temps la conspiration du duc de Medina-Céli et du prince de Sanzo.

Au milieu de tant d'éléments de troubles, Olivarès ne songea qu'à faire rentrer dans la soumission la province de Catalogne, dont la rebellion le tourmentoit le plus. Il rassembla le plus de troupes qu'il put, et les mit sous le commandement du marquis de los Velez. Celui-ci pénétra dans la province, saccageant et brûlant tout sur son passage, et passant au fil de l'épée tous les habitants. Poussés à bout par tant de cruautés, les Catalans se vengèrent, en proclamant comte de Barcelone, le roi de France, qui aussitôt envoya ses troupes à leur secours.

Ce coup inattendu fut d'autant plus sensible à la cour d'Espagne, qu'il demandoit de prompts remèdes, et qu'elle ne savoit comment y pourvoir. Dans cette conjoncture, la reine Isabelle, digne fille de Henri le Grand, fit un appel à la générosité de la noblesse, et réussit à renforcer l'armée, et à tirer son mari de son apathie habituelle. Philippe se rendit à Sarragosse pour animer les troupes par sa présence. Mais son voyage ne lui servit guère qu'à se convaincre par ses propres yeux de la dévastation de son royaume. Il remit le commandement de l'armée entre les mains du marquis de Leganès, avec l'ordre de recouvrer la Catalogne. Tout ce que ce général put faire, fut de prolonger les maux de la guerre dans la principauté insurgée. A ces revers se joignirent la perte de la plupart des conquêtes que l'Espagne avoit faites en Italie, et la mort du cardinal infant qui s'étoit tant distingué dans les Pays-Bas.

La reine et les grands réussirent enfin à convaincre le roi que la mauvaise administration d'Olivarès étoit la principale cause des désastres de l'Espagne; Philippe se décida, quoique avec répugnance, à écarter son favori du ministère, et à le remplacer par don Louis de Haro.

Ce nouveau ministre, avec plus de talents et moins de présomption que son prédécesseur, ne put cependant empêcher ni la perte de la bataille de Rocroi, que gagna le grand Condé, ni la défaite de la flotte espagnole à la hauteur de Carthagene, ni la prise de diverses places dans l'Estramadure, dont s'emparèrent les Portugais, grâce à l'inexpérience du cardinal Spinola qui commandoit l'armée espagnole. Cependant en 1652, la cour de Madrid sut profiter habilement de la révolution d'Angleterre, et des troubles que la minorité de Louis XIV causoit en France, pour recouvrer son autorité dans l'intérieur et au-dehors. Don Juan d'Autriche après avoir pacifié Naples, qu'avoit soulevé Mazaniello, soumit la Catalogne, et reprit Barcelone et Gironne sur les François, malgré l'opiniâtreté de leur résistance. Ayant fait la paix avec la Hollande, l'Espagne continua de guerroyer avec quelques succès contre la France; Turenne, le grand Condé et don Juan d'Autriche se disputèrent long-temps la victoire, jusqu'à ce que le mariage de Louis XIV avec la princesse Marie-Thérèse vint sceller la paix des Pyrénées.

Pour obtenir cette paix tant désirée, l'Espagne céda le Roussillon, Conflans et une partie du comté d'Artois; et Louis XIV renonça pour lui et au nom de son épouse à la succession de la monarchie espagnole. Peu de temps après, Philippe déterminé à faire de nouveaux sacrifices à la tranquillité de ses états, conclut la paix avec l'Angleterre, en cédant à cette puissance Dunkerque et la Jamaïque, dont elle avoit déjà la possession.

Débarrassé des ennemis qu'il avoit le plus à craindre, ce monarque résolut de tourner toutes ses forces contre le Portugal; en confiant le commandement de son armée à don Juan d'Autriche, il compta sur les plus brillants succès. Cependant l'opiniâtreté avec laquelle les Portugais défendirent leur indépendance, et la rivalité ou la jalousie de la reine d'Espagne qui vouloit l'éloignement de ce prince, forcèrent don Juan d'Autriche à abandonner le théâtre de ses exploits, et à aller vivre dans la retraite à Consuegra. Le commandement fut confié au marquis de Caracena, et bientôt après l'Espagne perdit dans les plaines de Villaviciosa et son armée, et l'espoir de reconquérir le Portugal.

REGNE DE CHARLES II.

Philippe IV mourut après un regne désastreux de quarante-quatre ans, et fut enseveli dans le Panthéon de l'Escorial, qui avoit été construit par ses ordres, et dont il sera parlé en détail dans le cours de ce voyage.

Il laissa l'Espagne exposée aux maux d'une régence qui dans tous les temps a été funeste à ce royaume; les armées étoient épuisées, les flottes sans matelots, et les arts, les manu-

factures et le commerce languissoient dans un état de foiblesse qui indiquoit une maladie générale dans l'état, d'où une crise violente étoit seule capable de le tirer.

Son fils Charles II n'avoit pas encore atteint l'âge de cinq ans lorsqu'on le proclama roi d'Espagne; conformément au testament de Philippe, la reine mere se chargea de la régence, aidée d'un conseil privé composé des premiers dignitaires de la nation.

Le jésuite Nitard, qui du rang de confesseur de la reine étoit parvenu à celui de son confident et de son favori, obtint par une espece de simonie la dignité d'inquisiteur général; cette fonction le portoit au conseil de la régence, tandis que don Juan d'Autriche, en qui la nation avoit de la confiance, et qui seul paroissoit pouvoir remédier aux maux invétérés qui accabloient l'Espagne, étoit exclus de ce conseil, n'y ayant pas été appelé par la dernière volonté du roi. La reine incapable de remplir, comme il le falloit, les devoirs de la souveraineté, se laissoit diriger entièrement par son confesseur, et celui qui se vantoit de voir la reine tous les jours à ses pieds, n'avoit en vue, dans tous ses conseils, que l'élévation de la maison d'Autriche, sans se soucier de l'état de l'Espagne, sans s'inquiéter des approches d'une guerre civile, et de voir son pays en proie à l'invasion d'une armée étrangère qui avoit déjà pénétré dans l'Estramadure.

Vers le même temps, Louis XIV commença à se signaler dans la guerre. Malgré la renonciation solennelle qu'il avoit faite à la monarchie espagnole lors de son mariage, et sous le prétexte que, d'après la coutume du Brabant, les fils issus du second lit n'empêchoient pas les filles nées du premier de jouir de leurs droits, il s'empare, avec une armée de 40 mille hommes, de plusieurs places de la Flandre.

Dans l'état où se trouvoit l'Espagne, il ne lui étoit guere possible de résister à la fois à une nation qui combattoit pour affermir son indépendance, et à l'ardeur belliqueuse d'un jeune roi conquérant. Attaquée de tous les côtés, et saisie d'une sorte de terreur panique, elle prit le parti que lui dictoit la prudence d'un jésuite; c'étoit de faire la paix avec le Portugal, en se contentant de la possession de Ceuta, après vingt-cinq ans de guerre contre ce royaume, et de laisser à Louis XIV toutes les places de la Flandre qu'il avoit conquises, à la condition de restituer la Franche-Comté.

Ce traité fut conclu à Aix-la-Chapelle. Les conditions qu'il contenoit irritèrent tellement l'orgueil espagnol, que don Juan d'Autriche, qui s'en rendit l'organe, ne garda plus aucune mesure, et insulta publiquement la régence, en accusant de l'avilissement de l'état les caprices d'une femme et la pusillanimité d'un moine. Sa hardiesse fut punie de l'exil. Mais cette vengeance ne servit qu'à augmenter son crédit auprès de la nation. Les grands se mirent de son parti, et le peuple suivit cet exemple. A l'aide de ce secours, don Juan leva l'étendard de la rebellion pour effrayer la reine, et obtint le renvoi de son confesseur Nitard, à qui l'on donna, pour couvrir son exil, l'ambassade de Rome, qui lui valut dans la suite le chapeau de cardinal. Après avoir obtenu ce point, don Juan exigea la réforme des abus et un nouvel ordre dans l'administration de la régence. Il contrebalança pendant

quelque temps le pouvoir de la reine; à la fin on résolut de partager le gouvernement; celui du royaume d'Aragon fut donné à don Juan, et la reine se réserva celui de la Castille et du reste de la monarchie.

N'ayant plus à ses côtés l'inquisiteur général, cette princesse se laissa bientôt dominer par un favori qui acquit sur elle un grand empire. Don Ferdinand de Valenzuela, jeune homme d'un extérieur agréable, brillant d'esprit, et courtisan adroit, sut captiver, par l'entremise de sa femme, l'affection de sa souveraine. Son avancement fut rapide. De simple chevalier de Saint-Jacques il devint grand d'Espagne. Occupée à le combler d'honneurs et de richesses, la reine songeoit à peine que la Sardaigne étoit soulevée et en proie à la guerre civile, que la Sicile également insurgée, demandoit à se soumettre à la France, et que les forbans ou flibustiers, ayant à leur tête le fameux Morgan, désoloient et rançonnoient les villes les plus riches de l'isthme de Panama; à ces nouvelles fâcheuses se joignoient celles des désastres causés par un ouragan violent sur la côte d'Andalousie, et l'incendie de l'Escorial, qui détruisit une grande partie de la bibliothèque de ce palais; vers le même temps le peuple éprouvoit une misère générale par l'effet de la hausse forcée de la monnoie de vellon.

Parvenu enfin à l'âge de quinze ans, Charles II prit en mains les rênes du gouvernement, conformément à la volonté du feu roi. Sa mere renonça sans difficulté à la régence; cependant pour conserver de l'empire sur lui, elle lui donna pour premier ministre Valenzuela, son favori; mais l'ineptie de ce ministre les perdit tous deux. Au bout d'un an, Charles II prit le parti de reléguer sa mere dans un des couvents de Toledé, et d'exiler Valenzuela dans les îles Philippines, où il mourut.

Depuis ce moment le jeune roi prit conseil de don Juan d'Autriche. Ce prince se chargea du ministère, à la satisfaction de toute la nation. On espéra beaucoup de son administration; mais cet espoir ne fut pas rempli; soit que don Juan ne pût ou ne sût appliquer les remèdes qui convenoient aux maux de l'état; soit qu'il craignit de porter ces grands coups qui changent la face des choses; les abus et les dilapidations suivirent l'ancienne routine; les emplois continuèrent de se vendre, et il fallut augmenter les impôts pour réparer les pertes que les armes espagnoles essuyèrent en Flandre, en Sicile et en Catalogne.

Don Juan ne pouvant se dissimuler que l'état de l'Espagne empirait de plus en plus, crut y porter remède par le mariage du roi. Il songea d'abord à la princesse du Portugal; mais il trouva un obstacle insurmontable dans l'aversion que les Portugais conservoient pour leurs oppresseurs. Il s'adressa donc à la France, et donna pour épouse à son maître, madame Louise d'Orléans, cousine de Louis XIV. Cette jeune princesse sut tellement captiver le cœur de son époux, qu'elle fut, tant qu'elle vécut, maîtresse de ses actions. Elle fit perdre à don Juan d'Autriche sa grande influence, et ce ministre mourut peu de temps après; les uns disent de chagrin, les autres de poison.

Il fut généralement regretté; l'Espagne oublia ses défauts, et ne s'entretint que de ses

bonnes qualités. La reine mere sortit de son couvent, ne respirant que vengeance et ne tramant que des intrigues. Elle fit d'abord nommer ministre, don Jérôme Eguia; à celui-ci succéda peu de temps après le duc de Medina-Céli, qui réunissant l'indolence et l'irrésolution à un grand fonds de vanité, laissa humilier la nation qu'il devoit élever. La France obtint alors de l'Espagne la renonciation au duché de Bourgogne, une cession de places dans la Catalogne, et la prérogative de faire saluer en mer son pavillon par celui de l'Espagne; l'électeur de Brandebourg s'empara impunément d'un bâtiment chargé d'argent et venant d'Amérique, pour se faire payer de ce qui lui étoit dû; il n'y eut pas jusqu'au Portugal qui n'exigeât de l'Espagne une satisfaction publique pour le débarquement effectué par le gouverneur de Buénos-Ayres dans l'île de Saint-Gabriel, située à l'embouchure du fleuve de la Plata.

Tant d'avilissement exaspéra une nation qui se ressouvenoit avec orgueil de son ancienne gloire. L'Espagne déclara la guerre à la France, qui de toutes les puissances étoit celle qui l'avoit le plus offensée. Mais cette guerre lui coûta le Luxembourg, tandis que ses frontieres furent ravagées. Heureusement la trêve de vingt ans qui fut conclue à Ratisbonne mit fin aux hostilités. Cet événement auroit eu en Europe des suites bien différentes de celles qu'on en ressentit, si l'Espagne avoit accédé à l'alliance offensive et défensive que lui proposoit la France, dans le dessein de replacer sur le trône de la Grande-Bretagne le roi Jacques II, dépouillé de ses états par son gendre.

Charles II auroit sans doute embrassé la cause de la légitimité et de la religion catholique, si à cette époque la reine Louise n'étoit venue à mourir; ce coup du sort changea l'état des affaires; ayant épousé peu de temps après, en secondes noces, la princesse Marie Anne, fille de l'électeur palatin, il se laissa entraîner à prendre le parti du prince Guillaume d'Orange qu'il soutint avec une constance inaltérable, malgré les embarras qu'il éprouvoit dans le gouvernement de son royaume par suite du soulèvement des Catalans, et de la misère générale.

Le traité de Ryswick pacifia enfin l'Europe. L'Espagne retrouva à cette paix toute la Catalogne, le Luxembourg et la plupart des places fortes dont la France s'étoit emparée depuis le traité des Pyrénées. Si Louis XIV se conduisit dans cette conjoncture avec modération et même avec générosité, c'est que son ambition entrevoyoit dans le lointain le moyen de faire passer dans sa famille la couronne d'Espagne, ou de réunir à la France quelques provinces espagnoles.

Les infirmités compliquées et incurables qui accablèrent Charles II dès l'âge de trente-six ans, annonçoient sa mort prochaine, qui devoit laisser vacant le trône d'Espagne, puisqu'il n'avoit point d'héritier direct. Plusieurs prétendants aspirèrent à cette succession; le prince électoral de Bavière, comme neveu de Philippe IV; l'empereur Léopold en qualité de petit-fils de Philippe III, et de plus, comme ayant épousé la fille de Philippe IV; et Louis XIV qui se trouvoit dans le même cas avec la prérogative d'aînesse, mais sans droit

positif, à cause de la renonciation qu'il avoit souscrite lors du traité des Pyrénées. Ces prétendants convinrent entre eux de se partager l'Espagne, sans l'aveu du roi, et déjà le traité étoit fait entre les cabinets de Vienne et de Paris, lorsque Charles désigna pour son successeur le prince électoral de Bavière. Cette démarche inattendue tempéra d'abord l'agitation des prétendants; mais ce ne fut pas pour long-temps. La mort inopinée de l'héritier choisi ranima leur rivalité; cette fois, au lieu de faire des traités de partage, ils ne s'occupèrent qu'à se concilier la bienveillance d'un souverain mourant qui dispoisoit des couronnes de deux mondes.

L'Autriche, favorisée par la reine d'Espagne, mit de nouveau en avant ses prétentions, qu'appuyoit le ministre comte d'Oropesa, l'amiral de Castille, et d'autres personnages qui jouissent d'une grande considération.

La France avoit pour ambassadeur à Madrid le marquis d'Harcourt, homme d'état habile, qui réunissoit toutes les qualités qui pouvoient servir les vues de son maître dans ces conjonctures. Son air noble, son affabilité, et sa générosité lui captivoient l'affection de la plus grande partie de la noblesse, et l'amitié du cardinal Portocarrero, archevêque de Tolède, dont le secours étoit important.

Il n'y eut pas d'expédient que les représentants des héritiers présomptifs ne missent en usage, pas de ressort qu'ils ne fissent jouer pour déterminer le roi valétudinaire en leur faveur. Les partisans de la France lui rappelerent le doux souvenir de sa première épouse, afin de lui inspirer de la prédilection pour les enfants du dauphin, dont les portraits ornoient les murs de son appartement; on excitoit le peuple à se déclarer tantôt pour un parti, tantôt pour un autre, afin de porter le monarque à la résolution qu'on sollicitoit; on demanda enfin des avis au conseil, pour fixer les droits respectifs des prétendants.

Le conseil décida pour la maison de Bourbon; et l'assemblée des théologiens, adoptant l'opinion de l'archevêque de Tolède qui préféroit au démembrement de l'Espagne le regne d'un prince françois, approuva l'avis des magistrats; on demanda une décision du saint-siège, et le pape déclara que la couronne appartenoit au duc d'Anjou. Cependant tous ces motifs n'auroient pas suffi sans une détermination du roi, lui-même, qui la prit enfin, et laissa en mourant par son testament la couronne d'Espagne au duc d'Anjou; c'est en vertu de cette dernière volonté que le trône des Pélage et des Ferdinand passa dans la maison de Bourbon, qui l'a possédé depuis ce temps jusqu'à nos jours.

NOTICE HISTORIQUE

DU REGNE DE LA MAISON DES BOURBONS

EN ESPAGNE.

PHILIPPE V.

Louis XIV, plus jaloux de l'agrandissement de sa maison que de celui de son royaume, renonçant aux avantages que promettoient à la France les négociations de Riswick et le traité de partage de la monarchie espagnole, qu'il avoit déjà signé, accepta pour Philippe d'Anjou, duc de Bourbon, son petit-fils, le riche héritage qui lui étoit légué par le testament de Charles II. La nation espagnole avoit craint un démembrement; elle attendoit avec anxiété la résolution du monarque françois; aussitôt qu'elle est connue, la joie succède aux inquiétudes, et le duc d'Anjou est proclamé roi, sous le nom de Philippe V.

Ce prince, âgé seulement de dix-sept ans, paroît justifier les préventions favorables d'un peuple qui fut malheureux et humilié sous les regnes précédents. Quelques réformes utiles, plusieurs actes de justice et de générosité dans les provinces qu'il s'empresse de visiter, augmentent et fortifient toutes les espérances. Pieux, réservé, charitable, attentif à ne blesser ni les usages, ni les préjugés nationaux; ses dehors, comme ses qualités, ont une heureuse sympathie avec les mœurs de la nation grave et cérémonieuse sur laquelle il vient régner. Les Catalans nourrissent contre le pouvoir de leurs maîtres, une crainte jalouse et héréditaire: Philippe les rassure en conservant les anciens privilèges de la province; par-tout sur son passage il laisse des impressions douces et consolantes; son autorité est reconnue sans obstacles à Milan, à Naples, dans les Pays-Bas; le Nouveau-Monde reçoit ses ordres avec respect; et l'Europe, étonnée, regarde en silence ce grand événement: tout promet à l'Espagne un regne tranquille et fortuné.

Cependant l'empereur Léopold, politique sombre, inflexible, se livroit, sans éclat, mais avec persévérance, aux calculs d'une ambition profonde, destinée à balancer l'ambition altière et trop hautement déclarée de la maison de Bourbon. Sous prétexte de garantir l'Italie d'invasions étrangères, Léopold fait marcher aux bords de l'Oglio et de l'Adige, le prince Eugene, célèbre déjà par ses victoires sur les Turcs; il conclut, avec l'Angleterre et la Hollande, une ligue dont l'objet ne semble être d'abord que d'affaiblir l'Espagne en lui enlevant ses possessions d'Italie; mais avec le succès des armées impériales se dévoilent les projets du cabinet de Vienne: Léopold parvient à faire reconnoître, par ses alliés, son second fils roi de toute la monarchie espagnole; ce nouveau roi prend le nom de Charles III.

La mort de Guillaume d'Angleterre, implacable ennemi de Louis XIV, n'apporte aucun changement au traité qui vient de se conclure. Anne en montant sur le trône de l'infortuné Jacques II, son pere, hérite des desseins du ravisseur de ce trône et la nation angloise, irritée de ce que Louis s'étoit empressé de reconnoître les droits du fils du dernier roi de la maison des Stuarts, adopte et seconde énergiquement les résolutions de sa souveraine.

Des mécontentements éclatent à Naples: Philippe, après avoir consulté la volonté de son aïeul, y accourt et les apaise. Il reçoit à Gênes les ambassadeurs de toutes les puissances italiennes, traverse le Milanois, joint l'armée françoise, commandée alors par Vendôme, et se trouve à l'affaire de Luzara, affaire indécise dont il espéroit pourtant retirer quelques fruits. Mais bientôt il se voit contraint de retourner à Madrid pour veiller de plus près à la défense de la Galice et de l'Andalousie, menacées par les armements des Anglois réunis aux Hollandois.

Ces deux nations connoissoient trop bien l'état de la monarchie espagnole, la foiblesse de l'armée, le dépérissement de la marine, de toutes les branches de l'administration publique et sur-tout le désordre des finances, pour ne pas s'empresse de commencer les hostilités sur terre et sur mer, pendant qu'elles fomentoient des troubles à la cour de Madrid en favorisant la trahison de quelques seigneurs et qu'elles pousoient les provinces à la révolte, crime que la morale condamne mais que la politique avoue.

La maison d'Autriche, pour laquelle se faisoit la guerre, étoit peu utile à ses alliés; les troupes impériales avoient été battues sur tous les points. L'électeur de Baviere, Villars et Vendôme, s'avançoient avec rapidité, par des routes différentes, vers un centre commun, et Vienne, que déjà menaçoient vivement les Hongrois, conduits par Ragotslky, alloit tomber au pouvoir de ces généraux. Tout-à-coup le duc de Savoie se déclare contre son gendre: cette résolution arrête la marche des vainqueurs, change leurs dispositions, et avant la fin de la campagne l'Autriche compte au nombre de ses alliés plusieurs princes de l'empire, la Pologne, le Danemarck et la Prusse.

L'Espagne n'avoit encore été atteinte qu'au loin; mais à l'ouverture de la troisieme campagne le théâtre d'une guerre, aussi longue que sanglante, est porté dans son sein, et l'approche du péril ne révèle que trop la foiblesse des moyens préparés pour le repousser. Les dispositions ordonnées au nom du roi n'avoient pu s'exécuter ou avoient été faites avec nonchalance; l'armée nationale, forte seulement de vingt mille hommes, à l'avénement de Philippe au trône, n'avoit reçu que peu de renforts. Sans discipline, sans énergie, manquant d'officiers instruits, de soldats exercés, elle étoit mal équipée, mal habillée et privée de sa solde, elle s'affoiblissoit tous les jours par la désertion. Il n'avoit été pourvu, pour l'intérieur, ni au matériel, ni aux vivres, ni aux dépenses d'une seule campagne. Cette situation déplorable étoit le résultat de l'apathie, autant que de l'incapacité des ministres espagnols; on crut qu'elle ne pourroit s'améliorer que dans les mains d'agens françois en état d'exécuter avec célérité des mesures qu'ils sauroient concevoir avec prudence.

Des intrigues divisoient la cour de Madrid, elles ajoutoient aux dangers, et la ruine de la monarchie sembloit prochaine, inévitable : Louis XIV vint étayer de ses armes et de ses conseils ce colosse prêt à tomber. Le roi de France, en envoyant son petit-fils au-delà des Pyrénées, avoit reconnu la nécessité de confier son inexpérience à des mains capables de le guider.

Philippe V, d'un naturel doux, s'attachoit facilement. Il ne manquoit pas de lumieres et une éducation soignée avoit développé sa droiture naturelle; mais son caractere avoit peu de force, et un tempérament disposé à la mélancolie éteignoit en lui cette chaleur de l'âme, cette activité de l'esprit si désirable dans la situation où se trouvoient ses affaires et qui sont d'ordinaire l'apanage des jeunes princes. Marié, dès les premiers jours de son regne, à Marie Louise de Savoie, qui entroit seulement dans sa quatorzieme année, on s'étoit attendu à le voir subjugué par les qualités brillantes, la vivacité d'esprit et les charmes extérieurs de son épouse, et l'on résolut de placer auprès de la jeune reine, en qualité de *cameriera mayor*, une femme susceptible de prendre sur son esprit l'ascendant que la reine elle-même avoit sur l'esprit du roi : le choix de la cour tomba sur la princesse des Ursins, de la famille des La Trémouille. Cette dame joignoit, aux qualités qui la rendoient propre à remplir une mission si difficile, les titres nécessaires pour ne pas exciter la jalousie des grands ou éveiller les soupçons des ministres de Philippe. Veuve d'un prince romain, grand d'Espagne, elle occupoit un rang distingué à la cour de Madrid, où elle s'étoit réfugiée sous le regne de Charles II. L'influence que la princesse des Ursins et les ambassadeurs de France, admis dans le conseil privé du roi d'Espagne, devoient exercer sur les déterminations de la cour de Madrid; la docilité, l'obéissance de Philippe aux avis, ou plutôt aux ordres de son aieul, firent espérer qu'il y auroit entre les deux gouvernements un accord constant de vues, d'intentions et de mesures, comme il y avoit unité d'intérêts pour le triomphe d'une cause qui sembloit leur être commune.

L'incapacité des ministres espagnols pouvoit justifier le désir que montrait Louis XIV de diriger les conseils de son petit-fils. Depuis Philippe II, la politique ombrageuse des rois d'Espagne avoit éloigné les grands de la carrière des armes et les avoit confinés dans les hautes charges et les emplois sédentaires. Bientôt l'administration fut sans regles et sans prévoyance sous des hommes dont la fierté dédaigneuse négligeoit les connoissances et repoussoit les détails qu'exige la conduite des affaires. Mais les ambassadeurs de France se succédoient rapidement à Madrid; et chacun d'eux apportoit, avec le blâme de son prédécesseur, des intentions, des vues et souvent des intrigues nouvelles. A une si grande distance il étoit difficile au monarque françois de démêler le jeu secret et compliqué de tant d'intérêts et d'amours propres, qui se heurtoient en silence. D'ailleurs ses conseils et ses avis arrivoient rarement à propos; les événements de la guerre changeoient rapidement, à chaque instant, la face des affaires; et les remontrances de Louis XIV augmentoient les incertitudes de son petit-fils, naturellement indécis et timide. Elles déplaisoient

à la reine; l'un et l'autre se trouvoient souvent placés entre le désir d'obéir et des conseils qui tendoient à les soustraire à une autorité importune et qui commençoit à paroître étrangere.

Cependant le salut de l'Espagne tenoit à l'appui de la France. A peine le maréchal de Berwick, amenant douze mille soldats, a-t-il paru, qu'on voit se développer des ressources négligées jusques-là. Une armée de quarante mille hommes, formée de troupes rappelées des Pays-Bas, est bientôt augmentée de levées faites avec ardeur dans toutes les provinces; le gouvernement s'empresse à fortifier les frontieres; un François, nommé Orri, est mis à la tête des finances et son expérience est d'abord très utile.

Berwick donne aussitôt l'idée courageuse de prendre l'offensive; il s'avance en Portugal, et s'il n'y fait pas des progrès remarquables, il a du moins détourné l'agression, aguerri les troupes et rassuré la nation. Mais tandis que cet habile capitaine garantit la frontiere occidentale du royaume, la fortune pousse une flotte angloise devant Gibraltar, place défendue seulement par une centaine d'hommes, sous le commandement d'un mauvais officier. L'ennemi, qui avoit croisé sans fruit sur les côtes de l'Andalousie et de l'Afrique espagnole, tente enfin un de ces coups de main dont l'issue est livrée au hasard. Le débarquement s'effectue avec dix-huit cents soldats dans l'isthme basse qui touche le rocher; le feu des vaisseaux ne produisant rien, quelques matelots hardis montent sur la jetée, l'épée à la main, et intimident aussitôt le foible gouverneur. Mais au lieu de prendre possession au nom de l'archiduc Charles, en faveur duquel le cabinet de Londres s'étoit engagé dans la guerre, auxiliaires sans foi, les Anglois s'emparent d'une forteresse dont ils apprécient toute l'importance, et depuis cette époque Gibraltar est devenu un des boulevards de l'empire britannique. L'amiral anglois fut bientôt tenu en échec par une flotte françoise, aux ordres du comte de Toulouse qui lui livra un combat terrible à la vue de Malaga: il n'étoit plus temps, Gibraltar étoit perdu pour l'Espagne.

L'armée françoise avoit été détruite à Hochstedt; l'union entre les cabinets de Versailles et de Madrid devenoit de plus en plus nécessaire, mais la discorde régnoit à la cour d'Espagne. Louis XIV crut devoir éloigner de Madrid la princesse des Ursins; il l'exigea, et consentit à la retraite d'Orri, dont les manieres avoient lassé les Espagnols et détruit, en partie, l'effet des plans avantageux qu'il avoit introduits. Quoique le maréchal de Berwick eût rendu d'éminents services, il n'eut pourtant pas assez de crédit pour faire approuver ses avis; incapable de prendre part aux cabales; ayant perdu une confiance acquise à de si justes titres, il déplut à la reine, qui obtint son départ. Cependant les Portugais envahissent l'Estramadure espagnole; l'archiduc, porté sur les vaisseaux anglois, se fait proclamer roi d'Espagne dans les provinces de Murcie et de Valence, soulevées en sa faveur; Lérída et Tortose lui sont livrées, et, par un coup de main audacieux, lord Peterborough s'empare de Barcelone.

Les avantages obtenus par le duc de Vendôme sur le prince Eugene, à Cassano; la dé-

tresse et le désespoir impuissant du duc de Savoie; la mort de l'empereur Léopold, ne compensent pas les dangers qui menacent l'Espagne. Joseph I^{er} en succédant à la couronne impériale et aux états héréditaires de son père, hérite aussi de sa haine implacable contre la maison de Bourbon. Le désordre et la confusion régnoient à Madrid, les mesures les plus importantes étoient mal combinées ou suspendues; les cabales autrichiennes paralysoient tout; le roi et la reine redemandèrent la princesse des Ursins et le ministre Orri.

De nombreux désastres signalèrent le cours de l'année 1706. Les Pays-Bas furent affranchis de la domination espagnole, par la bataille de Ramilies; la déroute de Turin fit perdre l'Italie supérieure; le roi, qui assiégeoit en personne la ville de Barcelone, fut contraint de se retirer, et vit son armée détruite ou dispersée: les drapeaux de l'archiduc flottoient sur les tours de Madrid; la défection complète des Catalans, des Aragonnais, des habitants du royaume de Valence, et la trahison de quelques grands poussèrent le trône de Philippe au bord du précipice.

La France, attaquée elle-même et assaillie de toutes parts, soutenoit avec une constance magnanime l'accablant fardeau d'une guerre malheureuse. La fidélité des Castillans à la cause de Philippe, ne fut pas ébranlée par tant de défections et de revers; le Mexique ne cessa pas de lui livrer ses trésors; les habitants de plusieurs villes, la noblesse, le clergé, l'inquisition même, continuèrent à lui faire un hommage volontaire, ceux-là de leur sang, ceux-ci de leurs richesses. Dans cette généreuse Castille, le patriotisme enflammoit tous les cœurs; les femmes, les enfants couroient aux armes; toute la population se levoit en faveur du prince adopté par Charles II; les dernières classes de la société prenoient part au dévouement général, et les cultivateurs détruisoient les produits de leurs terres plutôt que de les vendre aux soldats autrichiens: l'ennemi périssoit épuisé par les maladies et le besoin.

Touché de tant de loyauté, animé par les exhortations de la reine, que soutenoient les conseils prudents et fermes de la princesse des Ursins, le roi unit ses efforts à ceux des Castillans. Cette fois on vit le commandement des troupes confié à des officiers dont le courage et les talents venoient d'être éprouvés dans les campagnes précédentes. La voix de la nécessité étouffa les clameurs de la jalousie et les cris de l'intrigue: Berwick fut rappelé, et pour la seconde fois l'Espagne apprit de quel poids est souvent un seul homme dans la balance où la fortune pese les destinées des peuples. Berwick commence par inquiéter, par fatiguer l'ennemi, et l'ayant contraint d'évacuer Madrid, lui livre enfin, dans les plaines d'Almanza, une bataille d'autant plus remarquable qu'elle fut la seule que ce général, qui commanda en chef pendant quinze ans, eut offerte ou acceptée: Berwick étoit trop habile pour tenter des succès où le hasard a souvent plus de part que le talent et le courage.

D'une armée forte de trente mille combattants Anglois, Allemands, Portugais et Hollandois, à peine six mille échappèrent au vainqueur. Le duc d'Orléans, qui survient et prend

le commandement de l'armée combinée, le lendemain même de la bataille, soumet les royaumes de Valence et d'Aragon, et plusieurs forteresses importantes en Catalogne. Si la trahison a livré deux possessions extérieures, Naples et la Sardaigne, le reste de la monarchie est du moins débarrassé ou préservé de la présence de l'ennemi.

Mais alors un danger aussi grand qu'inattendu menaçoit Philippe de la perte de sa couronne. Louis XIV, dont les revers avoient lassé la constance, imploroit la paix, et consentoit, pour l'obtenir, d'abandonner toute la monarchie espagnole à la maison d'Autriche, et les forteresses de Flandres à la Hollande. Les alliés, triomphateurs sans générosité, osent exiger que le vieux monarque françois joigne ses troupes aux leurs pour détrôner son petit-fils. Cette lâcheté, réservée pour un autre âge, révolte la fierté de Louis et ranime dans son cœur la force et les vertus de sa jeunesse. Il s'indigne, il s'écrie : *on veut la guerre, eh bien ! je la ferai, non à mes enfants, mais à mes ennemis*. Il en appelle à la fortune, qui lui fut si long-temps fidèle ; à son peuple dont le dévouement l'emporte même sur ses malheurs. Tout s'arme du Rhin aux Pyrénées, et si la vengeance ne suit pas de près l'outrage, du moins des succès partagés rétablissent l'équilibre ; ce qui sembloit décidé redevient douteux, et la fortune demeure indécise et comme en suspens entre les deux partis.

Louis XIV s'étoit vu forcé de rappeler le maréchal de Berwick pour lui confier la défense du Dauphiné. Les intrigues ambitieuses du duc d'Orléans avoient alarmé Philippe V, qui crut utile de l'éloigner ; mais la victoire s'étoit éloignée avec lui, et pour la seconde fois la cour fut forcée d'abandonner Madrid. Le duc de Vendôme accourt, suivi de quelques troupes d'élite ; des volontaires se présentent en foule ; la nation est saisie d'enthousiasme ; les soldats espagnols se livrent à une confiance sans bornes et retrouvent leur valeur première. Deux mois s'écoulent à peine, et des avantages décisifs obtenus à Brihuega et à Villaviciosa replacent la cour à Madrid, réduisent à l'obéissance du roi les provinces révoltées, et l'ennemi est repoussé jusqu'aux frontières du royaume : nouveau Duguesclin, Vendôme est salué *libérateur des Castilles*.

Deux événements, aussi favorables qu'inattendus, amenerent enfin cette paix jusque-là si vainement invoquée. L'empereur Joseph mourut, et un peu d'eau fut jeté sur la robe de la reine Anne. Ce que n'avoient pu faire d'habiles négociateurs, des généraux fameux, des armées formidables, et d'immenses trésors, une goutte d'eau l'opéra. Dans un mouvement de colère l'impérieuse duchesse de Malborough se permit cet outrage envers sa souveraine : la reine indignée, enveloppe ses ministres dans la disgrâce de la duchesse, compose ses conseils d'hommes amis du repos des peuples et de leur pays ; car alors le véritable intérêt de l'Angleterre étoit d'affaiblir la maison d'Autriche, et non pas de réunir dans une même famille l'empire, l'Allemagne, et la monarchie espagnole.

Des préliminaires de paix, qui assuroient à Philippe V le trône d'Espagne et ses possessions en Amérique, furent d'abord signés entre Louis XIV et la reine Anne. Les traités d'Utrecht rendirent cette paix définitive. Tous les intérêts y furent réglés, à l'exception

pourtant de ceux de l'empire et de l'empereur qui, suivant la vieille politique autrichienne, jugea que différer d'accéder aux traités étoit plus conforme à sa dignité. L'Angleterre laissa à l'Espagne le commerce exclusif avec ses colonies d'Amérique, et lui permit la traite des noirs; mais elle retint Gibraltar, Minorque, et fit reconnoître, par Philippe, le droit de succession légitime à la couronne d'Angleterre dans la famille de Brunswick. La Sicile fut cédée au duc de Savoie; les Hollandois conserverent le droit d'avoir des garnisons dans les forteresses des Pays-Bas, et le Portugal se trouva compris dans le traité général. Enfin le traité de Rastadt, signé par l'empereur, consumma l'œuvre de la pacification européenne. Charles VI obtint, par ce traité, une partie des Pays-Bas, Naples, Milan, et la Sardaigne; s'il dut renoncer aux autres possessions espagnoles, il n'abandonna pas les titres pompeux qui y sont attachés, et les conserva moins encore pour flatter sa vanité que ses espérances.

Les généraux autrichiens, en quittant Barcelone, conseillèrent la révolte aux Catalans, et les Catalans se révolterent; Barcelone, érigée en république, ne renonça à son indépendance, qu'après avoir souffert, durant deux mois, toutes les horreurs d'un siege, et après avoir épuisé tout ce que la constance et la bravoure peuvent opposer de résistance à la force.

La reine d'Espagne, dont le caractère ferme et les brillantes qualités avoient si puissamment contribué au salut de la monarchie, n'eut pas la satisfaction de voir éteindre les dernières étincelles de la rebellion: sa mort prématurée excita des regrets universels.

En la perdant, Philippe, né pour être dominé, s'abandonna tout entier à la princesse des Ursins, lui laissant dicter ses volontés et régler l'état. Cette femme, douée d'un génie élevé, paroît avoir ambitionné le périlleux honneur de se placer sur un trône dont elle se sentoit digne. Amie de madame de Maintenon, elle envia un moment sa destinée et porta même ses vœux jusqu'au titre éclatant et aux hommages extérieurs qui manquoient à la favorite de Louis XIV. Mais elle renonça à ce dessein aussi promptement qu'il avoit été conçu et avec d'autant plus de rapidité qu'il n'étoit pas resté impénétrable à des yeux étrangers.

Il y avoit alors à la cour un personnage très subalterne, l'abbé Albéroni, fils d'un pauvre habitant de Plaisance. Fixé en Espagne, après la mort du duc de Vendôme, qui l'y avoit conduit, il s'étoit introduit chez la princesse des Ursins, dont il sut adroitement diriger les vues sur Élisabeth Farnèse, héritière de Parme et de la Toscane: cette alliance devoit donner à l'Espagne des possessions dans la haute Italie. Albéroni représenta Élisabeth comme une femme d'un caractère souple, d'un esprit simple, également dépourvue d'ambition et de talents, sous le nom de laquelle il seroit facile à la princesse des Ursins de perpétuer son crédit ou plutôt son propre regne. Albéroni fut aussitôt envoyé à Parme. Élisabeth Farnèse n'étoit point telle qu'il l'avoit dépeinte; elle avoit l'âme grande et l'esprit éclairé. La princesse des Ursins, découvrant qu'elle avoit été abusée, voulut faire rompre la négociation, il n'étoit plus temps; Élisabeth, déjà mariée à Parme, précipitoit son dé-

part. Le roi, en apprenant son arrivée sur la frontière, s'avance à sa rencontre, suivi de l'élite de sa cour. Il se fait précéder par la princesse des Ursins, empressée d'essayer son ascendant sur l'esprit de sa nouvelle souveraine. Elle l'aborde, mais, ô surprise! c'est pour être chassée de sa présence: on la transporte, à l'instant même, sur la route de Paris, sans lui permettre de repos, sans égards pour son rang et pour son sexe, et malgré les privations qu'elle endure au milieu d'un hiver rigoureux; l'escorte qui l'accompagne, ou plutôt qui l'entraîne, ne la quitte que quand elle est sur les terres de France.

Cette révolution de cour en causa une autre dans les emplois principaux de l'état; Orri reçut son congé, malgré le bien qu'il avoit fait au milieu des embarras de la guerre. Albéroni devint premier ministre: nouvel Olivarès, mais doué de plus de talents, il fascina long-temps les yeux de la nation qu'il gouvernoit, et remplit l'Europe de terreur. Il entreprit de rendre à l'Espagne son ancien éclat, avec toute l'influence qu'elle exerça, pendant plus de deux siècles, sur les destinées de la chrétienté. Les guerres civiles et étrangères avoient produit de bons soldats; cent mille vétérans étoient commandés par des officiers d'une habileté éprouvée; des généraux françois, distingués par leur mérite, avoient été retenus; une marine nombreuse et forte sortit des chantiers, et, divisée en escadres d'évolutions, couvrit les mers. Les blessures de l'état se cicatrisoient; l'ordre étoit rétabli dans les provinces; le trésor-royal s'emplissoit des tributs du commerce et du produit des mines, et la mort de Louis XIV venoit d'affranchir son petit-fils d'une tutele incommode.

L'histoire du regne de Philippe V, n'est, pendant quelques années, que celle des intrigues turbulentes de son premier ministre. Reprendre par la force des armes ce que la couronne d'Espagne avoit perdu par le traité d'Utrecht, et rétablir les Stuarts sur le trône d'Angleterre, tels étoient les projets d'Albéroni. Faire concourir la France à des mesures dont les avantages ne seroient que pour l'Espagne; réconcilier Charles XII et Pierre I^{er} pour les armer contre l'Angleterre, dont ces deux monarques avoient également à se plaindre; flatter le grand Turc d'une diversion puissante en sa faveur, tels étoient ses moyens.

La plupart de ces entreprises échouèrent, les unes parcequ'elles étoient au-dessus des forces réelles de l'Espagne, d'autres parcequ'elles furent précipitées par l'impatience et le défaut de mesure d'Albéroni, et d'autres enfin par des événements contre lesquels un grand politique se précautionne, ne les jugeant pas impossibles, mais qu'un génie hasardeux dédaigne de calculer ou ne sait pas prévoir. Eh! que penser du roi, de ce Philippe V, fils de France, élevé sur le trône par les longs efforts et les immenses sacrifices de la France, et qui autorise contre la France les machinations et les complots de son perfide ministre?

La mort de Charles XII changea les dispositions de son rival; le czar Pierre ne songe plus qu'à civiliser les peuples barbares de la Russie. Les Turcs, tant de fois vaincus par Eugene, souscrivent à la paix, et le traité d'Utrecht est maintenu par une quadruple alliance entre les cours de Vienne, de Saint-James, de Versailles et les Hollandais. De nombreux revers dissipent alors les rêves ambitieux d'Albéroni. L'ingrat Philippe s'étoit déclaré contre

la France; et ce même Berwick, qui deux fois l'avoit raffermi sur un trône où il étoit encore mal assis, vient une troisième fois, non pour le protéger, mais pour le punir. Fontarabie, Saint-Sébastien, Urgel, tombent en son pouvoir; la flamme dévore seize vaisseaux et d'immenses munitions de guerre dans le port de passage. Une flotte espagnole est battue sur les côtes de la Sicile par l'amiral Bing; et dans l'île les troupes de Philippe se dispersent et fuient devant les Autrichiens; une autre flotte, dirigée vers l'Écosse, avoit été détruite par la tempête. Le roi d'Espagne parut enfin ouvrir les yeux sur l'abyme où il étoit placé; l'auteur de tant de désastres, le digne objet du mépris de l'Europe et de la haine des Espagnols, Albéroni, qui devoit être puni comme un grand criminel, fut chassé comme un malfaiteur obscur. Il quitta l'Espagne sous un déguisement, erra pendant plusieurs années dans divers pays, n'étant en sûreté nulle part, et n'ayant eu le temps d'emporter que le chapeau de cardinal, deux fois souillé à cette époque.

L'expulsion d'Albéroni rendit les négociations faciles. Philippe accepta, sans discussion, les conditions déjà réglées par la quadruple alliance. Délivré des noirs soucis de la guerre, il se livra à son zèle pour les pratiques religieuses, et retomba dans la monotonie de ses habitudes privées, deux fois seulement interrompues par le spectacle des auto-da-fé qu'il fit célébrer. Cependant il nourrissoit en secret, mais vaguement, avec le désir de régner aux lieux qui l'avoient vu naître, le singulier scrupule d'occuper un trône dont Charles II n'avoit peut-être pas eu le droit de disposer en sa faveur, et auquel Marie Thérèse, sa grand-mère, avoit si solennellement renoncé. Ces motifs le portèrent à abdiquer en faveur de son fils, comme s'il étoit plus légitime de disposer d'un bien que de le garder. Le jeune roi, proclamé sous le nom de Louis I^{er}, mourut quelques mois après son élévation au trône; et Philippe reprit une couronne qu'il n'avoit qu'en apparence cessé de porter, ou plutôt que la reine soutint toujours d'une main habile et forte: le roi vivoit, et la reine régnoit. Mais on eût dit que la nation espagnole ne produisoit plus d'hommes d'état, et étoit devenue la patrie adoptive des aventuriers de tous les pays. Un commerçant hollandais, poussé par l'ambition, par la faveur, devint duc et premier ministre; présomptueux, plein d'arrogance, comme Albéroni, son élévation fut prompte, éclatante, mais sa chute fut plus rapide, plus profonde. Moins heureux que son prédécesseur, il ne parvint pas à s'échapper; arrêté, mis aux fers, on lui fit éprouver des traitements aussi durs qu'ignominieux.

En 1732, Philippe, plutôt pour occuper ses troupes et réveiller en Europe le souvenir de la valeur castillane, que par la nécessité de repousser une attaque ou de venger une injure, envoya une armée en Afrique, sous la conduite du comte de Mortemar. Cette armée obtint, sur les Maures, plusieurs brillants avantages; les soldats espagnols se distinguèrent comme au temps de Ferdinand et d'Isabelle. Bientôt, sous la conduite du même capitaine, ayant été débarqués sur les côtes de Naples, ils remportent, à Bitonto, une victoire éclatante qui force les troupes de l'empereur d'évacuer ce royaume, et en assure la couronne

à l'infant don Carlos, qui obtient encore, par le traité de Vienne, la Sicile, et les forteresses du littoral Toscan, en échange des duchés de Parme et de Plaisance, cédés à l'empereur.

Ainsi la maison d'Espagne se trouvoit établie, l'ambition de la reine satisfaite, et tout sembloit promettre à l'indolent Philippe une longue suite d'années paisibles : l'insatiable avarice des Anglois ne lui permit pas de jouir long-temps de ce repos.

Des bornes avoient été mises aux usurpations du commerce de l'Angleterre par le traité d'Utrecht, et les articles relatifs à ces restrictions étoient si positifs, que la mauvaise foi britannique pouvoit seule en méconnoître le sens. Mais ce navire de cinq cents tonneaux que les Anglois avoient le droit d'envoyer tous les ans, chargé de marchandises, à la foire de Portobello, leur fut un prétexte suffisant pour établir des factoteries à la Vera-Cruz, à Carthagene, à Buénos-Ayres, et ces factoteries devinrent des dépôts de marchandises d'Europe et des asyles de contrebandiers.

En vain l'Espagne fit des représentations et prit des mesures pour arrêter le mal, les commerçants, ou plutôt les fraudeurs de la Grande-Bretagne, joignirent l'insulte à la cupidité : la fierté castillane irritée, châtia sévèrement l'insolence de quelques contrebandiers. Alors un nommé Jankins, patron d'un des bâtimens qui faisoient ce commerce clandestin, fut présenté à la barre de la chambre des communes, comme une victime de la vengeance et de la cruauté espagnole. Sept ans auparavant il avoit eu les oreilles coupées et le nez fendu ; on lui fit dire, et il déclara, que l'outrage dont il portoit de si terribles marques étoit récent. Une imposture si honteuse, si indigne d'un gouvernement européen, eut les résultats qu'on s'en étoit promis. Des cris de fureur et de pitié retentirent dans toute l'Angleterre ; le peuple demande la guerre et la guerre éclate aussitôt. Ainsi l'avarice, déguisée sous le nom d'humanité, porte dans les deux hémisphères le fer et la flamme, non pour venger un matelot outragé, mais pour enrichir quelques marchands avides et imposteurs.

Le stratagème étoit trop grossier pour que les Espagnols en fussent dupes. Ce lâche sacrifice de la vérité et de l'honneur au plus honteux des besoins, la cupidité, souleva d'indignation un peuple naturellement loyal et généreux. Il s'unit avec une vive ardeur à son roi pour repousser cette cruelle injure. Aucun sacrifice ne coûte et ne paroît trop grand. La suspension des pensions et des grâces ; la suppression des charges inutiles, l'emprunt forcé des capitaux, placés sur des établissemens religieux, n'excitent ni réclamations, ni plaintes : des sommes considérables, échappées aux croisieres angloises, viennent grossir les richesses du trésor de l'état ; et des corsaires espagnols, sortis de tous les ports de la péninsule, désolent le commerce de l'Angleterre et, lui faisant éprouver des pertes considérables, ajoutent aux ressources qu'exige la guerre.

Les expéditions des Anglois contre les possessions espagnoles en Amérique furent presque toutes funestes aux assaillants, et prouverent qu'au loin l'Angleterre n'est redoutable que pour les peuples efféminés de l'Asie.

L'amiral Vernon s'étoit rendu maître de Portobello, mais il échoua devant Carthagene. L'habile et courageux marquis Eslaba, qui commandoit dans la place, força Vernon à se retirer, après lui avoir tué huit mille hommes. Les succès du fameux amiral Anson se bornèrent à la conquête de la petite ville de Païta, dont il s'empara par surprise, et que, par une vengeance toute angloise, il abandonna au pillage et livra aux flammes. Des expéditions contre Caracas, Porto-Cavallo, contre les Florides et l'île de Cuba, tournerent à la honte des armées angloises; et les Espagnols vengerent, dans la nouvelle Géorgie, le pillage et l'incendie de Païta.

La mort de l'empereur Charles VI déchaîna les ambitions de tous les potentats de l'Europe: durant sept ans entiers on les vit tour-à-tour s'unir, se séparer, s'allier, se combattre; couvrir de sang et de ruines les Pays-Bas, l'Allemagne et l'Italie. Tant d'efforts succomberent honteusement sous les conseils et l'épée d'une femme, mais cette femme étoit Marie Thérèse, roi des Hongrois. L'Espagne avoit de foibles prétentions à faire valoir, et prit peu de part à cette guerre déloyale: quelques troupes espagnoles furent envoyées en Italie pour y revendiquer l'héritage des Farneses, en faveur de l'infant don Philippe.

Mais le roi ne vit pas la fin de cette lutte terrible; accablé d'infirmités, il mourut âgé de soixante-trois ans. Né pour le repos, ce prince vécut au milieu des agitations; il régna pendant quarante-cinq années, dont dix-huit seulement ne furent troublées que par l'embarras des affaires intérieures et des tracasseries de cour. La guerre et ses calamités absorberent les vingt-sept autres années de ce regne. Toutes les fautes commises par l'indolence ou l'indécision du roi, il est juste de les rejeter sur les vices de son organisation physique, pauvre et malade. Aussi unissoit-il à une défiance minutieuse, cette obstination rétive qui forme le trait le plus saillant des caracteres foibles et des esprits pusillanimes. Le marquis de Saint-Simon a donné sur la vie privée de Philippe V des détails affligeants, tant ils sont peu dignes de la majesté royale. Il vivoit dans un état de réclusion presque monacale, auquel il s'étoit réduit dès sa jeunesse, par un goût que ses ministres s'empessoient de flatter afin de rester maîtres de la conduite des affaires. Les deux reines tenterent plusieurs fois, mais toujours vainement, de le faire sortir de cette espece de prison où elles vivoient enfermées avec lui; la première y mourut, et la seconde n'en fut délivrée que par la mort du roi. Il ne laissa aucune de ces lois, il ne créa aucune de ces institutions qui recommandent la mémoire des princes à l'estime et à la reconnoissance de la postérité. La fondation de quelques académies, l'érection de Saint-Ildephonse, voilà les seuls monuments qui restent d'un regne de quarante-cinq années. Les dépenses furent cependant considérables, puisqu'en mourant Philippe laissa une dette de quarante-cinq millions de piastres, contractée par lui, et qu'il ajouta à celles de ses prédécesseurs.

REGNE DE FERDINAND VI.

Ferdinand, prince des Asturies, restoit seul des fils de Marie Louise de Savoie. Il touchoit à sa trente-quatrième année lorsqu'il monta sur le trône d'Espagne; ses premiers actes annoncèrent la douceur de son regne et la bonté de son cœur. Les prisons de l'inquisition s'ouvrirent à sa voix, et les exilés, toujours si nombreux à la suite des discordes civiles, se virent rappelés. Il conserva des ministres du feu roi tous ceux que leur expérience et leur capacité pouvoient rendre utiles: il leur adjoignit Joseph Carvajal, recommandable, à-la-fois, par son amour du bien public, son intégrité et ses talents. La nation, émue de joie et d'espérance, bénissoit l'aurore d'un regne qui sembloit devoir mettre fin à soixante années de désastres et de fautes.

Mais au-dehors les événements continuoient à avoir un cours funeste. Lima, capitale des plus riches contrées, avoit été détruite par un tremblement de terre dont les ravages s'étoient étendus sur l'un des côtés de la longue chaîne des Cordillieres. En Italie les revers de l'infant don Philippe se succédoient avec une effrayante rapidité, et don Carlos se voyoit contraint de rester à Naples spectateur immobile des coups portés à sa maison.

Engagé dans une lutte, entreprise pour des intérêts de famille, Ferdinand VI devoit à l'honneur de sa couronne, à l'affection fraternelle, à la fidélité envers des alliés malheureux, une coopération également active et vigoureuse: aussi ne négligea-t-il rien pour redonner aux armes castillanes leur supériorité première.

Des événements, qu'un peu de modération pouvoit prévenir, mais que prévoit si rarement la prudence humaine, changèrent tout-à-coup, en Italie, la face des affaires. Atteinte du vertige de la victoire, l'illustre Marie Thérèse ne se contente pas d'occuper Gênes, elle veut l'opprimer; Gênes se souleve; les troupes autrichiennes en sont chassées; les François accourent: ils étoient vainqueurs dans les Pays-Bas, ils le furent aussi dans la Ligurie, et bientôt leurs drapeaux triomphants apparurent sur les frontières du Milanais. Mais des revers sur l'Océan et au-delà des mers balançoient les victoires sur le continent, et la guerre, ruineuse pour tous, n'offroit de chances avantageuses à personne: le traité d'Aix-la-Chapelle y mit un terme. Les conquêtes furent rendues de part et d'autre. Cependant l'Espagne obtint pour l'infant don Philippe les duchés de Parme, Plaisance, et Guastalla.

Les Anglois ne s'y opposèrent pas; mais l'entrée du golfe du Mexique leur étoit interdite; ils demandèrent et obtinrent la permission d'envoyer à Porto-Bello un de leurs navires chargé des marchandises de l'Europe. Ce seul navire suffisoit à la politique anglaise, puisqu'il pouvoit être, et qu'il devint en effet un moyen de fraudes, de surprises, et de rupture.

Depuis le traité d'Aix-la-Chapelle le regne de Ferdinand VI fut si fortuné, qu'il laisse

peu de souvenirs à l'histoire amante des guerres, des révolutions, et qui se plaît à écrire sur des ruines; Ferdinand s'occupa du bonheur de ses sujets: tous les hommes qui, dans les temps difficiles, s'étoient fait connoître par leur habileté et leurs vertus, il les appelle autour de lui, et leur confie les emplois les plus importants. Ce prince, en montant sur le trône, n'avoit trouvé qu'une cour dégénérée et des administrateurs ignorants ou corrompus. Toutes les institutions utiles étoient tombées faute de surveillance et de secours; l'agriculture, les manufactures, le commerce, tous les arts utiles, qui fondent la prospérité des nations, avoient été négligés depuis la découverte du Nouveau-Monde. La vieille terre d'Espagne ne produit que des grains et des fruits, elle fut dédaignée aussitôt que l'on eut conquis des royaumes où la poussière même est de l'or. Les vaisseaux apportent sans cesse ce métal précieux, aucun n'apportoit de blé, et la famine s'étendoit avec les richesses.

Dans l'espace de deux cent cinquante ans l'Espagne n'avoit pas joui d'un demi-siècle de paix; enfin elle renaissott à la prospérité sous le sceptre réparateur de Ferdinand. Depuis le traité d'Aix-la-Chapelle déjà huit années s'étoient écoulées; le monde jouissoit d'un repos profond; mais l'avare et turbulente Angleterre n'en put supporter plus long-temps le poids. Tout-à-coup, sans motif, sans déclaration de guerre, elle attaque les François dans le Canada, et s'empare, à la manière des forbans, de plus de trois cents vaisseaux, naviguant en pleine paix et sur la foi des traités: c'est par de tels triomphes que les Anglois prétendoient réparer les revers de Lawfeld et de Fontenoy.

Un coup de main hardi vengea d'abord la France; le port Mahon fut enlevé à l'Angleterre; mais ni l'offre que fit Louis XV de céder cette île à l'Espagne, ni le souvenir des trésors et des flots de sang françois répandus, dans les deux guerres précédentes, pour amener l'établissement des infants don Carlos et don Philippe, ne purent déterminer leur frère à s'allier au chef de la maison de Bourbon, si déloyalement attaqué par un ennemi sans foi.

Ferdinand, d'une complexion délicate, avoit reçu de son père une disposition à la mélancolie qui, augmentant avec l'âge, énerma ses facultés, dégénéra en une maladie habituelle, et empoisonna ses dernières années. Craignant toute agitation de corps ou d'esprit, il ne lui restoit plus, dans les occasions importantes, la force de prendre une décision ou de déclarer sa volonté. La contradiction le fatiguoit; haletant sous le poids de sa couronne, il l'eût déposée, si sa femme ne l'avoit aidé à la soutenir. Singulier spectacle de trois reines qui se suivent, et dont le mâle courage saisit le sceptre près d'échapper aux débiles mains de leurs époux.

Le cabinet britannique employa auprès de celui de Madrid la menace, l'intrigue, et la corruption: il y étoit favorisé par les inclinations secrettes et les préjugés de la reine, par un aventurier irlandois nommé Wall, et par un de ces êtres qui, pour devenir d'excellents chanteurs, doivent cesser d'être hommes; Farinelli, en charmant l'oreille de Ferdi-

mand, avoit pénétré très avant dans ses affections et sa familiarité. Quelle que soit l'avarice de tels confidents un peu d'or suffit pour les séduire; ils furent chargés d'alarmer l'esprit du roi sur les dangers d'une lutte avec l'Angleterre, et ces alarmes firent taire la politique qui lui conseilloit de s'unir au roi de France contre l'implacable ennemi de leur maison.

La mort de la reine, arrivée au mois d'août 1758, produisit l'effet le plus funeste sur un esprit, déjà trop foible, pour résister aux peines ordinaires de la vie et de la royauté. Tombé, dès-lors, dans l'abattement le plus sombre, Ferdinand abandonna le soin des affaires. Vivant dans le silence et la solitude, se privant de repos et même de nourriture, il s'attira une complication de maux qui terminèrent son existence à l'âge de quarante-cinq ans.

Ce regne si court, si peu brillant, vit pourtant s'élever des monuments durables. Ensenada, ministre à la fin du regne de Philippe V, avoit été conservé malgré la promotion de Carvajal, son antagoniste. Mais cette jalousie réciproque ne les empêcha pas, plus que la divergence de leurs opinions, de concourir au bien public et de donner une heureuse impulsion à l'industrie. Leur administration est l'époque de l'établissement de plusieurs fabriques importantes; le *canal de Castille*, dans la vieille Castille, et le *canal de Campos*, destiné aussi à vivifier cette province et le royaume de Léon, furent projetés et entrepris. Figueres vit s'élever des ouvrages militaires dont la profusion et la diversité étonnent l'ingénieur de nos jours. L'armée étoit sagement entretenue, et quoique sur le pied de paix, elle comptoit près de cent mille hommes; la marine se composoit de cinquante vaisseaux de haut rang, et avoit quarante mille matelots.

Mais les fausses idées de Ferdinand sur les finances nuisirent aux améliorations; effrayé d'avoir à payer quarante-cinq millions de piastres, montant de la dette laissée par son pere, il voulut concilier l'intérêt du trésor avec la justice, et crut y parvenir en assemblant une junta composée de ministres, d'évêques, de jurisconsultes, et l'invitant à décider si un roi est tenu d'acquitter les dettes de son prédécesseur. Les membres de la junta déclarèrent que sans se déshonorer, sans blesser sa conscience, un roi peut conserver l'héritage de son pere et ne pas en payer les créanciers; le monarque fit banqueroute, aussi trouva-t-on à sa mort trente-huit millions de piastres dans ses coffres, somme presque égale aux dettes de Philippe V.

REGNE DE CHARLES III.

Don Carlos, roi de Naples, appelé au trône d'Espagne, possédoit toutes les qualités qui manquoient à ses prédécesseurs: généreux, vaillant, unissant la franchise à la fermeté, il avoit pendant vingt-deux années fait l'apprentissage de l'art de régner, et le bonheur des Napolitains sembloit le gage de celui qu'il apportoit aux Espagnols.

Si d'abord il parut adopter la politique timide de son frere et ne pas prendre parti

dans la lutte engagée entre la France et l'Angleterre: on reconnut bientôt que c'étoit à la prudence et non à la foiblesse qu'il falloit attribuer cette espece d'hésitation. Il vouloit connoître les ressources de l'Espagne et tenter la voie des négociations; il se présenta comme médiateur; mais ce n'est pas dans la victoire que les Anglois sont modérés; ils rejeterent avec hauteur, presque avec dédain les offres de Charles III. L'Espagne avoit à se plaindre des empiétements du commerce britannique; plusieurs navires marchands espagnols avoient été pris par des bâtimens de guerre anglois; les plaintes que ces pirateries excitoient de la part du cabinet de Madrid, ne furent ni mieux écoutées, ni mieux accueillies que ses offres de médiation.

Charles sentit qu'avec un tel peuple la paix n'est qu'une trêve, et qu'après avoir attaqué la France sans qu'elle lui eût donné aucun sujet de plainte, s'il parvenoit à consommer la ruine de cette nation, il viendrait fondre sur l'Espagne et l'accabler à son tour.

Les chefs des deux branches de la maison de Bourbon, également menacées, signerent le *pacte de famille*, par lequel les rois de France et d'Espagne se garantissoient leurs états *tels qu'ils étoient alors, ou tels qu'ils seroient au moment de la paix qu'on négocioit avec l'Angleterre*. Ce traité, qui fut rendu commun au roi des Deux-Siciles et au duc de Parme, n'avoit rien d'offensif. Il ne renfermoit que des stipulations de précaution, il étoit étranger à l'objet comme aux événemens de la guerre entre la France et la Grande-Bretagne; mais il offroit à l'Angleterre un prétexte de rupture, et elle le saisit avec avidité; car désormais elle se croyoit assez forte pour avouer hautement les deux principes de sa politique; la violence et l'infidélité.

Si la marine espagnole s'étoit jointe, dès le principe de la guerre, à la marine de France, elle eût suffi pour établir l'équilibre entre les puissances belligérantes, et peut-être pour faire pencher la balance en faveur de la maison de Bourbon; mais le cabinet de Madrid étoit resté sous l'influence des conseillers de Ferdinand VI. Wall assistoit toujours aux délibérations, et un sujet du roi d'Angleterre étoit encore consulté sur les mesures qu'il convenoit de prendre pour combattre la Grande-Bretagne.

Des bâtimens, trop foibles et en trop petit nombre, expédiés pour donner aux colonies avis de la dénonciation des hostilités, tombèrent entre les mains des Anglois. Les places qui servoient de boulevards aux possessions espagnoles en Amérique n'avoient pas été mises en état de défense, et se trouvoient presque dépourvues de garnisons. Les flottes ennemies, attaquant à-la-fois, sur des points opposés du globe, s'emparèrent presque en même temps de Manille et de la Havane. L'Angleterre les vit rentrer dans ses ports chargés des palmes qu'elle préfère, l'or et les dépouilles des vaincus.

Le Portugal, d'abord envahi par les Espagnols, avoit été délivré par les Anglois. Mais moins heureux à Buénos-Ayres, ils y perdirent à-la-fois une flotte considérable et les troupes de débarquement qu'elle portoit.

Dans les querelles des gouvernemens la raison et l'équité sont rarement écoutées;

c'est la lassitude; c'est l'impuissance de continuer à combattre qui amène les négociations et dicte les traités.

Les conditions de la paix, signée à Paris, furent avantageuses à l'Angleterre; elle obtint le Canada et ses dépendances, les territoires qui limitent les Apalaches et le Mississipi; la Floride; le fort Saint-Augustin, et la baie de Pensacola, de sorte qu'elle se vit en possession de la moitié du continent américain. La France, qui abandonnoit le Canada aux Anglois, céda aussi la Louisiane aux Espagnols, dont, par cette acquisition, la puissance devenoit plus compacte et n'étoit pas moins étendue. Le gouvernement anglois s'engageoit à détruire toutes les forteresses élevées sur le territoire de Honduras; à n'extraire des bois que des lieux sur lesquels sa majesté catholique permettoit d'en abattre, et à ne faire aucun commerce avec ces contrées. Mais l'Angleterre ne respecte dans les traités que les articles qui lui sont favorables, et refuse d'exécuter ou viole tous ceux qui nuisent à ses intérêts. C'est ainsi que loin de se soumettre à aucune des obligations qu'elle avoit souscrites, on vit ses agents faire désertir par bandes les negres mexicains; exciter les Portugais contre l'Espagne; et que des Anglois, à-la-fois trafiquants et espions, se glissoient jusques dans les lieux dont la jalousie espagnole exclut le plus rigoureusement tout marchand étranger.

Seize années s'écoulerent dans cette espece de lutte; les précautions et la défiance étoient sans cesse éveillées par l'audace, la ruse, ou la perfidie; combat qui se renouveloit à chaque instant sur tous les points, et devenoit plus fatigant, plus intolérable qu'une guerre ouverte; ce qui fit dire à un ministre espagnol que l'Angleterre unissoit à l'insatiable avidité des Carthaginois l'odieuse ambition des Romains.

La destruction de l'ordre de Loyola est l'événement le plus mémorable de cette longue treve. Les jésuites avoient acquis dans les pays catholiques un pouvoir immense et qui sembloit assis sur des bases inébranlables; directeurs de la conscience des souverains et des grands; admis dans l'intérieur des familles; instituteurs de la jeunesse; arbitres dans les matieres dogmatiques: entraînant la multitude par des dehors austeres ou par l'éloquence des prédications: pénétrant dans toutes les classes de la société; ils dominoient en tous lieux, par eux-mêmes ou par leurs adeptes; faisant d'ailleurs de la principale noblesse et du haut clergé, les instruments dociles de la politique de l'ordre. Missionnaires aux Indes, souverains au Paraguay, négociants dans les colonies et dans les grands ports d'Europe, ils savoient employer, avec une merveilleuse flexibilité, tous les moyens de domination. Pendant que leurs statuts restoient voilés aux regards étrangers, une correspondance sûre, de promptes communications instruisoient les chefs de ce qui se passoit en tous lieux et les mettoient à même d'en profiter à propos.

L'obéissance aveugle aux ordres du général qui résidoit à Rome, ne pouvoit pas toujours se concilier avec la soumission due aux lois des états dans lesquels cette congrégation ecclésiastique avoit été admise ou tolérée; il en résultoit des résistances fâcheuses et qui déceloient une ambition plus vaste, plus redoutable encore que ces immenses richesses.

Toutes ces causes exciterent l'envie ou les inquiétudes de quelques hommes d'état et de plusieurs corporations.

Trois ministres : d'Aranda à Madrid , Choiseul à Versailles , Pombal à Lisbonne , concurent le même dessein et parvinrent à l'exécuter par un coup d'état aussi violent qu'inattendu. Tous les jésuites d'Espagne, enlevés à-la-fois , furent aussitôt transportés à Civita-Vecchia. Ils étoient environ trois mille; le pape refusa de les recevoir et, chose plus étrange, de leur accorder des secours. Repoussés de l'embouchure du Tibre, ces malheureux furent déposés en Corse. Ainsi l'Europe a vu de nos jours le clergé françois chercher en vain un asile sur les terres du chef de l'église, et ces mêmes soldats qui au nom de l'irréligion portoient le fer et la flamme dans les plaines d'Italie, exiger, par un premier usage de leurs victoires, en 1795, que les couvents de l'état romain recevroient et alimenteroient les prêtres déportés auxquels on n'accordoit que ce qui n'est pas refusé aux criminels, l'eau et le feu.

La cour de Rome se flatta d'abord d'intimider les cours de Versailles, de Madrid, et de Lisbonne, par des menaces; elle n'effraya personne, et eut recours aux insinuations, aux voies secrettes; cependant elle se refusa, avec obstination, à toutes les propositions qui avoient pour objet de concilier l'existence de l'ordre des jésuites avec la tranquillité des peuples et la sûreté des gouvernements : *qu'ils restent tels qu'ils ont toujours été ou qu'ils cessent d'être*, fut l'*ultimatum* de Clément XIII; *sint ut sunt aut non sint* dit le saint Pere, et ces mots furent l'arrêt de leur expulsion définitive.

Charles III, dont la marine étoit insultée par les puissances barbaresques, envoya contre Alger une expédition formidable; les Hollandois et sur-tout les Anglois accoururent au secours des pirates, dont on les a vus depuis foudroyer le repaire : alors, comme depuis, l'intérêt seul avoit prévalu. Les armes du roi d'Espagne furent plus heureuses en Amérique. L'Angleterre avoit porté le Portugal à attaquer les possessions espagnoles; les Portugais furent vaincus et perdirent la colonie du Saint-Sacrement de Rio de la Plata qui resta à l'Espagne.

La force, soit qu'on la considere dans les individus, dans les partis ou même dans les nations, est le moins sûr et sur-tout le moins durable des moyens de domination, si elle n'est constamment unie à la justice. Le traité d'Utrecht étoit fondé sur l'équité, et personne, à l'exception des Anglois, n'eut la pensée de le rompre. Celui de 1763 ne fut dicté que par la force; l'Angleterre dédaigna même d'en exécuter les conditions comme auparavant elle avoit éludé les stipulations du traité d'Aix-la-Chapelle; c'étoit provoquer à des représailles; la France en trouva l'occasion dans les troubles de l'Amérique angloise, et ne la laissa pas échapper. Charles III hésitoit encore; les scrupules les plus honorables l'arrêtoient; mais l'Angleterre elle-même se chargea du soin de les lever; sa marine ne cessoit de harceler le commerce espagnol, insultoit son pavillon sur les côtes du royaume et jusques dans les ports de la péninsule.

La France avoit signé un traité avec les colonies insurgées ; et le roi d'Espagne , après avoir mis ses possessions d'Amérique à couvert des brigandages exercés contre elles au commencement de la dernière guerre , en fortifiant les points les plus vulnérables de ces riches possessions , après s'être assuré de la neutralité du roi de Maroc , et que la navigation de la Méditerranée ne seroit pas exposée aux déprédations des corsaires barbaresques , après avoir fait admettre , par les traités avec la Porte Ottomane , les Espagnols à partager les bénéfices du commerce du levant ; enfin après avoir porté , par la confiance qu'inspiroit sa loyauté personnelle , toutes les autres puissances maritimes à adopter une neutralité armée , Charles déclare hautement et avec une noble indignation , qu'il ne souffrira plus ni des provocations sur mer , ni des insultes de cabinet : c'étoit déclarer la guerre à une puissance qui ne sut jamais qu'insulter et provoquer.

Les résolutions du roi étoient secondées par l'habileté de son ministre *Florida-Blanca* , mais les amiraux espagnols répugnoient encore à unir leurs efforts à ceux des amiraux françois. Cependant la flotte combinée , forte de soixante vaisseaux de haut bord , paroît à la vue des côtes d'Angleterre ; l'alarme y devient générale , et les habitans épouvantés , se retirent dans l'intérieur des terres.

Quatre cents bateaux plats étoient réunis dans les ports de la Bretagne et de la Normandie ; et quarante mille hommes de troupes n'attendoient que le signal de l'embarquement pour aller porter , sur le rivage ennemi , des coups décisifs. La fortune , ou la corruption , sauva l'Angleterre ; des conseillers timides ou perfides , firent suspendre le départ de l'expédition ; la saison étoit , disoit-on , trop avancée : il ne falloit pas s'exposer aux tempêtes de l'équinoxe , comme si la guerre devoit être sans hasards et sans périls ? Les flottes combinées étoient maîtresses du canal ; on se contenta de ce vain honneur , et l'expédition se termina par des parades et des démonstrations qui n'eurent d'autres résultats avantageux que de jeter l'effroi dans le cœur des Anglois , d'affermir le courage des alliés et de maintenir la foi des neutres.

Le cabinet de Madrid avoit sur-tout en vue de reprendre Gibraltar ; d'immenses préparatifs avoient été faits pour atteindre ce but ; mais le monarque espagnol adopta le projet impraticable de réduire cette forteresse par famine. La flotte réunie à Cadix resta d'abord oisive et n'en sortit , ensuite , que pour des croisières inutiles au commencement et funestes à la fin. Charles refusa long-temps de coopérer à l'exécution de plans mieux entendus , plus vastes et qui devoient avoir de plus importants résultats pour les deux couronnes.

Les détails du siège fameux de Gibraltar se trouvent dans la partie descriptive de cet ouvrage ; il devient inutile de les rappeler ici , d'ailleurs ils sont restés dans la mémoire de tous les hommes instruits des événements du siècle dernier.

A cette époque l'Espagne entretenoit quatre armées ; à Minorque , au cap François de Saint-Domingue , à la Havane et sous Gibraltar. Après cette place le château de Saint-Phi-

lippe dans l'île de Minorque étoit considéré comme la plus forte position de l'Europe; une foible garnison suffit pour défendre ses ouvrages à l'abri de la bombe; il se rendit aux armes castillanes, et ce succès balança le revers éprouvé devant Gibraltar.

Le pavillon espagnol flotloit avec honneur sur les mers des Antilles et du Mexique. L'Espagne, favorisée par la France, remontoit, sur tous les points du globe, au rang d'où elle étoit descendue depuis Philippe II; tandis que l'Angleterre, en apparence et au-dehors toujours fiere et menaçante, au-dedans effrayée et timide, voyoit, avec une rage impuissante, les flottes alliées traîner à leur suite ses navires captifs et ses pavillons abattus. Elle alloit perdre la Jamaïque; son orgueil, vaincu par la nécessité, venoit de s'humilier jusqu'à reconnoître l'indépendance de ses colonies constituées en république; des séditions éclatoient dans son sein et même au milieu de Londres. Dans cette extrémité elle eut recours aux négociations, et se vit contrainte à souscrire au traité qui stipuloit la restitution de Minorque, des Florides, des côtes étendues de Campêche et de Honduras; à se voir fermer de nouveau le golfe du Mexique et à dégager le commerce des entraves forgées par les traités antérieurs.

Charles III tourna contre Alger les préparatifs qui avoient été faits pour s'emparer de la Jamaïque. Le siège fut long et meurtrier; la peste y mit un terme; et la paix se fit à des conditions peu honorables pour l'Espagne, puisqu'elle consentit à payer des subsides au dey.

Le roi dont la puissance étoit affermie dans les deux Mondes, et qui, par son caractère personnel, obtenoit chaque jour une influence plus grande sur les déterminations des autres souverains, n'intervint dans la politique de l'Europe que pour y maintenir la bonne-foi entre les princes et la paix parmi les nations. Libre de tout autre soin au-dehors on le vit s'occuper sans relâche à faire fleurir, dans ses vastes domaines, les arts, les lettres, le commerce et l'agriculture. Ce qu'il conçut, entreprit, exécuta d'améliorations et de travaux utiles, éternise dans le cœur des Espagnols, le souvenir d'un regne dont ils ne parlent qu'avec orgueil et attendrissement. Avant ce regne fortuné rien n'étoit fixe et stable: aussitôt qu'il eut cessé, tout ce qui pouvoit être altéré redevint variable et incertain; car il est de l'essence des gouvernements absolus de changer de système à chaque changement de monarque et souvent à chaque révolution de ministère. Sous Philippe V, sous Ferdinand VI, la politique et l'administration flottoient à l'aventure, prenant chaque jour une route différente, selon les mains nouvelles auxquelles étoit confiée la direction des affaires, ou selon les événements extérieurs, les menaces et les caresses des cabinets étrangers.

Charles ne permit pas à cette politique intrigante et perfide de pénétrer dans ses conseils. Monarque habile et plein de probité, il choisit d'abord pour ministres des hommes habiles et probes, les garda toujours et ne changea que ceux que la mort lui ravit. Les noms de *Grimaldi*, d'*Aranda*, de *Galvez*, de *Campomanès*, de *Florida-Blanca*, sont encore cités avec honneur, dans des temps et sous un regne différent.

D'*Aranda* et *Florida-Blanca* avoient représenté leur souverain à Rome et en avoient rapporté des idées plus philosophiques que religieuses, effet ordinaire de tout spectacle vu de trop près; à l'aspect du jeu des machines toute illusion cesse. C'est au centre de la catholicité qu'ils avoient mieux apprécié l'abus de l'autorité pontificale. Charles vouloit affranchir son pouvoir et ses sujets d'un asservissement que ne réclamait ni l'intérêt de leur conscience, ni l'intérêt de la religion. Les deux ministres seconderent habilement les intentions de leur maître, et par le concordat de 1753, la cour de Rome abandonna des prérogatives dangereuses pour la couronne d'Espagne. On y énonça, sur l'indépendance et les droits des souverains, des principes peu différents de ceux contenus dans les quatre articles de la déclaration faite par le clergé de France en 1682; les relations de l'Espagne avec le saint siège y furent réglées de manière à ne laisser aucun prétexte aux plaintes et aux empiétements. L'inquisition vit à son tour ses prérogatives diminuées, ses attributions restreintes à une surveillance moins odieuse et moins redoutable; si la flamme de ses bûchers s'alluma sous le regne de Charles, ce ne fut qu'une seule fois; ses sinistres lueurs n'éclairèrent que les murs d'une prison. Les cachots qui jadis, et trop long-temps, n'étoient pas assez vastes pour les victimes du saint-office, devinrent presque déserts, et si la terreur de son nom n'étoit point effacée, c'étoit du moins le seul mal que désormais elle pût faire aux Espagnols paisibles et soumis aux lois du prince.

Les forces de terre et de mer avoient été négligées ou plutôt abandonnées sous les regnes précédents. Philippe V ne trouva pas vingt mille hommes sous les drapeaux, à son avènement au trône d'Espagne; aussi l'ennemi pénétra-t-il jusqu'au cœur de ses provinces, et deux fois le chassa de sa capitale. Charles III recréa la marine et l'armée. Il établit quatre maisons ou écoles militaires, une d'artillerie à Ségovie, une de cavalerie à Ocaña, une de tactique au port Sainte-Marie, et une d'ingénieurs constructeurs à Carthagene. Les exercices de l'infanterie furent perfectionnés d'après le système prussien. L'Espagne lui doit les magnifiques fonderies de Séville, de Barcelone, et la fabrique d'armes blanches de Tolède.

En 1788, l'armée de terre comptoit quatre-vingt-dix mille hommes, non compris les milices, et la marine, composée de soixante-cinq vaisseaux de ligne et quarante frégates, avoit des officiers habiles, instruits pendant la dernière guerre, et environ cinquante mille matelots exercés, dont le commerce entretenoit l'expérience et la vigueur.

Galvez, ministre des Indes, combattit avec autant de force que d'adresse et de persévérance les préjugés de ses compatriotes; il affranchit les colonies des entraves mises à leur commerce, et leur ouvrit les ports principaux de la métropole. La compagnie des Philippines fut établie par ses soins; il introduisit un meilleur système dans l'exploitation des mines du Nouveau-Monde; et sous son ministère l'Espagne parut apprécier la valeur, et pour la première fois, prendre possession de ses immenses colonies. C'est encore à Galvez que les Espagnols sont redevables de l'établissement de la banque de Saint-Charles.

Dès long-temps le besoin de modifier le système financier se faisoit sentir. L'équité présida cette fois à toutes les opérations, et la confiance les rendit faciles; la dette de l'état fut amortie; à la fin de 1786 les *valès* étoient recherchés et même négociés avec avantage.

La création ou les riches dotations des majorats, et d'autres coutumes féodales, avoient reçu une extension pernicieuse; le roi les resserra dans des bornes étroites: l'éducation publique devint l'objet de ses soins et de sa protection particulière; il fonda toutes les institutions propres à la favoriser; des académies pour les sciences physiques et mathématiques; un jardin botanique, un cabinet d'histoire naturelle.

L'industrie et la culture des terres ressentirent les effets de son patronage éclairé. Il institua une école pratique d'agriculture à Aranjuez; fit ouvrir des canaux et des routes, creuser des ports et des réservoirs, bâtir des villes, construire des ponts, des digues et des chaussées. Aucun détail de l'administration n'étoit négligé par ce grand prince; il nettoya, il assainit Madrid, il y fit faire un vaste lavoir public; purgea la ville des vagabonds et des mendiants qui en obstruoient les rues, les places et le parvis des églises: des maisons de travail s'ouvrirent pour les recevoir.

Cet aperçu rapide et incomplet ne peut donner qu'une faible idée de tout le bien qui fut opéré pendant un regne de dix-huit années, traversé par deux guerres légitimes, et dont les intervalles trop courts forcèrent le roi de conserver l'attitude guerrière et presque hostile qu'exigeoit plus encore le repos de son peuple que la dignité de sa couronne.

Ce prince est du petit nombre des rois qui ont une physionomie à eux; s'il eut quelques traits de ressemblance, ce fut avec Henry IV son ayeul. Comme lui il eut, dès le début de sa carrière, un royaume à conquérir; comme lui son cœur fut toujours sincère, sa parole toujours franche, et jamais l'infidélité des grands, ni les déceptions de la politique ne parvinrent à corrompre sa loyauté native. Persuadé que la droiture est la première vertu des rois, il fut secret sans être dissimulé; difficile à accorder sa confiance, il l'étoit plus encore à la reprendre; passionné pour la chasse et les exercices du corps, doué d'une complexion vigoureuse, il supportoit sans effort la fatigue et les intempéries des saisons. Négligé dans ses habits, simple dans ses actions et ses habitudes, gai, affable, il inspiroit la confiance et se trouvoit flatté d'être cru un bon homme. Il n'a point paru sur la scène du monde en héros, en potentat fastueux; cependant il fit de grandes choses, en grand nombre, et toujours utiles; ses actions furent belles, mais il ne chercha pas à les rendre brillantes. Il sut se préserver de ces passions honteuses que la flatterie nomme faiblesses et que Charles appeloit d'un nom plus vrai; ce prince fut un rare exemple de fidélité conjugale: père de treize enfants, et veuf à un âge où il jouissoit de toute l'énergie de ses facultés, il renonça à de nouveaux liens et vécut chaste. Il ne sacrifia jamais aux préjugés et à l'intolérance superstitieuse de ses sujets, mais il y laissa sacrifier. L'illustre Olavidez, fondateur des colonies de la Sierra-Morena; Olavidez, dont la gloire avoit excité des jalousies, et des passions plus viles encore, donna lieu, par des paroles indiscrettes,

aux poursuites du saint office. Séparé du monde entier, pendant deux années, et après avoir subi une procédure ignominieuse, le bienfaiteur de l'Andalousie fut déclaré hérétique, inhabile à posséder aucune charge; ses biens étoient considérables, ils furent confisqués, et le tribunal le condamna à une réclusion de huit années dans un monastère: si les fausses impressions qu'avoit reçues le monarque contre Olavidez l'empêcherent d'arrêter une persécution aussi déplorable, il ne permit pas du moins qu'elle fût entièrement consommée, et fit ménager au prisonnier la facilité de s'évader.

Dans cette circonstance le roi devoit sans doute plus de protection à un sujet si distingué et dont les entreprises philanthropiques avoient, dans d'autres contrées, excité la plus vive admiration; mais ce reproche est peut-être le seul qu'on puisse adresser à la mémoire de Charles III: il semble difficile de faire un plus bel éloge de ce prince. Durant son regne il fut rarement flatté, mais fréquemment béni; c'est le destin des bons rois. A sa mort tous les yeux se remplirent de larmes. Quoique âgé de soixante-treize ans, il sembloit avoir été ravi jeune encore à l'amour de ses peuples. Le bonheur de son regne avoit effacé le souvenir des maux passés, son trépas en ranima la mémoire, et parut être le sinistre présage des malheurs à venir.

REGNE DE CHARLES IV.

Charles, prince des Asturies, né le 12 novembre 1748, à Naples, avoit de bonne heure montré le désir de se mêler des affaires publiques, et une certaine impatience de régner dont plus tard il devoit reconnoître et éprouver les tristes effets. Sous les bons rois l'avarice des courtisans est rarement satisfaite; les mécontents de cour sont d'autant plus nombreux qu'il y a plus d'économie dans les finances, plus de sagesse dans les choix, et comme l'inexpérience est présomptueuse et portée au blâme, les jeunes princes se voient bientôt entourés de tous les contempteurs du temps et du gouvernement présent; faciles à persuader que tout ce qui n'est pas selon leurs vues ne peut être bien, leurs flatteurs les poussent à adopter d'autres maximes et hâtent, par des vœux coupables, souvent par des actions sacrilèges, le moment de mettre ces maximes en pratique. C'est ainsi qu'on vit Charles froncer les abus qu'il croyoit reconnoître dans le gouvernement du roi son père: indigné de l'éloignement où il le tenoit des affaires, un jour il tira l'épée contre le ministre qu'il accusoit de cette injure, et le força de fuir pour se soustraire à sa fureur. Charles III fut quelquefois obligé de rappeler à son fils qu'il n'étoit que son premier sujet, et que comme tel, il devoit soumission à tous ses ordres.

Doué d'une constitution robuste et d'une force musculaire prodigieuse, le prince des Asturies aimoit les exercices du corps, et s'y livroit avec une ardeur contraire à l'assiduité et au calme qu'exige la conduite des affaires: aussi prouva-t-il bientôt qu'il y étoit peu propre.

Il avoit épousé, en 1765, Louise-Marie-Thérèse, fille de l'infant don Philippe, duc de Parme, née le 9 décembre 1751. Aussitôt qu'elle sut que son mariage avec l'héritier de la couronne d'Espagne étoit signé, Marie-Louise exigea, même de son frere, que tous les honneurs dus à son nouveau rang lui fussent rendus. Cette princesse vint jeune à la cour d'Espagne où elle se fit remarquer par son air noble, ses grâces naturelles, et sa physionomie aussi spirituelle que vive. Cependant son époux la négligea d'abord, ce qui donna peut-être lieu à quelques imprudences, qui lui furent reprochées, et aux ordres par lesquels Charles III, qui l'aimoit beaucoup, éloigna de sa personne deux femmes, dont elle écoutoit les conseils, et quelques jeunes seigneurs que le roi jugea trop aimables. Tant que Charles III vécut il sut, par une active surveillance, forcer sa bru à mesurer toutes ses démarches; réduite à ne s'occuper que de son époux, elle avoit fini par lui plaire et le subjugué. Aussitôt que cet époux fut roi, Marie-Louise disposa des emplois, des trésors; les ministres lui furent soumis, et elle régna sur l'Espagne, jusqu'au jour où elle remit les rênes de l'état entre les mains de Godoy, qui ne lui permit plus de les diriger. La reine se repentit plus d'une fois de les avoir laissé échapper; plus d'une fois elle desira les ressaisir, mais la foiblesse qui l'avoit portée à les abandonner donnoit trop d'avantages à Godoy pour ne pas rendre ce desir impuissant; et c'est ce qui arriva toujours.

Godoy est issu d'une famille noble, mais pauvre; admis dans la maison militaire du roi, comme simple garde, l'Espagne le vit cinq ans après premier ministre et nommer, dans la même année, duc d'Alcudia, chevalier de l'ordre de la toison-d'or, lieutenant-général, major des gardes du corps et ministre des affaires étrangères; sans autre titre à tant de faveur, sans autres talents pour exercer tant d'emplois, que de bien jouer de la guitare, de chanter agréablement, d'avoir la taille belle et les traits réguliers.

En montant sur le trône Charles IV exprima le desir d'acquitter ce qui restoit des dettes du regne de Philippe V, mais il en fut détourné par d'autres soins. Déjà la révolution françoise effrayoit les gouvernements étrangers. Si l'Espagne, qui avoit souscrit au traité secret de Pavie, ne prit point de part à celui de Pilnitz, elle se prépara à la guerre, et entra dans la grande coalition européenne formée, en 1793, entre l'Autriche, l'Angleterre, la Prusse, Naples, le Portugal, la Sardaigne, la Hollande, les princes de l'empire germanique, les ducs de Parme, de Toscane et le pape.

Le roi se montrait disposé à faire tous les sacrifices pour sauver son parent, l'infortuné Louis XVI, et la mort de ce prince décida Charles à la guerre. Dans ce moment toute la nation espagnole partageoit le ressentiment de la cour; mais deux années s'étoient à peine écoulées que cette même nation, cette même cour, se montrèrent également impatientes d'obtenir la paix.

Aussitôt que la déclaration de Charles IV fut connue, des troupes françoises pénétrèrent en Espagne; elles éprouverent une résistance inattendue, et bientôt furent forcées de rétrograder. A leur tour les Espagnols, qui avoient passé la Bidassoa, près d'Andaye, se

virent contraints à la repasser, après un combat assez vif où ils eurent d'abord l'avantage. Cependant ils enlevèrent la position de Thuir et le camp de Château-Pignon. La forteresse de Bellegarde, défendue par une garnison de neuf cents hommes, mais mal approvisionnée de vivres, tomba au pouvoir du général Riccardos, qui se conduisit envers les prisonniers avec une humanité remarquable en ces temps de fureur; un de ses lieutenants s'empara de Villefranche.

Les troupes espagnoles moins heureuses vers les Pyrénées-Occidentales, avoient été chassées de la montagne de Louis XIV, et tous leurs efforts étoient venus échouer devant Saint-Jean-Pié-de-Port. La guerre s'étoit faite aux deux extrémités de la chaîne des Pyrénées avec des alternatives à-peu-près égales de succès et de revers. Cependant maîtres de Colliourne, de Port-Vendre, du fort Saint-Elme, les Espagnols occupoient, au printemps de l'année 1794, toute la partie des frontières françoises qu'arrose le Tech. Mais enfin ils furent forcés dans leur camp retranché du Boulon et mis dans une déroute complète. Les places, dont ils s'étoient emparés, tombèrent bientôt au pouvoir des vainqueurs qui, peu après, se rendirent maîtres de la vallée de Bastan et, par un coup de main audacieux, enlevèrent Fontarabie. Saint-Sébastien et Tolosa éprouverent le même sort; le fort de Bellegarde fut repris; la vallée de Roncevaux envahie, et la bataille de la Montagne-Noire perdue. L'armée espagnole y laissa dix mille hommes tués, huit mille prisonniers, et une grande partie de son artillerie. Cette bataille, presque également cruelle aux deux partis, coûta la vie aux généraux en chefs françois et espagnols, Dugommier et Launon; l'un périt au milieu de l'action, l'autre à la fin, tous deux également dignes de regrets par leurs talents et leur courage.

L'honneur espagnol n'étoit point flétri par ces revers éclatants; car le soldat et l'officier montraient dans les combats particuliers, comme dans les affaires générales, autant de constance que de bravoure; les généraux n'avoient pas manqué d'habileté et le roi eut plus d'une fois l'occasion de décerner des récompenses méritées à la valeur malheureuse. Jusques-là tous les torts pouvoient être, avec justice, imputés à la fortune; mais à la fin le découragement suivit les revers; l'insubordination, les divisions se mirent parmi les troupes; et une forteresse en état d'opposer la plus longue, la plus terrible résistance, Figueres, capitula sans avoir été attaquée; dix mille hommes abondamment pourvus de tout, se rendirent sans combattre. Charles indigné fit mettre en jugement le gouverneur et les officiers; trois furent condamnés à mort, ainsi que le gouverneur; la bonté du roi l'emporta sur sa justice, il accorda la grâce aux coupables. L'importante place de Roses fit une défense plus honorable, et ne se rendit qu'après un siège de soixante et dix jours. Plusieurs combats meurtriers, mais sans résultats décisifs, eurent lieu sur la Fluvia. Ceux livrés dans la Biscaye eurent des suites plus fâcheuses: Vittoria et Bilbao tombèrent au pouvoir des ennemis. Le gouvernement espagnol, ne voyant plus dans la continuation de la guerre qu'une perspective de revers, consentit à y mettre un terme et le traité de Basle fut signé.

Par ce traité toutes les conquêtes que la France avoit faites sur l'Espagne furent res-

tituées à cette puissance, mais elle céda Santo-Domingo. Elle avoit perdu, pendant cette guerre de deux années, quarante à cinquante mille hommes; vu ravager une partie de la Biscaye, de la Catalogne, de la Navarre, et augmenter ses impôts et sa dette.

Ce traité fut moins défavorable à l'Espagne que celui d'alliance offensive et défensive, signé l'année suivante, à Saint-Ildephonse, par le prince de la paix et le général Pérignon, et qui servit de prétexte à l'Angleterre pour enlever, sans déclaration de guerre préalable, les quatre frégates espagnoles qui rapportoient le tribut ordinaire des mines du Nouveau-Monde.

Pendant cette seconde guerre, où l'Espagne n'a paru que comme auxiliaire de la France, quoiqu'une partie de sa marine ait été enchaînée, avec la marine françoise, dans le port de Brest, on a vu ses foibles restes repousser l'attaque des Anglois contre les Canaries, les combattre vaillamment à Algésiras, rendre inutile le blocus du port de Cadix, et faire échouer la honteuse expédition dirigée par les Anglois contre cette ville malheureuse, au moment où elle étoit en proie aux ravages de la peste.

C'est durant cette guerre que le chef du gouvernement françois, desirant incorporer les états de Parme et de Plaisance à son vaste empire, proposa à la cour de Madrid de les échanger contre la Toscane. Le second traité de Saint-Ildephonse a consommé cet échange. La France a acquis le Parmesan, obtenu la retrocession de la Louisiane; et l'infant don Louis est devenu, sous le titre de roi d'Étrurie, possesseur de la Toscane.

En 1801, les troupes espagnoles se joignirent aux troupes françoises pour faire la guerre au Portugal; mais cette guerre ne dura que quelques mois; Charles aimoit ses enfants, sa fille Charlotte étoit l'épouse du prince du Brésil, il fit la paix, et l'Espagne ne retira de cette agression que la possession d'Olivenza.

Séparée de ses colonies, hors d'état de leur porter aucun secours, l'Espagne a dû s'en remettre à elles du soin de leur propre défense, et elles ont su la rendre efficace.

Il faut en excepter cependant l'île de la Trinité dont les Anglois se sont emparés, sans beaucoup d'efforts, dès le commencement de la guerre. Trop éclairé pour ne pas sentir l'importance de cette île, située à l'entrée du golfe du Mexique et proche de la terre-ferme, le gouvernement de la Grande-Bretagne s'en est assuré la possession par le traité d'Amiens.

Engagée de nouveau dans la guerre qui, après la rupture de ce traité, éclata entre l'Angleterre et la France, et privée des envois d'argent de ses possessions d'Amérique, l'Espagne étoit arrivée à un état d'épuisement et de foiblesse, comparable à celui où elle étoit descendue à la fin du XVII^e siècle sous le regne de Charles II.

En montant sur le trône, Charles IV avoit paru vouloir suivre la route tracée par son pere, dont il conserva plusieurs ministres; mais bientôt Florida-Blanca, qu'une intrigue de cour parvint à éloigner, fut remplacé par le jeune Emmanuel Godoy, devenu si célèbre sous le nom de *Prince de la Paix*. Depuis cette époque la décadence de la monarchie espagnole est devenue chaque jour plus rapide: les travaux commencés, soit pour nettoyer

les ports anciens, soit pour en creuser de nouveaux; ceux projetés pour ouvrir des canaux et des routes, ou pour fonder des écoles et des académies, ont été presque aussitôt abandonnés qu'entrepris, moins encore faute d'argent que parceque le ministre manquoit de ce zèle actif et persévérant, de cette constance dans les vues sans laquelle tout ce qui est grand et utile demeure imparfait. L'accroissement de la population, si rapide pendant le regne de Charles III, s'est ralenti et est devenu à peine sensible sous le regne de son fils. L'agriculture, quoique privée d'encouragement, auroit pu suffire aux besoins de la nation espagnole; cependant la dépense pour l'importation des grains n'a jamais été, durant le regne de Charles IV, au-dessous de quinze millions de francs chaque année. Tandis que les blés de la Castille se gâtoient dans les greniers de l'intérieur, et que les fermiers des dîmes empêchoient l'Aragon d'exporter les grains dont il regorgeoit, Cadix, la Corogne, la Catalogne et les provinces du nord alloient l'acheter à grands frais sur les côtes d'Afrique et dans les ports de la Russie, moins séparés d'elles par les mers, qu'elles ne l'étoient de l'Aragon et la Castille par des montagnes sans routes ou des chemins que le fisc a hérissés de barrières. Les mers étant fermées, le commerce, réduit aux marchés de l'intérieur, n'avoit ni débouchés, ni moyens d'échange, et sa balance présentait à l'Espagne une perte annuelle de plus de 100 millions en numéraire. Le désordre des finances étoit extrême, pour couvrir un déficit qui, durant quelques années, s'est élevé à 300 millions, le gouvernement a eu recours à des emprunts dont l'intérêt exorbitant s'est élevé jusqu'à 38 pour cent, à des créations de valès royaux, dont chaque émission augmentoit le discrédit; à des taxes forcées, sous le nom d'emprunts volontaires; à la spoliation des caisses des établissements publics, de la banque de Saint-Charles, de la compagnie des Philippines, du mont-de-piété, des dépôts judiciaires; à vendre des biens ecclésiastiques, et, enfin, à suspendre le paiement des appointements des employés, et même de l'intérêt des sommes dont il s'étoit engagé à rembourser le capital; moyens ruineux qui ont augmenté de plus d'un milliard la dette de l'état.

La marine, qui, à la mort de Charles III, se composoit de soixante vaisseaux, quarante frégates, cent autres bâtiments de moindre grandeur, et soixante chaloupes canonnières, est réduite à quarante-quatre vaisseaux; le nombre des frégates et des autres bâtiments est diminué dans la même proportion; les arsenaux étoient bien approvisionnés, ils sont vides; le courage et l'instruction des marins de la péninsule étoient en grande réputation, maintenant les mers ignorent le pavillon espagnol. L'armée seule, durant cette période de dix-huit années, a reçu des améliorations considérables, et cependant, quoique la solde des officiers ait été augmentée et que le soldat soit un des mieux payés des soldats de l'Europe; malgré les 150 millions dépensés chaque année pour l'entretien d'une armée qui ne s'élève pas à cent mille hommes, le recrutement est mal assuré, cette armée n'a point de train d'artillerie; la cavalerie est dans le plus mauvais état; les défilés de la Biscaye, les chemins de Bayonne à Madrid sont ouverts; les forteresses de la Catalogne et de

l'Aragon tombent en ruines; la plupart n'ont pas été réparées depuis les guerres de Philippe V, et n'offrent que des décombres impossibles à défendre.

P. S. Telle étoit la situation de la péninsule en 1806. Le Voyage d'Espagne ayant été terminé alors, et par conséquent avant les événements d'Aranjuez et de Bayonne, l'auteur de cette notice s'abstiendra de parler des intrigues de cour et des machinations politiques qui amenerent l'abdication volontaire ou forcée de Charles IV. L'Europe a retenti du bruit de sa chute. L'histoire de ce monarque, de ses malheurs, de sa captivité en France, de son exil en Italie, et de sa mort, arrivée le 22 janvier 1819, dans la soixante-dixième année de son âge, n'entre point dans le plan que l'on s'est proposé. Quoique la postérité ait commencé pour Charles IV et que sa mémoire appartienne à la génération actuelle, trop d'intérêts contemporains sont encore liés aux intérêts de ce prince, pour qu'il soit possible de les peser dans une balance qui paroisse équitable à tous les lecteurs; c'est ce qui a déterminé à les passer sous silence.

DESCRIPTION

DE LA NAVARRE.

NOTICE HISTORIQUE

SUR CETTE PROVINCE.

LE royaume de Navarre actuel est situé dans l'ancienne Vasconie, dont l'origine est inconnue, à moins qu'on ne veuille admettre avec l'archevêque don Rodrigo, et avec d'autres historiens aussi fabuleux, que Tubal en a été le fondateur.

Les seuls détails qui nous restent du regne des Carthaginois dans ce pays, c'est qu'Annibal après avoir passé l'Ebre, et avant d'envahir l'Italie, se rendit maître de la Vasconie entière; mais la mort d'Asdrubal étant survenue, cette contrée se trouva délivrée de la domination étrangère.

Sous le regne des Romains, la Vasconie étoit, selon l'assertion de Ptolémée, un des cantons les plus étendus de la province tarragonaise, puisqu'il comprenoit dans ses limites une partie de l'Aragon et de la Castille: selon le même auteur les Vascons étoient limitrophes des Lacétains au pied des Pyrénées, et des Ilérgetes vers la rive orientale de l'Ebre.

Pour se soustraire au joug des Romains, la Vasconie embrassa et soutint le parti d'Indibilis, et même après la mort de ce chef, elle refusa de se soumettre au consul M. Caton; sa résistance dura jusqu'à l'arrivée de L. Licinius en Espagne: depuis lors ce pays fut soumis à l'empire romain.

Encore ne resta-t-il en paix que jusqu'à l'insurrection de Quintus Sertorius, à qui les Vascons témoignèrent tant d'attachement que, non seulement ils l'accueillirent après sa défaite sur les frontières de Valence, mais qu'après sa mort même, ils continuèrent la guerre avec la plus grande fureur, en s'exposant aux calamités les plus affreuses, jusqu'à ce qu'ils fussent soumis par Pompée.

Après la défaite d'Afranius et de Pétrone, la Vasconie se déclara en faveur de César, et, tant sous son regne que sous celui de son successeur Auguste, elle donna les plus grandes preuves de fidélité: aussi les Vascons furent-ils choisis pour la garde et la défense des empereurs.

Elle se maintint dans la même soumission sous Tibère; et lorsque, dans la suite, Sulpice Galba, nommé empereur en Espagne, forma une légion d'Espagnols, il choisit plusieurs cohortes de Vascons, et les emmena à Rome pour renforcer ses armées. Ce fut

à ces cohortes qu'il dut, selon Tacite, la victoire sur les Allemands, à Gedulba sur le Rhin.

Lors de l'invasion des Alains, des Vandales et des Sueves dans les Gaules, la Vasconie opposa à ces barbares, pendant trois ans, une vigoureuse résistance, et s'exposa aux ravages des soldats de Résarius, roi des Sueves; elle ne se soumit que lorsque Euric, déjà maître de toute l'Espagne, se fut emparé de Pampelune.

Dans l'espace de plus d'un siècle l'histoire fait à peine mention de cette contrée; enfin l'an 587 les Vascons s'emparèrent de l'Aquitaine. Depuis cette époque la Novempopulanie s'appela aussi Vasconie, parceque les Vascons s'étendoient depuis Calahorre jusqu'à la Garonne, fleuve qui servoit de limites à l'Aquitaine. Le duc Austrobalde n'ayant pu les chasser, il fallut que le roi Théodoric vînt, de la France, reprendre sur eux leurs conquêtes. Marca prétend que c'est depuis ce temps que le titre de duché de la Vasconie ou Gascogne fut en usage dans la Novempopulanie; ce duché se composoit alors d'une partie des Vascons aquitains et d'une partie des Vascons espagnols.

Dans la suite il n'y eut presque pas de roi goth qui n'eût à soumettre ce peuple, en étouffant les révoltes qui éclaterent particulièrement sous les regnes de Gondemare, Sisebutte, Suintila et Recesvinte, jusqu'à ce que Vamba les mit pour quelque temps dans l'impossibilité de se soulever, par les châtimens qu'il leur infligea lorsqu'il vint en personne les subjuguier pour avoir pris le parti du tyran Paul.

Le mot de Navarre s'introduisit à la fin du VIII^e siècle, quand les Arabes se rendirent maîtres de tout le pays plat de la Vasconie; dès-lors on appela Navarrois ceux qui habitoient entre les Pyrénées et l'Ebre, pour les distinguer des Vascons habitants des montagnes, qui ne furent jamais soumis à la domination des Mahométans. Ce mot de Navarre vient de celui de *Nava*, plaine, pays plat, et avec la terminaison basque, il doit s'entendre de celui qui vit dans une province proche de quelque montagne.

Vers le temps de la conquête de l'Espagne jusqu'à l'époque où les Arabes s'emparèrent de Pampelune, la Vasconie, et le pays appelé depuis Navarre, obéirent aux ducs de Cantabrie, et puis aux rois des Asturies. Dans la suite, le gouverneur de Saragosse, Ben-Alarabi, s'étant révolté contre Abderrahme I^{er}, celui-ci envoya un de ses courtisans à Paderborn pour offrir à Charlemagne la souveraineté de plusieurs villes d'Espagne. A cet effet l'empereur se porta avec une puissante armée sur la Gascogne et la Navarre, et s'étant emparé de Pampelune, ville qui appartenoit encore aux chrétiens, il fit renverser ses murs afin de mieux tenir les Navarrois dans la soumission; de Pampelune Charlemagne se rendit à Saragosse; mais craignant l'armée nombreuse qu'avoit levée le calife de Cordoue, il résolut de repasser en France. Il se retira en effet par les Pyrénées, et y rencontra les Gascons et les Navarrois qui gagnèrent sur lui la célèbre bataille de Roncevaux.

A la suite de cet événement les Navarrois pour se mettre, à ce qu'il paroît, à l'abri de la vengeance de l'empereur, se soumirent aux Arabes; et tantôt pacifiques, tantôt turbulents,

ils les reconnurent pour souverains, mais cette alliance monstrueuse ne dura pas long-temps; bientôt ils s'unirent aux François: pour les punir, Alhakin dit Abelcarim, général des troupes du calife, vint mettre le siege devant Calahorre, et il ne retourna à Cordoue qu'après avoir pillé et dévasté presque toute la Navarre.

Louis-le-Pieux profitant de l'absence de ce chef, et ajoutant foi aux promesses que lui avoit faites le gouverneur de Huesca, traversa les Pyrénées, et se rendit maître de Pampelune; mais il ne resta que peu de temps dans cette ville; ne voyant pas mettre à exécution les promesses qui lui avoient été faites, il retourna en France par les Pyrénées, où il fit faire des châtimens exemplaires, dans la crainte d'être traité comme Charlemagne; néanmoins il ne put éviter la défaite de la grande armée qu'il envoya contre Pampelune, sous le commandement des comtes Eble et Asinaire; ces deux chefs tomberent eux-mêmes entre les mains des habitants, qui donnerent la liberté à l'un parcequ'il étoit né dans la Vasconie, tandis qu'ils envoyèrent le comte Eble à Cordoue pour le faire punir par le calife. A plusieurs reprises la Navarre tenta de secouer tant le joug des Arabes que celui des princes chrétiens: aussi fut-elle dévastée à diverses époques, par don Ramire I^{er}, par le calife Mahomet I^{er}, et par le roi don Ordogne II. Enfin Sanche Migo Arista, comte de Bigorre, qui avoit gagné l'affection des Navarrois en les aidant dans leur soulèvement, sut profiter de ces circonstances pour s'emparer de Pampelune. Au lieu de lui opposer une forte armée, le roi don Alphonse III lui accorda le titre de comte, tel qu'il étoit en usage à la cour de France; et pour resserrer davantage les nœuds de l'amitié, il épousa une Française nommée Amuline ou Ximene. Le comte Arista gouverna donc la Navarre comme un fief des rois d'Asturie; mais après sa mort les Navarrois proclamèrent roi son fils don Garcie, et depuis lors cette province fut détachée de la couronne asturienne. Ce premier souverain ne régna que peu de temps; il périt dans une rencontre qu'il eut avec l'armée des Arabes. Sa veuve Doña Uraque se chargea de la régence, jusqu'à ce que son fils Sanche Garcès fût en état de monter sur le trône. Celui-ci étendit sa domination sur toute la Basse-Navarre, et conquit plusieurs villes en Castille et en Aragon. Le nom d'Abarca qui fut donné à ce prince, et qu'adoptèrent dans la suite les autres rois, comme un titre glorieux, vient de ce qu'ayant fait mettre à ses troupes des chaussures appelées dans ce pays *abarcas*, afin de descendre plus rapidement les montagnes, il défit par ce moyen l'armée arabe qui assiégeoit alors Pampelune.

Son fils don Garcie, appelé le Tremblant, monta sur le trône en 924; il eut pour successeur son fils le célèbre don Sanche le Grand, qui mérita ce surnom à cause de sa valeur et de ses actions héroïques. Sans nous arrêter ici aux fables de l'adultère de sa femme, et de son combat singulier contre le comte Fernand Gonzalès, nous dirons que l'histoire le proclame le premier des conquérans heureux de la Navarre, puisqu'il sut étendre ses états en Aragon, en Léon, en Castille et en Biscaye. Il se rendit tellement redoutable, que le roi don Bermude III, pour obtenir la paix, se vit obligé de donner en mariage sa sœur dona Sancha

à don Ferdinand, fils de ce roi, et de consentir à le laisser jouir, sous le titre de roi de Castille, de la possession de tout le territoire que don Sanche avoit conquis entre les rivières de Puiserga et de Céra. C'est à ce souverain qu'on attribue la fondation de Palentia. Pour mieux surveiller ses états, il transféra, dit-on, sa cour de Pampelune à Naxera, où elle resta jusqu'au partage du royaume.

L'étendue de ses conquêtes fit commettre à ce roi, quelque temps avant sa mort, la faute dont nous avons parlé plus haut en l'engageant à partager ses états entre ses fils: à don Garcie il laissa le royaume de Navarre, qui comprenoit, outre la province de ce nom, la Biscaye et la Rioja; il donna à don Ferdinand le comté de Castille, et à don Ramire, que quelques auteurs regardent comme illégitime, tout l'Aragon.

Après la mort de ce souverain, son fils don Ramire, profitant du voyage qu'avoit fait à Rome son frère don Garcie, se ligua avec les petits rois de Saragosse et de Huesca, et pénétra dans la Navarre; il auroit usurpé la couronne de son frère, si celui-ci, revenu en Espagne, ne se fût mis à la tête d'une armée pour le repousser.

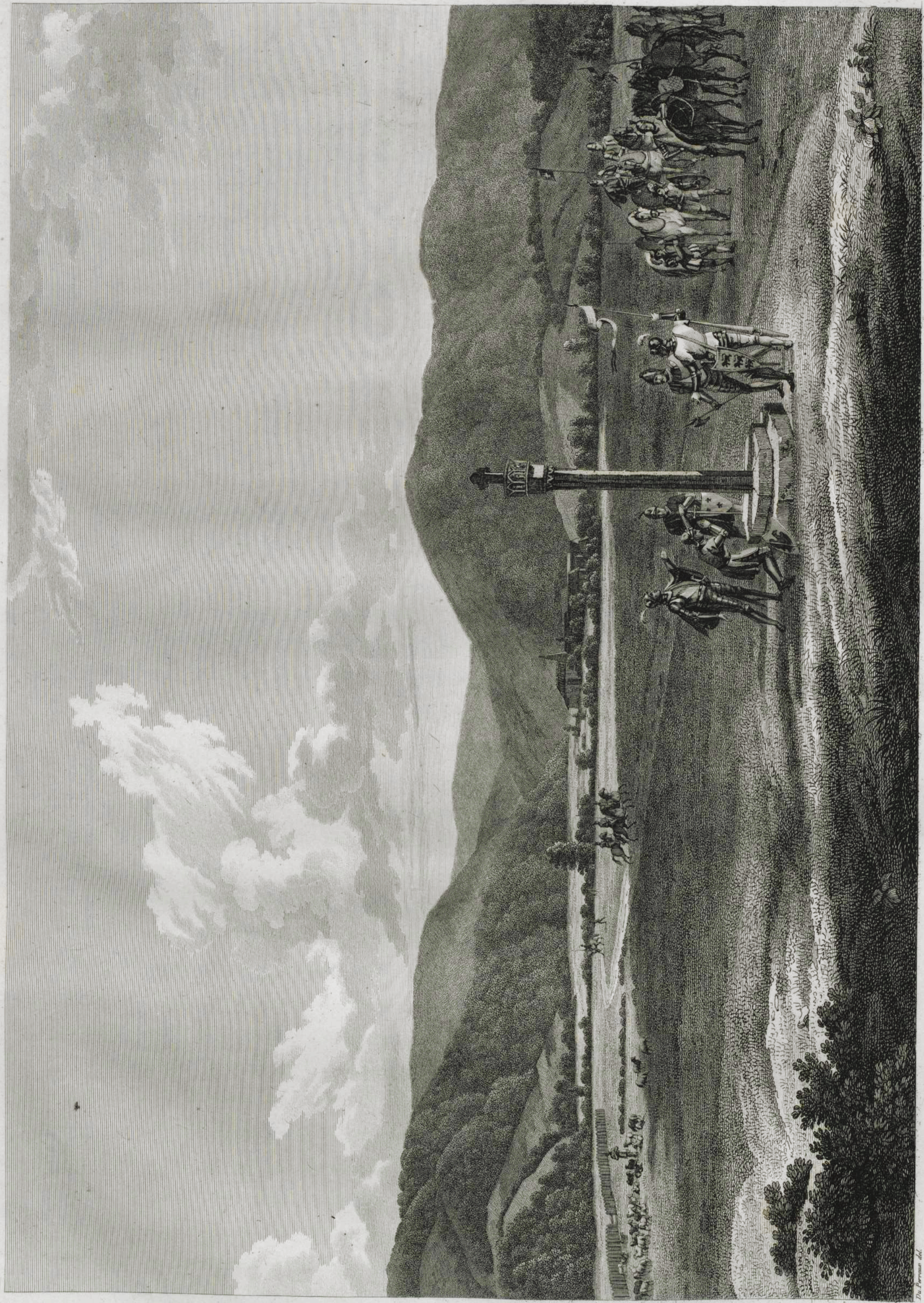
Depuis ce temps Ramire se tint tranquille dans ses états, jusqu'à ce que l'agrandissement de son frère, déjà roi de Castille et de Léon, excitât sa jalousie, au point que voyant déjoués les plus odieux projets tramés contre lui, il lui déclara ouvertement la guerre, et commença par ravager ses frontières.

Le roi don Ferdinand employa tous les moyens pour éviter la guerre; mais ne pouvant vaincre l'obstination de son frère, il marcha contre lui à la tête de son armée, et lui livra la bataille d'Atapuerca: le roi don Garcie y périt d'un coup de lance reçu dans la mêlée. Cette victoire mettoit son adversaire à même de se rendre maître du royaume de Navarre; cependant il aima mieux le laisser à son neveu don Sanche, fils du roi vaincu.

Ce souverain régna avec assez de tranquillité pendant dix-neuf ans; mais un jour étant à la chasse à Peñalen, et s'étant querellé avec ses frères, don Raymond et Doña Erme-sende le précipiterent du haut d'un rocher.

Quoique l'on ne sache pas positivement si ce roi après sa mort déplorable n'a pas laissé des fils pour lui succéder, l'histoire nous assure que depuis cette époque la couronne de Navarre passa au roi d'Aragon don Sanche Ramirez, lequel céda la Rioja et la Biscaye au roi don Alphonse VI, sans doute pour n'être pas troublé par ce prince dans la possession tranquille du nouvel état de Navarre qu'il venoit d'acquérir.

Le territoire navarrois fut donc gouverné par les rois d'Aragon qui se succéderent depuis Sanche V jusqu'à la mort de don Alphonse, surnommé le *Batailleur*, en 1134, lorsque les habitants de Navarre proclamèrent pour leur souverain don Garcie Ramirez ou Garcie V, descendant de Garcie IV. Cette dynastie conserva la couronne jusqu'à l'année 1235, où elle passa dans la maison des comtes de Champagne et de Brie, par suite de l'élection de Thibault I^{er}, neveu de don Sanche VII. Ses successeurs occupèrent le trône de Navarre, et les rois de France, représentant leurs femmes, eurent la régence du royaume,



LLANURA de RONCESVALLES.
PLAINE de RONCEVAUX. | The PLAIN of RONCEVAUX.



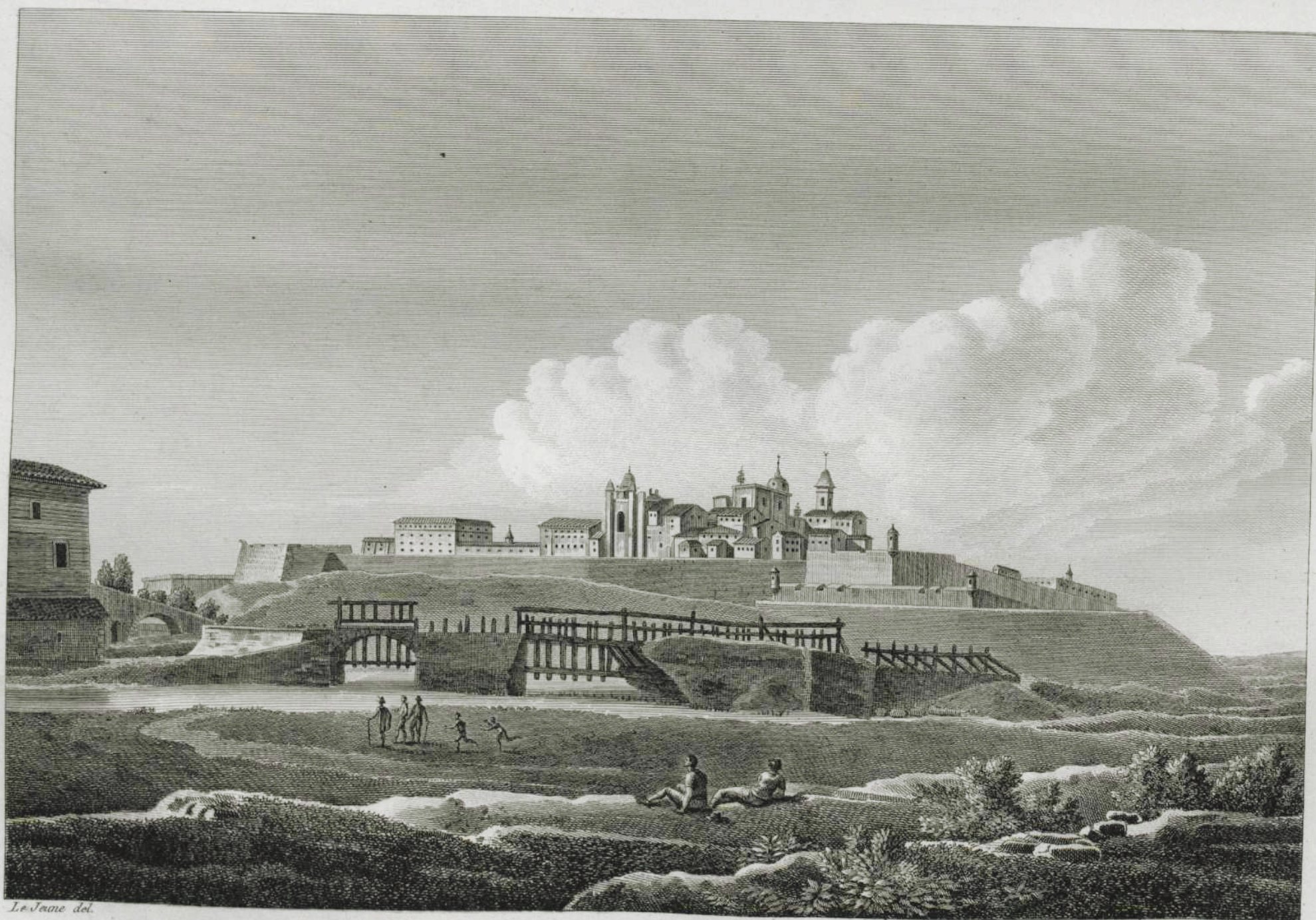
Le Jeune del.

Goussard sculp.

1^{re} VISTA de PAMPLONA.

1^{re} VUE de PAMPELUNE.

FIRST VIEW of PAMPELUNE.



Le Jeune del.

Dormaisson sculp.

2^a VISTA de PAMPLONA.

2^{eme} VUE de PAMPELUNE.

SECOND VIEW of PAMPELUNE.

jusqu'à ce que Charles II, surnommé le *Mauvais*, fut couronné à Pampelune en 1425. Il eut pour successeur son fils Charles le Noble; et à la mort de ce souverain, son gendre don Juan d'Aragon prit possession du trône de Navarre, et le conserva même, après la mort de sa femme, au préjudice du droit échu au prince de Viarme.

Don Juan d'Aragon étant mort, le royaume de Navarre tomba en héritage à sa fille Eléonore, comtesse de Foix, qui le fit passer à François Phébus; à la mort de celui-ci, ce fut sa sœur Catherine qui en hérita: elle épousa Jean, seigneur d'Albret. Ces deux époux furent dépouillés par le roi Ferdinand le Catholique de toute la partie de Navarre située au-delà des Pyrénées, et qui a été en 1518 réunie au royaume d'Aragon et de Castille.

EXPLICATION DES PLANCHES.

PLANCHE I ET II.

Vues de Pampelune.

L'une est prise des bords de la rivière d'Arga, et l'autre du chemin qui conduit à la ville. Pampelune capitale de la Navarre est située dans une plaine au revers de la montagne Saint-Christophe, qui domine la ville N. O; elle est arrosée par la rivière d'Arga qui se dirige du N. à l'O. Quelques auteurs prétendent que Pompée a été le fondateur de la ville, et qu'anciennement elle s'appeloit Pompéiopolis: actuellement cette ville est une des places fortes des frontières d'Espagne: les fortifications, sans être du premier ordre, présentent un aspect imposant; sa principale défense consiste dans un château fort qu'on trouve hors de son enceinte, et qu'on appelle le château du prince, et dans une citadelle construite par Philippe II. Pampelune a des rues généralement belles, larges et droites; les maisons sont hautes et construites en pierres. on distingue dans le nombre de ses édifices l'audience, l'hôtel du vice-roi, et plusieurs maisons particulières. Auprès de la citadelle on trouve un petit bois appelé la *Tacónera*.

PLANCHE III.

Vue de Roncevaux.

Entre le hameau de Burguette et celui de Roncevaux on trouve une petite plaine appelée plaine de Roland, comme on le voit dans l'estampe; au milieu s'élève une croix; depuis là jusqu'à Roncevaux, éloigné d'une petite demi-lieue, le chemin est couvert de broussailles.

Roncevaux n'est qu'un couvent auquel touchent quelques maisons, et qui est desservi par des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Il a été fondé par le roi don Sanche II, après la victoire de las Navas de Tolosa en mémoire de cette bataille. On conserve à côté de son tombeau une partie des chaînes qu'il rompit. Dans la sacristie de ce couvent on montre aussi des calices et des chaussures qu'on dit avoir appartenu à l'archevêque Turpin, une grande croix d'argent qu'on attribue à Roland, et une massue à laquelle est attachée par une chaîne une boule de fer.

A un quart de lieue de cette vallée on commence à gravir les Pyrénées, au haut desquels un rocher noir sert de limites entre l'Espagne et la France.

DESCRIPTION

DE L'ARAGON.

NOTICE HISTORIQUE

SUR CETTE PROVINCE.

LE royaume d'Aragon dont le nom vient d'une rivière appelée ainsi, confine au nord avec la France dont il est séparé par les Pyrénées; à l'est avec la Catalogne et le royaume de Valence; au midi il touche au même royaume de Valence et à la province de Cuença; enfin à l'ouest à la province de Soria et à la Navarre.

Le gouvernement d'Aragon étoit avant l'invasion des Sarrasins, le même que celui du reste de l'Espagne; dans la suite lorsque les alcades maures s'arrogerent la souveraineté, chacun d'eux se rendit maître de la ville où il commandoit. L'origine du royaume d'Aragon date de l'époque de la restauration de l'Espagne.

Les historiens ne sont pas d'accord sur le commencement de ce royaume. En effet, tandis que les uns en attribuent la fondation à Garcie Ximenez, proclamé roi de Sobrarve, par les Aragonois et Navarrois, les autres en font honneur à Aznar, fils ou petit-fils d'un duc d'Aquitaine. En ne s'attachant qu'à ce que l'histoire présente de plus clair, on peut affirmer que dans les VIII^e et IX^e siècles, il y avoit des comtes en Aragon comme dans les autres villes et provinces d'Espagne; mais ils rendoient hommage à un souverain, jusqu'à ce qu'en 1035 les états d'Aragon fussent séparés de la couronne de Navarre par le roi don Sanche le Grand, qui en fit un royaume indépendant pour son fils don Ramire. Ce premier roi agrandit bientôt son royaume par la conquête de Toledé. Il prit pour armes un écu avec la croix d'argent sur un champ d'azur.

Son successeur don Sanche Ramirez se rendit maître de Monzon, et à la mort de son frere aîné, il réunit à ses états d'Aragon la plus grande partie de la Navarre; les deux couronnes restèrent unies jusqu'en 1162, où elles furent séparées de nouveau.

Le roi don Pedre I^{er}, dans le cours de ses conquêtes, augmenta ce royaume de la ville de Huesca, et ses armes d'une croix rouge en champ d'argent, en figurant de plus dans chacun des quatre quartiers une tête noire ceinte d'un bandeau blanc, en mémoire de la bataille qu'il gagna dans les plaines d'Alcara, et qui coûta la vie à quatre rois maures.

Son successeur, don Alphonse I^{er}, surnommé le *Batailleur*, pour avoir gagné vingt-neuf batailles, s'empare de la place de Saragosse où il fit son entrée triomphante le 8 décembre 1118; depuis lors cette ville fut la capitale des royaumes d'Aragon, Sobrarve et Ribagorce,

En 1138 le royaume d'Aragon fut réuni à la Catalogne par suite du mariage de l'infante Pétronille, fille du roi d'Aragon don Ramire II, avec Raymond Bérenger, comte de Barcelonne. Par cette réunion, le roi Raymond I^{er} acquit une grande puissance, et soumit tout le territoire qui forme aujourd'hui le royaume d'Aragon.

Son fils don Alphonse I^{er} qui lui succéda fut le premier comte de Barcelonne, avec le titre de roi de cette ville, et celui de comte de Roussillon et marquis de Provence, état qu'il avoit réuni à sa couronne. Ce monarque qui mourut à Perpignan, avoit ordonné que le monastere de Poblet seroit le Panthéon ou la sépulture des rois aragonnais.

Son fils aîné, don Pedre I^{er}, fut sacré et couronné à Rome par Innocent III, qui lui donna le titre de Catholique; malgré cette qualité il fut à peine de retour de la bataille de las Navas de Tolosa, à laquelle il avoit pris part, qu'il se mit du parti des Albigeois; et ayant porté des secours aux comtes de Toulouse, de Foix et de Cominges, qui se trouvoient bloqués par le comte Simon de Monfort, il périt dans la bataille que celui-ci gagna sur eux aux environs de Toulouse.

Don Jayme ou Jacques I^{er}, qui monta sur le trône après la mort de don Pedre, acquit à juste titre le surnom de Conquérant. Il soumit pendant son regne les îles de Majorque, Minorque et Ivique, et il réunit à ses états une grande partie du royaume de Valence dont il prit la capitale en 1238.

Son fils, don Pedre III, mérita également le surnom de Grand, par lequel le distingue l'histoire d'Espagne, non seulement pour avoir vaincu le roi de France, Philippe III, au col de Panizas, auprès de Gironne, mais aussi pour avoir été le premier souverain qui ait traversé avec une flotte nombreuse les mers du Levant, et combattre les Maures dans leur propre pays. Il conquit la Sicile, se fit couronner roi de cette île à Palerme; soumit la Calabre, la Pouille, l'île de Malte, Corfou, etc.; prépara enfin la route à de grandes expéditions en Grece, en Afrique et en Asie.

En effet, lorsque après la mort de don Alphonse III, don Jayme II fut monté sur le trône, il soumit, à l'aide d'une flotte de trois cents voiles, les îles de Sardaigne et de Corse, triompha des Génois, et se fit rendre hommage par les Pisans; ce fut pendant son regne et en son nom, que les Catalans et Aragonnais pénétrèrent jusqu'au centre de l'empire de Constantinople, s'emparèrent de la Thrace, de la Macédoine, de la Grece, et de la Thessalie, et resterent maîtres d'Athenes et de Néopatrie, villes dans lesquelles ils battirent de la monnoie avec l'image de Saint-George, patron de la Catalogne. Ils en conserverent la souveraineté jusqu'en 1452, où Mahomet II vint les dépouiller de leurs conquêtes. Les quatre souverains qui lui succéderent depuis l'an 1327, dans lequel mourut le roi don Pedre III, jusqu'à l'an 1410, époque de la mort de don Martin I^{er}, s'ils n'agrandirent pas le royaume, ils conserverent du moins le lustre que lui avoient donné leurs prédécesseurs.

La race des comtes de Barcelone s'étant éteinte par la mort dudit roi don Martin, décédé sans postérité, divers prétendants aspirerent à la couronne d'Aragon; ils nommerent pour

décider leurs droits respectifs, neuf juges pris dans les royaumes; ceux-ci s'étant réunis dans la ville de Caspes, jugerent le différent, en prononçant en faveur de don Ferdinand I^{er}, fils de don Juan II de Castille; et ce fut en vertu d'une décision aussi légale que ce prince se fit couronner à Saragosse, le 15 janvier 1414. Son fils don Alphonse V qui après lui occupa le trône, s'illustra par ses entreprises: il s'empara de la ville de Naples, assiégea Marseille, rendit tributaire la république de Gênes, soumit la Sicile, la Sardaigne et la Corse, et acquit par ses conquêtes les titres de roi de Jérusalem, de Hongrie, et de Sicile, auxquels on pourroit ajouter ceux de sage, de prudent et de généreux; car il étoit philosophe, historien et poète distingué, et il combloit de biens les savants de son temps.

Son frere, et son successeur don Juan II, déploya une grande bravoure au premier siège de Perpignan; et pendant son regne la marine aragonnaise se rendit tellement redoutable sur les côtes de Turquie, qu'elle imposa des tributs au grand sultan: don Ferdinand II d'Aragon, et V de Castille, surnommé le Catholique, épousa, du vivant de son pere, l'infante Isabelle, héritière des royaumes de Castille, de Léon et de Navarre; en l'an 1474, la mort de don Henri IV le porta au trône de Castille; et en 1479 celle de son pere lui laissa le royaume d'Aragon.

Depuis cette époque les deux royaumes resterent unis sous le même souverain; cependant chacun d'eux continua d'être gouverné par ses lois particulieres.

Dans la crainte d'être privé, par suite de cette réunion, des privileges nationaux accordés au milieu du IX^e siecle, le *justicia* d'Aragon, dont le devoir consistoit à veiller à la conservation de la liberté et des privileges du royaume, convoqua, après la mort du roi don Juan, les *cortès*, de sa propre autorité, sans prendre l'avis, et sans demander le consentement du nouveau roi don Ferdinand. Celui-ci, sans paroître offensé de cette hardiesse, se rendit avec beaucoup de pompe à Saragosse, et reçut de Louis Naïa, chef des jurats, le 15 juin 1479, le fameux serment, dont la formule ancienne étoit conçue en ces termes: *Nous autres qui valons autant que vous, et qui pouvons plus que vous, nous vous faisons notre roi, en tant que vous conserverez nos privileges; sinon, non.*

Dans ce temps les Aragonnais avoient tellement à cœur le maintien de leurs *fueros* ou privileges, que le simple soupçon d'une tentative méditée contre leur liberté les pousoit à l'insurrection. C'est ce qui arriva dans l'an 1485, lorsqu'une insulte faite par l'algazil du roi au chef des jurats produisit une émeute chez le peuple; on se saisit du coupable; on lui fit son procès, et on le pendit pour venger cet acte de violence. L'autorité royale eut recours à la force armée, et fit mettre à mort quelques uns des jurats. La rebellion fut apaisée pour le moment; mais dans la même année l'exaspération publique éclata de nouveau, au sujet de l'établissement de l'inquisition, ordonnée par le roi aux *cortès* de Tarragone, sur les instances du pere Thomas de Torquemada, et malgré l'opposition prononcée des jurats. Il en résulta que le nouvel inquisiteur, nommé Pierre Vrbuée, qui depuis a été canonisé, fut assassiné à coups de poignards dans la grande église.



VISTA GENERAL de ZARAGOZA.
VUE GÉNÉRALE de SARAGOSSE. || GENERAL VIEW of SARAGOSSA.

Quoique ce crime ne servît qu'à mieux établir le tribunal du saint-office que l'on venoit de fonder, cependant il y eut depuis cette époque une scission déclarée entre le *justitia* d'Aragon et l'inquisiteur général de Saragosse : le premier, soutenu par le peuple, faisoit valoir toute son autorité pour s'opposer aux arrestations et emprisonnements ordonnés par le saint-office, et de plus il expédioit une sorte de provision pour annuler l'ordre de la confiscation des biens. De leur côté les inquisiteurs protégés par la cour, et fideles à l'instruction rédigée en 1498 par Torquemada, soutenoient avec la plus vive ardeur le nouveau système que le saint-office cherchoit à établir.

Ce conflit continuel de juridiction fut cause qu'en l'année 1591, où il s'agissoit de savoir si c'étoit à l'inquisition ou au *justitia* d'Aragon qu'il appartenoit de connoître de la cause d'Antoine Perez, qui s'étoit réfugié à Saragosse pour être entendu en justice ; le peuple, irrité de ce que le saint-office avoit tiré Perez des prisons du *justitia* d'Aragon, et voulant venger cette atteinte portée à ses privileges, courut aux armes, et massacra le ministre du roi, don Inigo de Mendoza ; deux fois il brisa les portes de la prison de l'inquisition, et après avoir donné la liberté au même Antoine Perez, il lui facilita les moyens de se sauver en France.

Pour se venger de cette insurrection, le roi don Philippe II fit marcher contre Saragosse un corps d'armée sous le commandement d'Alphonse de Vargas. Le peuple étant conduit par le même *justitia* d'Aragon, don Juan de Lanuza, fit résistance ; mais Vargas pénétra dans la ville, et fit exécuter plusieurs membres des premières familles, entre autres le *justitia*, le premier fonctionnaire de ce titre qui perdit la vie sur l'échafaud.

Profitant de la terreur et du trouble que ces exécutions avoient répandus, le roi, sous prétexte d'assurer la tranquillité du royaume, appela les *cortès* à Tarragone ; et conformément aux résolutions qui y furent prises, il mit garnison à Saragosse, et supprima beaucoup de privileges relatifs à la liberté du pays. Dans la suite les Aragonais ayant embrassé le parti de l'archiduc Charles d'Autriche, le roi Philippe V les punit en 1707 par l'abolition des *fueros*, et par la suppression des états du royaume. Depuis cette époque l'Aragon est gouverné par les mêmes lois que la Castille.

PLANCHE IV.

Vue générale de Saragosse.

La ville de Saragosse est située sur les bords de l'Ebre, et domine la plaine arrosée par les rivières de Xalon, Gallego et la Huerva. Tous les géographes et historiens anciens s'accordent à dire que l'emplacement de la ville actuelle étoit dans l'antiquité celui de la ville de Salduba, qui, suivant l'ancienne division de l'Espagne, touchoit aux frontières de l'Édétanie et de la Celtibérie.

L'empereur Auguste, lors de son voyage en Espagne, fit de Salduba une colonie militaire, et lui donna le nom de Cæsar-Augusta, en lui accordant en même temps le privilege de l'*immunité*, en y plaçant le siege d'un *conventus* judiciaire, et en la gratifiant d'autres prérogatives diverses comme on le voit par les inscriptions et médailles antiques.

Saragosse resta sous la domination des Romains, jusqu'à ce qu'elle fut conquise par Réciaire, premier roi catholique des Sueves ; mais ce chef ayant été vaincu par Théodoric, fut obligé d'abandonner la ville aux Goths, qui la conserverent jusqu'à l'an 712, lorsque Tarif ou Tarec, capitaine des Sarrasins qui envahirent l'Espagne, se porta, après la conquête de Séville et de Murcie, sur la ville de Saragosse et s'en rendit maître.

Pendant la domination des califes d'Afrique, les vice-rois de Cordoue nommoient les gouverneurs de Saragosse. Le dernier d'entre eux appelé Amer-Ben-Amrou, ayant appris que le chef des Ommiades, Abdelrahman I^{er}, avoit été proclamé dans Archidona souverain de Cordoue, s'empara du commandement absolu de Saragosse ; mais ce ne fut que pour peu de temps ; car dans la même année 756, où Abdelrahman se rendit maître de l'Espagne, il soumit aussi la ville de Saragosse.

Un de ses préfets nommé Ben-Alarabi, voulant se soustraire à

l'obéissance du calife, envoya une ambassade à Charlemagne, pour lui offrir la suzeraineté de Saragosse à condition d'en être le gouverneur. L'empereur ayant accepté cette proposition, entra avec une armée en Espagne, prit Pampelune, et s'empara de Saragosse.

Quant aux dispositions que fit Charlemagne dans cette ville, les auteurs anciens varient au point qu'il est difficile de distinguer la vérité : le seul fait certain c'est qu'il laissa Saragosse sous la domination des Arabes, que le même Alarabi continua d'en être le préfet, et que l'armée en retournant en France, fut complètement défaite par les Vascons dans les défilés de Roncevaux.

L'armée qui avoit été rassemblée à Cordoue sous les ordres du général arabe Abdelcarime pour marcher contre Charlemagne, changea de destination lorsqu'on sut la retraite de l'empereur; elle alla soumettre les villes de Jaen, Huelva et Alcalá qui s'étoient également soulevées: elle revint ensuite sur Saragosse, et laissa pour gouverneur dans cette ville le même général Abdelcarime.

En 855 un Arabe renégat, nommé Bencacin, se souleva contre Mohomad, roi de Cordoue. Ce rebelle qui dans la suite prit le nom de Muza, s'empara tant par la force des armes que par des stratagèmes d'une grande partie des états du Miramamolín, en commençant par la conquête de Huesca, Tudela et Saragosse. Il céda la souveraineté de la dernière de ces villes à l'un de ses trois fils nommé Zimaél, qui la conserva pendant vingt-sept ans, au bout desquels il fut chassé par son cousin Mahomad Abdala: celui-ci resta maître de Saragosse jusqu'à ce que la bataille gagnée par le général Abduhalit fit réunir Saragosse au royaume de Cordoue.

Au commencement du onzième siècle, pendant les guerres civiles qui éclatèrent entre les princes arabes pour la succession de la couronne, divers gouverneurs de provinces et de villes profitèrent de cette occasion pour refuser l'obéissance à la cour, et pour acquérir des souverainetés indépendantes. Parmi les gouverneurs qui se firent rois, fut Almonder Alhagib, qui prit le sceptre de Saragosse; il mourut à Grenade, et laissa son trône à son parent Abdala, fils d'Alhakem; celui-ci eut pour successeur son fils Abu-Algiozami.

Pendant un siècle environ ce fut la maison de Monder ou Almonder qui régna à Saragosse. En 1085 Joseph-Abu-Amer Almutamene hérita de ce trône; les Almoravides le lui conservèrent à cause de sa prudence et de sa sagesse, mais ses bonnes qualités n'empêchèrent pas que sous son règne les forces des Arabes ne fussent réduites considérablement. Il resta même sans armée, ayant envoyé ses troupes au secours du roi de Huesca, qui fut complètement défait dans la bataille d'Alcoraz par le roi d'Aragon don Pedre I^{er}.

Après la mort de Joseph, son fils Abu Giafar, appelé Almostain-Billa fut son successeur: celui-ci ayant péri dans une bataille aux environs de Tudela, il fut remplacé par son fils Abdelmaleh Abu-Mernan, sous la condition qu'il ne se liguerait point avec les princes chrétiens. Son peuple favorable aux Almoravides étoit ennemi des Almohades, dont ce prince tiroit son origine: aussi dès que les Arabes surent qu'il avoit contracté une alliance avec le roi d'Aragon, ils se révolterent ouvertement, et Abdelmalek, pour sauver sa vie, fut obligé de se retirer au château de Roda.

Un Almoravide nommé Mahomed, qui étoit à la tête des rebelles, fut proclamé par eux souverain de Saragosse. Abdelmalek voulant se venger de la trahison de ses sujets, offrit la ville et ses secours au roi don Alphonse, surnommé le Batailleur; celui-ci se hâta de profiter d'une occasion aussi favorable; il mit le siège devant Saragosse, et après avoir essuyé pendant plusieurs mois une résistance vigoureuse, il entra comme vainqueur dans la ville le 18 décembre 1118; il y prit la couronne royale, et

ordonna qu'à l'avenir Saragosse seroit la capitale du royaume d'Aragon, ce qu'en effet elle a été jusqu'à ce jour.

L'aspect que présente Saragosse est celui d'une ville riche au milieu d'une plaine étendue et fertile: le terrain offre peu de mouvement, mais les environs sont embellis par une culture variée, et par des édifices curieux.

La vue que présente cette planche est prise du chemin.

Cette ville est entourée de murs flanqués de tours; elle a neuf portes, onze places, et cinquante rues principales, dont quelques unes sont belles et bien alignées, sur-tout celle qu'on appelle *del-coso*: la ville est entourée de maisons de campagne; dans le nombre des portes on remarque celle l'*Ange* à cause de sa magnificence, et parmi les promenades celles de Macanaz au bord de l'Ebre, celle de l'ancien chemin de Barcelone entre l'Ebre et la rivière de Gallego, enfin de Sainte-Engracie depuis le mont Torrero jusqu'au bord de l'Huerva; le plus beau des ponts est celui de l'Ebre, construit en l'an 1437; il a sept arches en pierre, dont la plus grande à 30 toises d'ouverture. Plus bas l'Ebre est traversé par un autre pont fait en bois; le pont du Gallego est également de bois; et celui de la promenade neuve de Sainte-Engracie sur la rivière d'Huerva n'a qu'une pile en pierre.

La cathédrale appelée la *Seu* est une des églises les plus remarquables de l'Espagne à cause de son antiquité et de la vénération des fideles; elle a cinq nefs, et diverses parties modernes qui en détruisent l'uniformité. Saragosse renferme en outre dix-sept paroisses, vingt-trois couvents d'hommes, seize de femmes, cinq hôpitaux, trois collèges, autant de séminaires, six prisons, l'audience royale, le tribunal de l'inquisition, et une université.

Parmi les édifices de Saragosse celui qu'on appelle la *Députation* mérite une mention particulière; bâti par don Alphonse V vers l'an 1437, cet édifice à 292 pieds de long, 52 de large et 56 de haut: la toiture en est chargée d'ornements et de moulures dorées.

En face de la *Députation* est située la bourse, grand édifice qui renferme une vaste salle surmontée d'une lanterne, et entourée d'une double galerie d'arcades et de colonnes doriques formant ensemble trois nefs. Cet édifice à 192 pieds de long, 120 de large, et 160 de haut.

La maison de l'inquisition est une des plus grandes de Saragosse, sans offrir rien de remarquable, si ce n'est deux statues antiques, qui étant placées au bas de l'escalier, ont été tellement mutilées et défigurées, qu'on ne sauroit plus dire avec certitude ce qu'elles ont représenté; à en juger par les formes, l'une a pu être une Vénus: actuellement elle porte les attributs de la foi, tandis que l'autre, dont on a fait une justice, porte les emblèmes de cette vertu.

PLANCHE V.

Vue de l'église de Notre-Dame du Pilier.

L'édifice qui mérite le plus d'attention à Saragosse, est celui que représente cette estampe.

Une tradition qui date d'un temps immémorial, prétend que la Vierge étant encore sur la terre, c'est-à-dire, avant son Assomption, apparut à l'apôtre saint Jacques, lorsqu'il se trouvoit en Aragon, et lui ordonna de lui bâtir une chapelle: fidèle à cet ordre, le saint apôtre aidé de ses disciples, se mit à élever un temple (1), qui consistoit, selon l'assertion du célèbre Gaspart Barros, contenue dans son itinéraire, page 92, en un petit édifice qui avoit

(1) *Deipara adhuc in humanis agens apparuit ei que injunxit ut sacellum extrueret; quare nihil cunctatus apostolus, discipulis opem ferentibus ædificavit. Deo in ejusdem virginis honorem dedicavit. Lect. 6, in festo dedic. eccles. sanct. salvatoris B. Virgin. Mariæ de columnâ, oct.*



Le Jeune del.

Daudet sculp.

NUESTRA SEÑORA del PILAR en ZARRAGOSSA.

NOTRE DAME du PILAR à SARRAGOSSE.

The VIRGIN of the PILAR at SARRAGOSSA.



Le Jeune del.

Perdoux sculp.

CONVENTO cerca de ZARRAGOSSA.

COUVENT près de SARRAGOSSE.

CONVENT near SARRAGOSSA.



VISTA INTERIOR del CONVENTO de S^{TA} ENGRACIA.
 VUE INTÉRIEURE du COUVENT de S^{TA} ENGRACIA. || INTERIOR VIEW of the CONVENT of S^{TA} ENGRACIA.



VISTA EXTERIOR del CONVENTO de S^{TA} ENGRACIA.
 VUE EXTÉRIEURE du COUVENT de S^{TA} ENGRACIA. || EXTERIOR VIEW of the CONVENT of S^{TA} ENGRACIA.

8 pas de long et 16 pas en tout. Peu d'années après il tomba en ruines. Sans nous astreindre à l'indication chronologique de tous les changements que cet édifice a subis à diverses époques, nous ferons connoître son état actuel.

Ce temple présente un carré oblong de 500 pieds : les trois nefs toutes très vastes en proportion, sont séparées entre elles par des piliers et 7 arches de chaque côté, avec un nombre correspondant de chapelles; quatre servent d'entrée à la cathédrale, cet édifice, quoique surchargé d'ornements, n'offre pourtant rien de magnifique. Sous le regne de don Ferdinand VI l'architecte Ventura Rodriguez entreprit d'en corriger les défauts; mais il n'en vint pas à bout : toutefois on lui doit la construction de la nouvelle chapelle de la Vierge, qui forme sous la grande coupole de l'église un petit temple du même style que la maison de Lorette en Italie : la coupole en a été peinte à fresque par Antoine Velasquez; l'intérieur de cette chapelle est d'une forme ovale, et munie de trois entrées sur trois côtés; à l'est sont dressés trois autels sur l'un desquels la statue de la Vierge est placée au haut d'une colonne ou d'un pilier de jaspe. Les murs de la chapelle sont ornés avec beaucoup de goût; et les peintures et bas-reliefs qui les décorent méritent d'être examinés. Le grand chœur de la cathédrale attire également les regards; fait en chêne de Flandre, il est sculpté et orné de bas-reliefs; le maître-autel tout d'albâtre, est du style gothique : le sculpteur y a pratiqué trois niches au milieu desquelles on voit représentée l'Assomption, presque tout en relief : les figures ont plus de treize palmes de haut. Au-dessous de l'église un caveau dont les murs sont revêtus de marbre noir, sert de sépulture au chapitre.

PLANCHE VI.

Autre couvent près de Saragosse.

Auprès de ce couvent on remarque le canal Impérial, nommé ainsi parceque ce fut sous le regne de Charles-Quint que l'on commença à le construire. Réuni au canal royal de Tauste, il étoit destiné à rivaliser un jour avec le célèbre canal de Languedoc. Nous ne pouvons entrer ici dans de longs détails sur cette entreprise utile et magnifique; cependant nous en donnerons une idée sommaire.

Le canal Impérial, ainsi que le canal royal de Tauste, commencent sur le territoire de Fontellas dans le royaume de Navarre. Le bassin commun aux deux canaux est de 118 toises de long, de 17 de large, et d'une trentaine de pieds de profondeur. Par onze bouches de 6 pieds de large et de 8 de haut, l'eau y pénètre et fournit chaque heure, d'après les calculs qui ont été faits, 3,921,600 pieds cubiques.

Les difficultés qu'il a fallu vaincre pour mettre l'entreprise des deux canaux dans l'état où elle se trouve aujourd'hui ont été infinies; pour empêcher l'effet des crues d'eau, on a construit des murs de soutènements qui font honneur aux ingénieurs; on a élevé des digues pour diriger les courants des rivières, et des garres pour que le canal ne puisse se détériorer; de toutes parts des écluses et des contre-canaux servent à maintenir le canal à son niveau, sans que la pente des collines fasse refluer les eaux vers le bas. Tous les ponts des deux canaux sont ou doivent être construits sur le modèle de celui du passage de Pédrola dont l'arche à 56 pieds d'ouverture et 19 de haut, et dont la longueur totale est de

123 pieds. Non loin de ce pont on trouve un autre pont en aqueduc, qui passe sur la grande écluse de Pédrola. Celui-ci a les mêmes dimensions que le pont précédent, avec la différence que l'aqueduc a 8 pieds de large. Parmi les travaux en maçonnerie de ces canaux on remarque l'ouvrage construit dans la vallée de Xalon, qui se compose de deux grandes murailles, chacune de 1700 toises de long; à la base elles ont 17 pieds de large; au-dessus du socle 13, et à la cime 9; leur hauteur est de 24 pieds : au centre de ces murs correspond un pont aqueduc de quatre arches qui ont 30 pieds de diamètre. Par le moyen de ces canaux une grande partie du terrain aride des royaumes d'Aragon et de Navarre a été convertie en terres fertiles : il a été établi des moulins, des foulons, et des lavoirs de laines; on a construit des fontaines, des ponts et des ports; on a planté des allées d'arbres; les revenus de ces royaumes se sont accrus, et ils augmenteront encore davantage, lorsque le canal Impérial réuni à l'Ebre assurera la navigation jusqu'à la Méditerranée, et lorsque d'un autre côté il pourra rejoindre l'Océan.

PLANCHE VII.

Vue extérieure du couvent de Sainte-Engracie près de Saragosse.

Cette estampe représente l'extérieur du couvent d'hiéronimites de Sainte-Engracie, fondé par Ferdinand et Isabelle. Le portail de l'église a, comme on voit, un entablement avec deux colonnes à balustres de chaque côté de l'entrée; entre les colonnes on voit quatre figures qui représentent les quatre docteurs. L'arche de la porte est ornée d'un grand nombre de figures de séraphins : au-dessus de l'entrée il y a trois niches avec des statues, et puis un crucifix, avec Saint-Jean et la Vierge sur les deux côtés. On a encastré dans ce portail deux médaillons, l'un de Numa Pompilius, et l'autre de M. Antoine; on ignore pourquoi ils ont été placés dans ce lieu.

PLANCHE VIII.

Vue intérieure du couvent de Sainte-Engracie.

Cette estampe fait voir l'intérieur du couvent de Sainte-Engracie : on y remarque la partie du cloître qui donne sur la cour, et l'on voit les armes des rois catholiques avec un grand nombre de petites colonnes de marbre, et sur l'un des côtés les armes de Charles-Quint qui a fait faire cet ouvrage. Le style de l'architecture est ce passage curieux du genre arabe à la renaissance, qui offre toujours de belles lignes avec des détails agréables.

Ce que l'on trouve de plus remarquable dans ce couvent, c'est une église souterraine pratiquée sous l'église principale; elle porte le nom de *las Santas Masas*, et ne s'étend qu'au-dessous d'une partie du chœur de l'église supérieure que soutiennent trente colonnes de marbres divers et d'autres pierres. Ces colonnes divisent la chapelle souterraine en six nefs, et au milieu du souterrain on voit la bouche d'un puits entouré de grilles, dans lequel, selon la tradition, on a enseveli les cendres des nombreux martyrs dont Dace fit brûler les corps. La chapelle n'a que douze pieds de haut, et le plafond imite l'azur du firmament parsemé d'étoiles.

DESCRIPTION

DE LA CASTILLE.

NOTICE HISTORIQUE

SUR CETTE PROVINCE.

LE territoire connu aujourd'hui sous le nom de la vieille Castille, étoit compris anciennement sous celui de la Cantabrie, et s'appeloit Vardulie ou Bardulie; il s'étendoit depuis la source de l'Ebre jusqu'aux environs de la Rioja et d'Alaba, c'est-à-dire, sur l'un des bords du fleuve il comprenoit le pays actuel de Villacargo et Valpuesta, et de l'autre toute la vallée de Sedano, Frias et Pancorvo.

On fait venir le nom de Castille tantôt du roi fabuleux Brigius, tantôt des Castellani, peuplade que Ptolémée place dans la Catalogne, tantôt enfin des forts ou castels que les Romains avoient élevés. Mais aucune de ces conjectures n'est fondée; on sait au contraire que vers le milieu du VIII^e siècle, lorsque le roi don Alphonse I^{er} commença de peupler ce territoire, le nom de *Castella* ou *Castille* fut substitué à celui de Bardulie¹. Le nom moderne est venu probablement des *castels* qui furent élevés pour la défense des lieux nouvellement peuplés contre les invasions des Arabes; et le territoire de la Castille s'étendit probablement à mesure que les princes chrétiens envahirent celui des Maures.

Lors de la conquête d'Osma et de Sépulvéda, on commençoit déjà à se servir de l'expression *vieille Castille*, pour désigner le haut pays jusqu'à l'Ebre, tandis que la rive méridionale prenoit le nom de Castille, sans épithète. Sous le regne des comtes, la Castille avoit pour limites, la rivière de Pisuerga du côté du royaume de Léon; Nagera et les montagnes de la Cogella et d'Oca, du côté de la Navarre; mais lorsque ce comté fut érigé en royaume, il s'étendit au-delà de la Pisuerga. Les rois conserverent même le titre de roi de Castille après la conquête du royaume de Toledé; mais ils distinguèrent alors cette province méridionale par le nom de nouvelle Castille, et aujourd'hui encore on comprend sous ce nom tout le territoire qui s'étend depuis le royaume de Toledé jusqu'aux confins de l'Aragon, de la Manche, de Valence, de Murcie, de Jaen, et de la vieille Castille.

Le nom de comtes, que porterent d'abord les princes de Castille, n'étoit pas seulement un titre honorifique; c'étoit une charge, un gouvernement comme sous les Romains et les Goths.

La chronologie de ces comtes pendant le temps de leur dépendance ainsi que pendant

(1) *Eo tempore populantur.....* (parmi d'autres lieux) *Bardulia quæ nunc appellatur Castella*. Chronique de l'évêque Sébastien.

celui de leur souveraineté, est un des points les plus embrouillés de l'histoire d'Espagne. Nous nous en tiendrons aux faits que l'Académie royale de Madrid regarde comme les plus vraisemblables. Avec cette Académie nous commencerons donc la série des comtes de Castille par Fruéla, que le roi don Alphonse I^{er}, son frere, préposa comme gouverneur au pays de Bardulie, qu'il venoit de peupler.

Il paroît que son fils don Rodrigue fut le premier comte qui établit sa résidence à Oca; à sa mort il laissa le gouvernement à don Diegue Porcel ou Porcelos, qui ayant reçu du roi Alphonse III l'ordre de construire une ville sur la frontiere pour se protéger contre les ennemis, jeta les fondements de Burgos l'an 884.

Le même souverain, Alphonse III, ayant dans la suite soumis tout le pays entre le Douro et la Guadiana, le divisa en plusieurs districts, qui tous furent compris sous le nom de Castille, mais dont chacun eut un comte ou gouverneur particulier; ainsi il y eut des comtes à Burgos, à Lantaron, à Cerezo et à Lara.

La Castille fut gouvernée de cette maniere jusqu'au regne d'Ordogne II. Ce prince, irrité de ce que les comtes Nunno Fernandez, Abolmondar, et les deux freres Diegue et Ferdinand Ansuréz, à qui étoit confié alors le gouvernement de la Castille, ne s'étoient pas trouvés avec leurs troupes à la bataille de Val de Junquera, dans laquelle les rois de Léon et de Navarre furent mis en déroute, les fit comparoître dans un lieu appelé Téjar, et les fit mettre à mort. Cette rigueur du roi exaspéra les grands de Castille: ils songerent à se rendre indépendants; en effet, à l'avenement de don Fruela II, successeur d'Ordogne, ils secouerent ouvertement le joug de l'obéissance.

Après s'être détachés du royaume de Léon, les Castillans nommerent deux juges pour exercer la souveraineté: l'un, nommé Nunno Razura, descendant du comte Diegue Porcelos, et de la famille de Charlemagne, pour le civil; et l'autre Lain Calvo, seigneur intrépide et brave guerrier, pour le militaire. Le gouvernement de ces deux juges réunis ne dura pas long-temps; Gonzale Nunnez, fils et successeur de Razura, réunit en sa personne les deux judicatures, et prit en outre le titre de comte, en épousant la fille d'un des comtes qui avoit été mis à mort par ordre du roi don Ordogne. De ce mariage naquit le célèbre comte Ferdinand Gonzale. On a écrit sur ce premier fondateur de la monarchie castillane tant de choses contradictoires, que nous croyons devoir séparer ici la fiction d'avec la vérité.

En commençant par la partie romanesque, nous rappellerons les hauts faits qu'on attribue à Ferdinand Gonzale. On prétend qu'après avoir vaincu plusieurs fois les rois maures, il déclara la guerre au roi de Navarre, don Sanche Abarca, le provoqua, et le tua dans un combat singulier. Il suffit de comparer l'époque de cette bataille, et celle de la naissance de Ferdinand, pour sentir l'invraisemblance de ce conte. Il n'est pas plus vraisemblable que dans la premiere bataille livrée le jour de Saint-Quirice, il ait vaincu avec cent chevaux et quinze cents fantassins, l'armée la plus nombreuse des Maures, ni qu'il ait gagné la seconde

à Piédrahita avec le secours visible de l'apôtre saint Jacques, ni enfin que la troisième victoire soit due aux efforts des anges qui vinrent combattre pour lui. A ces fables on en ajoute d'autres encore plus romanesques. La reine, veuve de don Sanche Abarca, irritée dit-on, de la mort de son mari, voulut se venger du comte Ferdinand Gonzale : à cet effet, elle l'attira en Navarre par la promesse de lui donner en mariage sa sœur l'infante Sanche. Le comte ajoutant foi à ces offres, se rendit sans soupçon à Pampelune; mais au lieu des nœuds d'amour qu'il y devoit resserrer, il n'y trouva que des chaînes et la captivité. Cependant l'infante qu'on lui avoit promise en mariage, fut touchée de l'air noble et chevaleresque du comte, prit des moyens de le tirer de sa prison, et s'enfuit avec lui à Burgos où ils se marièrent. Dès que le roi de Navarre fut instruit de la fuite des deux amans, il se mit à leur poursuite avec des troupes; mais les ayant atteints, il fut attaqué à son tour et fait prisonnier; par l'intercession de la comtesse il obtint ensuite la liberté; cependant cet acte de générosité de la part de Ferdinand Gonzale ne put désarmer la vengeance de la reine Thérèse. Elle engagea son fils don Sanche, roi de Léon, d'attirer le comte de Castille à sa cour : à peine arrivé à Léon, celui-ci fut saisi et conduit dans un château-fort. Quand la jeune comtesse eut appris cette nouvelle trahison, elle inventa aussi une nouvelle ruse pour sauver son mari; ayant pris un habit de pèlerine, elle feignit d'aller en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle; et passant par Léon elle demanda à voir le prisonnier. Dès qu'elle en eut obtenu la permission, elle lui fit endosser le vêtement qu'elle portoit, et sous cet habit de pèlerin le comte s'enfuit en Castille. L'infante restée seule dans la prison, écrivit au roi de Léon une lettre que quelques uns des meilleurs historiens n'ont pas dédaigné de copier, et dans laquelle avouant sa ruse, la princesse déclare au roi que sa gloire est assurée, soit qu'on la fasse mourir, soit qu'on lui donne la liberté. Le roi de Léon touché de cet acte d'amour conjugale lui accorda sa grace, la fit conduire auprès de son mari, et conclut la paix avec la Castille. Pour ajouter du merveilleux à ce roman, les historiens racontent gravement que les ossements de Ferdinand Gonzale s'entrechoquent encore dans le tombeau toutes les fois qu'il doit y avoir une bataille ou une déclaration de guerre. Tous ces contes ainsi que d'autres de la même espece ont été tellement accrédités par les chroniques anciennes, que les auteurs modernes ont été obligés d'en démontrer les anachronismes et les invraisemblances pour les faire tomber.

Ce que l'on peut assurer avec certitude en laissant de côté tout ce qui paroît fabuleux, c'est que le comte Ferdinand Gonzale naquit à Burgos, et épousa l'infante Sancha, fille du roi de Navarre don Garcie le *Trembleur*. On ne peut douter de ses exploits héroïques; il gagna aux environs d'Osuma une bataille fameuse sur l'armée d'Abdérachme. Il remporta une grande victoire, que les auteurs appellent celle d'Azinas; et il eut dans la suite d'autres succès militaires à Cascaxarès, à Talavera, à Salamanque, et à Piédrahita. La renommée que lui valurent ces hauts faits lui servit à consolider l'indépendance des Castellans; l'occasion y contribua également : en effet, lorsque don Sanche surnommé l'Engourdi succéda

à don Ordogne III, le comte Fernand Gonzale profita du mécontentement d'un parti dans le royaume, lui fournit du secours, fit déposer don Sanche, et mit sur le trône don Ordogne, surnommé le Mauvais, en lui donnant en même temps pour épouse sa fille, l'infante Uraque. Ce fut ainsi qu'il affermit la souveraineté de la Castille, dont il jouit jusqu'à sa mort.

Son fils Garcie Fernandès lui succéda dans la souveraineté du comté de Castille; et quoiqu'il eût son propre fils don Sanche à combattre comme rebelle, il ne laissa pas de soutenir la gloire de sa famille, soit en repoussant les fréquentes invasions des Arabes, soit en contribuant à la victoire que les chrétiens remportèrent à Talatannazor sur le célèbre Almanzor. Il ne cessa de donner des preuves de sa valeur, jusqu'à ce qu'il mourut des suites des blessures reçues à la bataille d'Alcozer, aux environs d'Osmá. C'est sous le regne de ce comte que les historiens espagnols placent le roman des sept infants de Lara. Ces sept frères, disent-ils, assistoient aux noces qu'on célébroit à Burgos pour le mariage de leur oncle Ruiz Velasquès et dona Lambra; mais ayant été insultés, d'après les ordres de cette dame, par un esclave qui les aspergeoit avec un tronçon de chou trempé dans le sang; l'un des infants tua l'agresseur auprès de la nouvelle mariée; celle-ci demanda vengeance à son mari, qui, pour lui obéir, chargea le père des sept infants, Gonzale Gusties, d'une fausse mission auprès du roi de Cordoue, en faisant en même temps prier le calife de retenir son parent comme prisonnier. Ayant réussi à éloigner le père, Ruiz Velasquès tendit une embûche à ses fils dans les plaines de Moncaye, où ils devoient passer avec leur gouverneur. Surpris par les Maures, ils furent tous tués, et on envoya leurs têtes à Cordoue. Cependant Gonzale Gusties, prisonnier dans cette ville, obtint les faveurs de la sœur du calife, et eut d'elle un fils qui fut appelé Mudarra. Dès que celui-ci fut en âge de manier les armes, il passa en Castille, et pour venger la mort de ses frères, il tua Ruiz Velasquès, et brûla vive dona Lambra, se fit baptiser et armer chevalier, et obtint de la mère des sept infants l'héritage de la seigneurie de Lara. C'est à lui que l'on fait remonter l'origine des Manriques de Lara. Mais toutes ces aventures romanesques ne sont qu'une suite du roman de Fernand Gonzale et de Sancha, et probablement elles ne contiennent aucun fait véritable.

En 1005, Garcie Fernandès eut pour successeur don Sanche Garcie, qui continua les guerres contre les Arabes, et obtint sur eux des succès tellement marqués, que pendant les factions des Mahométans de Cordoue, l'un des prétendants, nommé Zuléma, crut devoir implorer ses secours, pour conquérir le trône sur ses concurrents. En effet, don Sanche entra en triomphe à Cordoue, et donna la couronne à Zuléma.

Son fils don Garcie lui succéda à l'âge de sept ou huit ans; l'infante de Léon, fille d'Alphonse V, lui fut promise en mariage; mais en se rendant à la cour de cette princesse pour l'épouser, il fut assassiné par les fils du comte de Véla, qui avoient toujours refusé de reconnoître la souveraineté de la Castille. Après cette lâche trahison ils s'enfuirent du royaume de Léon; mais le roi de Navarre les fit saisir à Monzon, et les condamna à être brûlés vifs.

La lignée des comtes de Castille s'étant éteinte par la mort de don Garcie, la souveraineté échut à dona Elvire ou Mayor, femme du roi de Navarre, don Sanche surnommé le Grand, lequel représentant cette héritière, prit possession du comté. Ayant déclaré ensuite la guerre au roi de Léon don Bermude III, il enleva à ce prince une grande partie de ses états, et le força dans le traité de paix à donner en mariage sa fille Sancha à l'infant de Navarre don Ferdinand. Ce prince fut mis avec le titre de roi sur le trône de Castille, et régna sur tout le pays conquis par son pere, depuis la Pisuerga jusqu'à la riviere de Cea. Mais ces conquêtes lui furent disputées après la mort du roi de Navarre, par son beau-pere Bermude III. Il les défendit avec une valeur digne de son pere, et livra aux Léonnois, dans la vallée de Tamara ou Tamaran, une bataille sanglante, dans laquelle Bermude laissa la vie. Le vainqueur, sans perdre de temps, se porta sur Léon, et soutenant, les armes à la main, les droits de sa femme dona Sancha, il se fit couronner dans la capitale comme souverain de ce royaume. Ce fut en 1037 qu'il réunit la souveraineté de Léon à celle de Castille, mais en laissant à chacun des deux pays ses lois particulieres. Quelques historiens ont donné à ce prince le surnom de Grand à cause de ses conquêtes, de l'étendue de sa domination, et de ses victoires sur les Arabes, qu'il avoit soumis et forcés de lui payer tribut. Croyant devoir partager entre ses fils ses nombreux états, il laissa à l'aîné, don Sanche, le royaume de Castille, qui de l'est à l'ouest s'étendoit depuis les frontieres de la Rioja jusqu'à la riviere de Cea, et du nord au midi depuis Alava jusqu'au Douro. Il légua à son fils don Alphonse les royaumes d'Asturie et de Léon; à don Garcie les états de Galice; à sa fille Uraque la ville de Zamore avec le titre de reine; et à dona Elvire la seigneurie de Toro.

L'an 1065, année de sa mort, ses fils entrèrent en possession des états qu'il leur avoit légués; ils régnerent paisiblement durant la vie de la reine douairiere; mais dans la suite don Sanche, se plaignant du passe-droit qui lui avoit été fait en qualité de prince aîné, fondit les armes à la main sur les états de son frere don Garcie, et après l'avoir dépouillé de toutes ses possessions, il déclara la guerre à don Alphonse, le vainquit, le fit prisonnier, et le força de lui céder tout le royaume de Léon, et de prendre l'habit de moine dans le monastere de Sahagun.

Ce fut sous le regne des trois derniers de ces princes que parut don Rodrigue de Bivar, héros justement célèbre par ses hauts faits, qui lui ont valu les surnoms glorieux de *Champion*, de *Cid* ou seigneur, et de *Conquérant* invincible de Valence. Les bornes de cette Notice ne permettent pas d'entrer dans des détails sur ses exploits, assez connus d'ailleurs par les poésies qu'ils ont inspirées.

Pendant le regne de dona Uraque et de son fils don Alphonse, les couronnes de Castille et de Léon resterent unies; mais ce prince les sépara, en léguant l'une à son fils aîné don Sanche, et l'autre à son fils don Ferdinand; et ce ne fut plus que long-temps après, sous le regne de Ferdinand, surnommé le Saint, que les deux royaumes ne formerent qu'une seule monarchie qui tendit encore plusieurs fois à se diviser, soit pour les dissensions entre



VISTA de la PUERTA TRIUNFAL, y de la CATHEDRAL de BURGOS.

VUE de la PORTE TRIOMPHALE et de la CATHEDRALE de BURGOS.

VIEW of the TRIUMPHAL GATE, and of the CATHEDRAL of BURGOS.



PLANO de BURGOS y de sus CERCANIAS.
PLAN de BURGOS et de ses ENVIRONS.

le prince don Sanche et les infants de la Cerda, soit par les factions qui divisèrent les grands pendant la minorité de don Ferdinand, fils du roi don Sanche, soit enfin par la guerre civile qui éclata entre les deux frères don Pedre et don Henri. Les rois catholiques don Ferdinand et dona Isabelle ayant réuni, à-la-fois, les couronnes d'Aragon, de Castille et de Léon, consolidèrent une monarchie, qui devint une des plus grandes de la terre par la conquête des Indes occidentales, que l'on commença à découvrir en 1492, ainsi que par la réunion des royaumes de Naples et de Navarre.

PLANCHE IX.

Plan de Burgos.

Quelques historiens espagnols, voulant remonter à l'origine de Burgos, prétendent que sur l'emplacement de cette ville ou aux environs il y avoit anciennement une autre ville. Marineus Tarraffa et Vener en citent même le nom, qui est, selon eux, *Mos-Burgos*. Cependant ni Ptolémée, ni aucun autre géographe ancien ne parlent d'un lieu de ce nom. Louis Nunnès et Florian de Ocampo l'appellent Augusto-Briga; mais des deux Augusto-Brigas dont l'*Itinéraire* fait mention, l'une étoit située entre Mérida et Toledé, et l'autre entre Numance et Taragone.

Toutes ces assertions ne reposent donc sur aucun fondement, et l'on peut soutenir que Burgos n'existoit point au temps des Romains, d'abord parcequ'on ne trouve aucune antiquité, aucun monument qui le prouve; et puis l'emplacement de la ville actuelle se trouvoit isolé et éloigné de la route militaire.

On ne peut reculer l'époque de la fondation de Burgos au-delà du temps où le roi don Alphonse I^{er} commença de peupler une partie de la vallée étroite qui se prolonge depuis la descente des montagnes d'Occa jusqu'à la ville de Tardasos: ce territoire, connu anciennement sous le nom de Bardulic, prit peu à peu celui de Castille, dénomination qui lui est restée jusqu'à ce jour.

Les colons qui furent appelés par ce prince pour défricher une terre qui, étant arrosée par les rivières d'Arlanza et Arlanzon, paroissoit très propre à l'agriculture, bâtirent plusieurs hameaux, et ils le partagerent, à ce qu'il paroît, en six petites bourgades, dont on reconnoît encore les traces aux ermitages de l'église de S^{te} Croix, de S^t Jean-Baptiste et de S^{te} Colome.

Tous ces bourgs offrirent aux Arabes un passage libre pour faire des excursions sur le territoire de Léon.

Le pays resta dans cet état jusqu'au regne d'Alphonse III. Ce prince ayant trouvé une hauteur qui dominoit toute la campagne, et pouvoit la mettre à l'abri des incursions ennemies, ordonna au gouverneur don Diegue Percellos d'y construire un château-fort, et de réunir en une seule ville les six bourgades: on donna à ce lieu le nom de Burgos, parcequ'il fut construit entre des églises et de petits bourgs. Lorsque dans la suite les princes chrétiens étendirent leurs conquêtes, les habitants quitterent le co-teau, et vinrent s'établir dans la plaine. Aussi la rue qui autrefois étoit la plus basse, est maintenant la plus haute de la ville; on l'appelle la rue S^t Martin ou rue vieille.

C'est dans cette rue que se trouvoient les palais du comte Fernand Gonzale et du Cid; le premier étoit situé à l'endroit où l'on a élevé un arc de triomphe en son honneur, et le second entre la paroisse S^t Martin et la porte de ce nom.

Nous avons dit, dans la Notice historique sur la Castille, que

(1) Voyez la description de cet arc, dans le tom. 26 de l'*España Sagrada* de Florès, pag. 172.

Fernand Gonzale étoit le fondateur de la souveraineté de cette province; Burgos, devenue le siège de la cour de ce prince, obtint successivement plusieurs privilèges, entre autres celui de parler la première dans les cortès (prérogative qui lui est pourtant disputée par la ville de Toledé) et celui de porter l'étendard au couronnement d'un nouveau roi.

La ville actuelle est située sur la rive droite de l'Arlanzon; elle est dominée par le château, et peut contenir une population de douze à quinze mille âmes.

A. Cathédrale.

B. Portes de la ville.

C. Monument du Cid.

D. Château ruiné.

E. Promenade publique.

F. Maison commune.

G. Caserne.

Au XV^e siècle Burgos étoit l'une des villes les plus commerçantes de l'Espagne; aujourd'hui son industrie est réduite à quelques fabriques peu importantes; mais son territoire est bien cultivé et ses habitants paroissent dans l'aisance.

PLANCHE X.

Vue de la porte triomphale et de la porte de Burgos.

La porte triomphale que représente cette estampe est située près de l'hôtel du gouvernement, et s'appelle *l'arc de S^{te} Marie*. Parmi les divers ornements d'architecture de ce monument, on remarque six niches dans lesquelles sont placées différentes statues: celle de l'empereur Charles-Quint est au milieu; à la droite on voit celle du comte Fernand Gonzale, et à la gauche celle du Cid. Au-dessous de cette rangée sont placées les trois autres statues, savoir: celle de don diegue de Porcellos au milieu, ayant à la droite celle de Nuño Rasura, et à sa gauche celle de Lain Calvo, juges de Castille.

Au-dessus de toutes ces statues on voit une Vierge avec l'enfant Jésus sur les bras, et l'ange Gardien tenant une épée nue à la main.

Tous les écrivains qui ont fait la description de Burgos y ont inséré les inscriptions latines qu'on lit au bas de ces statues; cet arc a été bâti sur les fondements d'un autre plus ancien qui a dû être construit par les Romains. L'architecte qui a élevé celui-ci, et qui doit avoir vécu sous le regne de Charles-Quint ou de Philippe II, a cherché à réunir dans la reconstruction du monument, la solidité à la magnificence. S'il a imité jusqu'à un certain point le style gothique, c'est sans doute pour conserver la symétrie entre cette porte et celle qui lui est opposée du côté de la ville, et qui est entièrement gothique.

La cathédrale de Burgos ne se présente nulle part sous un aspect plus pittoresque que du point de vue choisi pour cette estampe: ses clochers élevés, ses sculptures multipliées, ses or-

nements en filigrane, le travail délicat de la chapelle dite du *connétable*, forment un ensemble de toutes les beautés qui constituent le style gothique. A voir toutes les petites flèches qui s'élèvent les unes au-dessus des autres, on dirait une montagne entière découpée en une infinité de pointes, avec autant de légèreté que de solidité; la tour que l'on aperçoit au-delà de l'arc de S^{te} Marie est un des deux clochers qui s'élèvent au-dessus du portail; et qui sont égaux en hauteur et en magnificence. Chacun d'eux se compose de quatre étages, à partir du portail; ils terminent en pyramides travaillées à jour. A la base de ces pyramides les sculptures en filigrane forment l'inscription latine suivante:

Tota pulchra es.... et macula non.

PLANCHE XI.

Deuxième vue de la cathédrale de Burgos.

Dans cette estampe on remarque deux portes de cette cathédrale, savoir, celles du *pardon* et des *apôtres*; elles sont ornées toutes deux de statues; la première est la plus remarquable, elle est située entre les deux grandes tours dont nous venons de parler. L'édifice couvert d'ornements gothiques que l'on remarque sur l'un des côtés, est la chapelle du connétable; elle est de forme octogone, et à chaque angle s'élève une tourelle au-dessus de la balustrade, décorée de feuilles, de figures et d'autres ornements d'un goût gothique.

La forme de l'église ressemble à celle de toutes les églises bâties dans le même style; elle a environ 300 pieds de long; c'est aussi à-peu-près la hauteur de ses tours; sa largeur est de 212 pieds depuis un portail jusqu'à l'autre. Cette cathédrale, une des plus grandes et des plus somptueuses de l'Espagne, a été construite par le roi don Ferdinand III; Charles-Quint a fait rebâtir le *Cruzero*, qui se trouvoit délabré: cet ouvrage est mêlé de gothique et du style de la renaissance. L'intérieur de l'église est orné de chapelles d'un bon goût, et d'excellentes peintures parmi lesquelles on remarque celle de la chapelle de la Présentation; c'est un tableau de Michel-Ange Buonarroti, représentant la Vierge assise et son enfant debout sur une pierre couverte d'un drap jaune, auprès d'un berceau.

PLANCHE XII.

Vue du palais de l'évêché de Burgos.

Ce palais archi-épiscopal est orné d'un portail d'un travail léger et élégant. Quoique l'architecture de cet édifice n'offre rien de remarquable, il intéresse sous d'autres rapports. Ce fut là que se célébrèrent les noces de l'enfant don Ferdinand, fils d'Alphonse le Sage, et de Blanche, fille de saint Louis.

Ces fêtes nuptiales se firent avec tant de prodigalité qu'elles appauvrirent le trésor royal, et que les grands du royaume irrités de cette dilapidation des deniers publics, manifestèrent leur indignation par leurs discours et leurs actions; une partie d'entre eux se soulevèrent même contre le roi, et passèrent dans le royaume de Grenade, pour faire hommage au monarque mahométan.

C'est dans le même palais que l'évêque de Burgos et plusieurs autres seigneurs tramerent une conjuration contre la reine Isabelle, pour la dépouiller de la couronne de Castille, au profit du roi de Portugal.

PLANCHE XIII.

Ruines du palais d'Alphonse le Sage.

Le temps détruira les ruines représentées sur cette estampe;

mais l'histoire conservera toujours la mémoire du séjour d'un roi législateur et astronome qui a donné son nom aux *Tables Alfonsines*, et dont les lois connues sous le nom de *Partidas* servent encore aujourd'hui de base aux décisions des tribunaux d'Espagne sur tous les points du droit civil.

PLANCHE XIV.

Vue de la maison du Cid à Burgos.

Dans une rue appelée anciennement *Rual*, et qui conserve encore le nom de *Vejarua*, étoit située la maison du Cid: elle tomba en ruines l'an 1600; et il n'en reste plus qu'un pan de mur avec des armoiries, comme on le voit dans l'estampe.

Au-dessous des armes on lit l'inscription suivante: «Ici naquit en l'an mil vingt-six, et demeura Rodrigue Diez de Vivar, appelé le Cid *Campéador*; il mourut à Valence en 1099, et son corps fut transporté au monastère de S^t Pierre de Cardena, auprès de cette ville. C'est en l'honneur de la mémoire éternelle d'un héros de Burgos aussi illustre, qu'on a érigé en l'an 1784 ce monument sur les ruines anciennes de sa demeure.»

PLANCHE XV.

Vue du tombeau du Cid à S^t Pierre de Cardena.

Sur le pavé de la chapelle de S^t Sisebute au monastère de Cardena de l'ordre de Saint-Benoit, à deux lieues de la ville de Burgos, s'élève le tombeau du Cid et de sa femme Ximene Diaz, comme on le voit dans l'estampe: derrière ce tombeau on lit l'inscription suivante:

*Belliger invictus famosus Marte,
Triumphis clauditur hoc tumulto magnus
Didaci Redericus: obit erā MCXXXVIII.*

Ses armes consistent en un écusson entouré d'une chaîne, et portent deux épées croisées au-dessus desquelles s'élève une croix; les armes de Ximene représentent une tour forte entourée d'une chaîne.

PLANCHE XVI.

Vue de l'arc de Fernand Gonzale, à Burgos.

Sur l'emplacement présumé de l'ancienne maison du célèbre Fernand Gonzale, la ville de Burgos a fait élever en son honneur l'arc que représente cette estampe. De chaque côté il est décoré de deux colonnes d'ordre dorique, surmontées d'une corniche; elle sert de base à quatre obélisques entre lesquels on voit les armes royales, et celles de la ville de Burgos, avec l'inscription suivante:

*FERNANDO GONZALVI CASTELLÆ assertori,
Suae atatis ac præstantissimo duci, magnorum
Regum genitori, suo civi intus,
Domus area sumptu publico ad
Illius nominis et urbis gloriæ memoriam sempiternam.*

PLANCHE XVII.

Vue de la rue Royale à Ségovie.

A une lieue du versant des monts Carpetans, nommés aujourd'hui de Fuen-Fria et de Guadarrama, est située la ville de Ségovie



Descent de la

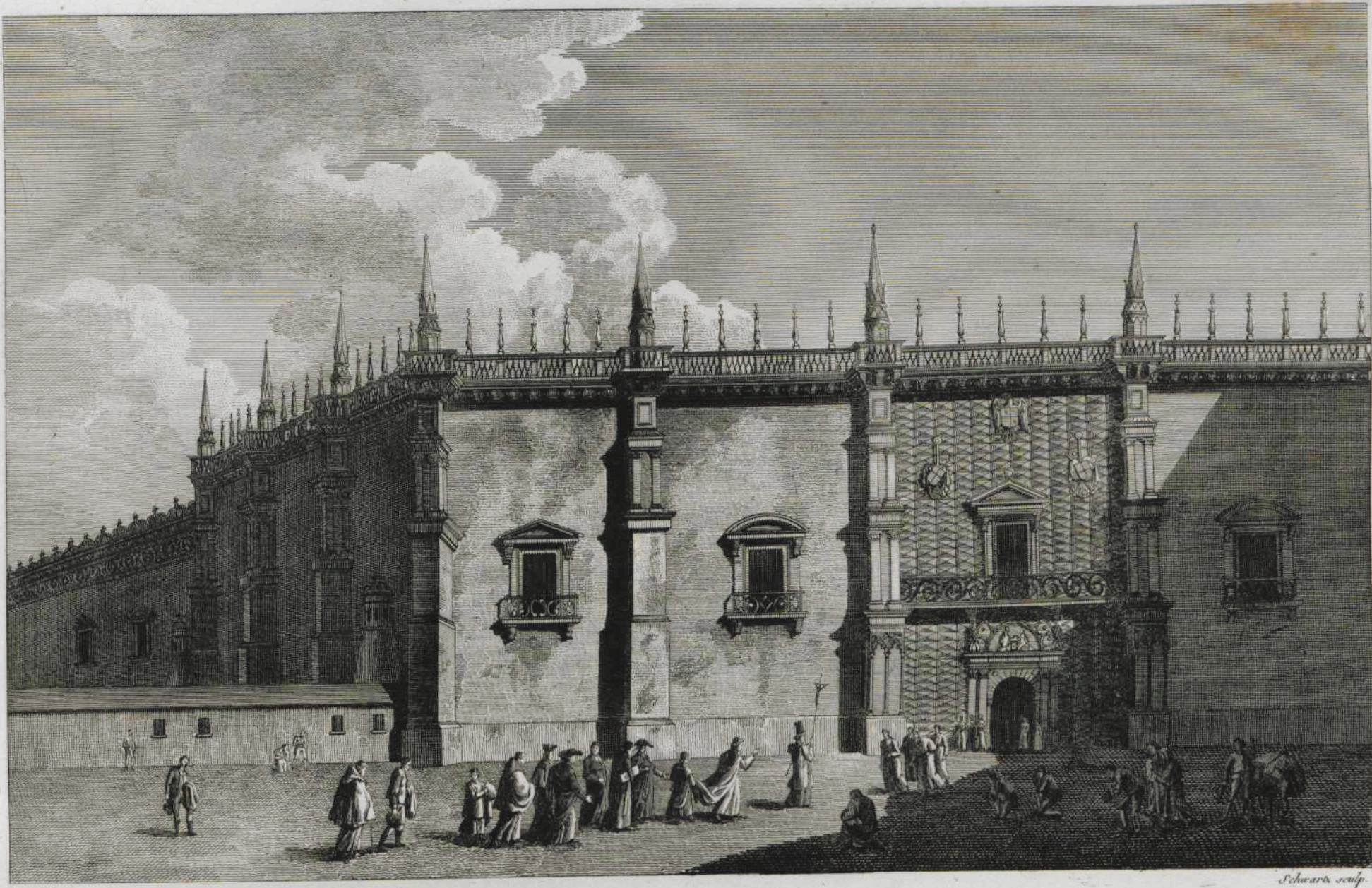
Parce qu'il faut

De la même époque

2^a VISTA de la CATHÉDRALE de BURGOS.

2^e VUE de la CATHÉDRALE de BURGOS.

2^d VIEW of the CATHEDRAL of BURGOS.



De del.

Schwarz sculp.

PALACIO EPISCOPAL de BURGOS.

PALAIS ÉPISCOPAL de BURGOS.

THE EPISCOPAL PALACE of BURGOS.



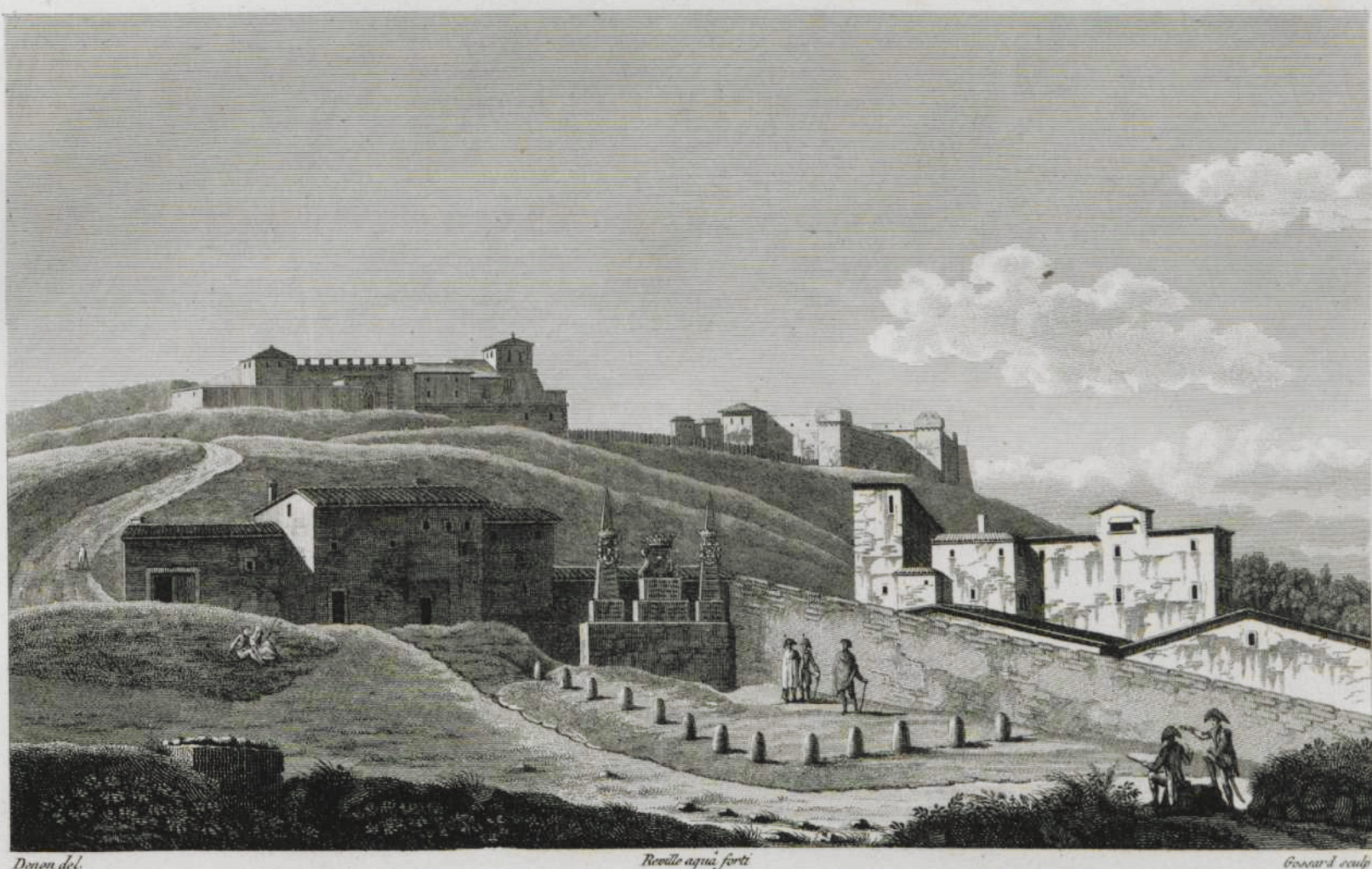
De del.

Mohr sculp.

RUINAS del PALACIO de ALONSO el SABIO.

RUINES du PALAIS d'ALPHONSE le SAGE.

RUINS of the PALACE of ALPHONSUS the WISE.



Duron del.

Reville aqua forti.

Gossard sculp.

CASA del CID en BURGOS.
 MAISON du CID à BURGOS. II HOUSE of the CID at BURGOS.



Sic del.

Reville aqua forti.

Millet sculp.

SEPULCRO del CID en SAN PEDRO de CARDENAS.
 TOMBEAU du CID à SAN PEDRO de CARDENAS. II TOMB of the CID at S^t PEDRO'S de CARDENAS.



San del.

Loraine sculp.

VISTA del ARCO de FERNAN-GONZALES en BURGOS.

VUE de l'ARC de FERNAND GONZALES à BURGOS.

VIEW of the ARCH of FERNAND GONZALES at BURGOS.



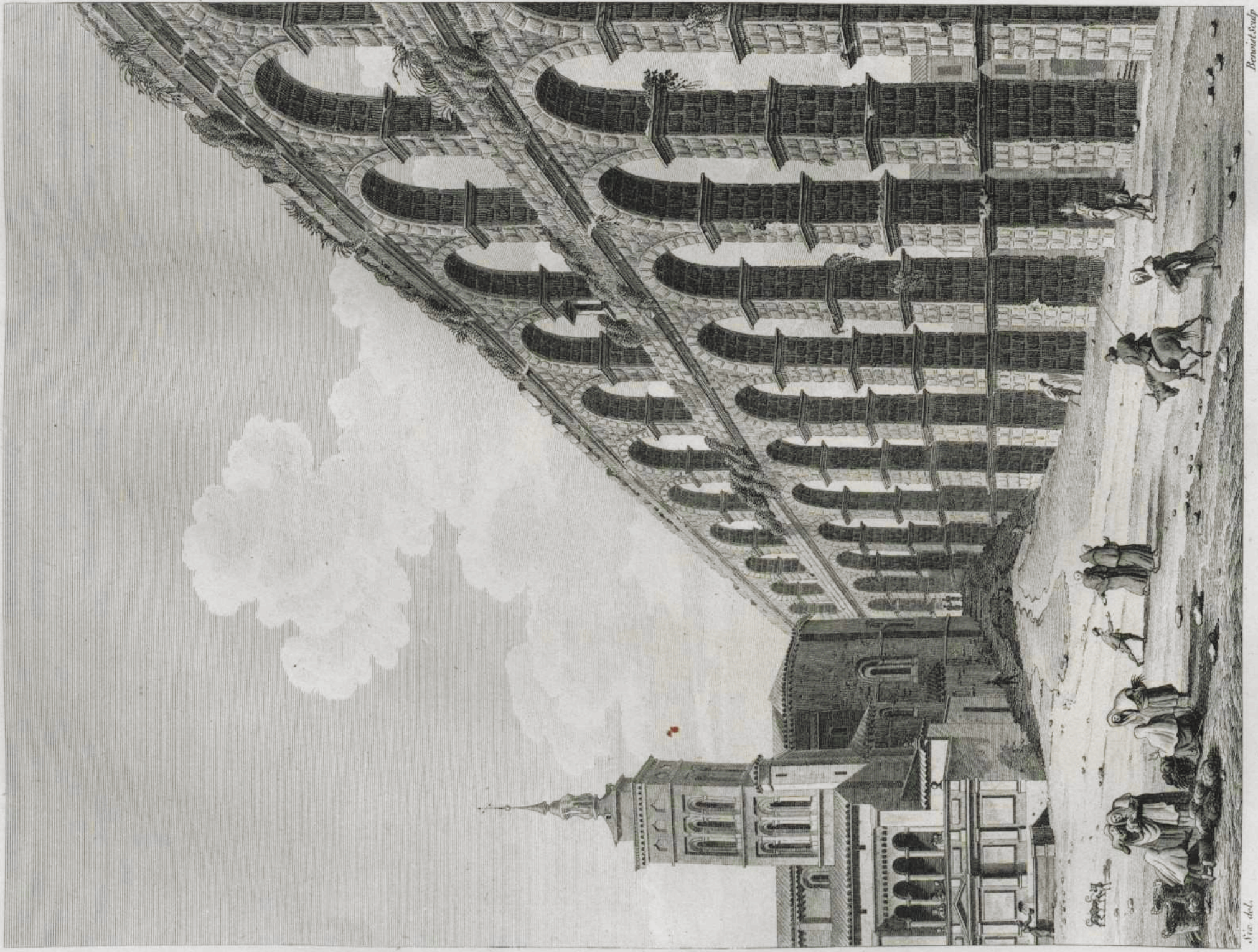
Bourgeois del.

Pardoux sculp.

VISTA de la PLAZA de SEGOVIA, y MONUMENTOS ANTIGUOS.

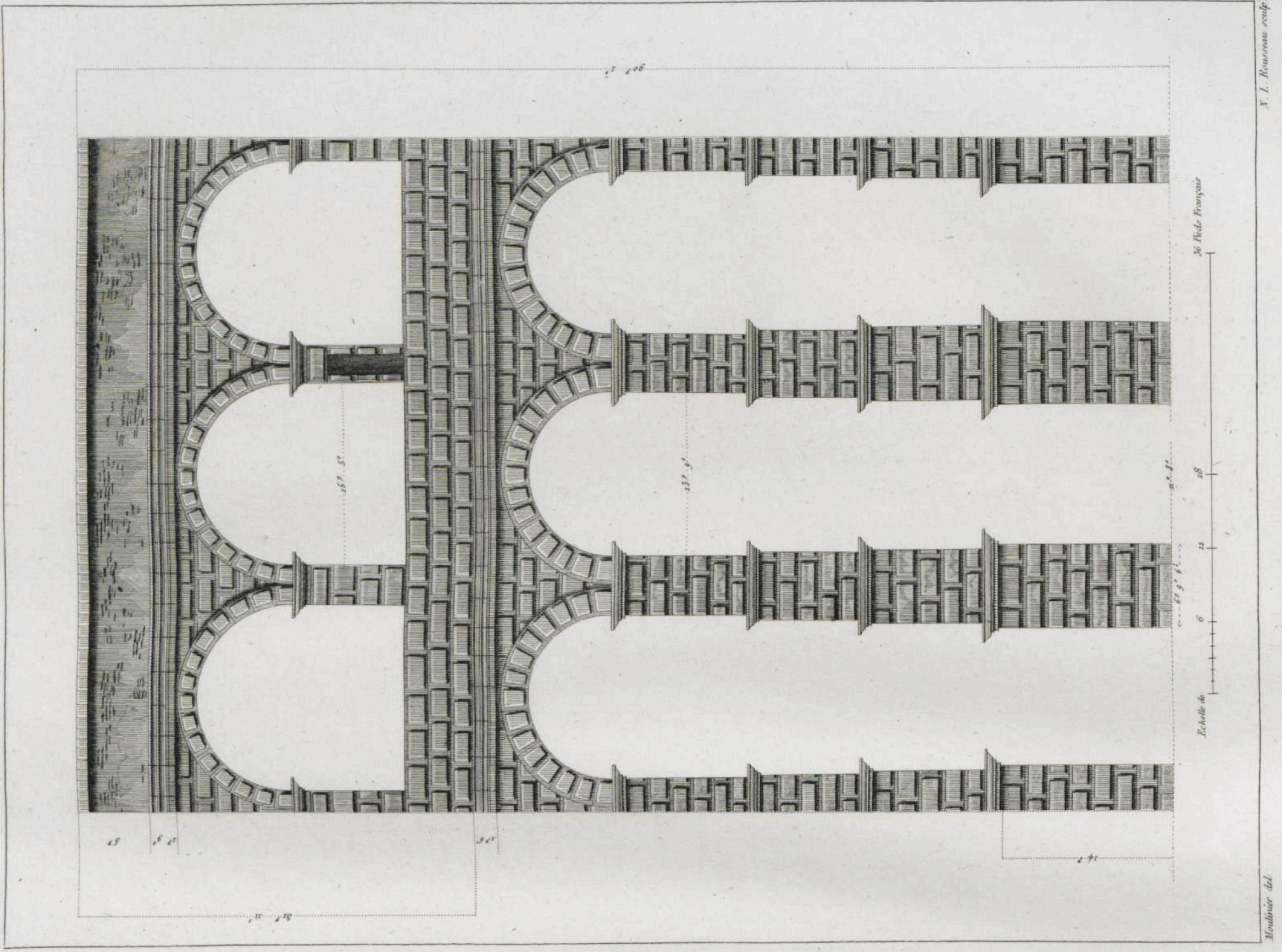
VUE de la PLACE de SÉGOVIE et MONUMENTS ANTIQUES.

VIEW of the SQUARE of SEGOVIA and ANTICUS MONUMENTS.



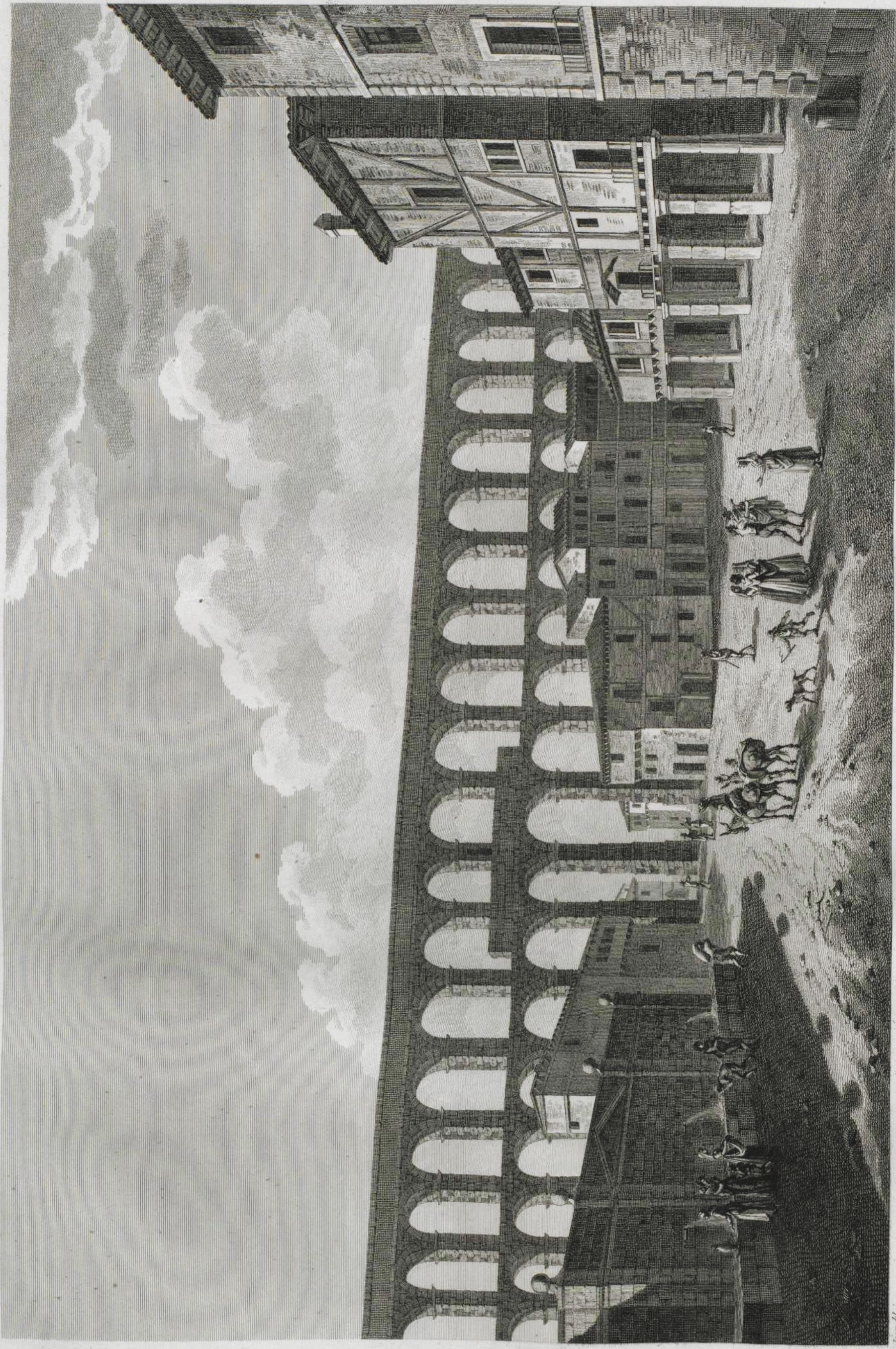
PERSPECTIVA del AQÜEDÜCTO de SEGOVIA

VUE PERSPECTIVE de L'AQÜEDUC de SÉGOVIE. | PERSPECTIVE VIEW of the AQÜEDUCT of SEGOVIA



PLANO GEOMETRAL del AQÜEDÜCTO de SEGOVIA.

PLAN GÉOMETRAL de L'AQÜEDUC de SÉGOVIE. | GEOMETRICAL PLAN of the AQÜEDUCT of SEGOVIA



AQUEDUCTO ROMANO en SEGOVIA .
 ||
 AQUEDUC ROMAIN à SÉGOVIE .

Dessiné par M. de la Harpe. Gravé par M. de la Harpe.



1^a VISTA del AQVEDUCTO de SEGOVIA.

1^{re} VUE de l'AQVEDUC de SEGOVIE.

First VIEW of the AQVEDUCT of SEGOVIA.



VISTA de la CATEDRAL de SEGOVIA.

VUE de la CATHÉDRALE de SÉGOVIE. || A VIEW of the CATHEDRAL CHURCH of SEGOVIA.

Daguerre del.

Gravé par J. B. B.

1840.



ENTRADA del ALCAZAR de SEGOVIA.

ENTRY of the ALCAZAR at SEGOVIA.

ENTRÉE de l'ALCAZAR de SÉGOVIE.



2.^a VISTA del ALCÁZAR de SÉGOVIA.

2.^e VUE de l'ALCAZAR de SÉGOVIE.

Duchamp del.

Paris 1801. 1802.

Fig. 101.



Engraved by

Felipe Cardenas aqua forti.

Lijer del.

VISTA del ALCAZAR de SEGOVIA. VIEW of the ALCAZAR of SEGOVIA.

sur un rocher spacieux entre deux vallées profondes; cette ville est une des plus anciennes d'Espagne, puisque suivant Pline elle faisoit partie du pays des Arevaces, et appartenait à la juridiction de Clunia.

En montant par la rue Royale comme pour aller à la place majeure, on voit deux fragments de pierre représentés sur cette planche; celui qui est à main gauche est très endommagé, sa largeur est de 8 pieds, sa grosseur de 2 pieds et 6 pouces, et sa hauteur de 3 pieds, à partir du niveau du sol. L'autre morceau qui est à main droite ressemble en effet à un sanglier entouré avec des courroies, sa largeur est de 6 pieds 6 pouces, et sa grosseur d'un pied 6 pouces.

Quoique ces fragments aient la figure de sangliers, il est plus vraisemblable qu'ils représentent des cochons, qui étoient si fréquemment employés dans les sacrifices chez les anciens, et dont les auteurs¹ parlent sans cesse. Les habitants de Ségovie, de temps immémorial, les connoissent sous le nom de *marrano* et *marrana* de pierre; il faut cependant convenir que le bloc de pierre assez semblable à ceux-ci qu'on voit dans l'escalier du couvent des religieuses de Saint-Dominique, à Ségovie, a tout le caractère d'une tête de sanglier. Ces animaux étoient consacrés particulièrement aux sacrifices de Cérès, de Jupiter Stator, et d'autres dieux, et servoient également aux sacrifices usités dans les traités de paix ou autres conventions; ces monuments ont donc pu être conservés comme des pierres votives des transactions qu'ils rappeloient, et dont ils devoient consacrer la mémoire et la durée.

PLANCHE XVIII.

Première vue de l'Alcázar à Ségovie.

Cette vue est prise de la partie du nord dans laquelle on distingue l'Alcázar vu de côté, et dans le bas un bosquet qui descend jusqu'à la vallée au milieu de laquelle coule la rivière l'Eresma, appelée anciennement *Areva*, dont les Arevates tiroient leur nom.

PLANCHE XIX.

Deuxième vue de l'Alcázar de Ségovie.

Cette vue présente un des autres côtés de l'Alcázar, et une partie des maisons de la ville, bâtie, comme il est aisé d'en juger, sur un terrain inégal et varié; une muraille assez ancienne forme le contour de la ville que l'on estime être d'environ 4000 pas sans compter les faubourgs, qui renferment plusieurs manufactures. Au pied du rocher sur lequel est située la ville coule le ruisseau appelé *Clamores* qui va se jeter dans l'Eresma par le point occidental de la ville d'où l'on voit l'Alcázar.

Les deux vallées qui entourent la ville et qui pourroient être bien cultivées, sont réduites à quelques chaumières et maisons de jardiniers, et le reste de leur campagne, sans arbre, sans végétation, est consacré à la culture du blé et de l'orge; les avenues d'arbres qui aboutissent au monastère du Parros indiquent suffisamment combien la terre pourroit être aisément fertilisée; malheureusement jusqu'au lieu où commencent les plantations qui garnissent le chemin on ne trouve qu'un terrain aride et nu sans aucun mouvement.

PLANCHE XX.

Vue de l'entrée de l'Alcázar de Ségovie.

Ce bâtiment a été construit dans différents siècles, et conserve

(1) Tels que Virgile, Horace, Cicéron et Macrobe.

les traces des différents âges. La partie de meilleur goût est l'escalier principal qui rappelle le style d'architecture de l'Escorial. Les appartements de cet antique palais sont spacieux et magnifiques, les plafonds de plusieurs sont dorés et couverts d'ornements en bois; dans le salon principal on remarque une collection de statues en bois représentant les rois d'Oviédo, de Léon, et de Castille, jusqu'à la reine Jeanne la Folle, mère de Charles V, et une selle qui servit, dit-on, au fameux *Babieio*, cheval du Cid, dont on voit également la statue dans cette salle.

Aujourd'hui cet édifice sert de collège aux cadets de l'artillerie, fondé par Charles III, en 1765, et qui a quelque ressemblance à notre école Polytechnique.

Des fenêtres de cet édifice on découvre une campagne étendue entrecoupée de quelques grands rochers et de ruisseaux d'eau vive.

PLANCHE XXI.

Vue de la cathédrale de Ségovie.

La cathédrale de Ségovie est un beau monument d'architecture dans le style de Jean de Herrera. Sa façade principale est située au couchant et consiste en deux ordres d'architecture; le premier consiste en deux colonnes de chaque côté avec des niches dans les entre-colonnements; le second n'a qu'une colonne de chaque côté, et au milieu la statue de saint Frutos. L'autre entrée est située au couchant inclinée vers le midi; tout l'extérieur de la cathédrale est ornée de pyramides gothiques et d'une coupole qui correspond au milieu du passage entre le maître-autel et le chœur. Malgré son aspect gothique, cette cathédrale, bâtie en 1595, appartient plutôt au temps de la renaissance.

PLANCHE XXII.

Première vue de l'aqueduc de Ségovie.

Cette vue est prise de la campagne, et montre la direction totale de l'aqueduc qui présente un double rang d'arcs l'une sur l'autre et traverse ainsi la vallée, sa hauteur est de 102 pieds.

PLANCHE XXIII.

Deuxième vue de l'aqueduc de Ségovie.

Cette vue est prise de la place même de Ségovie ainsi que l'estampe l'indique; on voit quelques maisons accolées au pilier et qu'il seroit avantageux de faire disparaître.

L'eau transportée par l'aqueduc s'introduit dans une grande fontaine, et de là se repartit dans tous les édifices de la ville.

PLANCHE XXIV ET XXV.

Plan et vue perspective de l'aqueduc romain à Ségovie.

Les monuments qui nous restent des anciens ne sont plus que des témoins de leur grandeur passée, que des souvenirs glorieux de générations disparues du sol qui les vit naître, il est bien rare qu'ils soient d'aucune utilité à leurs successeurs; les habitudes ont changé pendant que les ouvrages se sont détruits, d'autres mœurs ont demandé d'autres édifices; mais lorsque par une circonstance particulière quelques unes de ces grandes constructions échappées à la main du temps, et, ce qui est plus difficile, à la barbarie des hommes, conservent encore l'usage pour lequel elles furent

créées, elles acquièrent alors l'admiration des hommes éclairés, des artistes et des historiens. Tel est l'aqueduc de Ségovie qui depuis deux mille ans n'a pas cessé un moment de remplir les fonctions auquel il étoit destiné. Les campagnes qu'il parcourt, la ville dont il domine les murailles ont vingt fois changé de maître, ont été la proie des flammes et du pillage, et ce superbe édifice n'a jamais cessé d'y porter le tribut de ses eaux salutaires, semblable à la nature bienfaisante qui prodigue tous les ans, aux hommes, ses dons, sans s'inquiéter s'ils sont capables ou dignes d'en jouir.

Cet aqueduc commence à trois lieues de Ségovie, près des montagnes de Tonfria, à la source du Rio-Frio; il conduit ses eaux par un circuit à travers les montagnes nommées los Hoyos, près de la Venta de Santillana, jusqu'à la maison qu'on voit sur le chemin de Saint-Ildephonse. C'est là que commence cette suite d'arcs admirables qui portent les eaux à la hauteur de la ville de Ségovie jusqu'à la petite place de l'église Saint-Sébastien où il communique à des conduits souterrains.

Cet aqueduc à cent neuf arches, dont trente sont modernes, mais construites absolument dans le style des premiers. Cette réparation fut faite sous le regne d'Isabelle, par les moines du monastere del Paral de Ségovie; sa plus grande hauteur est de 102 pieds dans la place de l'*Azoguejo* dont le sol est de niveau avec une vallée profonde. Il a dans toute cette partie deux arcs l'un sur l'autre; mais par-tout où cette élévation n'étoit pas nécessaire il n'a qu'un ordre d'arcades; les piliers supérieurs sont à-peu-près égaux entre eux, c'est-à-dire, ayant 6 pieds d'épaisseur sur 4 et demi de largeur; ceux du bas ont les uns 11 pieds et demi de largeur, d'autres 12, enfin quelques uns seulement 7 et demi; ils diminuent tous jusqu'à la hauteur de 17 pieds où ils se joignent aux autres. Les distances sont pareillement inégales entre les piliers, quelques uns ont entre eux 14, d'autre 15 pieds de distance; les arcs supérieurs sont égaux et ont tous 17 pieds. Ce qui me feroit croire que l'aqueduc a été commencé dans un temps où l'on bâtissoit avec moins d'exactitude que dans l'état où il a été fini; la hauteur des arcs inférieurs a rapport au mouvement du terrain, les plus élevés ont 39 pieds de haut, les plus bas 5 pieds, la longueur totale est de 2530 qu'on divise en quatre parties depuis le couvent de Saint-Gabriel jusqu'au premier angle que forme l'aqueduc 216 pieds; le second jusqu'à l'angle en face du couvent des religieuses de la Conception 462; le troisième jusqu'au grand angle près du couvent de Saint-François 925; et enfin jusques à la muraille de la ville 937.

La pierre est d'une sorte de granit gris, connue sous le nom de Piedra Berroqueña, la même qui a servi à la construction de l'Escorial. On ignore où étoit la carrière; il n'y a dans tout l'ouvrage ni mortier, ni ciment, les pierres sont posées les unes sur les autres avec beaucoup d'aplomb et de soin; il n'est pas vraisemblable qu'il y ait dans l'intérieur des crampons de fer ainsi que dans plusieurs monuments de ce genre. Des excavations faites jusqu'au niveau des fondations pour construire des boutiques et des caves, ont fait connoître avec quel soin ce monument a été construit; la partie en terre et qui fait environ la sixième partie de la hauteur, est construite avec le même soin et de mêmes matériaux que tout l'ouvrage, quoiqu'il eût été possible d'y employer des matériaux plus communs; on doit rappeler la perte de plusieurs statues qui décorent ce monument et dont on reconnoît la place; il y avoit sans doute aussi quelques inscriptions qui fixoient le temps de la construction que j'attribue au regne de Trajan ou d'Adrien.

Quant aux trente-cinq arcs ajoutés, on trouve un récit de ces travaux dans l'histoire de l'ordre de Saint-Jérôme par le pere Siguenza; on voit que l'aqueduc étoit dans un état complet de dégradation, que l'eau filtoit de tous côtés sur tous les piliers et le long même des maisons de la ville, lorsque la municipalité chargea le pere Pedro de Meza de procéder à ces réparations qu'il

fit exécuter avec autant de zèle que d'habileté, et rappela le temps où les religieux faisoient élever et composoient eux-mêmes les plus beaux édifices.

Ce beau monument a été décrit plusieurs fois par le pere Monfaucon, Colmenar et Flores, et sur-tout par M. Bosarte, dans un écrit fort intéressant que nous nous sommes empressés de consulter.

PLANCHE XXVI.

Porte arabe à Ségovie.

En face d'une des principales fontaines qui viennent de l'aqueduc on voit la porte arabe représentée sur cette planche, seul reste qui se trouve à Ségovie du temps des Maures, la ville alors étoit fortifiée, jusqu'au moment où elle fut assiégée en 1072 par le roi maure de Tolède, Alhimaimon, qui, s'en étant emparé, ne laissa subsister que l'aqueduc, une partie de l'Alcasar, et cette porte sur laquelle il y avoit une inscription arabe. C'est en 1088 que la ville commença à se repeupler par les soins du comte don Raimon, premier mari de dona Urrach, fils de Guillaume, duc de Bourgogne.

PLANCHE XXVII.

Porte de Talavera de la Reyna.

La ville de Talavera conserve plusieurs restes d'antiquités romaines et arabes, elle fut de tout temps une position importante au temps des guerres des Maures contre les rois de Léon; elle fut un poste militaire si important, qu'en l'année 914, Abderraman III employa beaucoup de temps et d'argent à la fortifier et à l'entourer de murailles, en se servant pour cela des pierres détachées des édifices romains. Les dégradations que l'on voit sur l'estampe doivent s'attribuer aux événements des guerres et à l'incurie des habitants de la ville, qui ont enlevé les pierres des monuments pour construire des maisons et en orner les cours. La porte que l'on voit ici est le seul monument qui conserve encore le caractère de la construction.

PLANCHE XXVIII.

Plan de Valladolid.

Peu de villes en Espagne sont mieux situées et mieux bâties que Valladolid, célèbre dans les annales espagnoles par la multitude d'événements qui se sont passés dans ses murs. Entourée de campagnes agréables et fertiles, arrosée par les rivières de Pisuerga, d'Esgueva, et sur-tout du Douro, elle est le centre du commerce intérieur de la Castille, du royaume de Léon et du Portugal. Il ne paroît pas qu'elle ait été construite du temps des Romains. Cependant quelques historiens présument qu'elle a remplacé l'ancienne Pincia, dont parle Ptolémée.

A trois quarts de lieue de Valladolid, la rivière d'Esgueva se partage en deux bras, dont l'un traverse la ville; elle porte un grand nombre de ponts de pierres, sur l'un desquels sont construites les boucheries. Au printemps il s'élève sur cette rivière trouble et fangeuse des vapeurs fétides, qui produisent des fièvres.

Sur les deux bords des rivières de Pisuerga et Esgueva se prolongent des chaînes de collines peu élevées, de terre molle et argileuse; quoique propres à toutes sortes de plantations, ces collines sont semées de verdure; autrefois le plateau en étoit couronné de pins de chênes et d'autres arbres de haute futaie; mais aujourd'hui il n'y croît qu'un peu de mauvais blé.

Une des raisons qui déterminèrent Philippe III de transférer



Liger del.

Pardoux sculp.

PUERTA ARABE en SEGOVIA.
 PORTE ARABE à SÉGOVIE. || An ARABIAN GATE at SEGÓVIA.



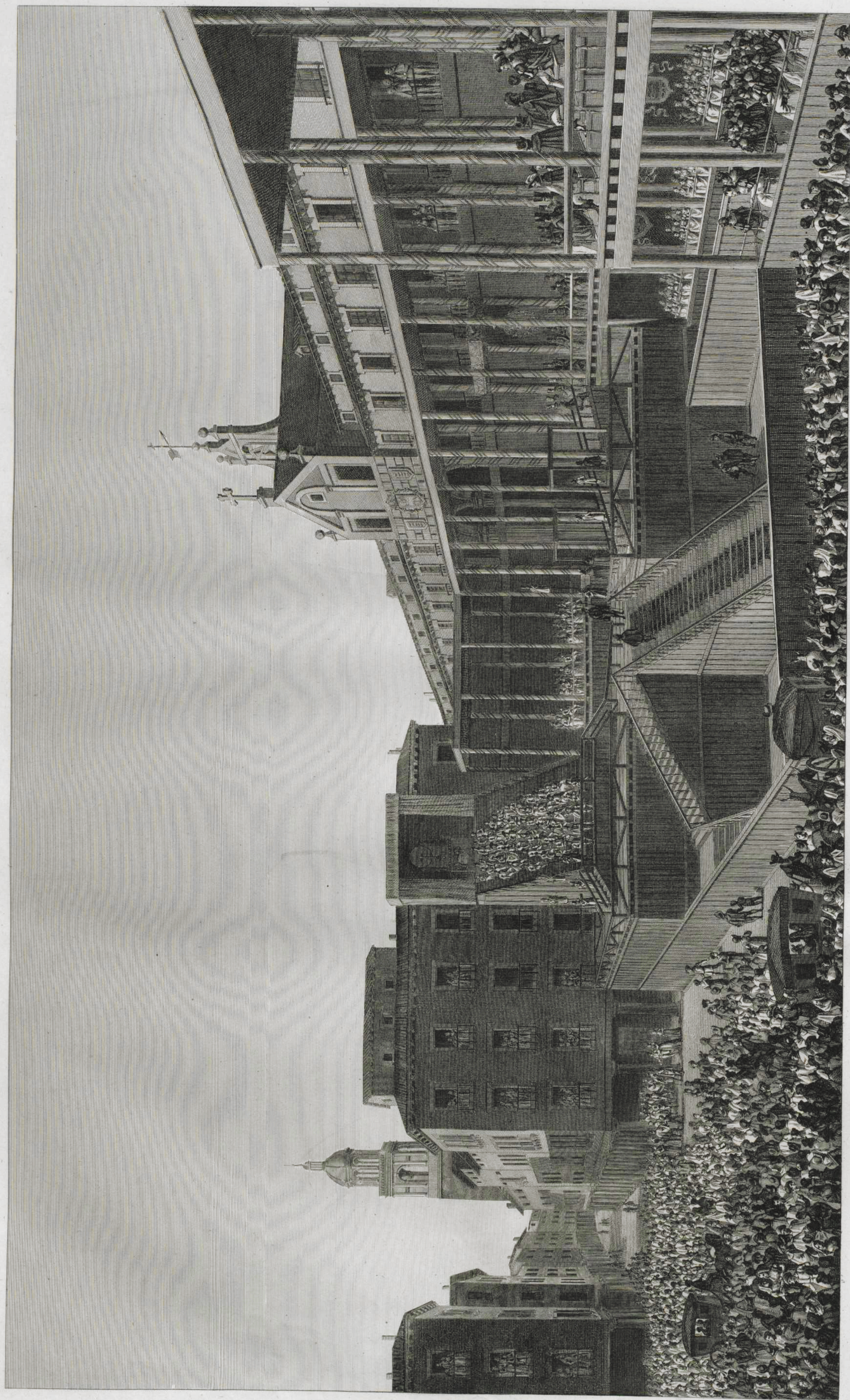
Molnier del.

Courbe sculp.

PUERTA de TALAVERA la REYNA
 PORTE de TALAVEIRA la REYNA. || GATE of TALAVEIRA la REYNA.



PLANO de VALLADOLID y de sus CERCANIAS.
 PLAN of the TOWN of VALLADOLID.



Auto-da-fé en Valladolid, Espagne

AUTO-DE FE en VALLADOLID .
AUTO DA FE à VALLADOLID .

sa cour de Valladolid à la capitale, ce fut la rareté de bois, causée par le dépouillement des montagnes.

Le terrain des environs de Valladolid passe pour peu fertile à cause de sa qualité sablonneuse : on y voit pourtant prospérer les arbres; et les essais que l'on y a faits de la culture des oliviers y a bien réussi, les jardins des Dominicains et des Carmélites fournissent la preuve que cette vallée, en apparence stérile, peut se convertir à force de culture en un verger, rempli de mûriers, d'oliviers, et de toutes sortes d'arbres fruitiers. Encouragée par ce succès, la société d'économie a fait faire des plantations d'utilité et d'agrément; sur une esplanade au bord de la Pisuerga on a planté une promenade charmante de quatre allées, et une autre sur un chemin entre la porte de S^{te} Claire et le couvent des carmélites Déchaus.

PLANCHE XXIX.

Auto-da-fé à Valladolid.

L'intérieur de Valladolid n'annonce pas cette richesse et cette magnificence que l'on s'attend à voir dans l'ancienne résidence des maîtres de deux mondes; car Valladolid a été autrefois comme on sait le séjour de la cour d'Espagne. Ses rues sombres et malpropres, ses palais en partie délabrés, et la pauvreté qui y regne parmi un grand nombre d'habitants, ne justifient guère le titre orgueilleux de seconde cité de l'Espagne, que prend cette ville.

Parmi ses édifices il y en a bien peu qui méritent une description particulière; la cathédrale, qui seroit la plus belle de l'Espagne sous le rapport de la magnificence et de l'architecture, n'a été construite qu'à moitié; la porte *del Carmen* qui, à l'imitation de quelques édifices italiens, est ornée d'une statue et d'une balustrade, est de très mauvais goût; il faut rendre plus de justice à l'arc de S^t Jacques qui conduit à l'esplanade appelée *el Espolon viejo* d'où l'on découvre, sur l'autre bord de la Pisuerga les ruines de la *Huerta*, des jardins et du palais des rois.

Ce que les habitants de Valladolid vantent le plus, c'est la grande place appelée du *centre*, que représente cette estampe, et sur le modèle de laquelle a été construite, dit-on, la grande place de Madrid. Cette place est effectivement grande et assez régulière : elle est entourée de trois rangs de balcons, et au rez-de-chaussée des arcades assez vastes, ornées de colonnes forment un pourtour, comme on le voit dans la gravure. Sur cette même place qui peut contenir trente mille âmes, on a représenté la cérémonie de l'auto-da-fé solennel, célébré à Valladolid en présence du roi don Philippe II.

La simple relation de cette cérémonie servira d'explication de l'estampe.

Le 7 octobre de l'an 1559 on fit une procession qui fut ouverte par la communauté des moines de S^t Dominique, précédés d'un étendard ou d'une bannière blanche : ils étoient suivis des commissaires, protonotaires et familiers de l'inquisition. On portoit derrière ceux-ci une bannière de dix-huit pieds de haut, et faite en damas de couleur; d'un côté étoit brodée l'image de saint Dominique avec tous ses attributs; on voyoit à côté du saint la croix de Lorraine, sur laquelle se croisoient une épée et une branche d'olivier, et sur le bord on lisoit le verset *exsurge, Domine etc.* : l'autre côté de la bannière représentant également en broderie l'image de saint Pierre martyr; et sur le côté les armes de Castille; derrière cette bannière marchaient les titulaires et employés supérieurs du saint office; l'un d'eux portoit la croix de l'inquisition, couverte d'un voile noir; la troupe fermoit la marche.

Cette procession se rendit à la grande place qu'on voit dans l'estampe; on plaça la croix de l'inquisition sur l'autel dressé au milieu; on alluma des cierges verts autour de cette croix; et quel-

ques religieux Dominicains et familiers avec un détachement de troupes restèrent pour garder l'autel. A minuit l'on commença à y dire des messes pour la conversion des âmes de ceux qu'on alloit supplicier; ces messes se succédèrent sans interruption jusqu'au lever du soleil.

Le lendemain, 8 octobre, plus de vingt mille personnes se réunirent dans la grande place; la plupart des grands d'Espagne, les autorités ecclésiastiques, civiles et militaires, et le corps diplomatique occupèrent les tribunes que l'on remarque sur la droite. Entre sept et huit heures du matin sortit de l'hôtel de l'inquisition la croix de la paroisse couverte d'un crêpe noir, et accompagnée de tous les chapelains en surplis; après eux marchoient entre les familiers et la troupe, les coupables dans l'ordre suivant : d'abord les *repentis* et *pénitents*, ayant la tête découverte et un cierge allumé à la main; on remarquoit parmi ceux-ci une religieuse appelée Francisque de Zuniga, et Antoine Sanchez, qui devoit subir le lendemain la peine du fouet : venoient ensuite les *réconciliés*, revêtus du *san benito*, qui est un sac jaune avec la croix de Saint-André en couleur; ils étoient coiffés de la *corosa*, ou mitre de carton, sur laquelle étoient peintes de petites croix en couleur; on observoit parmi ceux-ci Isabelle et Catherine de Castille, condamnées à la confiscation des biens, à la prison perpétuelle, et à la peine du *san benito*. On vit porter ensuite une espèce de châsse avec des ossements, et deux figures sur de longs pieux, revêtues du *san benito* et de la *corosa*, avec cette différence des autres, que sur les mitres de ces figures on avoit peint des flammes par devant et par derrière, et entre celles-ci des diables, des serpents et des couleuvres. A leur suite marchoient treize *relaps* qui devoient être brûlés, et qui portoient le *san benito* et la *corosa* comme les deux figures; trois d'entre eux seulement, étant prêtres, portoient la soutane. Après tous ceux-ci marchoit don Carlos de Seso, noble Véronais à qui on avoit mis un baillon pour l'empêcher de parler.

C'est ainsi que les accusés furent conduits à la grande place, où ils furent postés sur les marches de l'autel; en sorte que les *relaps* se tinrent sur la première marche, les *réconciliés* sur les marches suivantes, et les *pénitents* au haut des marches auprès de l'autel.

Le crime de la plupart de ces malheureux étoit d'avoir embrassé le luthéranisme, et d'avoir propagé cette doctrine.

Lorsque les coupables furent placés comme il vient d'être dit, et comme on le voit dans l'estampe, le tribunal de l'inquisition vint occuper ses sièges, dont l'un un peu plus élevé étoit réservé au grand inquisiteur, et dès que le roi Philippe II fut arrivé avec toute sa cour, l'auto-da-fé commença par un sermon que prêcha l'évêque de Cuença sur la pureté de la religion catholique. Le grand inquisiteur, archevêque de Séville, ayant prêché aussi un sermon, fit prêter ensuite au roi le serment de soutenir et de défendre l'inquisition, et de révéler tout ce qui se diroit ou se feroit à sa connoissance contre la foi, par des individus quelconques de quelque état ou condition qu'ils puissent être. Le roi signa ce serment de sa main, et un protonotaire de l'inquisition le lut à haute voix.

Les évêques de Palencia et de Zamora procédèrent ensuite à la dégradation des trois prêtres *relaps*, qui étoient Pierre Cazalle, curé de la paroisse de Pédrosa; Dominique Sanchez, prêtre de Villa-Mediana; et Dominique de Roxas, religieux Dominicain. Après leur avoir fait subir les formalités canoniques, on les revêtit du *san benito* et de la *corosa*, et on les fit passer un à un à l'estrade que l'on voit au milieu de l'estampe, pour lire à chacun d'eux sa sentence, en présence du tribunal; on en fit autant pour les dix autres coupables *relaps*; ils furent ensuite tous livrés à la justice ordinaire ou séculière, qui les conduisit à un endroit hors de la ville où devoit se faire l'exécution.

Dans ce lieu on voyoit dressé un grand bûcher, auprès du-

quel on avoit élevé sur un piédestal de 3 à 4 pieds de haut une croix blanche qu'avoit apportée en procession la congrégation de Saint-Pierre martyr. Les treize *relaps*, accompagnés du bourreau et d'un confesseur, furent conduits au bûcher, et là on les exhortoit à se repentir afin d'obtenir d'être étranglés au lieu d'être livrés vivants au feu. Onze d'entre eux consentirent en effet à se confesser, et ils périrent avant d'être brûlés; mais Jean Sanchez, et don Carlos de Seso furent brûlés vifs pour avoir voulu mourir dans l'impénitence.

Retournons à la grande place où l'on continua l'auto-da-fé, en faisant passer les condamnés, un à un, à l'estrade pour entendre la sentence de leur condamnation; les *réconciliés* d'abord, puis les *pénitents*, et enfin les *repentis*; on fit faire à tous, selon la qualité de leurs délits, les abjurations *in formâ de vehementi et de levi*; puis on leur donna l'absolution générale; on reprit la croix de l'inquisition, pour la porter, également en procession, le soir, à l'endroit où on l'avoit prise.

PLANCHE XXX.

Place des Dominicains à Valladolid.

Valladolid ainsi que Salamanque, Léon, Burgos et Tolède, renferment beaucoup de monuments qu'on pourroit classer chronologiquement depuis les premiers temps de la monarchie espagnole jusqu'à nos jours; on n'y trouve point de monuments romains. Les plus anciens édifices, et par conséquent du style gothique, sont les paroisses de *Nostra Señora de la Antigua*, *Santiago*, la *Magdalena* et *San Salvador*, les couvents de Saint-François et de Saint-Paul, enfin le college de Saint-Grégoire. Ces édifices ont chacun des beautés particulières; mais aucun ne peut approcher du couvent de Saint-Paul des Dominicains, situé sur la place de l'intendance. La façade de cette église n'est autre chose qu'une porte gothique ornée de beaucoup de sculptures, et ayant de chaque côté une aiguille très élevée, et deux tours octogones qui lui servent d'encadrement. Les bas-reliefs qui surmontent la porte représentent le fondateur de l'église à genoux devant la Sainte-Trinité, et Saint-Jean-Baptiste. Au-dessus de la fenêtre se voient plusieurs bas-reliefs de sujets de l'Écriture Sainte. Le tout est surmonté d'un fronton triangulaire au milieu duquel on distingue un écu d'armes soutenu par des lions, et au-dessus une croix de fer. Les différents compartiments sont de plus ornés de statues gothiques, et l'ensemble a quelque chose de piquant et de délicat, quoique majestueux en même temps. L'intérieur du couvent est spacieux et commode: le cloître est très vaste et orné de peintures assez bonnes.

PLANCHE XXXI.

Cloître du couvent des Dominicains.

Ce cloître n'appartient pas au couvent de Saint-Paul dont nous venons de donner la façade, mais bien au college qui s'y trouve adjoint, et qui est également la propriété des Dominicains. Ce college fondé par don Alonso de Burgos, évêque de Palencia, vers la fin du XV^e siècle, est remarquable par différents détails curieux d'architecture: sa façade représente un bois dont les branches, en se courbant, forment la voûte de la porte d'entrée, aux deux côtés de laquelle paroissent deux sauvages couverts d'une peau semblable à celle des brebis. Chacune de ces figures a pour ceinture des feuilles de ces mêmes arbres, et tient un écusson. L'imposte de la porte est formé d'une seule pierre de

granit de 14 pieds de large, 3 de haut, et près de 2 d'épaisseur, couverte d'ornements. Au-dessus de cette porte, entourée d'arbres, on voit un second compartiment d'où sort un grenadier dont les branches et les feuilles s'étendent des deux côtés, et font allusion, à ce qu'on prétend, à la conquête de Grenade qui eut lieu, dans ce temps, par les rois catholiques, Ferdinand et Isabelle, protecteurs du fondateur de l'église. Le cloître du college représenté sur cette planche ne le cède en rien à la richesse de la façade, et est d'un goût plus pur. On admire surtout la bordure du toit composée d'une suite de palmettes et acrotères, séparées par des couronnes, et faisant un charmant effet. On ne sauroit trop recommander cet usage à-peu-près perdu aujourd'hui, de dissimuler la pente du toit par un ornement quelconque qui l'éloigne de la vue, et se raccorde avec le reste des constructions, ainsi qu'on peut le voir dans la façade du Louvre, construite par François I^{er}.

Ce cloître et cette façade ne sont pas les seuls objets d'arts importants dans ce college; il en est un plus parfait que tout ce que renferme peut-être Valladolid: je veux parler du tombeau du fondateur de cet édifice qui se trouve placé au milieu du chœur. Ce monument de marbre blanc est aussi remarquable par la beauté de la matière que par la pureté du dessin, la vérité de l'expression, et le fini de l'exécution. Le prélat y est représenté couché avec les ornements pontificaux, les mains couvertes de gants, et tenant un livre. La base du tombeau est ornée de plusieurs bas-reliefs d'un travail excellent, séparés par des enfants tenant des guirlandes de fleurs. La figure du prélat est d'une grande ressemblance, et d'un caractère plein de vérité et de naturel. On ne connoît pas l'auteur de ce précieux monument; mais on sait qu'il fut fait antérieurement à l'année 1571, par un écrit d'un autre sculpteur, Esteban Jordan qui, dans un marché conclu pour faire un maître-autel à l'église de la Madeleine, cite en comparaison le tombeau de l'évêque dans la chapelle de Saint-Grégoire. L'opinion générale, à Valladolid, est que ce bel ouvrage est dû au ciseau d'Alonze Berruguete, le Michel-Ange de l'Espagne, né près de Valladolid, où il a laissé plusieurs grandes compositions; mais il faudroit pour qu'il en fût ainsi, que Berruguete eût beaucoup changé son style, ainsi que l'observe fort bien M. Bosarte dans son voyage que nous aurons souvent l'occasion de citer. Le tombeau dans la chapelle de Saint-Grégoire est simple et noble, et supérieur à tout ce qu'on connoît de Berruguete qui, en général, chargeoit de trop d'ornements ses compositions. Il est conservé avec beaucoup de soin et recouvert d'un drap pour le garantir de la poussière.

PLANCHE XXXII ET XXXIII

Première et deuxième vues du château de Coca.

Non loin de Ségovie et sur la route de la Galice, se découvre le château que représente ces deux planches; il est encore debout avec son donjon, ses tourelles, ses mâchecoulis, comme au temps de la chevalerie dont il rappelle les singulières coutumes. Le beau climat de l'Espagne a conservé ce monument, et les mœurs paisibles des habitants des environs lui ont servi de sauvegarde. La terre de Campos, les royaumes de Castille, de Léon, d'Oviédo, sont couverts de semblables habitations isolées, tels que les châteaux de Cuellar, de Peñafiel, d'Aguilar, de Benavente, etc., qui sont encore tels que les ont laissés leurs antiques possesseurs, ces guerriers indépendants et fiers, qui obéissoient à leurs rois lorsqu'ils conservoient leurs privilèges, sinon, non. Leurs mystérieuses demeures ne font plus trembler les campagnes, mais elles servent encore d'asile au pèlerin, de guide au voyageur, et de souvenir intéressant aux poètes et aux historiens.



CONVENTO de S.^º DOMINGO y PALACIO de la INTENDENCIA en VALLADOLID. CONVENT of S.^t DOMINICK and the PALACE of the INTENDANCE at VALLADOLID.

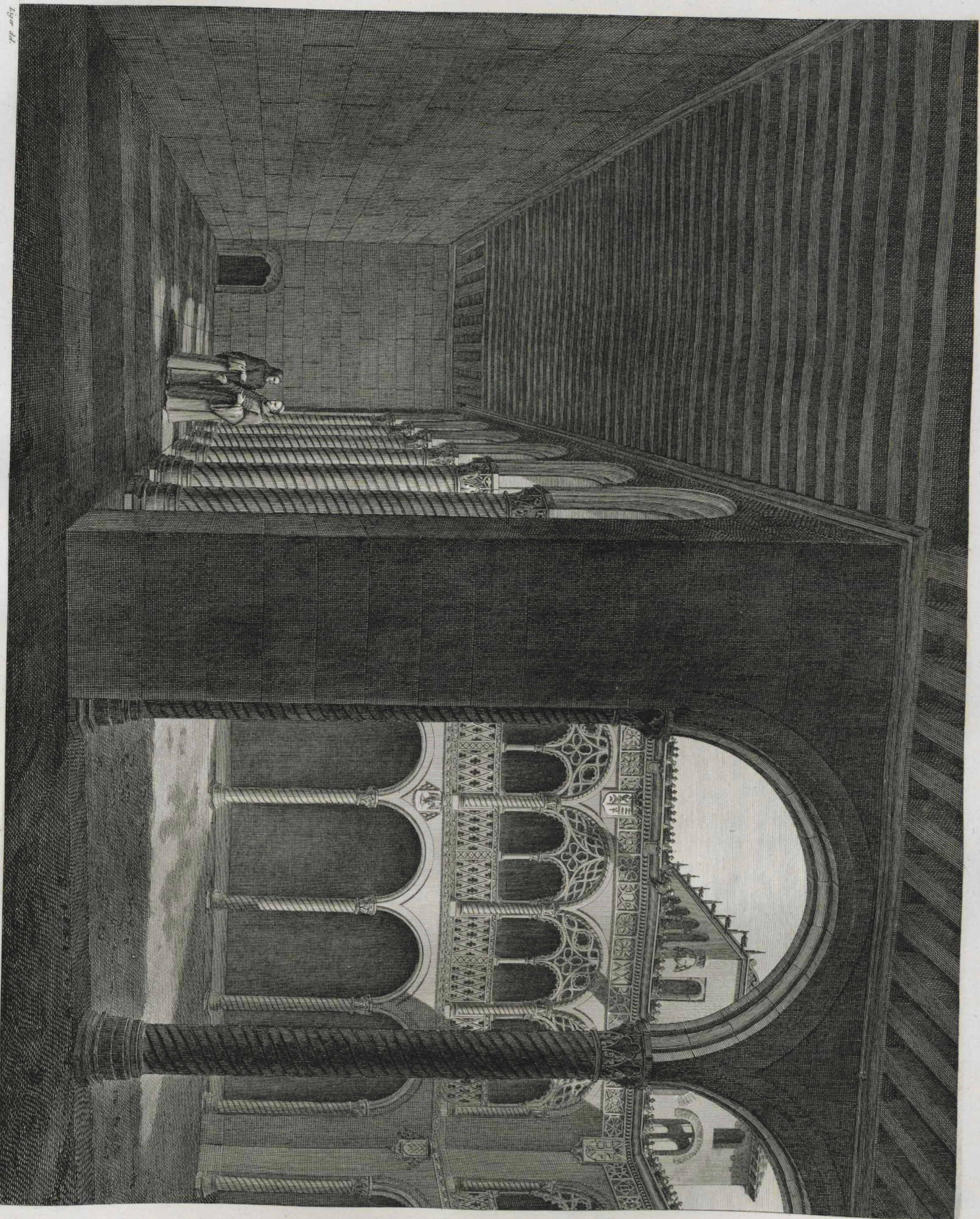


Fig. 44.

CLAUSTRIO de los DOMINICOS en VALLADOLID.
 À
 CLÔTIRE de DOMINICAINS à VALLADOLID.

II
 MONASTERY of the DOMINICANS at VALLADOLID.

Dominicans only.



1^{re} VISTA del CASTILLO de COCA.

1^{re} VUE du CHATEAU de COCA.

1st VIEW of the CASTLE of COCA.



2^a VISTA del CASTILLO de COCA.

2^e VUE du CHATEAU de COCA.

2^d VIEW of the CASTLE of COCA.



Deposito de la Real Academia de Bellas Artes de San Fernando

Gravée par J. Fort.

Lago del.

VISTA del ESCURIAL, tomada del lado de MADRID.

VUE de l'ESCURIAL, prise du côté de MADRID.

VIEW of the ESCURIAL taken from the side of MADRID.



VISTA del ESCURIAL tomada del camino Real de MADRID.

VUE de l'ESCURIAL prise sur la grande Route de MADRID.



VIEW of the ESCURIAL from the high Road of MADRID.



VISTA del PALACIO de S^t ILDEFONSO.

VUE du PALAIS de S^t ILDEPHONSE.

VIEW of the PALACE of S^t ILDEPHONSE.

PLANCHE XXXIV.

Vue générale du château royal de Saint-Ildephonse, autrement appelé la Grange.

En venant de Ségovie on aperçoit, depuis le pont de Valsain, une montagne assez élevée appelée *Peñalara*, au pied de laquelle est situé le château royal de Saint-Ildephonse, éloigné de 14 lieues de Madrid.

Après l'incendie du palais-royal construit à Valsain, éloigné d'une demi-lieue de l'endroit où est maintenant Saint-Ildephonse, les moines de Saint-Jérôme offrirent au roi Charles II une métairie ou grange qu'ils possédoient aux environs de ce palais, en vertu d'une donation du roi Ferdinand-le Catholique, qui leur en avoit fait présent après la conquête de Grenade.

Philippe V voulant avoir la possession entière de cette grange, l'acheta des moines, en leur fournissant de son trésor les moyens d'en construire une autre auprès de Rio-Frio, et en leur accordant en outre une partie de sel pour les besoins de leur communauté.

Quand Philippe V fut maître de cette maison, il lui vint dans l'idée, à ce qu'il paroît, de changer l'aridité de la montagne dans la fraîcheur d'un jardin, de transformer les ruisseaux en fleuves, les lacs en mer, de faire sortir des fontaines des rochers, et de couvrir de jardins des plateaux nus et pelés, enfin d'inviter dans ce site toutes les beautés qui, dans sa jeunesse, l'avoient charmé à Versailles. A cet effet il chargea son architecte en chef, Théodore Ardemans, de réparer et de distribuer l'ancienne maison comme il le jugeroit à propos pour qu'elle pût servir d'habitation à la famille royale et à une petite partie de ses domestiques; mais il lui défendit d'en rien ôter. Lorsque l'architecte eut fait approuver son plan par le roi, il mit la main à l'œuvre l'an 1719; en même temps l'ingénieur Marchan commença à faire des montagnes, et à planter des jardins, dont la culture fut confiée à Étienne Boutelon, et pour faire marcher tout de front, on chargea les professeurs Firmin et Thierry, de faire couler des statues et d'autres ornements de métal pour les fontaines et cascades; mais comme il eût été trop long de les couler en bronze, on se servit du plomb, auquel on donna ensuite un vernis, couleur de cuivre.

Tous ces ouvrages s'exécutèrent avec tant de vitesse, qu'en 1723 la métairie eut déjà l'aspect d'un petit palais; au rez-de-chaussée on avoit pratiqué douze salles pour la galerie ou le musée; six étoient destinées à la demeure du roi, et quatre, à celle de la reine; il y avoit en outre des appartements pour la princesse, des salles à manger, des chambres de domestiques, etc.; la chapelle fut consacrée par le cardinal de Borgia, patriarche des Indes.

Le travail des jardins et fontaines n'avança pas aussi rapidement que le roi l'avoit désiré d'abord. Cependant la cascade en face du palais fut mise en mouvement ainsi que les fontaines sur la gauche de la façade; la rivière qui d'abord avoit été un ruisseau naturel, couloit à découvert depuis la fontaine dite *d'Andromède*, elle disparoissoit ensuite jusqu'au grand étang appelé la *mer*; du côté du palais la fontaine des *herbes*, et plus loin celle des *vents*, située entre les bosquets au midi de la cascade.

Le charme que présentait à Philippe ce site paisible, augmenta son envie de se décharger du poids de la couronne pour jouir du repos et de la tranquillité. Il exécuta cette résolution l'année suivante 1724, abdiqua le trône en faveur de son fils Louis I^{er}, et se retira à Saint-Ildephonse pour y vivre en simple particulier.

Depuis cette époque Philippe ne s'occupa plus que du soin d'embellir cette propriété; il fit acheter, à Rome, la galerie de la reine Christine de Suède, dont les statues, vases et colonnes furent transportés en Espagne pour orner le rez-de-chaussée de Saint-Ildephonse; le roi fonda et dota aussi dans cette demeure royale une collégiale avec un abbé et des chanoines, et augmenta les

bâtiments, en faisant construire, sous la direction de Procacini, plusieurs maisons pour les employés et les musiciens.

Quoique la mort de son fils Louis I^{er} forçât Philippe V à remonter sur le trône, il ne perdit point de vue pour cela les améliorations de cette maison de Plaisance qu'il avoit en quelque sorte créée.

Après la mort du roi, en 1746, la reine douairière fit déposer les restes de son mari sous le maître-autel de la collégiale de Saint-Ildephonse, en attendant la construction du Panthéon, qui devoit un jour servir à sa propre sépulture.

Cette princesse continua, pendant son veuvage, d'embellir ce lieu de plaisance; elle donna des soins particuliers à la prospérité de la fabrique de glaces qu'elle avoit fondée, et dont les produits servirent à décorer les appartements du château.

A la mort de la reine Isabelle, en 1776, son fils Ferdinand VI fit ensevelir son corps, auprès de son mari Philippe V, dans le Panthéon qui étoit alors achevé.

Charles III, qui succéda sur le trône à Ferdinand VI, mit la dernière main à l'embellissement de cette maison. Il y passoit ordinairement les étés depuis le mois de juillet jusqu'à la fin d'octobre, pour se rendre ensuite avec toute sa cour à l'Escorial; son fils Charles IV avoit conservé la même habitude.

PLANCHE XXXV.

Vue de l'Escorial, prise du chemin de Madrid.

Sur le revers d'une des montagnes de Ségovie, auprès d'un petit village appelé *el Escorial*, est situé le monastère de *san Lorenzo el Real*, à 7 lieues de Madrid et à 15 de Tolède.

Cette vue est prise du chemin de Madrid, et présente le monastère adossé contre la montagne appelée de Mallogons; elle fait connoître la position du monastère et les montagnes arides qui l'entourent de tous côtés.

PLANCHE XXXVI.

Vue de l'Escorial, prise du même chemin de Madrid.

Cette vue est prise un peu avant d'arriver à l'Escorial au bas de la côte par laquelle on monte au monastère; c'est le dernier point de vue où la végétation paroît encore, et donne quelques idées du pays qui l'entoure.

Cet édifice magnifique doit son existence au roi don Philippe II qui, soit pour exécuter l'ordre de son père de lui ériger un tombeau, soit pour montrer sa dévotion envers saint Laurent, ayant gagné la bataille de Saint-Quentin, le jour de la fête de ce saint, se proposa d'élever un temple somptueux qui pût servir en même temps de Panthéon pour les personnes de la famille royale.

Dans cette vue il chargea son principal architecte, Jean-Baptiste de Tolède, d'en dresser le plan; l'artiste le lui ayant présenté, Sa Majesté l'examina sur les lieux mêmes et l'approuva; le 23 avril 1563 on posa la première pierre au milieu de la façade méridionale, presque au-dessous de la place qu'occupe le prieur au réfectoire.

Le principal directeur des constructions étant venu à mourir, en 1567, l'architecte Jean de Herrera fut chargé de le continuer; celui-ci ayant corrigé ce qui lui paroisoit mal conçu, et ajouté divers détails, acheva tout l'ouvrage l'an 1584.

En 1671 le feu ayant pris à une cheminée du monastère, l'incendie dura quinze jours et consuma une grande partie de l'édifice; mais le roi Charles II fit réparer le dommage, et restaurer entièrement ce monument.

Cette grande masse de construction à 2630 pieds, mesure castillane, de circonférence.

PLANCHE XXXVII.

Vue du rocher de Philippe II.

Cette planche rappelle le lieu où Philippe II alloit souvent s'asseoir lorsqu'il inspectoit les travaux de l'Escorial; il est situé à mi-côte dans les montagnes, et on aperçoit de là tout le plan et l'étendue du bâtiment.

PLANCHE XXXVIII.

Plan de l'Escorial.

Le plan général de l'Escorial présente la forme d'un gril, par allusion à l'instrument qui servit au martyr de S^t Laurent, à qui le couvent est dédié.

L'estampe n° XXXVIII fait connoître parfaitement cette forme de gril et le plan de l'édifice, avec son portique, ses façades, ses cloîtres, et les huit cours au-dessus desquelles domine le dôme.

La façade principale qui est celle par laquelle on entre au temple, est tournée vers l'ouest, et a 740 pieds de long sur 60 de haut jusqu'à la corniche. On y a pratiqué trois portes; la principale, percée au milieu de la façade, se compose de deux ordres d'architecture, l'un dorique et l'autre ionique; des deux autres portes, celle de la droite sert d'entrée à l'hospice, et celle de la gauche au college et au séminaire. La façade orientale à 740 pieds depuis une tour jusqu'à l'autre; les demeures royales et la grande chapelle y forment une saillie. La façade du côté du midi a d'une tour à l'autre 580 pieds; il en est de même de la façade du nord; celle-ci est percée de trois portes, dont deux sont pour le palais.

L'intérieur de ce grand monument se divise en trois corps de bâtiment, savoir, le premier de l'est à l'ouest, le deuxième au midi, et le troisième au nord.

Première division. En entrant par la grande porte du milieu de la façade, on rencontre d'abord un vestibule qui sépare le college d'avec le couvent, et par trois grandes arcades on passe dans une cour magnifique appelée *des Rois*, au bout de cette cour se présente une façade magnifique, aux extrémités de laquelle s'élèvent deux hautes tours; en face de cette façade il y en a une autre qui est la répétition de celle du dehors; c'est entre les deux dernières qu'est compris le premier portique et les bibliothèques haute et basse. Par les cinq arcades de la façade principale on entre à l'église, qui est précédée d'un vestibule avec cinq portes; celle de la droite conduit au couvent, et la gauche au college et au palais; les deux portes des extrémités servent d'issues au chœur. L'église est divisée en trois nefs qui forment une croix grecque; son architecture est d'ordre dorique; au milieu du plein s'élèvent quatre piliers carrés qui sont unis entre eux par autant de hautes arcades, auxquelles correspond contre les murs le même nombre de piliers carrés, avec des arches qui séparent les trois nefs. Dans l'angle que forme la nef de l'orient avec celle du midi, et entre la porte du Panthéon et l'escalier par lequel on monte à la galerie qui fait le tour de toute l'église, on arrive à l'anti-sacristie; et de cette pièce on passe à la sacristie, à laquelle diverses autres pièces sont contiguës.

Deuxième division. ou corps de bâtiment du midi. En entrant par le portique de l'église, on passe par la principale, composée de deux pièces; l'une conduit au petit cloître, l'autre, appelée *de la réception*, a trois portes, sans compter celle d'entrée; par la plus grande on passe à un cloître appelé *cour des Évangélistes*; au centre de ce cloître on voit un grand jardin, au milieu duquel s'élève un pavillon ouvert surmonté d'une coupole. Ce cloître a dans son contour six grandes portes de la même hauteur et un

superbe escalier qui monte aux cellules et à différentes salles de conférence.

Les quatre petits cloîtres contigus au grand ont tous leurs cours, et au centre de ces bâtiments s'élève une lanterne ou tour carrée par laquelle ils communiquent entre eux.

La troisième division qui est celle du nord, se compose de cinq autres cloîtres, dont quatre forment le college et le séminaire, et dont le plus grand est le palais.

Après ces quatre cloîtres vient celui du palais, auquel on arrive par le portique, par l'église, ou par les deux grandes portes de la façade du nord. Après avoir passé des allées spacieuses, on monte six marches, et on arrive à diverses cours qui en forment une grande, bordée d'arcades et de pilastres au rez-de-chaussée, au-dessus desquelles règne une corniche surmontée à son tour d'un parapet. Au nord de cette cour sont les salles d'apparat, et de beaux appartements; dans l'angle de l'est est établi l'escalier principal; on a percé du même côté une grande porte par laquelle on passe à la demeure royale. Du côté du levant on voit les appartements du prince et des infants; quelques uns donnent sur les jardins de l'est, et d'autres sur une galerie divisée en deux parties, et qui communique à une autre plus longue, appelée la *galerie des batailles*, et percée dans le corps de bâtiment qui touche à l'église. En sortant de cette galerie, on prend un passage étroit qui tourne autour de l'église, et qui conduit au quartier du roi; dans la saillie que fait ce bâtiment à l'est, on rencontre un petit cloître carré, d'assez bonne construction et bien distribué; à l'est où il n'y a pas d'appartements, on remarque la grande croisée par laquelle le Panthéon reçoit le jour; on observe du même côté deux galeries l'une sur l'autre, avec deux portes qui conduisent à la demeure de la reine, et à celle du roi; toutes deux sont à-peu-près distribuées de la même manière, avec la différence que celle du roi a, outre l'antichambre, deux pièces, dont l'une conduit à la tribune royale de l'église, et dont l'autre, où est mort Philippe II, laisse voir, lorsqu'on ouvre les portes, le maître-autel de l'église. En sortant de l'antichambre on passe par un corridor dans une grande salle qui communique à plusieurs autres pièces; voilà ce que la saillie de l'est renferme de plus remarquable du côté du midi; la demeure de la reine, située du côté du nord, est à-peu-près distribuée de la même manière.

Pour continuer ce résumé, nous allons donner aussi une idée des ornements et embellissements du monastère. Dans l'ensemble de l'édifice, sont distribuées cinquante-une statues, dont treize de pierre et trente-huit de bronze; elles sont presque toutes plus grandes que nature; quelques unes excèdent deux fois, et d'autres trois fois les proportions naturelles. Douze salles sont décorées de peintures à fresque, en y comprenant la gloire du chœur, la fresque du cloître principal, et celle de la bibliothèque: elles sont l'ouvrage de Peregrini, de Lucar Cambraso, des fils du Bergamaso, de François Urbino, de Romule Caravagiole, et de Baroso. Quant aux peintures à l'huile, leur nombre excède seize cents; elles sont pour la plupart originales, et d'un grand prix; on remarque parmi les maîtres, Masacio, Raphaël, Vins, le Titien, Sébastien del Piombo, André del Sarto, Véronese, le Tintoret, le Corrèze, le Guide, Vandick, Rubens, et d'autres peintres célèbres. Il s'y trouve aussi des tableaux de Michel-Ange, qui bien qu'ils ne soient que des copies, sont cependant des ouvrages d'un grand mérite; bref ce monastère est embelli de tant de tableaux, qu'il n'y a pas de cloître, de galerie, d'appartement ni de salle qui ne renferme des morceaux de peinture, faits en Italie, en Allemagne, en Flandre, en France, et sur-tout en Espagne. Environ trente mille volumes, la plupart bien reliés, couvrent les tablettes de deux bibliothèques; on remarque dans ce nombre le *Codex Aureus* qui contient les Évangiles écrits en lettres d'or sous le règne de l'empereur Conrad; on garde dans ces biblio-



VISTA PERSPECTIVA del PALACIO del ESCORIAL.

VUE PERSPECTIVE du PALAIS de l'ESCURIAL.



PERSPECTIVE VIEW of the PALACE of l'ESCURIAL.

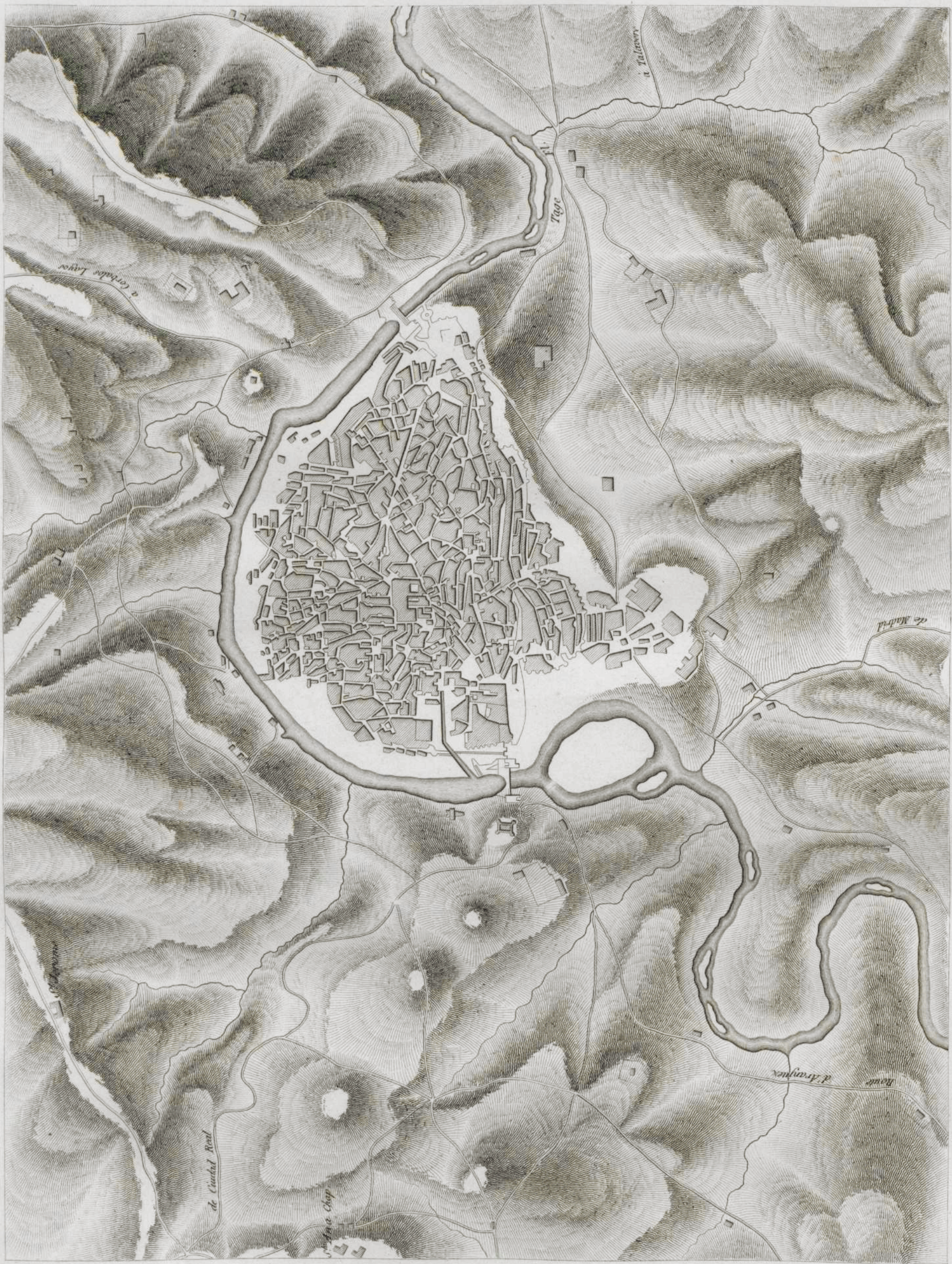


VISTA del PEÑASCO de FELIPE II.

VUE du ROCHER de PHILIPPE II.



VIEW of the ROCK of PHILIP II.



PLANO de TOLEDO y de sus CERCANIAS.
PLAN of the TOWN of TOLEDO.

theques, comme des reliques, huit livres écrits de la main de saints. Autrefois le nombre des manuscrits étoit bien plus considérable; mais un incendie en réduisit une grande partie en cendres l'an 1671. Par cet accident périrent plus de trois mille ouvrages arabes, ainsi qu'un herbier précieux formé par un célèbre médecin, nommé François Kernandez, de toutes les plantes médicinales des Indes occidentales.

Quant aux autres richesses et choses précieuses, nous ne citerons ici que les plus remarquables : cinq cent quinze chasses ou vases d'or, d'argent, et de cristal, sont destinés à conserver les reliques. Dans quarante compartiments d'armoires de la sacristie on garde une infinité d'ornements pour le culte divin. Six grandes lampes d'argent brillent dans les nefs de l'église, dont la principale est éclairée en outre par quatorze réverbères de bronze argenté. Le lustre suspendu au milieu du chœur est de cristal, et pese trente-cinq arrobas; dans toute l'étendue du temple on compte huit orgues, dont un est en argent. Enfin les cloches suspendues dans les tours sont au nombre de cinquante-neuf, dont trente-deux forment une suite musicale de sons; elles furent envoyées de Flandre par le comte de Monterey.

Le Panthéon est une rotonde de 113 pieds de circonférence à laquelle on arrive par un escalier souterrain richement décoré; seize piliers d'ordre corinthien y sont placés deux à deux; et entre ces huit couples de piliers sont pratiqués autant d'enfoncements; au-dessus des piliers regne une architrave de marbre, puis une frise et enfin une corniche dentelée, percée dans son contour de huit lucarnes qui correspondent aux huit enfoncements. De chaque couple de piliers part un feston qui va se joindre aux autres dans un fleuron auquel est suspendue une belle lampe que le comte de Villalegre fit faire à Gènes par ordre de Philippe IV. Dans l'intervalle de chaque couple de piliers on a pratiqué un enfoncement. Dans celui qui forme la porte d'entrée on voit sur les côtés quatre niches avec deux bénitiers et deux urnes; les six enfoncements octogones que l'on remarque depuis la porte d'entrée jusqu'à l'autel, savoir, trois de chaque côté, sont du même travail, et se partagent en quatre niches de marbre noir avec des moulures de bronze doré; on y a placé des urnes également de marbre, soutenues par quatre griffes de lion en bronze, avec une plaque contenant une inscription en lettres d'or, qui indique le nom de la personne qui y est déposée; ainsi les urnes sont distribuées quatre à quatre dans les octogones, et il y en a vingt-six en tout, y compris les deux de la porte. Dans l'enfoncement pratiqué en face de l'entrée on a élevé un autel. Le devant est un bas-relief assez bon en bronze doré; l'autel sert de piédestal à deux colonnes de jaspe, dont les bases et les chapiteaux sont également de bronze doré, avec une architrave, une frise et une corniche analogues. Entre les deux colonnes on a placé sur un fond en porphyre une croix de marbre noir à laquelle est attaché un christ doré, d'un très beau travail; dans un médaillon placé sur la corniche on lit ces mots : *Resurrectio nostra*.

Cette rotonde est pavée de marbre de diverses couleurs, qui forment une grande étoile ayant au centre un fleuron.

PLANCHE XXXIX.

Plan de la ville de Tolède.

L'époque de la fondation de la ville de Tolède et l'origine de son nom sont inconnues. Tite-Live est le premier historien qui en fasse mention 4^e décade, chap. 21. L'an de Rome 560, quarante-un an après la conquête de l'Espagne par les Romains sur les Carthaginois, le préteur Marcus Fulvius Nobilius, ayant remporté une victoire signalée sur les Vacéens, les Vétans, les Celtibériens, vint mettre le siège devant Tolède qui, sans être considérable, étoit néanmoins regardée alors comme place forte, d'après

l'assertion du même auteur. La ville fut prise. Les Romains la fortifièrent suivant leur système. Le vainqueur en eut le commandement, et par ordre du sénat, elle devint la capitale de la Carpentanie.

Bientôt elle éprouva les effets de la magnificence du peuple roi. De beaux monuments s'élevèrent dans ses murs, entre autres un cirque, un temple à Hercule et une Naumachie. On aperçoit encore les ruines du premier dans la *Vega*.

Dans la suite César-Auguste honora Tolède du titre de colonie romaine, et en confia le commandement au légat P. Casirius. Cet événement fut consacré par une médaille de bronze, dont fait mention don Antonio dans son dialogue huitième; un côté représente la ville portant une couronne murale, avec les mots *Tol. Col.*, et le revers, l'effigie de César-Auguste.

Après l'expulsion des Romains par les barbares du nord, les Alains occupèrent Tolède pendant huit ans; les Goths s'en emparèrent ensuite; mais Athanagilde y régna le premier, après avoir vaincu et tué, à Lérida, son rival Agérile. Ce ne fut cependant que Lévigile qui prit à Tolède les attributs de la royauté; et la déclara la capitale de son empire.

Après la bataille de Xerès, en 711; Taris-Alzadi prit possession de Tolède au nom des califes de Damas. Les habitants obtinrent la liberté de vivre selon leurs lois, de ne payer d'autres tributs que ceux qu'ils payoient précédemment.

Pendant le gouvernement des vice-rois, Tolède suivit le sort de toutes les villes soumises aux califes de Damas; mais en l'an 756 elle passa sous la domination des califes de Cordoue. Abderrame I^{er} en confia le gouvernement à Alcabic, l'un de ses généraux, et l'autorisa à confirmer tous les privilèges concédés par les premiers Arabes.

A l'avènement de Harcham au trône des califes, Zuléma et Abdalla, ses frères, se révolterent. Les Tolésiens donnerent au premier le commandement, et s'armèrent pour le défendre. Mais ne pouvant opposer au calife des forces suffisantes, les deux frères se sauvèrent en Égypte. Tolède fut alors forcée de se soumettre. Cependant à la mort de Harcham elle refusa de reconnoître son fils Alhakem, et suivit le parti de ses oncles qui avoient reparu en Espagne pour le détrôner. La mort d'un des deux frères et la soumission de l'autre ne purent changer la résolution des habitants : ils continuèrent à se battre; Alhakem, pour les réduire, employa le stratagème suivant : le gouverneur de Saragosse, nommé Ambroz, ayant des amis dans Tolède, passa dans la ville et feignit de se mettre à la tête de la révolte; il obtint la faculté de bâtir un alcazar entouré d'un fossé. Le fils d'Alhakem arriva peu de temps après avec quelques troupes; à son approche Ambroz obtint des habitants de lui donner dans la ville une fête à laquelle les principaux furent invités; mais à mesure de leur arrivée on leur tranchoit la tête et on les jetoit dans les fossés. A la nouvelle de cette trahison les Tolésiens courent aux armes; mais assaillis par les Musulmans avant d'avoir pu se rassembler, la plupart d'entre eux furent passés au fil de l'épée, cinq mille périrent, ainsi, le reste subit le joug. Dans la suite ils prirent part à la rebellion du renégat Muza, et proclamèrent roi son fils Lupe. Dans cette occasion ils donnerent les preuves les plus éclatantes de courage et de force d'âme. Réduits à eux-mêmes et assaillis par toutes les forces du calife Mahomad I^{er} ils soutinrent le siège avec succès pendant trois ans; mais ayant perdu quinze mille hommes dans une embuscade, ils se rendirent au vainqueur et lui jurèrent fidélité.

Ils jouirent ensuite pendant un demi-siècle d'une tranquillité parfaite. Cet état de calme n'étoit pas dans leur caractère. Ils embrassèrent la révolte de l'usurpateur Almohadi. Ce rebelle ayant péri ignominieusement à Cordoue, ils choisirent pour roi son fils Obeidalla. Ce prince se lia étroitement avec Alphonse V. On assure même qu'il en épousa la sœur dona Thérèse; mais Issem

l'ayant attaqué avec toutes ses forces, il fut pris et décapité à Cordoue, après avoir joui pendant deux ans du souverain pouvoir.

Les Tolésiens restèrent tranquilles pendant les guerres civiles qui eurent lieu ensuite pour la succession au trône. En 1014 ils proclamèrent roi Ismaël, fils d'Abderrahme, qui s'étoit réfugié chez eux. Ce fut le premier roi de Toledé qui sut conserver la puissance. Tantôt payant des tributs, tantôt s'alliant avec les rois ses voisins; il régna dans le calme pendant trente-huit ans. Il embellit sa capitale, répara la grande mosquée et le pont qui tomboit en ruines.

Alémon, fils et successeur du précédent, donna ses premiers soins à la levée et à l'organisation d'une armée. Il se mit immédiatement en marche, pénétra dans la Manche, et s'empara de tout le royaume de Valence. Il se fit proclamer souverain dans la capitale, et en confia le gouvernement à son général Abusahebo. Dès cette époque les deux royaumes furent réunis sous la même autorité. Ce prince mérite d'occuper une place distinguée dans l'histoire de ce temps. Outre ses talents militaires, il se distingua par sa magnificence et sa magnanimité, en donnant asyle, dans ses états, à Alphonse VI, que son frere Sanche avoit chassé de Léon. Ce roi fugitif fut logé somptueusement dans un Alcasar, et les historiens ajoutent qu'il eut la faculté de se faire servir par les principaux chevaliers, et d'aller seul à la chasse et à la pêche, comme s'il eût été dans ses propres états. A la mort de Sanche, Alémon accompagna son hôte jusqu'aux frontieres, le combla de présents et lui fournit des troupes pour se soutenir sur le trône. Les deux monarques, en se séparant, se jurèrent une amitié éternelle. Alphonse donna une preuve de sa reconnaissance, en aidant son allié à triompher du roi de Séville qui marchoit contre Toledé. La victoire, qu'Alémon remporta dans cette circonstance, le rendit maître de Cordoue et de toute l'Andalousie. Il réunit ce royaume à ceux qu'il possédoit déjà. A sa mort son fils en hérita paisiblement; mais soit qu'il eût négligé de cultiver l'alliance qui avoit tant profité à son pere, soit que ses vices l'eussent rendu odieux, soit enfin qu'Alphonse convoitât le siege de l'ancien empire des Goths, il est certain que la première année de ce regne Alphonse VI fit une expédition contre Toledé. Deux ans après, en 1080, il en entreprit le siege qui dura sept ans. Après ce terme, les chrétiens ayant tout ravagé aux environs, les Tolésiens capitulerent aux conditions que le roi se retireroit librement à Valence avec tous ceux qui voudroient le suivre, que les habitants conserveroient leurs propriétés et la grande mosquée pour y célébrer leur culte, qu'ils ne paieroient que les mêmes impôts levés par les Maures, enfin qu'ils seroient jugés d'après leurs propres lois. Ces conditions furent ratifiées par le serment des deux souverains.

Les Maures avoient occupé Toledé pendant trois cent soixante-quatorze ans; ce fut en 1085 qu'ils en furent chassés pour toujours.

Les chrétiens n'en étoient pas encore maîtres depuis un an, que, pendant l'absence d'Alphonse, les capitulations furent violées. L'archevêque don Bernard, d'accord avec la reine Constance, fit transformer la grande mosquée en église pendant une nuit. Les Maures, bien loin de se soulever, apaisèrent le courroux du roi, qui vouloit punir les coupables. Cette générosité calma les esprits. L'arrivée d'un légat du pape Grégoire VII les divisa de nouveau. Il venoit faire substituer le missel romain au bréviaire des Goths. L'épreuve du fer et du feu n'ayant donné la préférence à aucun, Alphonse ordonna que chaque église suivroit le sien. Le pape, irrité de cette décision, menaça par une lettre adressée à l'abbé de Cluny, d'excommunier Alphonse, s'il ne se repentoit pas de son péché, et de venir lui-même bouleverser son royaume. Il paroît que cette menace n'eut pas de suites.

Quelques historiens affirment qu'Alphonse VI prit le nom d'empereur des Espagnes, et donna à Toledé le surnom d'*Impériale*, qu'elle conserve encore, ainsi qu'on le voit par ses armées qui re-

présentent un empereur paré de son manteau, muni du sceptre et de l'épée, et assis sur un trône.

Comme dans la suite cette ville n'a plus été séparée de la couronne de Castille, et a toujours obéi aux souverains qui se sont succédé sur ce trône, nous renvoyons à la Notice historique, relative à cette époque, pour ne pas répéter ici les mêmes détails.

La ville de Toledé est assise sur une montagne de granit, et est entourée en forme de fer à cheval par le Tage qui entre du côté de l'orient, et sort entre l'occident et le nord. Derrière la ville on remarque une chaîne de montagnes arides sur lesquelles il ne croît d'autres arbres que quelques abricotiers. Ce n'est pas que ces montagnes soient stériles, et qu'elles ne puissent se couvrir d'arbres; mais on néglige de replanter les arbres qui y étoient autrefois, et que l'on a eu l'imprudence de couper.

PLANCHE XL.

Vue de la ville de Toledé du côté du Tage.

Vue du côté de la campagne appelée *la Sagra*, la ville donne une idée de son ancienne splendeur, en présentant aux yeux du spectateur la cathédrale de l'Alcasar; et même dans la plaine, représentée par l'estampe n° 40, son aspect offre un ensemble qui charme la vue. En sortant de la ville entre l'est et l'ouest on voit deux plaines qui longent les rives du Tage, et dont l'une s'appelle *las Huertas del Rey*, et l'autre *la Vega*; en 1781 on y a pratiqué une promenade délicieuse. Cette campagne s'étend sur les bords de ce célèbre roi des fleuves, ainsi que l'appelle Silius Italicus, qui a pris le surnom d'*Aurifere* à cause du sable d'or qu'il roule dans son cours. Cependant j'ignore quelle raison a déterminé Martial et d'autres auteurs pour lui attribuer cette qualité: malgré toutes les analyses chimiques qui ont été faites de son sable, on n'a jamais obtenu un précipité d'or, ni d'aucune autre substance approchant de ce métal; la seule chose que j'aie pu découvrir, c'est que dans ses débordements le fleuve jette sur les rives des médailles d'or usées, et d'autres petits effets que les Romains, les Goths, les Maures et les Juifs, quand ils étoient obligés de quitter précipitamment Toledé, avoient cachés ou jetés dans les eaux. Le Tage parcourt quarante lieues de pays avant d'arriver à Toledé; et son cours est de cent autres lieues jusqu'à Lisbonne: il reçoit dans ce trajet les eaux de dix-huit rivières. Sous le regne de Philippe II il fut question de le rendre navigable jusqu'à l'Océan; mais on crut devoir abandonner ce projet, pour n'être pas obligé de détruire les moulins et usines établis sur ses bords.

PLANCHE XLI.

Vue de Toledé prise du bas du pont.

Ce que l'on rencontre de plus admirable dans son cours, c'est le fameux pont, représenté sur cette planche; on croit qu'il fut établi en premier lieu sous le regne de l'empereur Nerva; mais comme il fut détruit dans la suite, les Arabes le rebâtirent depuis les fondements, tel qu'on le voit encore aujourd'hui. C'est ce qu'atteste l'inscription sculptée au-dessus de la porte par laquelle on arrive au pont; on y lit les noms des princes arabes qui ont fait construire et restaurer cet ouvrage, jusqu'au regne d'Alphonse X. Le pont conserve le nom d'Alcantara; il est d'une construction solide et d'un aspect imposant, n'ayant qu'une seule arche qui embrasse tout le fleuve comme on peut le voir dans l'estampe.

A peu de distance de là, en suivant le cours du fleuve on voit encore les ruines de la machine que construisit sous le regne de Charles-Quint, un Italien fameux, nommé Juanelo, pour faire pas-



Escudo del

Escudo del

Escudo del

VISTA de la CIUDAD de TOLEDO tomada de las ORILLAS del TAGO.

VUE de la VILLE de TOLEDE prise des BORDS du TAGE.



VIEW of the CITY of TOLEDO taken from the BANKS of the TAGUS.



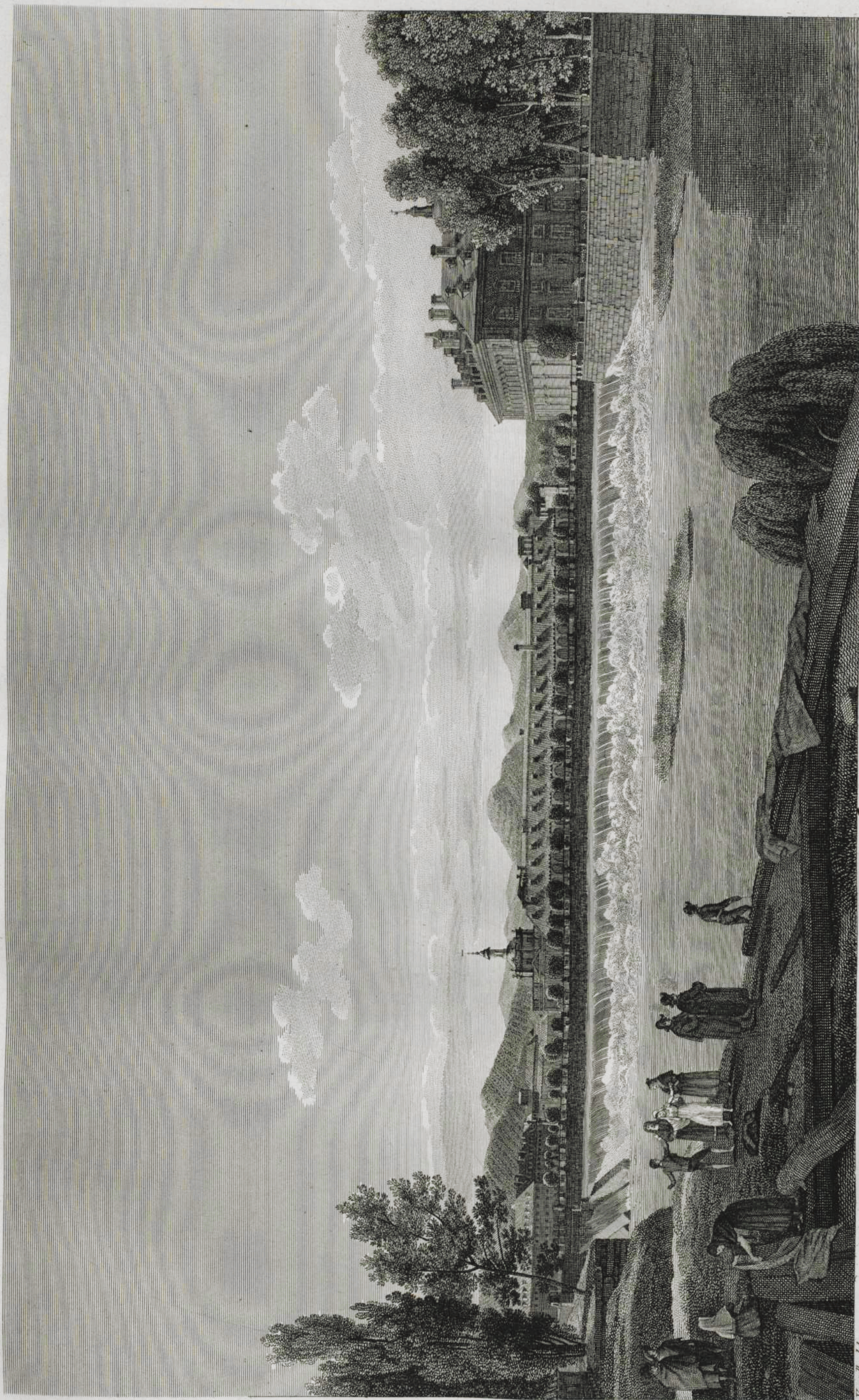
VISTA de la CIUDAD de TOLEDO, tomada de las orillas del TAJO.
 VUE de la VILLE de TOLEDE, prise des bords du TAGE.

VIEW of the CITY of TOLEDO, taken from the Banks of the TAGUS.



Dessiné et gravé par Ambroise Tardieu.

PLANO de MADRID y de sus CIRCUNCIAS. PLAN of the TOWN of MADRID.
 PLAN de MADRID et de ses ENVIRONS. ||



VISTA del PALACIO de ARANJUEZ y de la CASCADA del TAJO.

VUE du PALAIS d'ARANJUEZ et de la CHUTE du TAGE.

VIEW of the PALACE of ARANJUEZ and the FALL of the TAGUS.

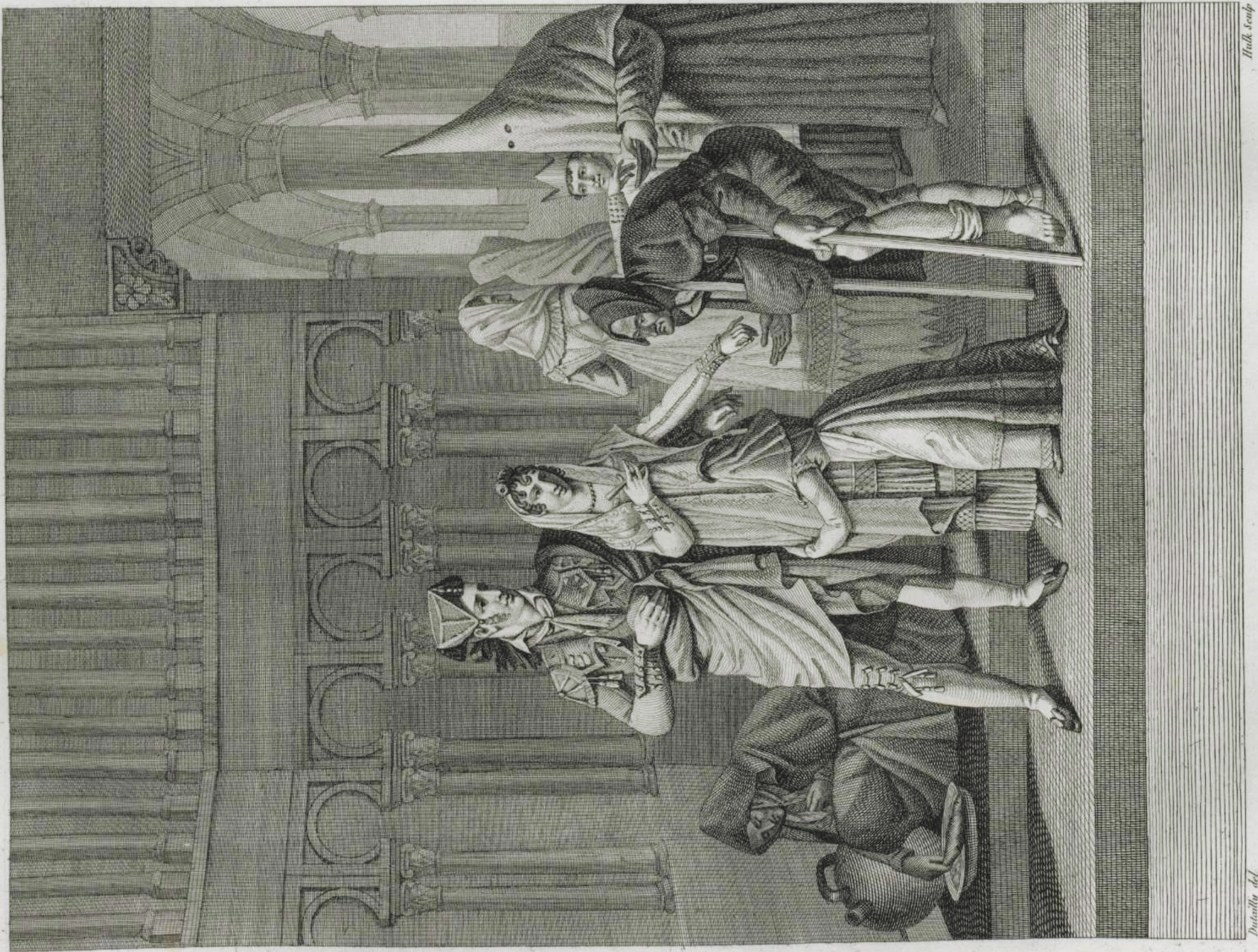


De Sauter aqua forte

Dinkel sculp.

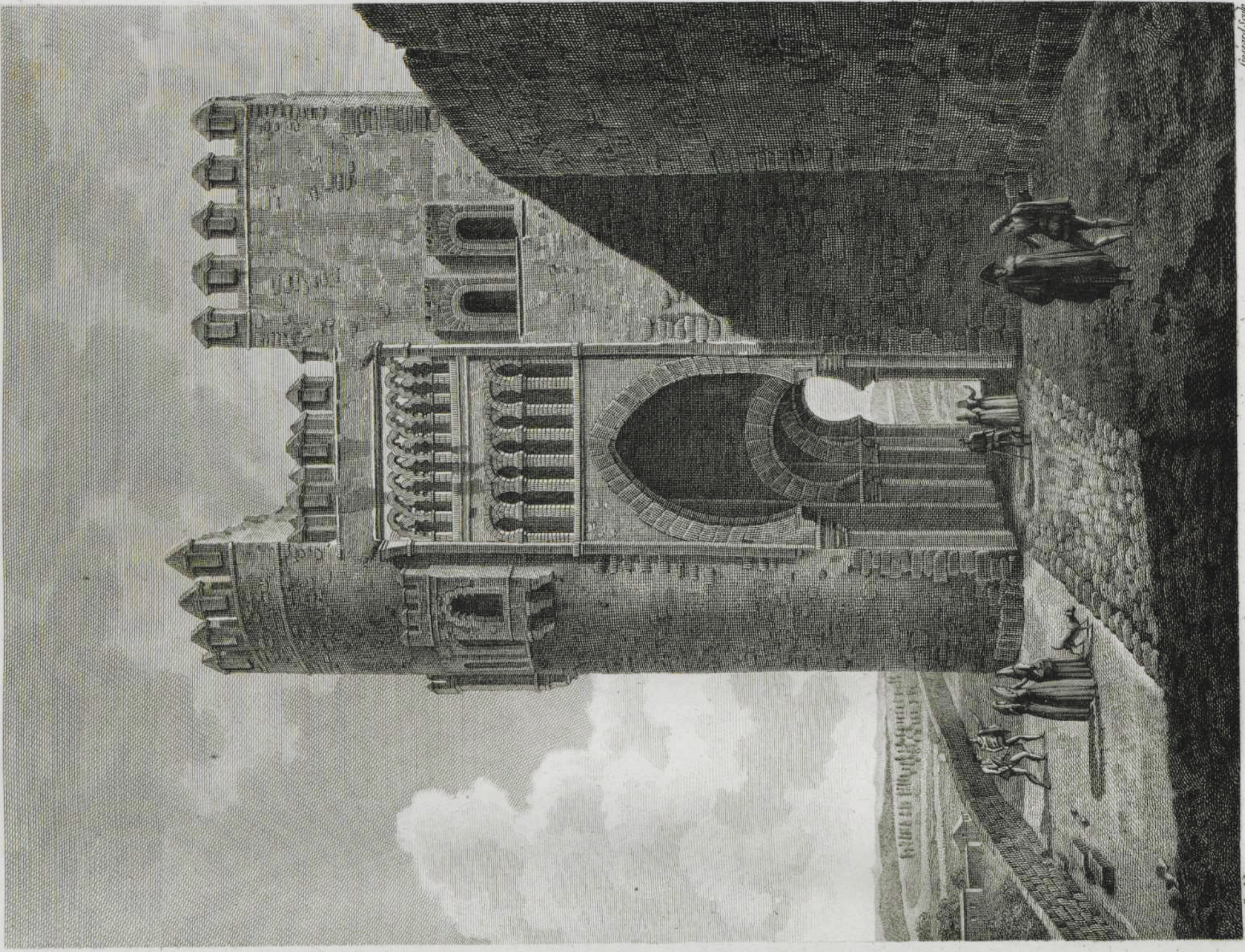
Fancello del.

VISTA de la CAMPIÑA de ARANJUEZ. A VIEW of the COUNTRY of ARANJUEZ.



TRAGES ESPAÑOLES en TOLEDO.

COSTUMES ESPAGNOLS à TOLEDE. || The SPANISH COSTUMI at TOLEDO.



VISTA de la PUERTA de TOLEDO

VUE de la PORTE de TOLEDE || VIEW of the GATE of TOLEDO

ser l'eau à la ville. D'après les descriptions qu'on en a données, cette machine ressembloit beaucoup, sinon entièrement, à celle de Marly, qui fournit à Versailles l'eau de la Seine. Depuis que le grand débordement de 1528 a détruit la machine établie par Juanelo, Toledé n'en reçoit plus d'eau, et maintenant les habitants sont obligés d'en faire puiser au bord du fleuve, et de la transporter dans des tonneaux à dos d'ânes, pour la verser dans les citernes et puits des maisons. Il est singulier que cette manière incommode de se pourvoir d'eau, n'ait pas donné à la ville l'idée de reconstruire l'aqueduc qui existoit au temps des Romains, et dont on voit les restes auprès du couvent dit de la *Sista*. C'est là que l'on voit le château d'eau connu sous le nom de *Horno del vidrio*; et un peu plus loin une source abondante qui se rend au Tage: il y existe encore des restes de maçonnerie qui paroissent avoir été des piliers d'arcades, et un conduit par lequel l'eau se rend à une maison de campagne des religieux Trinitaires; ce sont autant de traces de l'aqueduc qui au temps des Romains conduisoit l'eau à la ville, comme on le voit à Ségovie. Les édifices les plus remarquables de Toledé, et que nous regrettons de ne pas donner, sont la cathédrale, un des plus beaux monuments gothiques qui existe au monde, et l'Alcasar, ancien château des rois Maures, servant aujourd'hui de dépôt de mendicité et de maison de bienfaisance.

PLANCHE XLII.

Vue d'une des Portes de Toledé.

La porte que représente cette planche passe pour la plus ancienne de Toledé; cependant ce n'est pas celle de *Visagra* qui conduisoit, à ce que croient quelques auteurs, à la *Via Sacra*, et par laquelle les Espagnols fixent leur entrée lors de la conquête de cette ville. Celle-ci est actuellement bouchée, on la trouve entre les portes du Cambron et de *Visagra la Nueva*. Elle tire sans doute son nom de la route qui y conduisoit, et que les Maures auront conservée. L'intérieur de la ville ne justifie pas l'idée que le voyageur s'en est formée en la voyant de dehors de la porte de *Visagra*. Ses rues sont étroites et tortueuses, et il n'y a que les innombrables colonnes élevées de toutes parts qui rappellent ce que Toledé fut dans d'autres temps.

PLANCHE XLIII.

Costumes espagnols à Toledé.

Les costumes représentés sur cette planche n'appartiennent pas précisément à Toledé, mais ils se sont ainsi présentés à ma vue dans cette ville, et on les retrouve souvent en Espagne. A la droite on voit un membre de confrérie, et derrière lui un enfant de chœur couvert de son bonnet à quatre pointes comme on en porte en Espagne; en face de cet enfant se tient un pauvre estropié avec un bonnet de drap, et vêtu à la manière castillane. Au milieu on aperçoit trois femmes et une fille, portant toutes une mantille et une jupe; celle qui donne l'aumône est habillée en maja, avec un corset, et une jupe à deux rangs de franges: l'homme qui se tient auprès d'elle, porte l'habillement de *Majo*, avec un bonnet de velours à la mode des habitants de la Manche, il a les cheveux relevés en huppe, et noués avec un ruban noir garni de franges; la veste et les culottes ornées de galons et à bouffantes, le mouchoir à la *maquarano*, et le manteau croisé sous le bras droit.

PLANCHE XLIV.

Vue de la campagne d'Aranjuez.

On ne sauroit imaginer rien de plus agréable que la campagne

d'Aranjuez; arrosée au nord par les eaux du Xarama, et par celles du Tage qui entre du côté du levant; la terre y est d'une fertilité étonnante; et couverte d'une riche végétation; les bords des deux rivières sont ombragés d'aulnes, de peupliers et de saules, qui y croissent sans culture; les *Végas* abondent en toutes sortes de légumes; des anodes et des mûriers blancs couvrent les pentes des collines; enfin les cimes des montagnes sont couronnées de l'espece de chêne sur laquelle on recueille le kermès. De quelque côté que l'on regarde ce site charmant, c'est l'aspect de la variété et de l'abondance, par-tout c'est le mouvement, par-tout c'est la vie; des oiseaux innombrables voltigent sur les arbres qui forment des bosquets délicieux, entremêlés de prairies où paissent de grandes troupes de chevaux de monte, et des juments de race andalouse, napolitaine et normande. Les étables renferment des vaches de couleur et de pays différents, qu'on a réunies pour mêler et naturaliser les diverses races. La *Huerta-Valenciana* donne une idée de l'agriculture arabe; on y laboure avec des chevaux, on fume le terrain suivant le système *Nabathéen*; on y cultive le lin et on récolte la soie. La saussaie de *las Cabezas* présente un bosquet formé d'aulnes et de peupliers qui se mêlent à des arbres étrangers déjà naturalisés; le *champ flamand* garni de rangées d'arbres fruitiers, et divisé en compartiments symétriques présente l'aspect d'un verger charmant; la pente des montagnes de *Reajal* est le plus beau parterre de fleurs que l'on puisse voir; dans l'enceinte des *délices* et dans d'autres endroits on remarque des parcs pour naturaliser les arbres, les arbustes et plantes de l'Amérique; dans le *Real-Cortijo* enfin on admire les deux principales productions de l'Andalousie, la vigne et l'olivier; ce lieu est divisé en carrés, dont chacun a un pilier avec un écriteau, indiquant la sorte de raisin qu'on y cultive, tel que le xerez, le malaga, le ximenès, etc. Les oliviers plantés entre ces carrés dominant les vignes, en formant une espece de bosquet, qui nous rappelle le fameux *Axarafe*, les délices et la richesse des Arabes de Séville.

PLANCHE XLV.

Vue du palais d'Aranjuez et de la cascade du Tage.

La demeure royale d'Aranjuez ne répond assurément pas à la magnificence de ses jardins; l'édifice auquel on donne le nom de palais, conserve toujours, malgré ce qu'on y a ajouté, l'aspect d'une simple maison de campagne telle qu'elle étoit au temps de Charles-Quint qui l'avoit fait bâtir; ses successeurs Philippe V. et Ferdinand VI, dans les ouvrages qu'ils ont fait ajouter tant du côté de l'est que de celui de l'ouest, n'ont fait que déranger la symétrie primitive, sur-tout par rapport à la principale entrée; pour remédier jusqu'à un certain point à cette irrégularité, Charles III. fit prolonger les deux ailes de la façade principale vers le couchant; l'une d'elles qui est celle qu'on voit dans l'estampe, donne sur un beau parterre divisé en plusieurs carrés ornés de fleurs et d'arbustes, et au milieu desquels s'élève une grande fontaine surmontée d'une statue de Neptune; c'est au nord de ce parterre que le Tage forme une cascade, en se précipitant de toute sa largeur, pour se diviser en deux rivières, dont l'une baigne les murs du palais, et va rejoindre ensuite l'autre branche du fleuve. L'île qu'elles embrassent, est devenue, grâce à la nature et à l'art, un des jardins les plus délicieux que l'on puisse voir.

PLANCHE XLVI.

Plan de Madrid.

Madrid est situé sur le bord de la rivière de Mançanarès, vis-à-vis des montagnes de Guadiana et de Buïtrago. Le savant don

Antonio Agustin cite au sujet de Madrid, trois inscriptions qu'on peut voir encore.

Pendant le regne des Goths, la ville de Madrid n'étoit qu'un village dépendant du diocèse de Toledé; et si elle eut alors des murailles, elles ont dû être abattues au temps du roi Witiza, à moins que cette ville n'ait été exceptée de l'ordre général qu'il avoit donné de raser toutes les fortifications en Espagne.

A l'invasion des Arabes, le général Tarif, après avoir pris Orihuela, se dirigea sur Toledé, et prit en passant la ville de Madrid.

En 719, après un soulèvement provoqué par un chevalier chrétien, nommé Garcia Ramire (1), pour s'emparer de la ville, les vice-rois arabes releverent à ce qu'il paroît les murs ou en bâtirent de nouveaux. Le roi don Ramire II, l'an 933 les battit en breche avec des machines de guerre, et s'étant frayé un passage par ces murs, il pénétra dans la ville, passa au fil de l'épée la plupart des habitants, pillà les maisons, et après avoir démantelé la place, il retourna à Léon, chargé de butin (2).

Le calife Abderahme III ayant appris les ravages faits à Madrid par le roi don Ramire, donna ordre au gouverneur de Toledé, nommé Obeidalla, fils d'Almad, d'aller rebâtir les murs de la ville, et de mettre la place en bon état de défense, pour la garantir d'un autre coup de main.

C'est à cette époque que Madrid tomba au pouvoir des rois de Castille et ne sortit plus de la domination des princes chrétiens, malgré les changements que subit dans la suite des temps la couronne de Castille; elle n'en fut séparée qu'en l'an 1383, où le roi don Juan I^{er}, pour indemniser Léon V, roi d'Arménie, qui étoit venu en Espagne, de la perte de ses états, lui fit don des villes de Madrid, Anduxar et Villaréal, avec tous leurs droits et revenus. Mécontent de cette cession, le conseil de Madrid vint solliciter don Juan I^{er}, de révoquer sa donation, en date du 12 octobre 1427 (3); le roi fit la réponse suivante. « Nous avons donné ladite ville (de Madrid) au roi d'Arménie, parcequ'il est venu dans nos royaumes, nous demander des secours, parcequ'il a perdu ses états en défendant la sainte foi catholique; et nous la lui avons donnée pour toute sa vie, avec les revenus et droits qui nous appartenoient dans ladite ville et sa banlieue; mais notre intention et volonté a été qu'après le décès dudit roi d'Arménie, ladite ville et sa banlieue revinssent à notre couronne royale; et nous promettons et jurons par notre foi royale pour nous et pour l'infant don Henri mon fils et héritier présomptif, et pour ceux qui seront issus de nous et de lui, que nous ne donnerons ni n'aliénerons jamais ladite ville. »

Conformément à cette déclaration le conseil et les autorités de la ville de Madrid prêterent le serment de foi et hommage au roi d'Arménie, comme il résulte d'un écrit de cette époque, déposé aux archives de Ségovie, et le roi don Léon V, après avoir été installé comme seigneur de Madrid, expédia sous la date du 19 octobre de la même année un diplôme par lequel il confirma les *fueros*, chartes, franchises et autres privilèges dont la ville de Madrid avoit joui sous le régime des rois de Castille. Ce diplôme royal est muni d'un sceau de cire colorée, représentant un château avec deux lions; la couronne royale y est supportée par deux branches au milieu desquelles on lit *regis Armeniæ Leonis V*.

Ce souverain jouit de la seigneurie de Madrid pendant huit ans; dans cet espace de temps il fit rebâtir les tours du palais du roi. Après sa mort, le roi Henri III incorpora de nouveau la ville dans ses états, par sa cédula royale du 13 avril 1391; il lui accorda à cette occasion de nouveaux privilèges pour la récompenser de l'avoir la première proclamé roi de Castille.

Depuis lors Madrid devint peu à peu une ville importante; comme les rois prirent l'habitude de séjourner de temps en temps au palais royal, et beaucoup de familles distinguées de la Cas-

tille vinrent s'y établir, les cortès s'y assemblèrent aussi plusieurs fois, entre autres en 1419, lorsque le roi Henri III fit arrêter l'infant don Henri.

A l'occasion de la mort du roi don Ferdinand le Catholique, on célébra à Madrid la fameuse junte, dans laquelle le cardinal Ximenez, au lieu de répondre au duc de l'Infantado, et au comte de Benavente, qui lui demandoient pourquoi il prétendoit accorder le gouvernement à Charles V, au préjudice de la reine Jeanne, fit ouvrir les balcons, et montra les batteries d'artillerie, en disant : voilà le pouvoir qui m'autorise à proclamer roi celui qui doit l'être. Cette réplique inattendue rendit les grands muets pour quelque temps; le rusé ministre profitant de leur stupeur, continua de les entretenir dans la junte, pendant que le corregidor de Madrid, don Pedro Corea avoit ordre de rassembler le plus de regidores qu'il pourroit, et de proclamer l'empereur Charles-Quint. Cet ordre fut ponctuellement exécuté, et l'empereur fut proclamé roi d'Espagne, le 30 mai 1516.

Ce fut sans doute pour récompenser la ville de Madrid de son dévouement pour lui, que l'empereur résolut d'y fixer la résidence de sa cour; on lui représenta que le palais étoit trop étroit pour lui servir de logement; aussitôt il ordonna de le restaurer et l'agrandir; et en 1526, ce palais put recevoir non seulement la cour, mais encore le roi François I^{er}, que l'on n'avoit pas jugé convenable de laisser dans les maisons contiguës à San Salvador, où il avoit été conduit après avoir été fait prisonnier.

Le roi Philippe II fit faire de nouveaux travaux au palais, avant d'établir sa cour à Madrid, ce qui eut lieu en 1563; la cour y resta jusqu'en 1601; dans cette année Philippe III la transféra à Valladolid; cependant on ne tarda pas à s'apercevoir des inconvénients de cette translation, et en 1606 la cour revint à Madrid; pour l'engager à y rester, la ville fit présent à sa majesté de 250,000 ducats. Depuis ce temps la cour n'a jamais cessé d'être établie dans la capitale, et quoique dans les guerres de succession les chances du combat missent plusieurs fois la ville à la discrétion du vainqueur, elle savoit néanmoins soutenir le parti politique qu'elle avoit embrassé dans le principe; c'est ainsi qu'ayant été réduite en 1709, à recevoir la loi de l'archiduc d'Autriche, les habitants de Madrid, ne pouvant éviter son joug, prêterent de vive voix serment à Charles; mais leur cœur fut pour Philippe, à ce qu'assure un grand nombre d'écrivains, qui alleguent pour preuve de ce fait que, l'archiduc ayant été obligé de se retirer le 9 novembre 1709, le même jour le conseil, les magistrats et les autres autorités de Madrid se réunirent, et crièrent *vive Philippe V!* aussi lui jurèrent-ils fidélité avec les plus grandes démonstrations d'allégresse, lorsqu'au mois de décembre de la même année ce prince fit son entrée publique à Madrid.

Dans la suite la cour des rois d'Espagne a toujours siégé dans cette capitale, qui n'a pas cessé de jouir de ses anciens privilèges, prérogatives et exemptions.

Madrid est situé sur plusieurs collines basses, inégales, rapprochées, au milieu d'une plaine dont l'étendue immense est bornée, du côté de la vieille Castille, par les montagnes de la Guadarama, et qui paroît n'avoir, dans toutes les autres parties, de bornes que l'horizon : cette plaine est sèche, aride, nue, absolument sans arbres, inégale et désagréable. La situation de cette ville est très élevée au-dessus du niveau de la mer; on monte toujours pour y arriver depuis la Méditerranée par un espace de 100 lieues, tandis que ses eaux vont se jeter dans le Tage, et se perdre avec ce fleuve, dans l'Océan.

Les différentes enceintes connues de Madrid prouvent l'accroissement successif de cette ville. Les premières étoient formées de murs très élevés, mais qui ne s'étendoient guère qu'aux environs du palais des rois; la dernière même n'avoit pas le sixième de l'étendue que nous connoissons à l'enceinte actuelle; elle alloit de la porte de Ségovie, en montant la côte de S-François, à S-André; elle sui-

(1) Quintana, lib. I, c. 60, fol. 83.

(2) St. Pir. fol. 66, era 971.

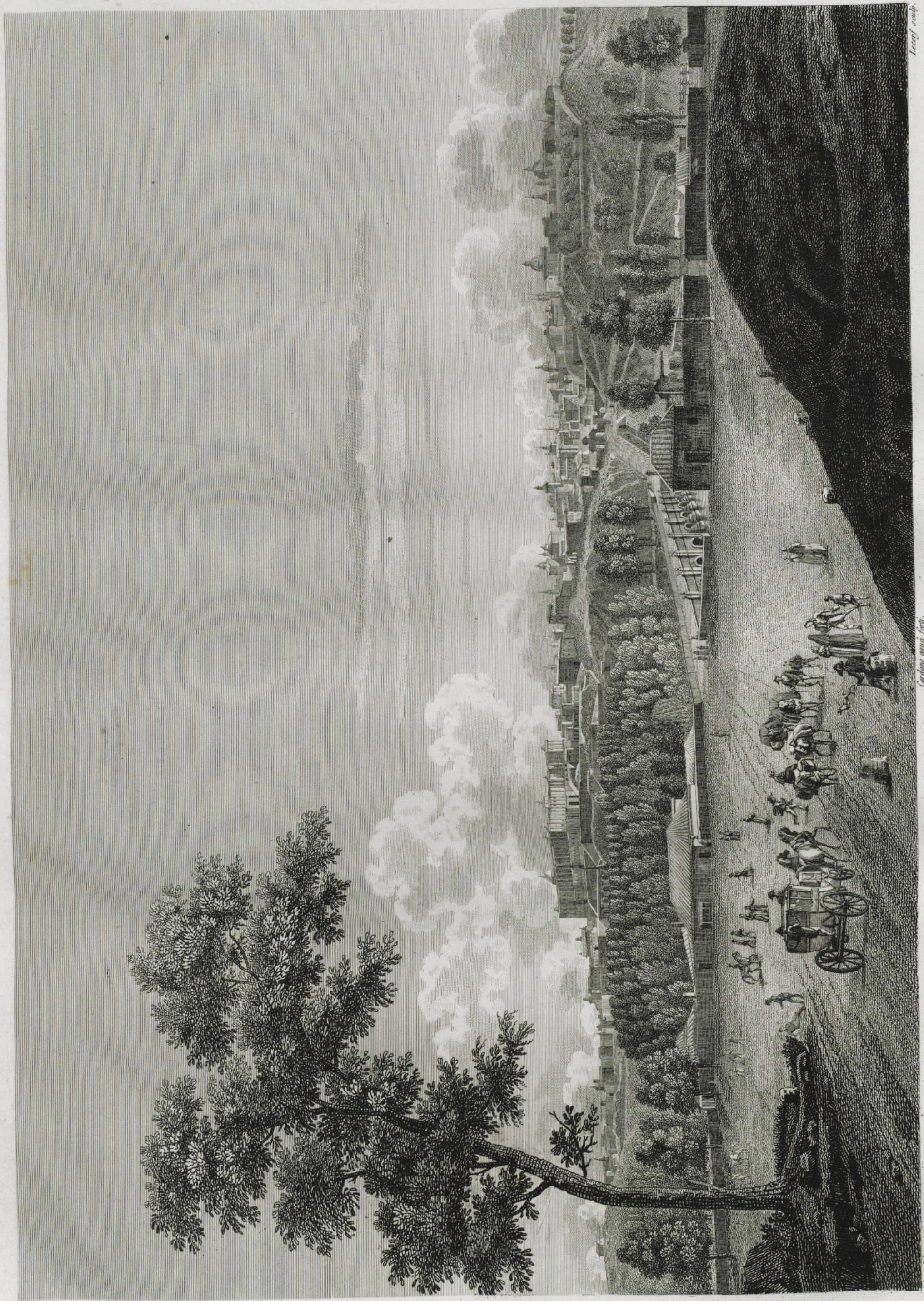
(3) C'est ce qui résulte du privilège conservé aux archives de Ségovie.



VISTA de MADRID tomada del lado de TOLEDO .
VUE de MADRID prise du côté de TOLEDE .



VIEW of MADRID on the side of TOLEDO .



VISTA de MADRID tomada del lado de SEGOVIA

VUE de MADRID prise du côté de SÉGOVIE.

voit par la Caba Raxa, la Puerta Cerrada, la Caba de Saint-Michel, jusqu'à la porte de Guadalaxara; elle descendoit ici aux canons del Peral, où, tournant vers la petite place où étoit l'ancienne porte de Balnadu, elle suivoit l'endroit où est aujourd'hui la maison del Tesoro, tournait autour du palais, qui étoit situé dans le même emplacement qu'il occupe aujourd'hui, continuait ensuite vers la porte de la Vega, et alloit se terminer à celle de Ségovie. Il est vrai qu'elle avoit plusieurs faubourgs, qui ont été compris dans l'enceinte actuelle, dont les plus considérables étoient ceux de Saint-François, de Saint-Martin et de Saint-Ginès; mais ceux-ci ne s'étendoient point au-delà de l'emplacement appelé actuellement Puerta del sol; il restait un espace immense, qui fait aujourd'hui la partie de Madrid, sinon la plus considérable, au moins la plus belle, la mieux bâtie et la mieux habitée.

L'enceinte actuelle de Madrid est de quarante un mille trois cent trente-trois pieds ou deux lieues de circonférence. Sa figure est presque carrée; on y compte quinze portes, cinq cent six rues, quarante deux places grandes et petites, sept mille trois cent quatre-vingt-dix-huit maisons, cent trente-trois églises, couvents, collèges, séminaires ou hôpitaux, soixante-cinq édifices publics, dix-sept fontaines et plusieurs promenades. La ville est divisée en huit quartiers, chaque quartier en huit barrios, chacun desquels a un alcade, espece de commissaire de police, qui est choisi tous les ans parmi les habitants.

La population de Madrid a varié comme son étendue, elle est aujourd'hui, suivant le dénombrement de 1788, d'environ 200,000 âmes en comptant la garnison et les étrangers. On y distingue parmi les places la place du palais, qui est grande et belle et décorée de la façade du palais, la place major où se donnoient jadis les courses de taureaux et les fêtes publiques, la place de l'hôtel-de-ville et la porte du Soleil dont nous donnons une vue. La plupart des rues sont fort belles, il y en a quelques unes qui passeroient pour des rues superbes dans toutes les capitales de l'Europe, de ce nombre est la rue Saint-Bernard, les rues d'Hortalesa, d'Atocha, de Fuencarral, de Toledo, la Calle Major, etc. etc., mais sur-tout la rue d'Alcala qui l'emporte sur toutes les autres: c'est celle que l'on trouve en arrivant par la porte du même nom, elle est bien alignée dans une étendue considérable, depuis le Prado jusqu'à la Puerta del Sol; elle est assez large pour donner passage à dix carrosses de front; elle seroit superbe, si elle étoit unie, si elle étoit couverte de beaux édifices, si elle étoit d'une largeur égale dans toute son étendue, mais elle forme une montée; les maisons n'y ont point une élévation proportionnée à la largeur de la rue, elle va encore en se rétrécissant en forme d'entonnoir aux approches de la Puerta del Sol.

Cette ville est en général assez bien bâtie; les maisons, sans y étaler beaucoup de magnificence et un luxe d'architecture, y ont un ensemble agréable, sur-tout dans les grandes rues. On ne doit point y chercher cependant de ces superbes hôtels qui annoncent ordinairement la demeure des grands; ceux-ci n'ont, pour la plupart, que des maisons ordinaires, peu apparentes, sans décorations extérieures, avec des portes mesquines, des escaliers peu somptueux, et le plus grand nombre sans cour; on ne les distingue des maisons des particuliers que par leur étendue. Quelques unes méritent cependant d'être distinguées; on peut citer celle de Berwick, qui présente un ensemble noble et imposant, celle d'Altamira, dans la Calle Ancha de San Bernardo, où l'on a réuni l'élégance des ornements à la noblesse de l'architecture, celle de Veraguas, appartenant aux descendants de Christophe Colomb, dont l'architecture, bonne par elle-même, est embellie par des ornements distribués avec goût.

Les intérieurs des maisons des grands sont plus beaux, et décorés avec magnificence. Quelques uns renferment même des chefs-d'œuvre des beaux arts; celles de l'Infantado, d'Onate, de Villa-Franca, de Pio, de Santa-Cruz, de Santiago, de Pacheco, d'Iriate,

contiennent des peintures et des sculptures excellentes; celle d'Alba en avoit aussi beaucoup.

Madrid renferme un grand nombre de belles églises, mais aucune qui remonte à une très haute antiquité: parmi les plus distinguées on remarque Saint-Jérôme dont la façade est dans le genre gothique, Saint-Isidore, l'église des mercenaires chaussés, Saint-André, l'église de l'Incarnation, la chapelle de l'Évêque où se trouve un fort beau mausolée d'un évêque de Placencia, les Prémontrés, Saint-Salvador, Saint-Martin, la Visitation, et parmi les autres édifices publics on distingue la Douane dans la rue d'Alcala et les deux édifices qui lui sont contigus l'un servant au cabinet d'histoire naturelle, l'autre à l'académie de San Fernando, l'hôtel des postes près de la porte du Soleil, la prison dans la rue d'Atocha, l'hôtel-de-ville ou Casa de Ayuntamiento, le palais des conseils qui sert aux tribunaux, la Arméria real, ou magasin d'armes du roi, enfin le palais du roi, dont nous donnons une vue. Il faut sans doute ajouter à ces édifices les seuls monuments qu'ait Madrid, ses trois portes, qui sont fort belles, celle des récolets de Saint-Vincent, et celle d'Alcala; cette dernière est de construction moderne, et toute en pierre de taille; elle a trois portes décorées de six colonnes ioniques, dont quatre sont accostées de deux en deux à chaque côté de l'arc du milieu, au-dessus s'élève un attique qui supporte les armes d'Espagne. Vue isolément, cette porte présente l'idée d'un arc de triomphe, qui réunit la magnificence à la noblesse, mais vue de la rue d'Alcala, elle se présente en biais et forme une ligne oblique avec cette rue.

Les établissements de bienfaisance et les moyens d'instruction publique sont très multipliés à Madrid, et il y a peu de villes où la cour et la noblesse fassent plus de bien et s'occupent davantage du sort des classes indigentes. Il y existe des sociétés pour remédier spécialement à tous les genres de maux.

Il existe trois académies, la première fondée par Philippe V à l'imitation de l'académie françoise, la seconde sous le nom d'académie d'histoire analogue à l'académie des inscriptions en France, et la troisième l'académie de San Fernando, consacrée à la peinture, sculpture et architecture. On trouve de plus deux bibliothèques publiques qui renferment tous les ouvrages d'histoire et de science que l'on peut désirer.

Madrid renferme plusieurs théâtres et plusieurs belles promenades, la société y est agréable, et les sciences y ont fait depuis trente ans de grands progrès; nous regrettons que les bornes et sur-tout la nature de cet ouvrage ne nous permettent pas d'entrer à cet égard dans plus de détails.

PLANCHE XLVII.

Vue de Madrid du côté du pont de Ségovie.

L'arrivée de Madrid annonce de tous côtés une ville vivifiée par la présence du souverain. De beaux chemins, de belles avenues plantées d'arbres, conduisent à toutes les portes; les routes par où l'on y arrive des maisons royales, sont toutes de la plus grande beauté, mais la plus belle sans doute et celle d'où l'on découvre la ville sous le point de vue le plus agréable, et d'où on peut mieux juger sa situation, est du côté du pont de Ségovie en venant d'Aranjuez; on voit les bords charmants du Mançanarès, et enfin la porte des Récolets qui termine l'allée et encadre le pont élégant que l'on traverse à quelque distance pour s'y rendre.

PLANCHE XLVIII.

Vue de Madrid du côté de Toledo.

Cette vue qui fait voir sur un plus grand développement la ville

de Madrid et embrasse tout le coteau sur lequel elle est située, présente un aspect moins agréable que la précédente par l'aridité du sol qui l'entoure. Le beau pont qui se présente aux regards relève cependant un peu cette monotonie et annonce l'approche et les abords d'une grande ville.

PLANCHE XLIX.

Vue de la grande rue (Calle Major) et de la fontaine du Bon-Succès.

Les rues de Madrid sont étroites dans l'ancienne enceinte, mais elles sont fort belles dans la nouvelle. Il en est plusieurs qui n'ont point de pareilles dans aucune capitale, telles sont les rues d'Alcala, d'Atocha, de Saint-Bernard, et la rue *Major* qui conduit à la place de ce nom; ces rues sont pavées de cailloux pointus, mais elles ont des trottoirs de deux côtés en grandes dalles qui sont fort commodes pour les piétons. Cette vue est prise de la porte du Soleil, rendez-vous général de Madrid. A droite on voit la fontaine autour de laquelle se rendent le matin tous les oisifs, et à gauche sur le second plan l'hôtel des Postes, dont on jugera mieux sur la planche suivante.

PLANCHE L.

Vue de la porte du Soleil et de l'hôtel des Postes.

La porte du Soleil n'est point proprement une place, mais elle en mérite le nom par sa situation et l'affluence des personnes qui s'y rendent; c'est une espèce de grande étoile où viennent aboutir cinq des plus belles rues de Madrid: celles de la Moutera, de las Carretas, d'Alcala, la Calle Major, et la Carrera de san Jerónimo; elle est grande, bien découverte, riante, ornée d'une fontaine circulaire, embellie par des maisons assez bien bâties, parmi lesquelles on distingue l'hôtel des Postes qui paroît à droite sur le devant du tableau. C'est un grand édifice carré, absolument isolé, d'une belle construction et d'un ensemble noble; il a une grande cour entourée d'un portique soutenu par des colonnes. Le sol en est très élevé au-dessus de la rue, et il faut monter pour parvenir jusqu'à la cour. La porte du Soleil est le rendez-vous de tous les nouvelles, les curieux, les oisifs, et les gens d'affaires, c'est une espèce de café en plein air où tout le monde est convenu de faire une apparition le matin; car du reste, comme promenade, elle ne présente aucun agrément.

PLANCHE LI.

Vue du palais du roi à Madrid près des bords du Mançanarès.

Le palais du roi paroît avoir été toujours situé dans l'endroit où il est aujourd'hui. Il est isolé, sur une éminence, à une des extrémités de Madrid, dominant au loin sur des campagnes arrosées par le Mançanarès. C'est des bords de cette rivière qu'il présente l'aspect le plus imposant, et les arbres qui forment le premier plan du tableau, les prairies qui bordent la rivière, composent un site agréable, circonstance fort rare dans les environs de la capitale.

PLANCHE LII.

Plan du palais de Madrid.

On rapporte la première fondation de ce palais au roi Alphonse VI de Léon, et I^{er} de Castille, vers la fin du XI^e siècle; il fut réparé après avoir été saccagé en 1109 par les Maures; il fut renversé par un tremblement de terre sous Pierre-le-Cruel, et rebâti par Henri II, son successeur; il fut perfectionné par Henri IV,

qui y fit de longs séjours. Il fut agrandi et décoré en 1537 par Charles I^{er}, ensuite par Philippe II, par Philippe III et par Philippe IV; il devint la proie des flammes, et fut réduit en cendres en 1734; il fut rebâti par Philippe V, sa construction commença en 1737, sous le règne de ce prince, et fut terminée sous celui de Ferdinand VI.

C'est un carré à quatre faces égales d'environ 404 pieds de longueur et 86 d'élévation depuis le rez-de-chaussée jusqu'à la corniche, avec des saillies formant pavillon aux quatre angles et une au milieu de la façade, où est la chapelle.

Depuis le rez-de-chaussée jusqu'à l'imposte du corps principal il est construit en pierre de taille, simple et sans autres ornements que les moulures et les bordures des fenêtres, qui sont saillies et qui sont d'une pierre blanche. Un grand corps s'élève au-dessus; il approche beaucoup de l'ordre dorique en quelques unes de ses parties, quoique son ensemble ne soit proprement d'aucun ordre; la corniche est soutenue par des demi-colonnes et des pilastres. Chacune des saillies des angles est ornée de six colonnes, dont quatre sont accouplées de deux en deux; il y en a quatre à la saillie du milieu; cinq pilastres de chaque côté séparent cette saillie de celle des angles; la façade du nord a six colonnes à chacune des saillies des angles, huit à celle du milieu, et quatre pilastres de chaque côté dans l'espace intermédiaire; les chapiteaux des colonnes sont ioniques, et ceux des pilastres doriques; leurs piédestaux s'élèvent jusqu'à la hauteur des balcons.

Les deux façades du levant et du couchant n'ont point de portes; celle du nord en a une; celle du midi, qui est la principale, en a cinq, trois grandes dans le milieu, et deux petites un peu éloignées, une de chaque côté; les trois premières sont ornées de quatre colonnes chacune.

La corniche qui termine ces façades supporte une balustrade de pierre, interrompue d'espace en espace par des piédestaux posés sur la ligne perpendiculaire des colonnes et des pilastres; on y avoit placé une suite de statues des rois d'Espagne depuis Ataulfe jusqu'à Ferdinand VI; on les a ôtées dans la suite; on leur a substitué de grands vases en forme d'urnes.

Une grande cour d'environ 120 pieds en carré occupe le milieu du palais; elle est entourée d'un large et beau portique soutenu par des colonnes, et sur lequel regne une galerie ornée de colonnes ioniques: une balustrade de pierre de taille s'élève au-dessus de la corniche.

On monte au palais par un grand et superbe escalier qu'on trouve, à la gauche, sous le portique; les marches en sont de marbre mélangé de noir; il est garni d'une balustrade du même marbre. Le premier palier est orné de deux lions de marbre blanc, portés sur deux piédestaux. La cage de cet escalier est décorée de colonnes d'un ordre composite d'imagination, dont les chapiteaux sont ornés de colliers de la toison-d'or, de châteaux, pour les armes de Castille et de lions pour celles du royaume de Léon. Cet escalier conduit à la salle des gardes, dont la porte est accostée de deux colonnes et surmontée d'un frontispice de marbre jaspé.

Ce palais est extrêmement solide par l'épaisseur de ses murailles, par la profondeur de ses fondements, par le volume de ses colonnes et par la solidité de ses voûtes. Tout y est voûté: on n'a employé aucun bois dans sa construction; on l'a mis ainsi à l'abri des incendies.

On s'étoit proposé d'y faire des jardins; mais ce projet est resté jusqu'ici sans exécution; ils embelliroient singulièrement cet édifice; ils lui donneroient un air de gaieté qu'il n'a point.

PLANCHE LIII.

Promenade du Prado.

Le Prado est la promenade la plus fréquentée et la seule même



VISTA de la CALLE MAYOR y de la FUENTE del BUEN SUCESO.
 VUE de la GRANDE RUE et de la FONTAINE de BON. SUCCÈS. || VIEW of the GREAT STREET and of the FOUNTAIN of GOOD SUCCESS.



VISTA de la PUERTA del SOL, y de la CASA de CORREOS.
 VUE de la PORTE du SOLEIL et de l'HÔTEL des POSTES. || VIEW of the GATE of the SUN and of the HOTEL of the POSTS.

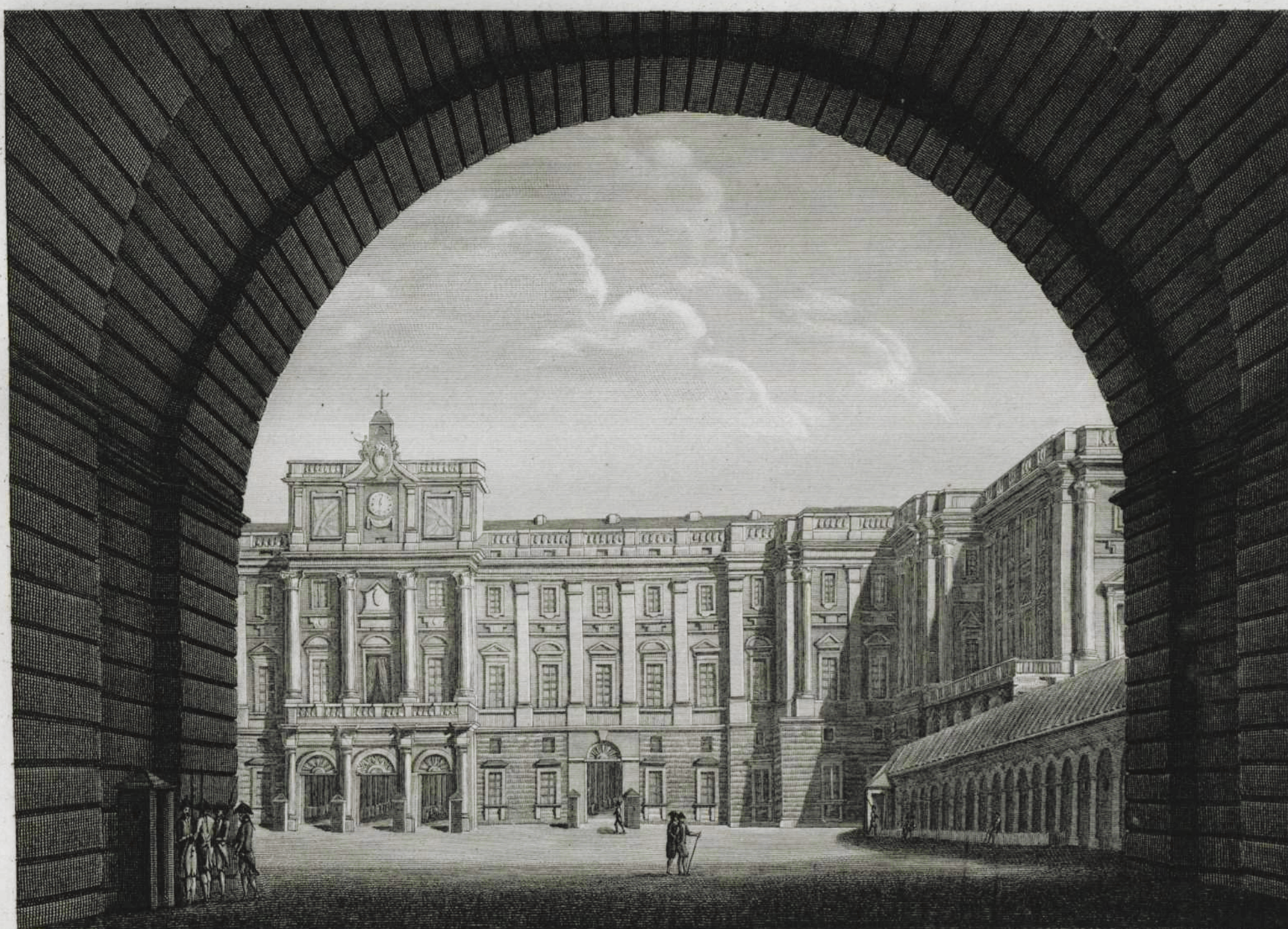


Moulinier del.

Benoist sculp.

VISTA del PALACIO de MADRID de las orillas del MANZANARES.

VUE du PALAIS de MADRID, prise sur les bords du MANZANARES. || VIEW of the PALACE of MADRID, taken on the borders of MANZANARES.



Liger del.

Lavie sculp.

PLAZA del PALACIO de MADRID.

PLACE du PALAIS à MADRID. || SQUARE of the PALACE at MADRID.



VISTA del PASEO del PRADO de MADRID.

VUE de la PROMENADE du PRADO à MADRID.

VIEW of the PRADO at MADRID.



Pracht's sculp.

VISTA de la HERMITA y de la FIE STA de San ISIDRO en MADRID.

VUE de l'HERMITAGE et de la FÊTE de S^t ISIDRO à MADRID.

L'ignor del



VISTA de la FLORIDA en MADRID.

VUE de la FLORIDA à MADRID.

A VIEW of the FLORIDA at MADRID.



Liger del.

De Saulte aqua, forti.

Daudet sculp.

VISTA de la FUENTE, cerca de la PUERTA de ATOCHA en MADRID.

VUE de la FONTAINE près de la PORTE d'ATOCHA à MADRID. || VIEW of the FOUNTAIN near the ATOCHA GATE at MADRID.



Liger del.

De Saulte aqua, forti.

Daudet sculp.

VISTA de la FUENTE de CIBELES y de la PUERTA de ALCALA en MADRID.

VUE de la FONTAINE de CIBELE et de la PORTE d'ALCALA à MADRID. || VIEW of the FOUNTAIN of CIBELE and the ALCALA GATE at MADRID.

qui existe à Madrid; c'est ici ce lieu tant célébré par les Espagnols dans leurs romans et dans leurs comédies; ce Prado, qui fut si souvent le théâtre des intrigues amoureuses et des complots politiques, des serments et des trahisons, des plaisirs et des meurtres. C'est à la fréquence et à la diversité de ces événements qu'il dut sa réputation, bien plus qu'à sa beauté. Son terrain étoit inégal, sans arbres, sans décorations, sans ornements; la proximité de la cour qui étoit alors au Buen-Retiro, y attiroit du monde; son inégalité favorisoit les rendez-vous; son étendue les déroboit à la vue des passants; son éloignement des lieux habités facilitoit l'exécution des complots; il étoit devenu un lieu suspect, même dangereux. Charles III le fit aplanir, il le fit planter d'arbres; il le décora, il pourvut à son arrosement; il en fit une des plus belles promenades de l'Europe. Ce lieu, autrefois le centre de l'intrigue, est devenu le séjour de la tranquillité; s'il fut le théâtre du carnage, il est aujourd'hui un lieu de plaisir, il ne conserve, des usages auxquels il fut si souvent consacré, que celui de servir encore à des rendez-vous d'amour.

Il commence au couvent d'Atocha, il passe devant la porte de ce nom; il y fait un retour à angle droit; il fait un autre retour moins sensible à une certaine distance; il se prolonge jusqu'à la porte d'Alcala; il s'étend jusqu'à celle des Recolets; il forme, dans un espace très considérable, l'enceinte d'une partie de la ville. Son étendue est de six mille cinq cent vingt-trois pieds, ou mille quatre-vingt-sept toises.

Une grande allée très large et deux allées collatérales plantées d'arbres hauts et touffus, le parcourent dans toute son étendue; la première est destinée aux carrosses, la dernière aux personnes qui se promènent à pied; dans certaines parties de nouvelles plantations forment d'autres allées et d'autres promenades; tantôt celles-ci touchent aux premières, tantôt elles en sont séparées par une large esplanade, où l'on se promène à découvert. Elles sont garnies de chaises, ornées de bancs de pierre, décorées, d'espace en espace, par de grandes et belles fontaines de marbre, agréables par leurs jets diversifiés, embellies par des statues et autres ornements en sculpture, et exécutées, pour la plupart, avec magnificence.

Cette promenade devient plus agréable par la vue du Buen-Retiro et du jardin botanique qu'elle côtoie à la droite jusqu'à la porte d'Alcala. C'est une promenade superbe; il ne lui manque que d'être embellie, sur la gauche, par de belles maisons ou de beaux jardins, et d'avoir des spectacles, des cafés et quelques autres ornements.

Le concours y est quelquefois prodigieux; mais le spectacle en est uniforme et monotone; dans le jour, les dames qui se promènent dans leurs carrosses, n'en descendent jamais et ne sortent point de l'allée principale. On n'y voit se promener à pied que les femmes du troisième et du quatrième rang; celles-ci ne peuvent y être et n'y paroissent en effet que vêtues de noir et la tête couverte d'une mantille, espèce de grand voile noir ou blanc, qui se jette par derrière. Il en résulte qu'on n'y voit point cette diversité de costumes, de vêtements, d'ajustements, dont la variété embellit les lieux publics chez les autres nations.

PLANCHE LIV.

Fontaine près de la porte d'Atocha à Madrid.

Cette fontaine est située près de la porte d'Atocha et de la belle rue de ce nom; elle est simple, mais d'une forme agréable et toujours garnie d'eau abondante; les arbres qui l'entourent font de cette partie du Prado une promenade charmante.

PLANCHE LV.

Fontaine de Cybele et porte d'Alcala à Madrid.

Cette fontaine, placée dans un des angles du Prado, contribue

beaucoup à l'embellissement de cette belle promenade, elle termine admirablement la rue d'Alcala, et sert au point de vue de la porte qu'on découvre dans le lointain.

Cette porte est de construction moderne. Elle a cinq ouvertures, trois dans le milieu, formées par trois arcs beaux et élevés, et deux petites carrées, une de chaque côté. Elle est ornée, par dehors, de six colonnes ioniques, dont quatre sont accostées de deux en deux à chaque côté de l'arc du milieu, et deux sont isolées et accolées, une de chaque côté, à chacun des arcs collatéraux; leurs chapiteaux sont semblables à ceux que Michel Ange imagina pour le Capitole de Rome; un attique s'élève dans le milieu au-dessus de la corniche; il supporte les armes d'Espagne, qui sont soutenues par une renommée et accostées de trophées; la décoration est la même par dedans, à la différence que les pilastres y sont substitués aux colonnes, au nombre de quatre seulement, les ornements y sont aussi moins multipliés; les dessus des portes sont ornés de cornes d'abondance, et les clefs des arcs, de têtes de lions. La masse entière de cette porte, sans y comprendre les armes, a 60 pieds 4 pouces d'élévation, et chacun des arcs 14 pieds 7 pouces d'ouverture sur 29 pieds 2 pouces de hauteur; elle est toute de pierre de taille. Vue isolément, elle est belle, elle présente l'idée d'un arc de triomphe d'un style grand et noble; malheureusement, vue de la rue d'Alcala, elle présente de l'irrégularité en formant une ligne oblique avec cette rue.

PLANCHE LVI.

Vue de la promenade de Florida.

La Florida est au dehors de la porte Saint-Vincent, sur la rive droite du Mançanarès; elle a de superbes allées plantées de beaux arbres; elles s'étendent fort loin, et sont coupées par quelques grandes places circulaires, ornées de bancs de pierre et ombragées par des arbres touffus. Tout y est agreste sur la droite; des campagnes diversement cultivées s'y offrent à la vue; les arbres qui les couvrent, plantés sans régularité, présentent une idée de désordre qui contraste agréablement avec l'uniformité de la promenade; quelques maisons éparses y paroissent de loin à des distances inégales; une maison petite et simple, mais agréablement décorée, s'aperçoit sur une éminence; elle domine sur un vaste enclos de parterres, de jardins et de vergers, au milieu desquels elle est située: elle appartient au duc d'Albe. A la gauche coule la petite rivière de Mançanarès; si son lit étoit couvert d'eau, le coup-d'œil en seroit délicieux; la vue, fixée un instant sur le cours de la rivière, se porteroit ensuite avec plus d'agrément sur les plantations dont la rive opposée est couverte. Cette promenade est délicieuse, elle est assez fréquentée, sur-tout par la famille royale et par la bonne société dans les beaux jours de l'été; le château de Madrid qui la domine dans le fond encadre noblement le tableau.

PLANCHE LVII.

Procession à l'ermitage de Saint-Isidore.

Le sujet que représente cette planche est la fête de saint Isidore qui se célèbre le 15 de mai, sur une plaine aride où on ne rencontre ni arbres, ni habitation, entre le pont de Ségovie et celui de Tolède; au milieu de ce site est bâtie une chapelle qui renferme l'image de saint Isidore, objet du culte particulier des habitants de Madrid; nous indiquerons en peu de mots ce qui a lieu à cet égard.

Chaque année, le 15 de mai, tout le peuple se porte, sur le point du jour, dans les environs de cet ermitage; des tentes sont établies de tous côtés et on y vend toute sorte de comestibles; entre neuf et dix heures de la matinée les desservants de la pa-

roisse de Saint-André vont célébrer l'office à l'ermitage, où ils chantent une grand'messe suivie d'un sermon; on en confie le soin à un des meilleurs prédicateurs de Madrid; après la messe, les mêmes desservants vont remplir un plat d'argent de l'eau de la fontaine qui sort d'une des murailles de l'ermitage; la tradition veut que cette eau ait été produite spontanément par un miracle de saint Isidore, et elle a la réputation de guérir un grand nombre d'infirmes: la confiance est telle à cet égard, qu'il a fallu entourer la fontaine d'une enceinte, afin d'éviter le tumulte et la confusion près de ses bords. Le beau climat de l'Espagne, à cette saison, la multitude de voitures, de curieux, de costumes, rendent cette fête fort curieuse pour les étrangers et les voyageurs.

PLANCHE LVIII.

Vue d'un lavoir près de Madrid.

Le commerce des laines si avantageux à l'Espagne y a fait multiplier la construction de grands lavoirs, qui servent à toute espèce de blanchisserie, et dont la forme est en général fort agréable; de belles lignes d'architecture coupées par les arbres qui ordinairement ombragent les ruisseaux sur lesquels ces édifices sont établis, en font des lieux fort agréables à rencontrer; celui que représente cette planche est situé aux environs de Madrid; il en existe de semblables à l'Escorial, à Ségovie, et dans le royaume de Léon.

PLANCHE LIX.

Lavoir près d'Ocaña.

Ocaña est une ville ancienne assez grande, située sur une élévation du côté de la nouvelle Castille, et à l'entrée de la Manche et de la vaste plaine de la Mesa de Ocaña; elle a plusieurs édifices assez beaux, deux belles fontaines et un lavoir que représente cette planche, et qui n'est remarquable que par les belles lignes qu'il forme avec le pays qui l'entoure et qui rappelle les sites de la Toscane et des états romains.

PLANCHE LX.

Danse du Bolero à Grenade.

Les Espagnols aiment toujours la danse; les danseurs andalous étoient déjà célèbres sous les Romains, et ne l'ont pas été moins chez les modernes.

Le fandango est très ancien; le bolero est moderne; les seguidillas sont une imitation des pas des deux premières danses qu'on exécute en forme de ballets ou de contredanse.

Il y a lieu de croire que c'est du fandango que Martial a voulu parler lorsqu'il fait tomber le poids de sa satire sur les danses lubriques de la Bétique, aujourd'hui l'Andalousie, sur-tout sur celles du canton de Cadix, et sur la manière voluptueuse dont les femmes les exécutent. C'est une danse vraiment extraordinaire: un voyageur de nos jours, M. Baretti, l'a définie avec raison une convulsion régulière et harmonieuse de tout le corps. Le Bolero est une imitation, mais réduite, modifiée, dépouillée des accessoires qui donnent au fandango un caractère beaucoup plus libre.

Les Espagnols sont passionnés pour ces deux danses, et leur passion est portée à un point qu'on ne peut décrire. A peine la guitare et la voix au son desquelles on les exécute, se font-elles entendre dans un bal ou sur le théâtre, qu'un murmure de plaisir part de tous côtés: les visages s'animent, les pieds, les mains,

les yeux de tous les assistants, même les plus graves, se mettent en mouvement; il est impossible de dépeindre l'impression qui en résulte. Un voyageur anglais, M. Townsend, a dit, avec raison, que si l'on entroit subitement dans un temple ou dans un tribunal en jouant l'air du fandango ou du bolero, les prêtres, les juges, les avocats, les criminels, le peuple, graves ou gais, vieux ou jeunes, quitteroient sur-le-champ leurs fonctions, oublieroient toutes distinctions, et se mettroient tous à danser. Cette observation lui a été suggérée par une petite pièce espagnole, dans laquelle il est question de supprimer le fandango, et d'en faire juge le conclave de Rome: on fait alors paroître un danseur et une danseuse qui exécutent si bien cette danse, que les cardinaux, le pape, et tout le sacré college, loin de les chasser, se mettent à imiter leurs mouvements et à danser avec eux.

Ces deux danses s'exécutent à deux, au son de la guitare et au bruit des castagnettes; les danseurs se servent de celles-ci avec autant de justesse que de légèreté pour marquer la mesure et animer leurs mouvements.

Dans le bolero, les deux danseurs exécutent les mêmes mouvements; mais ceux de la femme paroissent plus vifs, plus animés, plus expressifs; les pieds ne sont pas un moment en repos; leurs mouvements précipités, quoique sans cesse variés, exigent sur-tout une rare précision. La danseuse exécute avec beaucoup de vitesse et de légèreté une variété multipliée de pas et de mouvements: ses bras, soutenus inégalement à moitié du corps, tantôt à demi tendus, tantôt un peu fléchis, élevés et baissés alternativement, prennent des situations variées qu'on ne connoît point ailleurs, mais qui sont remplies de grâces et d'agrément; la tête, tantôt droite, tantôt penchée inégalement et avec négligence, accompagne les mouvements des bras; des inflexions du corps, également variées, se succèdent avec rapidité. Cette variété de mouvements, d'actions, de situations, forme un ensemble qu'on ne peut décrire, mais qui porte dans l'âme l'impression la plus vive, et qui rend séduisante la femme la moins belle.

Le fandango est plus grave que le bolero, mais plus expressif, les pas n'en sont ni aussi vifs ni aussi cadencés; ils ressemblent plutôt à des balancements; les inflexions du corps y sont plus variées; elles en augmentent la grace.

Les mouvements des yeux, les mouvements du visage, marquent toutes les attitudes de cette danse, on y voit l'expression la plus vive de toutes les passions qui agitent l'âme; la crainte, le desir, la volupté s'y montrent tour-à-tour; ils s'y succèdent avec rapidité; les regards, les gestes, les inflexions du corps, leur donnent une expression plus vive et plus marquée.

Dans l'une et l'autre de ces deux danses le spectateur partage malgré lui les mouvements qui agitent les danseurs; mais rien dans ce genre n'est aussi extraordinaire que certaines danses du peuple, qui ont quelque chose de plus voluptueux et de sauvage à-la-fois. Ce sont l'Olle et le Cachirulo, espèces de danses lubriques, qui rappellent ce que les voyageurs rapportent des danses nègres et africaines.

PLANCHE LXI.

Manière de voyager en Espagne.

Nous avons voulu indiquer sur cette planche la forme des voitures et attelages en usage en Espagne, parceque c'est toujours ces sortes de choses qui frappent le plus les voyageurs, et dont ils conservent le souvenir. Le peu de moyens qu'on a d'aller en poste oblige à recourir à différentes manières de voyager, et il est assez intéressant de les faire connoître. Sur le devant du dessin on aperçoit le *coche de Colleras* attelé de six mules et en usage par toute l'Espagne; ces voitures ont conservé la forme des anciens berlingos, tels qu'ils étoient sous Louis XIV; elles sont lourdes,



Dutailly del.

Cardano aqua foris.

DuPon sculpt.

VISTA del LAVADERO de la REYNA junto a la Puerta de S^a Vicente .

VUE du LAVOIR de la REINE près de la Porte S^t Vincent .



WASHING HOUSE of the QUEEN near the gate of S^t Vincent .



Dutailly del.

Berthault sculp.

Vista de los LAVADEROS cerca de OCAÑA.

Vue des LAVOIRS près d'OCAÑA.



View of the WASHING STANDS near OCAÑA.



Dessiné de

M. Godefroy, del. sculp.

DANÇA del BOLERO á GRANADA.
 DANSE du BOLERO, à GRENADE.



EL BOLERO, DANCE at GRANADA.



EL MODO de VIAJAR en ESPAÑA.

MANIÈRE de VOYAGER en ESPAGNE. || MANNER of TRAVELLING in SPAIN.

incommodes, mal suspendues, mais elles vont très vite et ne cassent pas souvent; on peut même supposer que dans les chemins de l'Espagne, un autre genre de voiture plus légère conviendrait moins; on attend peut-être pour les perfectionner que les chemins soient meilleurs. Ces voitures sont attelées de six mules rangées de deux en deux et attachées entre elles au limon par de simples cordes, qui sont assez longues pour laisser une distance très considérable d'une mule à l'autre, c'est ce qu'on appelle un *tiro*; elles sont conduites par deux conducteurs, l'un nommé le *mayoral*, homme d'un certain âge, très fort et assis sur le siège de la voiture; l'autre un jeune homme *moso*, qui ne s'assoit jamais et court devant, ou se tient en avant des deux mules de devant. Elles portent des charges considérables.

Derrière cette voiture, à gauche, on distingue une charrette dont les roues sont pleines, ainsi qu'étoient les anciens chars des

Romains pendant tout le temps de la république, et ainsi qu'on le remarque encore dans tout le midi de la France et de l'Italie.

Si la poste n'est établie pour les voitures que sur la seule route de Madrid à Cadix et à Bayonne, en revanche elle l'est sur toutes les autres communications pour les gens à cheval; et comme elle est la seule, et que les chevaux sont excellents, on voyage très vite par ce moyen; elle parcourt des chemins de traverse ou des anciennes routes aujourd'hui abandonnées, et sur lesquelles il n'y a pas toujours de bons gîtes. Le postillon va toujours devant en quelque nombre que l'on soit, la bride des chevaux est garnie de grelots qui font un effet assez piquant; il manque à ce tableau des grandes routes d'Espagne, une caleche ou petite voiture à deux roues, et traînées par un cheval, qui sont fort communes, et qui rappellent les cabriolets de France, mais plus lourdes et moins commodes encore que les voitures à six places.

COUP-D'ŒIL SUR L'ÉTAT DES ARTS EN ESPAGNE.

Livrée pendant huit siècles aux guerres sanglantes avec les Maures, réduite long-temps à quelques petits royaumes, et même à quelques provinces, la nation espagnole et ses souverains ne purent faire fleurir les arts qui naissent dans le repos et se perfectionnent par la richesse. Ce n'est guère que vers le milieu du XV^e siècle que l'on peut fixer le commencement des écoles d'architecture, de sculpture, et de peinture. Il seroit difficile de déterminer quel étoit le style des arts avant cette époque, et sur-tout le nom et la vie des artistes qui s'y consacroient. On peut juger par les ouvrages qui subsistent que l'architecture étoit un mélange du gothique et de l'arabe assez élégant; la sculpture présente une manière sèche, exacte, minutieuse, analogue aux ouvrages du même temps dans les autres pays, et elle est moins avancée que l'architecture, ne pouvant, comme elle, rien emprunter des Arabes auxquels les représentations d'êtres animés étoient interdites. La peinture étoit une mutation en couleur du goût de l'une et de l'autre, et une application sur la toile des principes qui les dirigeoient. Les siècles brillants de Charles I^{er} et de Philippe II ouvrirent une nouvelle carrière aux arts comme aux sciences, comme aux lettres; des hommes de génie naquirent spontanément par le seul effet de la gloire nationale, de sa puissance et de tous les prestiges qui développent l'imagination et le jugement. C'est alors qu'Alphonse Berruguette, revenu d'Italie, vint apporter en Espagne les leçons et le goût qu'il avoit pris chez son maître Michel-Ange. Il brilla comme lui également dans les trois arts, l'architecture, la sculpture, et la peinture. Il avoit eu pour rival, en Italie, Sansovino et André del Sarte; il n'en trouva pas un en Espagne. Beccera, suivant ses traces, alla également puiser aux mêmes sources et propagea bientôt les mêmes doctrines. L'architecture et la sculpture acquirent sous des maîtres célèbres, Silon, Moneque de Toledé, Cespèdes, Herrera, Vargas, Raphaël de Léon, Grégoire Hernandez; la peinture prit un essor non moins distingué sous les mêmes Berruguette et Beccera, Vincent Johannes, qui avoient également étudié en Italie les ouvrages de Raphaël, Louis de Vargas, Morales, Barrosso, Velasco, Sanchez Coello, Fernandez, Navarette, le Muet, Blas del Pardo; on remarque dans ces artistes une analogie

avec les peintres de l'école romaine et florentine. Déjà avant eux Rinchon, peintre des rois catholiques Ferdinand et Isabelle, Pierre Berruguette, Castegos et Velasco avoient avancé les arts en Espagne et préparé la venue de leurs illustres successeurs. Le milieu du XVI^e siècle apporta un grand développement dans tous les arts. L'architecture abandonna les formes gothiques et suivit les traces de l'Italie. Le palais de l'Escorial étonna le monde par sa masse, la grandeur de son plan, ses beaux détails et la quantité de belles matières qui y furent employées. La sculpture rechercha les formes antiques, et la peinture prit un caractère à-la-fois plus correct et plus doux. Roelas, Herrera, Carducho, Ribalta, Orente, Cespédez, illustrèrent cette époque qui bientôt vit naître le temps de la splendeur de la peinture en Espagne. Le règne de Philippe III et les génies sans nombre de cette époque qui se prosternent tous cependant devant quelques noms classiques qui les effacent, tels que Velasquez, Murillo, Cano, Coello, Zurbaran. C'est ce moment qu'il faut étudier pour connoître la véritable école espagnole qui a un caractère particulier que n'ont point les autres écoles; elle tient l'intermédiaire entre l'école italienne et flamande; plus rapprochée de la nature que la première, elle est plus noble que la seconde, et participe des beautés de toutes les deux; cette école se distingue particulièrement dans les peintures sacrées, et l'on reconnoît dans les tableaux des Espagnols les sentiments que ce peuple éprouve en général pour les mystères de la religion; nulle part l'extase, l'unction, la vraie piété, ne sont aussi bien exprimées que dans leurs ouvrages, et les passions mystiques rendues avec plus de chaleur; les têtes de vierges sont d'une expression admirable; le coloris et l'effet en sont frappants, et quoique les peintres espagnols ne se soient point livrés à des sujets profanes, et qui supposent l'étude du nu, lorsqu'ils eurent l'occasion de s'en occuper, ils s'y distinguèrent.

Depuis le commencement du XVIII^e siècle la peinture déclina tout-à-fait en Espagne, et ne reprit un peu d'essor que lorsque le célèbre Mengs fixa son séjour à Madrid: des élèves accoururent de toute part pour suivre cette nouvelle impulsion. Leurs progrès furent rapides, la nouvelle école s'établit, et continua avec succès, mais sans avoir cependant produit aucun artiste transcendant. L'Espagne a une académie de peinture à Séville, et une académie de beaux-arts à Madrid, sous le nom de Saint-Fernando; des écoles publiques de dessin dans différentes villes, et tous les encouragements de la famille régnante et des classes supérieures.

Les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas de faire connoître en détail la vie et les ouvrages des peintres espagnols, nous avons cependant cherché à donner une idée de leur manière, et à faire connoître les principaux artistes qui ont illustré cette école.

PLANCHE LXII.

Adoration des bergers par Velasquez.

On peut considérer l'auteur célèbre de ce tableau comme le second fondateur de la peinture espagnole, ou plutôt le fondateur de la seconde manière de peinture espagnole et celui qui constitua véritablement le caractère de leur école. Velasquez naquit à Seville en 1599; ses parents ne le destinoient point aux arts, mais son génie

l'emporta et il voulut absolument s'y consacrer; de l'école de Herrera il passa à celle de Pacheco, et de celle-ci à l'étude unique de la nature. Ce grand artiste est peut-être de tous ceux qu'on connoît celui qui est parvenu à la plus haute perfection du coloris et de l'effet. Son mérite ne tarda pas à être connu, son maître Pacheco lui donna sa fille en mariage, et le duc d'Ossuna, ministre d'état et favori de Philippe II, l'appela à Madrid; là il fit le portrait du roi, du duc, celui du prince de Galles, et plusieurs autres tableaux; c'est dans ce moment que Rubens arriva à Madrid, et qu'il s'établit entre



VÉLASQUEZ.

II



E. L'engle Sculp.

RIBERA

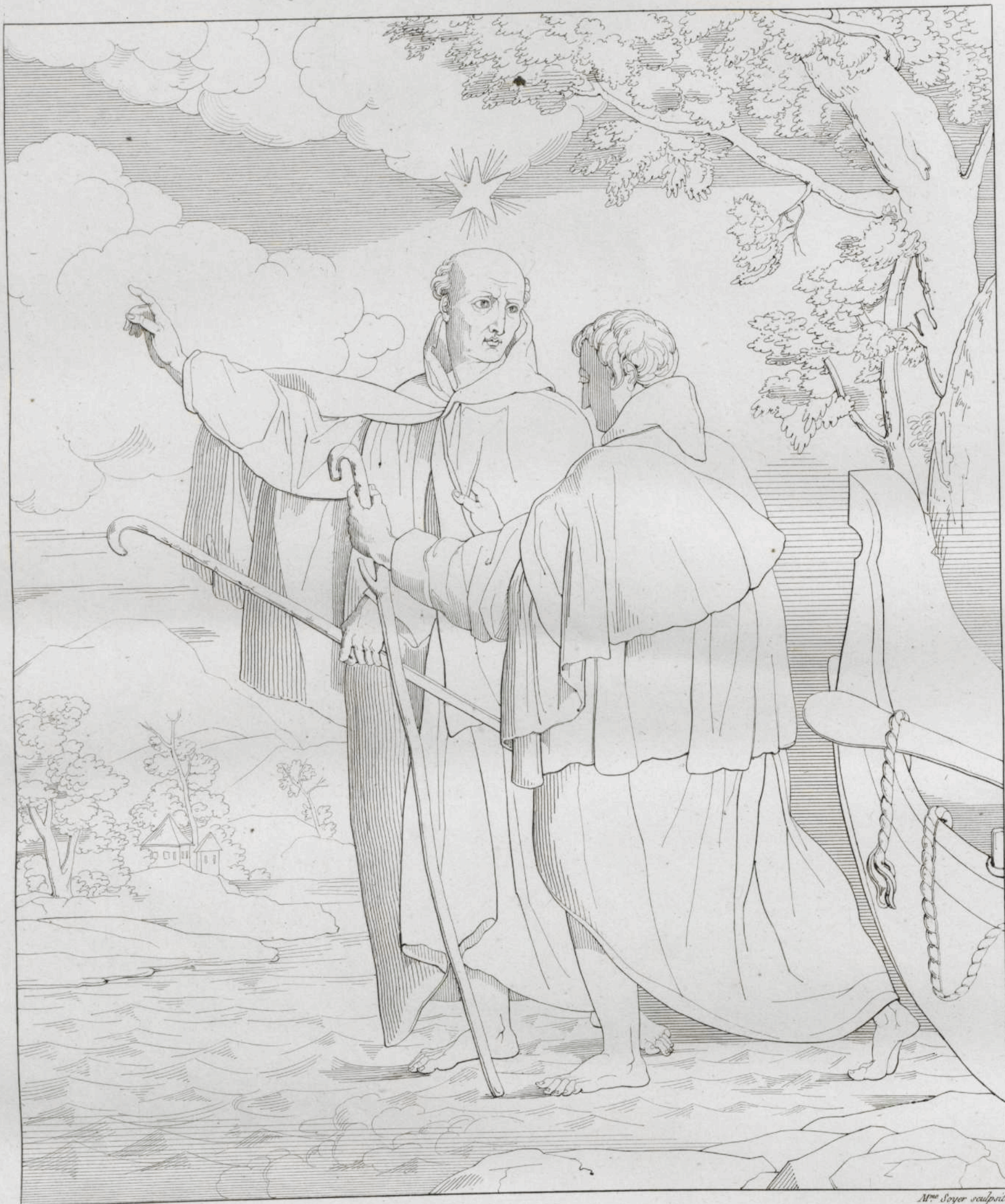
II



Et. Lingée sculp.

ZURBARAN.

II



M^{re} Boyer sculpteur

CLAUDE COELLO.

II



Velasquez pinx.

E. Lingée sculp.

FERNAND - CORTES.



E. Lingee sculp.

VELASQUEZ
I

ces deux artistes une liaison qui n'a jamais cessé et qui les honore également tous les deux; entraîné par les récits de son ami, Velasquez brûloit d'aller en Italie contempler les chefs-d'œuvre des artistes alors vivans, tels que le Guide, Lanfrant, Poussin, le Dominiquin, et ceux plus distingués encore qui les avoient précédés; il obtint, quoique avec peine, la permission du roi, et s'embarqua à Barcelonne le 10 août 1629; là il fit de nombreuses études et se perfectionna dans toutes les parties de la peinture, mais il ne changea point sa maniere, préférant être le premier dans son genre au second dans un autre qu'il n'auroit point aussi bien senti. Il reçut dans les deux voyages en Italie le même accueil distingué qu'il avoit reçu en Espagne, et s'y fit également admirer; de retour à Madrid, il accompagna le roi dans un voyage en Aragon, et fut fait premier peintre de son cabinet avec un traitement considérable; tous les portraits des personnes distinguées de ce temps sont de lui; enfin le roi voulant le distinguer plus particulièrement le nomma premier maréchal-des-logis du palais, et c'est en cette qualité que Velasquez accompagna le roi, lorsqu'il conduisit à Irun l'infante Marie-Thérèse, qui devoit y épouser Louis XIV. Son extérieur distingué, ses manieres nobles, les habits riches qu'il portoit avec grace, tout le faisoit remarquer dans cette cour fastueuse; et c'est une observation qui mérite d'être faite, que les deux artistes les plus célèbres de ce temps, Rubens et Velasquez, occupoient l'un et l'autre un poste distingué, et qu'on n'avoit pas cru que le génie dans les arts dût être un titre d'exclusion pour la carrière politique. Velasquez, comblé d'honneurs, de richesses et d'hommages, mourut le 7 août 1660, et son convoi fut suivi d'un cortège de tous les seigneurs de la maison du roi. Cet artiste habile méritoit une semblable distinction; car personne ne porta plus loin la magie de son art. En examinant ses tableaux, on ne voit point de contour, on ne juge des formes et de l'effet que par l'opposition des teintes et par la perspective aérienne; ses tableaux vus de près présentent une singulière absence de fini et de dégradation; vus du point pour lequel ils sont faits, ils ont l'air d'être étudiés et glacés comme des tableaux flamands. On dit que pour mieux se rendre compte de l'effet des touches il peignoit avec des pinceaux attachés à de longs bâtons, je doute de cette assertion, mais elle n'est pas invraisemblable lorsqu'on considère cette science profonde de l'imitation juste de la nature; cette connoissance de l'effet des tons et du clair obscur, cette vigueur de touche dans les ombres et cette finesse de tons dans les demi-teintes, cette propreté de palette jointe à une apparence de désordre dans la maniere d'employer les couleurs. Son chef-d'œuvre de ce genre est son tableau de Silène qui excitoit avec raison l'admiration du célèbre Mengs. Ses autres productions les plus distinguées sont les forges de Vulcain, la tunique de Jacob, et la remise d'une place au marquis de Pesquiera, et ses nombreux portraits. Le tableau que nous donnons ici a cela de particulier qu'il est étudié et composé comme pourroit l'être un tableau de l'école italienne, et qu'il s'écarte de l'abandon et peut-être d'une sorte de désordre qui regne dans les autres productions de Velasquez; tout y est étudié et cependant la couleur et l'effet rappellent ses autres ouvrages; il appartient au comte de l'Aguila, à Séville, et me paroît être une des plus belles productions de ce peintre.

PLANCHE LXIII.

Aquador ou marchand d'eau, à Séville, par le même Velasquez.

Ce tableau présente le véritable genre de Velasquez, cette imitation naïve et fidele de la nature, cette expression inimitable, joint au coloris et à l'effet le plus brillant; il fait partie de la collection du palais de Madrid.

PLANCHE LXIV.

Portrait de Fernand-Cortès, par le même.

Après avoir donné un tableau d'histoire et un autre de genre, par Velasquez, il sembloit nécessaire de faire connoître ce peintre sous le point de vue qui le distingue particulièrement, le portrait; et nous ne pouvons mieux choisir que le portrait de Fernand-Cortès que l'on regarde à juste titre comme un de ses meilleurs ouvrages, joint à l'intérêt que présente le sujet. Dans ce tableau comme dans les précédens, nous regrettons de ne pouvoir faire juger de la magie des couleurs et de l'effet.

PLANCHE LXV.

Saint Pierre marchant sur la mer, par Claude Coello.

Vers la fin du XVII^e siècle la peinture fut en décadence en Espagne, mais elle s'y soutint encore par les talens d'un artiste célèbre, Claude Coello, qui avoit su conserver la maniere de Cano, de Velasquez et de Murillo; moins habile que ces grands artistes, Coello marchoit cependant sur leurs traces; il ne leur cédoit en rien dans l'imitation fidele de la nature, et l'ouvrage qu'on présente ici en est une preuve marquante; il laissa beaucoup d'ouvrages en Espagne qui tous indiquent le génie et une grande facilité; s'il eût vécu soixante ans plus tôt, il auroit été l'égal des peintres célèbres dont nous avons parlé: il eut au moins la gloire d'être le dernier qui constate véritablement la belle école espagnole: Lucas Jordan, que l'on fit venir à Madrid vers la fin de la vie de Coello, gâta le goût de la peinture par la facilité dangereuse, le défaut de correction et d'étude qu'il introduisit; Coello mourut en 1691: les plus distingués de ses ouvrages se voient à Madrid, Saint-Ildephonse, l'Escorial, et Salamanque. Le tableau que nous offrons ici étoit dans cette première ville, et fut apporté en France par M. Le Brun, qui en faisoit, avec raison, le plus grand cas.

PLANCHE LXVI.

Une Sainte, par Zurbarran.

Ce peintre, surnommé le Caravage espagnol, plutôt pour sa maniere de peindre que pour le genre de sujet qu'il choisissoit, naquit à Séville en 1598, et acquit de bonne heure l'admirable talent qu'il possédoit; fidele imitateur de la nature, il aimoit à lui chercher des difficultés pour les vaincre, son style est grand et noble, son dessin pur, et son coloris mâle, il rappelle la maniere du Caravage, de Valentin, de Le Sueur, mais avec plus d'imagination; ses ouvrages à la chartreuse de Xerès et dans la cathédrale de Séville sont étonnans de conception et de verve; ceux qu'il fit pour mettre dans les églises de Séville ne sont pas moins remarquables; celui que nous représentons ici se conserve dans le palais du roi, à Madrid, et donne une idée de sa simplicité et de l'effet qu'il savoit produire, même dans les plus simples ouvrages.

PLANCHE LXVII.

Adoration des bergers, par Ribera, dit l'Espagnolet.

Nous n'avons parlé de ce peintre assez connu, et l'un des plus distingués de l'Italie, que pour le réclamer en faveur de l'Espagne. Plusieurs auteurs le font naître à Gallipoli, dans le royaume de Naples, tandis qu'il est prouvé par un écrit, même de sa main, qu'il naquit à Xativa, aujourd'hui San Philippe, le 12 janvier 1588,

et qu'il travailla long-temps dans l'atelier de Ribalta; il partit il est vrai très jeune pour l'Italie, où il passa toute sa vie; on possède cependant en Espagne un grand nombre de ses principales productions, celle-ci est d'un ordre supérieur et peut se placer à côté de tout ce qu'il a fait de mieux; on y reconnoît sur-tout le caractère naïf et fidele de l'école espagnole, cette imitation quelquefois un peu triviale de la nature. Il faut ajouter qu'il a eu envie dans ce tableau de rappeler le costume des bergers espagnols, et que tout porte ici l'empreinte du souvenir de la patrie, et du genre de peinture qui lui étoit particulier.

PLANCHE LXVIII.

Saint François s'élevant vers le Christ, par Murillo.

Esteban Murillo est le premier coloriste des peintres espagnols et le chef, après Velasquez, de toute l'école; il naquit à Séville en 1618, et entra dans l'atelier de Castillo, son parent; mais il se fraya bientôt une route lui-même, et ne dut qu'à son génie sa réputation. Dévoré du désir de voir l'Italie, il se rendit à Madrid pour tâcher d'en trouver les moyens. Là il rencontra le célèbre Velasquez, déjà comblé d'honneur et de richesses, et qui ne trouvoit rien de plus doux que de faire jouir des mêmes avantages ceux qui se consacroient à la même carrière; Murillo, touché de son accueil, se fixa auprès de lui, et c'est pendant son séjour de trois ans dans la capitale qu'il perfectionna la manière qu'il s'étoit créée; il imita le genre de peinture qui se rapprochoit de ses dispositions naturelles, Vandick dans la finesse des tons, Velasquez dans la hardiesse et la franchise de la touche; ce sont ces deux artistes qu'il rappelle davantage et qu'en effet il admiroit le plus. Il est impossible de porter à un plus haut degré la finesse des teintes, le moelleux du pinceau, la grace des poses, et l'agrément des formes. Les ouvrages de Murillo, peu répandus en Europe, sont très multipliés en Espagne, et ils s'y soutiennent à un très haut prix, la plupart appartiennent à des corporations religieuses; les plus distingués se voient à Séville dans le cloître des Capucins, à l'hôpital de la Charité, à la cathédrale, chez le marquis de San-Yago, au palais du roi à Madrid, et à l'Escurial. Le tableau que représente cette planche, quoique composé seulement de deux figures, est d'une expression et d'un effet admi-

nable, l'action du saint qui s'élève avec passion vers son Rédempteur, la douceur du regard du Christ qui semble s'abaisser vers lui pour le recevoir; cette idée simple et sublime, l'effet sur-tout du tableau que malheureusement nous n'avons pu exprimer, font de cet ouvrage un des chefs-d'œuvre de la peinture. Il est dans l'église des Capucins, à Séville.

PLANCHE LXIX.

Songe de Murillo.

L'effet de ce tableau est peut-être plus surprenant que celui du précédent. La lumière qui n'entoure que la Vierge et l'enfant Jésus éclaire toute la scène, et a une magie qu'il est difficile d'exprimer; la dégradation des teintes dans les ombres est si habilement ménagée, qu'on découvre les moindres parties du tableau, quoique l'effet total semble très étendu; l'expression des figures est admirable, et on ne peut porter plus loin l'imitation de la nature, et le choix dans cette imitation; ce tableau est également à Séville.

PLANCHE LXX.

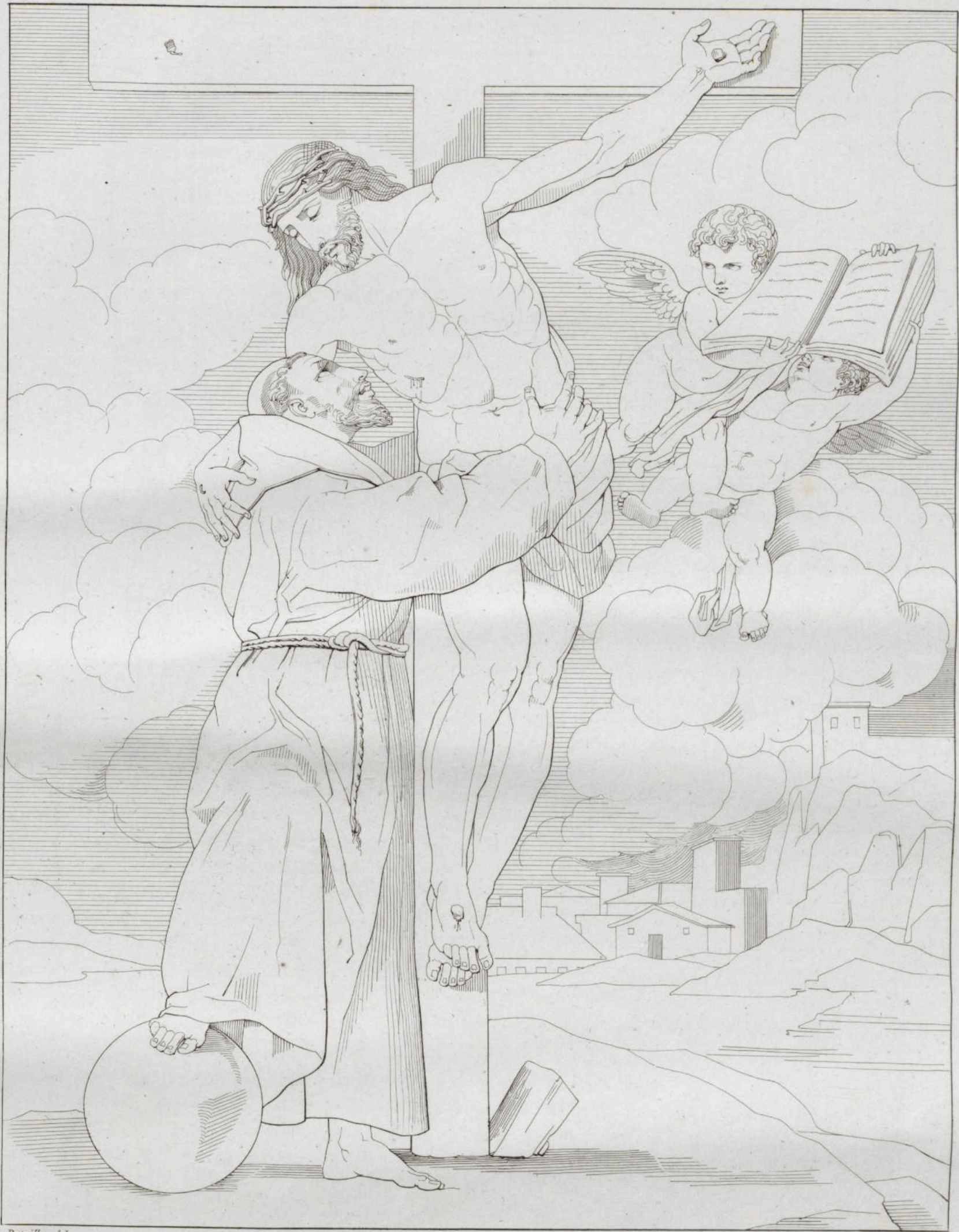
Assomption de la Vierge, par le même.

Ce tableau est en quelque sorte un type de la représentation de la Vierge et de l'enfant Jésus qui, sous le nom de la *purissima*, se trouve dans toutes les maisons en Espagne; ce tableau a été copié par tous les peintres secondaires, mais il n'offre ni la beauté des teintes, ni l'expression de cette belle peinture; c'est dans les têtes de vierge sur-tout que brilla Murillo, et aucun des autres peintres n'a pu approcher de sa supériorité dans ce genre, pas même le célèbre Alonzo Cano qui s'étoit également appliqué à traiter ces sujets. Le culte particulier de la Vierge est cher aux Espagnols, le caractère tendre et passionné de ce peuple se plaît à la contemplation de la vertu jointe à la beauté, et les prières les plus ferventes, les vœux les plus ardents s'adressent de préférence à la mère du Sauveur, qui semble intercéder pour le pardon de tous les torts, et consoler de tous les maux.

CONCLUSION.

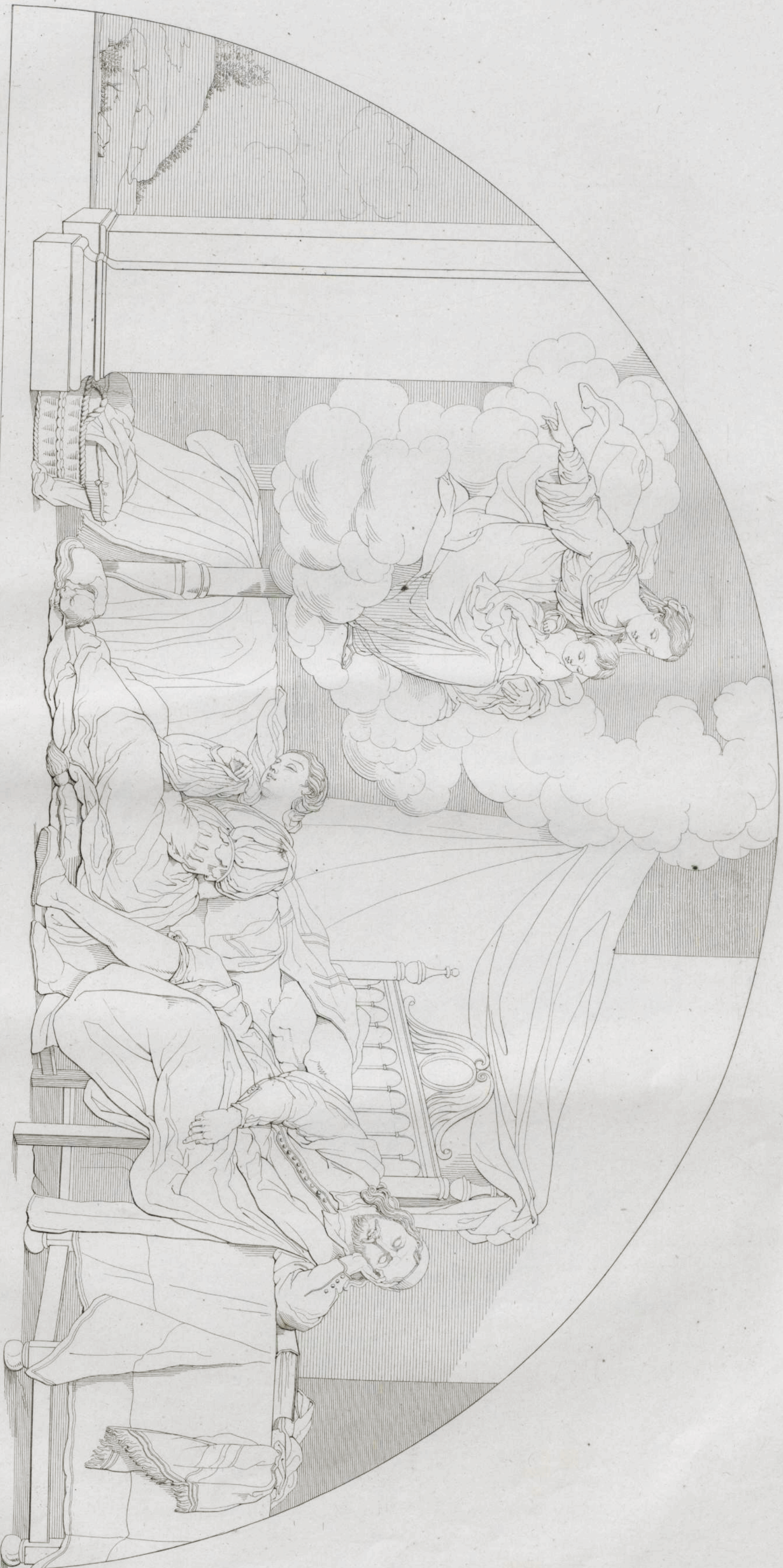
Au moment de terminer l'entreprise difficile de faire connoître un pays aussi intéressant que l'Espagne, l'auteur voit avec peine combien son ouvrage est imparfait et laisse à désirer; la seule idée de compléter pour les souscripteurs un corps d'ouvrage qui pût se placer dans leur bibliothèque l'a déterminé à borner ainsi le nombre des livraisons à quarante-huit, formant quatre volumes à-peu-près égaux; mais il espère être à même de fournir un jour un supplément qui alors paroîtroit à-la-fois, et non plus morcelé en livraison; il contiendrait le nom des souscripteurs qu'il n'a pas été possible de se procurer avec exactitude, et ce seroit un moyen pour l'auteur, en complétant son travail, d'offrir un nouvel hommage de sa reconnaissance aux personnes éclairées qui ont bien voulu soutenir son entreprise, et à la noble contrée à laquelle il a désiré élever ce monument.

FIN.

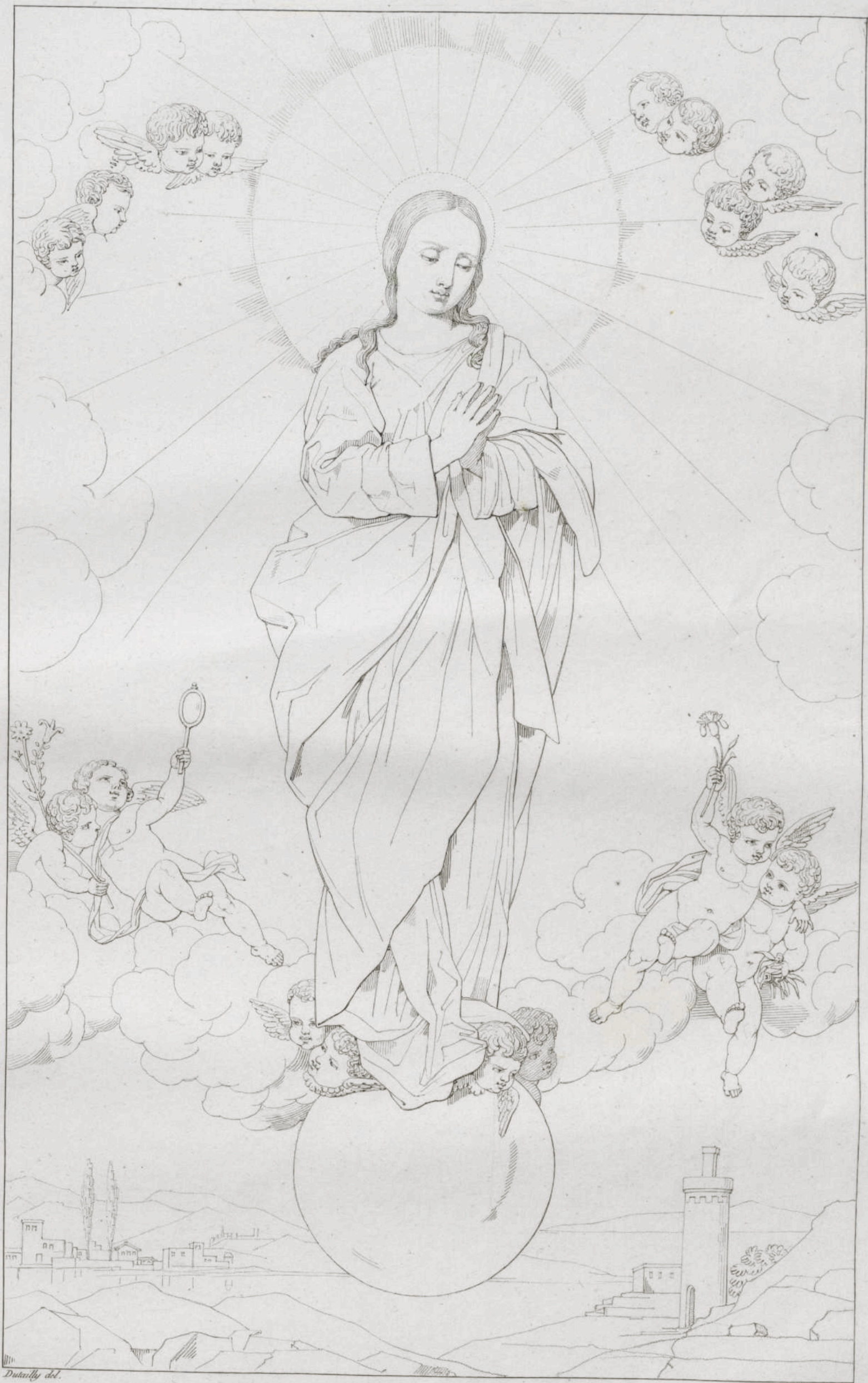


MURILLOS.

I



MURILLOS.



Dutailly del.

E. Longee sc.

MORILLOS.

II





TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS LA DEUXIEME PARTIE DU TOME SECOND,

FORMANT LE QUATRIEME VOLUME

DU VOYAGE PITTORESQUE ET HISTORIQUE DE L'ESPAGNE.

	<i>Précis de l'histoire des rois Goths d'Espagne, etc.</i>	Page j
	<i>Notice sur la religion, le gouvernement, les arts, etc.</i>	xxv
	<i>État de l'industrie, des lettres et des arts, en Espagne.</i>	xxvij
	<i>Notice historique du regne de la maison d'Autriche en Espagne.</i>	xxix
	<i>Regne de Charles V, Charles I^{er} en Espagne.</i>	xxxj
	<i>Regne de Philippe II.</i>	1
	<i>Regne de Philippe III.</i>	liv
	<i>Regne de Philippe IV.</i>	lvj
	<i>Regne de Charles II.</i>	lix
	<i>Notice historique de la maison des Bourbons en Espagne.</i>	lxxv
	<i>Regne de Ferdinand VI.</i>	lxxvj
	<i>Regne de Charles III.</i>	lxxviii
	<i>Regne de Charles IV.</i>	lxxxvj
	DESCRIPTION DE LA NAVARRE.	
	<i>Notice historique sur cette province.</i>	1
PAMPELUNE.	Vues de Pampelune.	5
RONCEVAUX.	Vue de Roncevaux.	ibid.
	DESCRIPTION DE L'ARAGON.	
	<i>Notice historique sur cette province.</i>	6
SARAGOSSE.	Vue générale de Saragosse.	9
	Vue de l'église de Notre-Dame du Pili er.	10
	Autre couvent près de Saragosse.	11
	Vue extérieure du couvent de Sainte-Engracie près de Saragosse.	ibid.
	Vue intérieure du couvent de Sainte-Engracie.	ibid.
	DESCRIPTION DE LA CASTILLE.	
	<i>Notice historique sur cette province.</i>	12
BURGOS.	Plan de Burgos.	17
	Vue de la porte triomphale et de la porte de Burgos.	ibid.
	Deuxieme vue de la cathédrale de Burgos.	18
	Vue du palais de l'évêché de Burgos.	ibid.
	Ruines du palais d'Alphonse-le-Sage.	ibid.
	Vue de la maison du Cid, à Burgos.	ibid.
	Vue du tombeau du Cid à Saint-Pierre de Cardena.	ibid.
	Vue de l'arc de Fernand Gonzale, à Burgos.	ibid.
SÉGOVIE.	Vue de la rue Royale à Ségovie.	ibid.
	Premiere vue de l'Alcasar de Ségovie.	19
	Deuxieme vue de l'Alcasar de Ségovie.	ibid.
	Vue de l'entrée de l'Alcasar de Ségovie.	ibid.
	Vue de la cathédrale de Ségovie.	ibid.
	Premiere vue de l'aqueduc de Ségovie.	ibid.
	Deuxieme vue de l'aqueduc de Ségovie.	ibid.
	Plan et vue perspective de l'aqueduc romain, à Ségovie.	ibid.
	Porte arabe à Ségovie.	20
TALAVERA.	Porte de Talavera de la Reyna.	ibid.
VALLADOLID.	Plan de Valladolid.	ibid.
	Auto-da-fé à Valladolid.	21
	Place des Dominicains à Valladolid.	22
	Cloître du couvent des Dominicains.	ibid.
COCA.	Premiere et deuxieme vues du château de Coca.	ibid.
SAINT-ILDEPHONSE.	Vue générale du château royal de Saint-Ildephonse.	23
L'ESCURIAL.	Vue de l'Escorial, prise du chemin de Madrid.	ibid.
	Vue de l'Escorial, prise du même chemin de Madrid.	ibid.

	Vue du rocher de Philippe II.	Page 24
	Plan de l'Escorial.	ibid.
TOLEDE.	Plan de la ville de Toledé.	25
	Vue de la ville de Toledé du côté du Tage.	26
	Vue de Toledé prise du bas du pont.	ibid.
	Vue d'une des portes de Toledé.	27
	Costumes espagnols à Toledé.	ibid.
ARANJUEZ.	Vue de la campagne d'Aranjuez.	ibid.
	Vue du palais d'Aranjuez et de la cascade du Tage.	ibid.
MADRID.	Plan de Madrid.	ibid.
	Vue de Madrid du côté du pont de Ségovie.	29
	Vue de Madrid du côté de Toledé.	ibid.
	Vue de la grande rue et de la fontaine du Bon-Succès.	30
	Vue de la porte du Soleil et de l'hôtel des Postes.	ibid.
	Vue du palais du roi, près des bords du Mançanarez.	ibid.
	Place du palais de Madrid.	ibid.
	Promenade du Prado.	ibid.
	Fontaine près de la porte d'Atocha à Madrid.	31
	Fontaine de Cybèle et porte d'Alcala.	ibid.
	Vue de la promenade de Florida.	ibid.
	Procession de l'ermitage de Saint-Isidore.	ibid.
	Vue d'un lavoir près de Madrid.	32
OCAÑA.	Lavoir près d'Ocaña.	ibid.
GRENADE.	Danse du Bolero à Grenade.	ibid.
	Manière de voyager en Espagne.	ibid.
	<i>Coup-d'œil sur l'état des arts en Espagne.</i>	33
TABLEAUX.	Adoration des bergers, par Velasquez.	34
	Aquador ou marchand d'eau à Séville, par le même.	35
	Portrait de Fernand-Cortès, par le même.	ibid.
	Saint Pierre marchant sur la mer, par Claude Coello.	ibid.
	Tableau, par Zurbarran.	ibid.
	Adoration des bergers, par Ribera, dit l'Espagnol.	ibid.
	Saint François s'élevant vers le Christ, par Murillo.	36
	Songe de Murillo, par le même.	ibid.
	Assomption de la Vierge, par le même.	ibid.
CARTES.	Carte physique de l'Espagne.	ibid.
	Carte politique de l'Espagne.	ibid.
	Conclusion de l'ouvrage.	ibid.

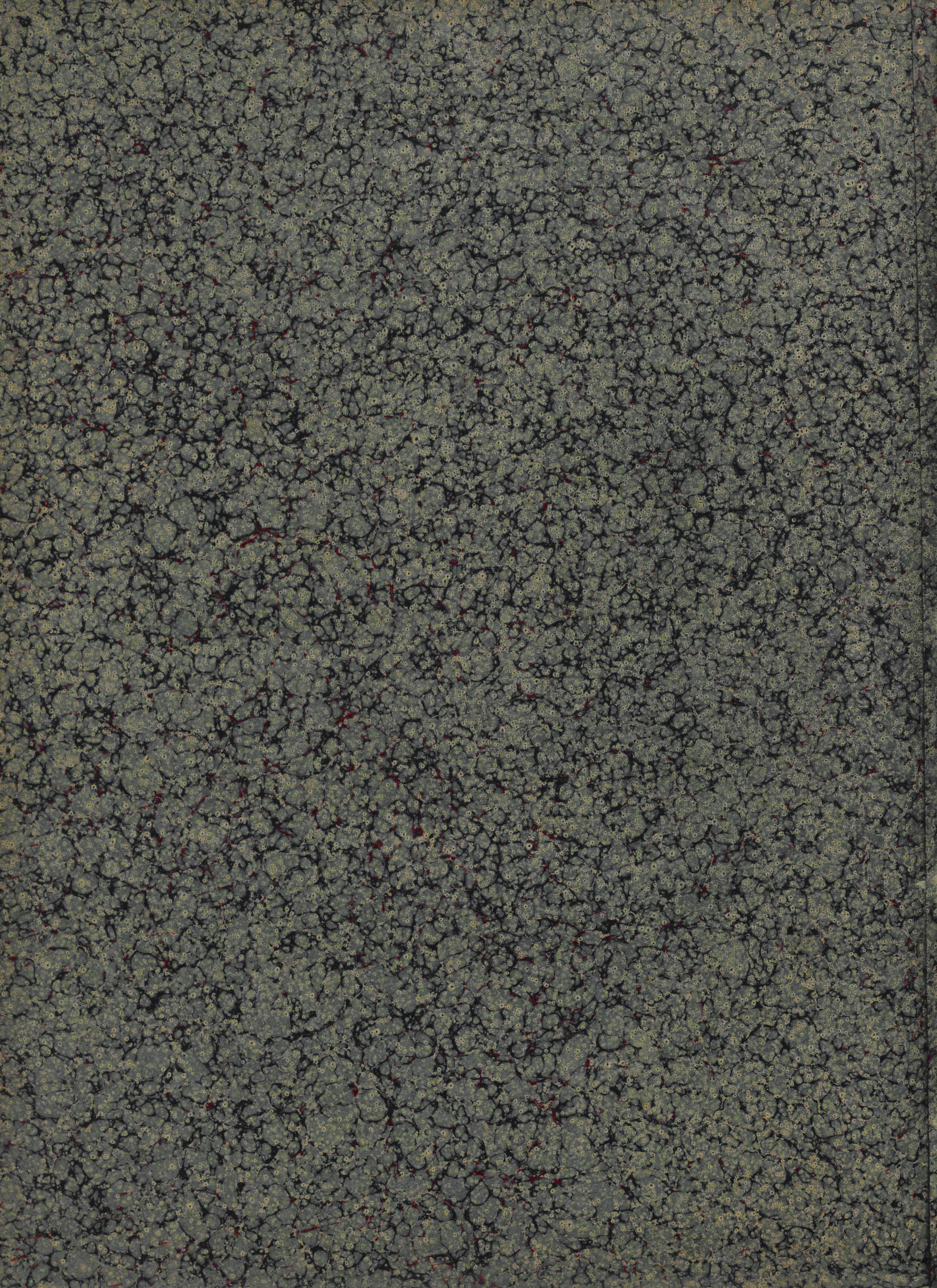
FIN DE LA TABLE DU QUATRIEME ET DERNIER VOLUME.

TABLE SOMMAIRE

DES MATIERES CONTENUES DANS LES QUATRE VOLUMES

DU VOYAGE PITTORESQUE ET HISTORIQUE DE L'ESPAGNE.

PREMIER VOLUME, ou 1 ^{re} partie du tome 1 ^{er} . DESCRIPTION DE LA CATALOGNE.	DEUXIEME VOLUME, ou 2 ^e partie du tome 1 ^{er} . DESCRIPTION DU ROYAUME DE VALENCE.	TROISIEME VOLUME, ou 1 ^{re} partie du tome 2 ^e . DESCRIPTION DE L'ANDALOUSIE.	QUATRIEME VOLUME, ou 2 ^e partie du tome 2 ^e . DESCRIPTION DE LA NAVARRE.
Barcelone.	Valence.	Belmes.	Pam pelune.
Saint-Michel del Fay.	Murviedro.	Espiel.	Roncevaux.
Martorel.	Almenara.	Sierra-Morena.	DESCRIPTION DE L'ARAGON.
Mont Serrat.	Cabanes.	Cordoue.	Saragosse.
Olerdola.	Villa-Fames.	Grenade.	DESCRIPTION DE LA CASTILLE.
Tarragone.	Chulilla.	Alhambra.	Burgos.
Tortose.	Chelves.	Loxa.	Ségovie.
Lérida.	San-Felippe.	Séville.	Talavéra.
Poblet.	Montesa.	Italica.	Valladolid.
Belpuch.	Dayemus.	Malaga.	Coca.
Cardona.	Denia.	Gibraltar.	Saint-Ildephonse.
Manresa.	Calp.	Cadix.	L'Escorial.
Girone.	Villa-Joyosa.		Toledé.
	Alicante.		Aranjuez.
	Elche.		Madrid.
	DESCRIPTION DE L'ESTRAMADURE.		Ocana.
	Badajoz.		Grenade.
	Mérida.		Tableaux des meilleurs peintres espagnols.
	Alconeta.		Cartes.
	Alcantara.		Conclusion.
	Caceres.		
	Coria.		
	Cappara.		
	Guadalupe.		





DE LABORDE

VOYAGE

PITTORESQUE

ET HISTORIQUE

DE

L'ESPAGNE

2

1.^{RE} PARTIE

GE-G 66

SOCIÉTÉ
DES BEAUX-ARTS